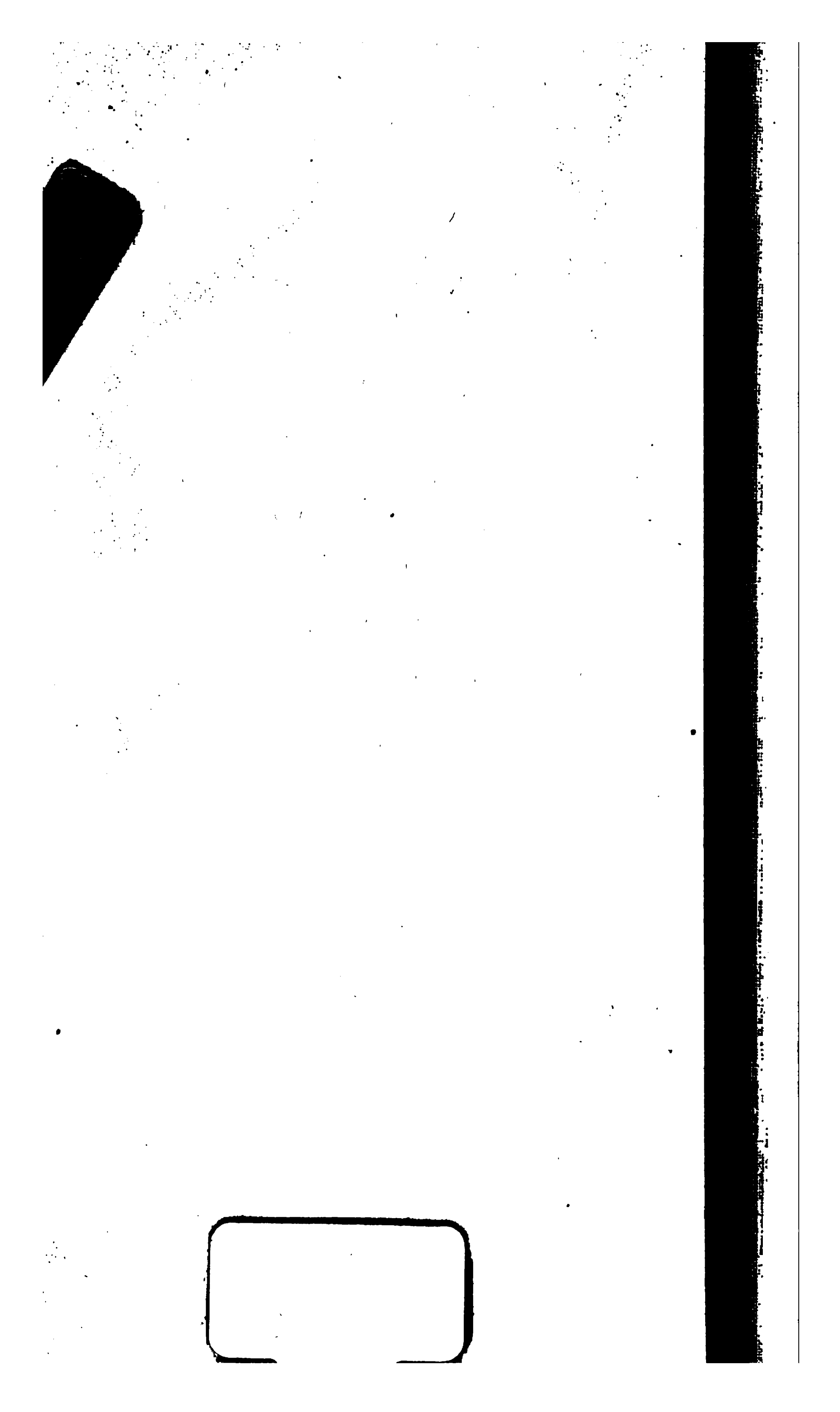
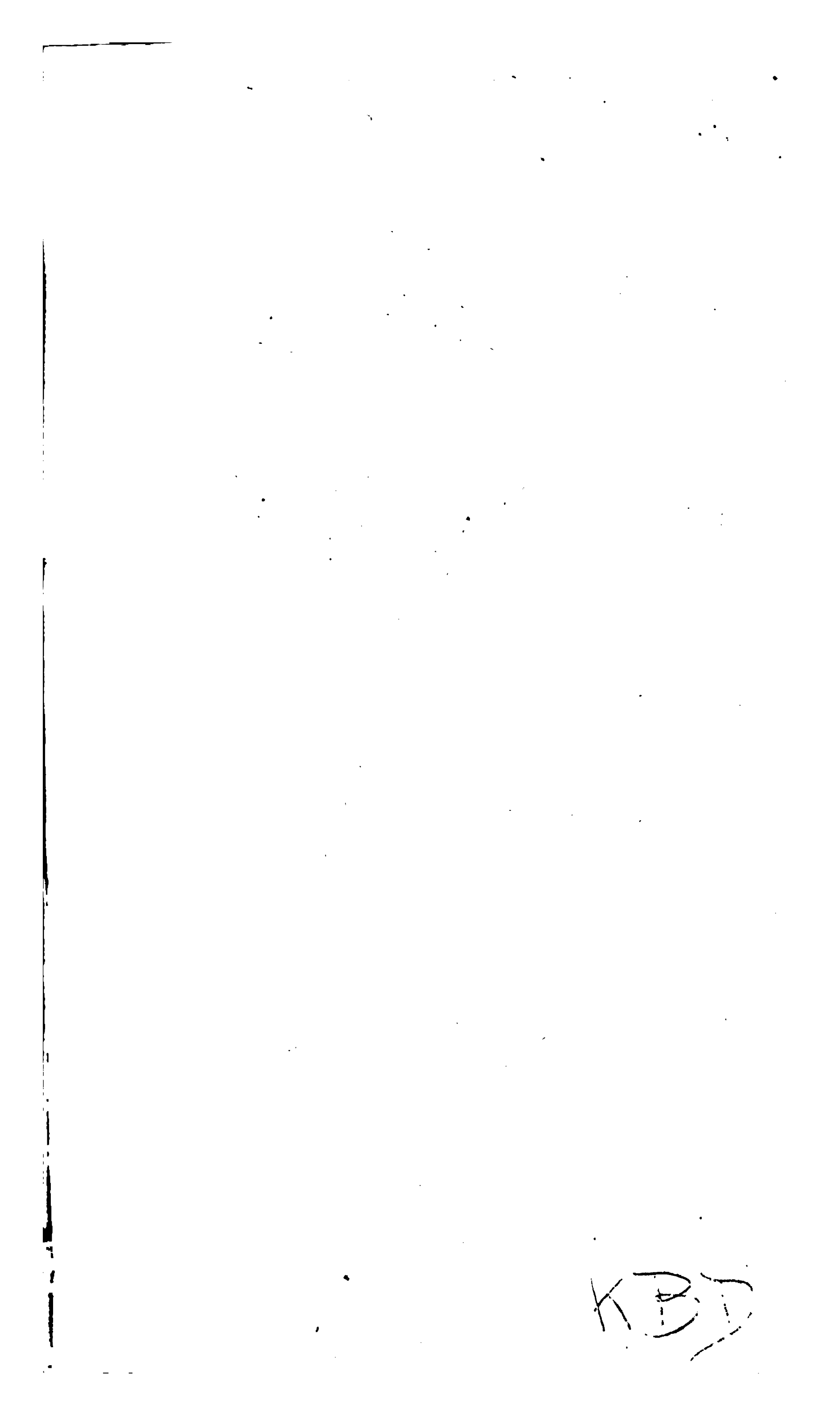

3 3433 00036936 7





BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XVII.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-FRD. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIV.

VOYAGES
AUTOUR DU MONDE.

LIVRE SIXIÈME.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAPITRES I ET II.
(1800-1820.)

NAVIGATEURS RUSSES.

PRÉLIMINAIRE.

Nous avons l'intention de réunir dans ce volume les voyages de circumnavigation exécutés par la marine russe, au commencement du dix-neuvième siècle. La première expédition de ce genre eut lieu sous le commandement de M. de Krusenstern et sous le règne de l'empereur Alexandre. Auparavant, le tzar n'avait eu de vaisseaux que dans les mers intérieures ou boréales, et c'était pour la première fois que le pavillon moscovite allait se montrer

sur le Grand-Océan. A cette glorieuse tentative, qui devait exciter l'étonnement des nations et l'admiration des savans, puisque le progrès des sciences en était le principal mobile, succéda bientôt la seconde entreprise ordonnée par la même puissance et dans des vues absolument semblables : c'était le voyage de M. Kotzebue, officier qui avait déjà fait partie de la première exploration. Ce digne élève et compagnon de M. de Krusenstern sut accomplir une troisième fois le tour du globe, et dès lors par ses découvertes éleva la Russie au rang des États qui devaient figurer parmi les gouvernemens maritimes en possession de la reconnaissance du monde civilisé, pour les services qu'ils lui avaient rendus.

Les deux voyages de M. Kotzebue, n'ayant pas encore été traduits en français, occuperont plus d'espace dans notre collection que celui de M. de Krusenstern, lequel est généralement connu, grâce à la plume féconde de M. Eyriès qui l'a fait si élégamment passer dans notre langue. Ce dernier ouvrage, rempli d'ailleurs de recherches savantes et de détails nautiques plus dans le goût des marins que dans celui de la généralité des lecteurs, ne sera ici, par cette raison, l'objet que d'une courte analyse : nous allons essayer de la présenter à nos lecteurs.

KRUSENSTERN.

(1803-1806.)

Le 7 août 1802 M. de Krusenstern obtint le commandement des deux vaisseaux que la Russie venait d'acquérir au chantier de Londres, pour aller naviguer vers la côte nord-ouest de l'Amérique. L'un d'eux, du port de quatre cent cinquante tonneaux, fut appelé *la Nadiejeda*, c'est-à-dire *l'Espérance*; l'autre, du port de trois cent soixante-dix tonneaux, reçut le nom de *Neva*, qui est celui de la rivière dont est baigné Saint-Pétersbourg.

Arrivé dans cette capitale, le futur voyageur autour du monde vit modifier par le gouvernement russe le projet primitivement conçu; on y ajouta celui d'une ambassade au Japon, et afin de gagner plus facilement l'affection du daïri ou empereur japonais, on résolut de reconduire dans leur pays plusieurs Japonais qui, en 1796, avaient fait naufrage à l'une des îles Aléoutiennes, et qui depuis 1797 se trouvaient à Irkoutsk, ville de la Sibérie. L'ambassadeur moscovite fut également chargé de magnifiques présens pour Sa Majesté japonaise, et il lui fut accordé une suite nombreuse de chevaliers d'ambassade.

Les deux vaisseaux arrivèrent le 4 juin 1803

d'Angleterre à Cronstadt, arsenal russe dans la Baltique, près de Saint-Pétersbourg; pour la première fois cet arsenal allait voir s'élancer de son bassin des bâtimens destinés à faire le tour du monde. Le 7 août ils firent voile pour Copenhague, et de là pour la côte d'Angleterre.

Le 27 septembre ils mouillèrent dans la rade Carreger, près de Falmouth. Le 5 octobre on se remit en mer pour se diriger vers les îles Canaries. Le 18 on était devant le pic de Ténériffe, et le 11 décembre près du cap Frio, sur la côte du Brésil; d'où l'on repartit pour aller prendre quelque repos à l'île Sainte-Catherine.

Le 5 février 1804 M. de Krusenstern vogua vers le cap Horn. Le 24 il découvrit la Terre des États, doubla le 28 le cap San-Juan, et le 3 mars le cap Horn lui-même, quatre semaines après son départ de l'île Sainte-Catherine. Le 21 il était dans le voisinage du cap de la Victoire, extrémité septentrionale de l'ouverture occidentale du détroit de Magellan. Il avait ainsi doublé en vingt-quatre jours la Terre des États et la Terre de Feu, et cela en beaucoup moins de temps qu'il n'eût pu l'espérer dans cette saison défavorable.

Prenant alors directement sa route vers le nord, il atteignit, le 5 mai, l'île Fatougou, autrement dite l'île Hood, du capitaine Cook. Il vit ensuite l'île Ohivaoa, nommée *la Dominica* par Mendana. Le 6

il découvrit l'île de Noukahiva, et mouilla dans la baie de Lorme, nommée par le capitaine Hergest la *baie du Contrôleur.*

Des observations publiées à Saint-Pétersbourg en 1824, sous le titre de *Mémoires hydrographiques,* pour servir d'explications à l'atlas de M. de Krusenstern, fournissent sur le groupe dont dépend l'île de Noukahiva plusieurs détails nouveaux qui peuvent ici trouver leur place.

Huit îles, dont trois habitées et cinq désertes, forment ce groupe, appelé *îles Washington* ou *groupe du Nord-Ouest.* Noukahiva, ou, comme le lieutenant Hergest la nomme, l'*île de sir Henri Martin,* est la plus considérable; elle a dix-sept milles de longueur. On trouve à sa côte méridionale deux ports, celui d'Anne-Marie et celui de Tchitchagoff: le premier fut découvert par le lieutenant Hergest, en 1792; et le second par M. de Krusenstern, en 1804. La latitude de l'aiguade au rivage nord est de 8 degrés 54 minutes 36 secondes sud; la longitude est de 220 degrés 20 minutes 15 secondes. L'île Uahuga est celle qu'Hergest nomme *île de Riou.* L'Américain Ingraham, qui le premier découvrit le groupe, donna à cette île le nom de *Washington;* elle a trois lieues de longueur et se trouve à une distance de dix-huit milles au sud-est de l'île Noukahiva. L'île Uapoha, la plus au sud-est, fut nommée par Hergest *île Travénion;* elle est

à huit lieues au sud du port Anne-Marie. Il y a deux autres petites îles habitées, à dix lieues au nord-ouest de l'extrémité méridionale de l'île Noukahiva; on les a nommées *Hergest-rocks*. On trouve également deux îles inhabitées dans la pointe sud de Noukahiva; Hergest les nomma *îles Roberts*.

En arrivant à Noukahiva, le navigateur Krusenstern fut environné de plusieurs centaines d'insulaires qui lui offrirent des cocos, des fruits à pain et des bananes. Il vit bientôt que ces sauvages aimaient passionnément le fer; la vue d'une hache ou d'une cognée les remplissait de joie, ce qui prouvait la rareté de ces objets précieux.

Le roi, avec toute sa suite, vint à bord du vaisseau russe; il était tatoué partout, même sur la tête, dont quelques parties avaient été rasées pour ce dessein. Du reste, rien ne le distinguait de ses sujets, car, excepté la ceinture qui lui entourait les reins, il était entièrement nu.

Les femmes qui faisaient partie du cortége et qui nageaient autour du bâtiment montrèrent par leurs provocations lascives combien elles désiraient les faveurs des matelots. A la chute de la nuit, le capitaine russe permit à ces naïves créatures de monter à bord, parce qu'il venait d'apprendre que l'île était exempte de maladies et que les matelots jouissaient eux-mêmes de la meilleure santé. Ce doux commerce dura plusieurs jours, mais à la

fin M. de Krusenstern fut obligé de le restreindre, malgré les réclamations des pères, des maris et des frères de ces créatures innocentes qu'ils envoyaient ainsi pour obtenir par elles tous les articles qu'ils désiraient. Ces hommes venaient chaque matin, en nageant, au-devant d'elles, recueillir ce qu'elles avaient obtenu des matelots. M. de Krusenstern lui-même vit un jour un homme amener à la nage sa propre fille, âgée de dix ans, et l'offrir à qui voudrait la payer.

Le navigateur russe descendit à terre, accompagné de l'ambassadeur et d'une partie des officiers. Un Anglais et un Français restés dans l'île de Noukahiva servirent d'interprètes. On rendit visite au roi de l'île, on lui fit des présens, ainsi qu'aux filles de Sa Majesté, lesquelles étaient enveloppées d'une étoffe jaune; mais ce manteau n'était point assez ample pour dérober leurs charmes aux regards indiscrets des Russes. Après la distribution des présens, on retourna à bord, en ramenant quelques cochons pour l'équipage.

Les Noukahiviens sont cannibales; M. de Krusenstern a recueilli des renseignemens positifs à cet égard. Ces insulaires ont des moraïs ou cimetières comme aux îles Sandwich; ils ont aussi l'usage du tabou. Les enfans ne sont point allaités, et cependant ils sont d'une constitution vigoureuse et parviennent à une haute stature. Les deux sexes se

frottent le corps avec de l'huile de coco, ce qui donne beaucoup de lustre à leur peau, mais répand une odeur fort désagréable.

Le Noukahivien a de belles formes, un visage régulier et un grand air de bonté, malgré son goût pour la chair humaine. Le tatouage et l'huile de coco font paraître sa peau noirâtre; mais, dans son état naturel, elle est presque aussi blanche que celle des Européens. On ne voit parmi ces insulaires aucun individu estropié ou contrefait; le corps est de même exempt d'ulcères, ce qui est dû sans doute à la sobriété des indigènes. Ici on connaît à peine le kava, boisson spiritueuse d'un usage si général dans les îles de la mer du Sud. La syphilis était encore inconnue à cette île en 1804.

Les femmes sont généralement très belles, leur tête est surtout admirable par ses proportions; elles ont de grands yeux très brillans, le teint fleuri, les dents très belles, les cheveux bouclés naturellement; la taille bien prise, mais un peu petite. Un mince morceau d'étoffe couvre assez mal leurs charmes les plus secrets. On chercherait en vain dans la Noukahivienne ces regards si doux et si aimables que l'on rencontre chez les Taïtiennes agaçantes; elle est au contraire beaucoup trop effrontée, et cette effronterie même détruit souvent l'illusion que le premier aspect avait fait naître.

Les Noukahiviens se tatouent le corps avec une

rare perfection : c'est une peinture qu'ils tracent au moyen de légères piqûres faites à la peau jusqu'à ce qu'elle saigne, et ils la frottent ensuite avec une couleur noire ou bleu foncé. Les hommes ne sont pas circoncis, mais quelques-uns ont le prépuce fendu dans sa longueur; presque tous l'ont noué avec un cordon, soit pour le garantir des insectes, soit par un raffinement de sensualité.

Les hommes sont généralement nus, et portent seulement autour des reins un morceau d'étoffe grossière d'écorce de mûrier. Quelques jeunes élégans affectent d'aller entièrement nus et dédaignent de porter la ceinture. Quelques grands de l'île suspendent à leur barbe une dent de cochon ou des haricots rouges. L'ornement de la tête est un grand casque de plumes de coq noires. Plusieurs insulaires ont de grandes feuilles fichées dans leurs cheveux; leurs pendans d'oreilles sont de grosses coquilles rondes remplies d'une substance dure et savonneuse; elles sont traversées par une dent de cochon percée, qu'ils fichent dans le lobe de l'oreille. Tous portent une espèce de collerette. Ils se rasent la barbe avec des coquilles aiguisées, en laissant une petite touffe au menton; ils se rasent également la tête, en ne laissant de chaque côté que deux mèches de cheveux qu'ils nouent et relèvent en forme de cornes. Plusieurs insulaires, surtout dans la classe inférieure, conservent leur

chevelure sans la couper. Elles est crépue et laineuse, mais moins que celle des nègres. L'habillement des femmes est à peu près analogue à celui des hommes; elles se débarrassent de la ceinture lorsqu'elles nagent sur la rive.

Les maisons des Noukahiviens sont longues et étroites, construites avec des bambous et des troncs d'un arbre nommé *fäou*, entrelacés de feuilles de cocotier et de fougère. Le mur de derrière est plus haut que celui de devant, et le toit ne tombe que d'un côté; il est garni de feuilles sèches d'arbres à pain. L'intérieur est divisé en deux parties : celle de devant est pavée; l'autre est couverte de nattes qui servent de lits à toute la famille et aux domestiques, sans distinction de sexes. Devant le bâtiment règne une plate-forme qui sert de salle à manger, où chacun tient à honneur d'avoir un grand nombre de convives, à charge de revanche.

Les outils sont extrêmement simples : une pierre aiguë sert à percer ou former des trous; une pierre noire plate devient une hache. Les armes sont des massues, des lances et des frondes.

Les Noukahiviens ont une manière tout-à-fait particulière de prendre le poisson : ils écrasent en petits morceaux la racine d'une plante qui croît parmi les rochers et qu'un plongeur va aussitôt répandre au fond de la mer. L'effet de cette plante

est d'asphyxier en quelque sorte les poissons, qui, à demi morts, paraissent à la surface de l'eau, où on les prend avec facilité.

Les pirogues des Noukahiviens sont toutes à balanciers, c'est-à-dire ayant des perches qui reposent sur l'eau parallèlement à la pirogue, à laquelle elles s'attachent avec d'autres transversales pour empêcher l'embarcation de chavirer. La plus grande pirogue a jusqu'à vingt-trois pieds de long sur deux et demi de large et deux de profondeur.

Les Noukahiviens ont peu de besoins, et la nature leur offre d'elle-même le moyen de les satisfaire. L'arbre à pain, le cocotier et le bananier ne demandent aucun soin. La fabrication des armes exige peu de travail. Aussi les hommes passent-ils une grande partie du jour étendus sur leurs nattes, pendant que les femmes préparent les cordages et les éventails, ainsi que l'étoffe dont elles s'habillent.

Le roi, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ne se distingue de ses sujets ni par les habits ni par les ornemens; les ordres qu'il donne sont souvent éludés; et s'il lui arrivait de frapper quelqu'un, on lui rendrait bien vite les coups qu'il aurait donnés. Il n'a un peu d'autorité qu'en temps de guerre, où cependant l'homme le plus fort et le plus résolu commande aux autres. Ainsi le chef de l'État, n'ayant aucune puissance réelle, ne peut

exercer la justice d'une manière profitable. Le vol est un mérite pour quiconque s'y montre le plus habile. L'adultère n'est un crime que dans la famille royale. Le sang versé est vengé par le sang. Le mariage est plutôt une association fortuite qu'un lien réel. Un homme tue sa femme et même son enfant pour en dévorer la chair si la faim le presse, et cette action horrible est regardée comme innocente aux yeux de ces insulaires.

Il y a dans la famille du roi de Noukahiva un personnage essentiel qui porte le titre d'*allumeur du feu du roi.* Il doit être toujours auprès de Sa Majesté pour en exécuter les ordres. Si cependant le monarque s'absente pour un temps qui excède un certain nombre d'heures, l'allumeur du feu ne l'accompagne point; il demeure auprès de la reine et remplace le prince dans tous ses droits, ce dont elle s'accommode avec empressement pour mieux varier ses plaisirs. Tel est le gardien de sa vertu. Il peut jouir de ce qui est sous sa tutelle, et il y trouve la récompense de ses petits soins.

Un peuple qui se repaît avec délices de chair humaine doit entretenir souvent la guerre pour savourer ce mets horrible : c'est ce qui arrive aux Noukahiviens. Mais il est rare qu'ils combattent en grand nombre, ils préfèrent se tuer en embuscade, et l'ennemi qui tombe est dévoré à l'instant même. Le plus habile parmi eux est celui qui peut rester

le plus long-temps couché sur le ventre sans faire le moindre mouvement, respirer le plus doucement, courir le plus vite, sauter avec le plus d'adresse d'une pointe de rocher à l'autre : celui-là passe pour un héros parmi ces insulaires.

Les plus redoutables sont les Taï-Pihs, que le capitaine Porter, qui les nomme Typees, combattit et défit environ dix ans après le passage de M. de Krusenstern. Le voyageur américain donne à cet égard des détails étendus, que nos lecteurs peuvent lire dans le seizième volume de notre collection.

Les Noukahiviens, sans avoir de religion arrêtée, conservent une idée confuse d'un être supérieur, qu'ils nomment *etoua*. Ils en admettent plusieurs : l'esprit d'un prêtre, d'un roi ou d'un européen est *etoua*. Ils croient que les vaisseaux étrangers descendent sur eux du haut des nues; c'est le canon de ces vaisseaux qui forme le tonnerre, et voilà pourquoi ils ont une si grande peur du canon. Le seul avantage de leurs idées superstitieuses est dans le tabou, c'est-à-dire l'interdiction de certaines choses. Les prêtres seuls peuvent prononcer un tabou général; mais chaque particulier a le droit d'en mettre un à sa propriété : personne alors n'ose y toucher.

Les Noukahiviens sont de mauvais musiciens : le son tendre d'une flûte ne pourrait affecter

des barbares qui égorgent sans pitié leurs femmes et leurs enfans ; ils préfèrent un tambour monstrueux qui rende un son creux et sourd, analogue à leur caractère. Le son le plus harmonieux à leur oreille est celui qu'ils produisent en appuyant le bras gauche contre le corps et en frappant avec violence du plat de la main droite sur le creux de l'autre main, qui retentit alors assez fortement : voilà leur manière de battre la mesure. Leurs chants et leurs danses ne sont pas moins barbares : la danse consiste à sautiller sur la même place en levant les mains et en remuant les doigts; le chant n'est qu'un vrai hurlement, et cependant il les met en extase de la même manière que lorsqu'ils tuent un ennemi, lui tranchent la tête et en sucent avec une horrible avidité le sang par une ouverture qu'ils pratiquent dans le crâne.

Les îles Washington éprouvent une chaleur égale à celle des îles Marquises de Mendoça, dont elles sont très voisines. L'hiver y est, comme dans toutes les contrées tropicales, la saison des pluies; mais il paraît qu'elles n'y sont ni fréquentes ni continues, puisqu'il s'écoule souvent près de dix mois sans qu'il en tombe une goutte. Cette grande sécheresse occasione alors une horrible disette, qui justifie, s'il est possible, les abominations auxquelles se livrent ces insulaires.

En quittant ces parages, M. de Krusenstern fit voile pour les îles Sandwich, et de là pour le Kamtschatka, où il était rendu le 15 juillet 1804. Le gouverneur ne se trouvait pas au port de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, il était à sa résidence ordinaire, Nijeneï-Kamtschatsk, qui en est à une distance de sept cents verstes ou deux cents lieues. On lui envoya un courrier pour qu'il vînt conférer avec l'ambassadeur qui devait aller au Japon. Ce gouverneur ne put arriver qu'au bout d'un mois.

Après les approvisionnemens dont les navires avaient besoin, l'expédition reprit la mer le 6 septembre, se dirigeant vers les côtes du Japon. Le navigateur russe fit, pendant le trajet, quelques observations et rectifications plus ou moins importantes; il reconnut et nomma plusieurs caps ou baies, notamment la *baie de Satzuma*, par 31 degrés 30 minutes de latitude nord, 230 degrés 18 minutes 20 secondes de longitude ouest, et près de laquelle s'élève le mont Ounga, où furent conduits les malheureux Japonais que les jésuites avaient déjà convertis au christianisme, et que l'on jeta dans le cratère du volcan, parce qu'ils ne voulurent point se rétracter et retourner au culte de leurs pères.

Ne pouvant relâcher nulle part sur la côte, à cause des interdictions prononcées depuis un temps très reculé contre les Européens, l'expédition moscovite se rendit vers le sud du Japon, au seul

port japonais qui soit ouvert aux Européens; le port de Nangasaky. On ne permit pas aux Russes de débarquer; l'ambassadeur pas plus que les simples matelots ne fut exempt de cette rigueur, dont la conséquence fut de mettre M. de Krusenstern dans l'impossibilité de recueillir les moindres renseignemens par lui-même. Le gouverneur japonais permit seulement à l'ambassadeur, après de longs pourparlers, d'aller à terre et d'occuper une maison qui lui servait de prison. C'est là qu'il reçut la visite de l'envoyé de l'empereur. Cet envoyé lui répéta souvent que, comme le plus grand honneur qu'un prince puisse faire à un inférieur est de lui donner un habit orné des armes impériales, il serait enchanté que Sa Majesté lui fît un tel présent; mais le ministre russe ne voulant pas se soumettre à l'humiliation du salut japonais, il y avait impossibilité d'obtenir un pareil cadeau.

D'après les notes fournies par les Hollandais à M. de Krusenstern, les coutumes japonaises ne varient pas plus que celles de la Chine. En hiver on met depuis un temps immémorial jusqu'à cinq ou six habits l'un sur l'autre; il n'y en a pas en drap. On ne porte jamais de pelisses, bien que le froid soit assez rigoureux en janvier et en février. Le plancher des chambres est généralement couvert de nattes. Les riches restent presque toujours les jambes croisées. On se rase la moitié de la tête et

on ne la couvre pas; on prend seulement un parapluie quand il pleut. On ne se rase point la barbe, mais on se l'arrache avec une petite pincette et un miroir de métal qu'on tient toujours dans un étui de poche. Les Japonais ne portent pas de linge.

L'empereur du Japon demeure à Iédo, capitale de l'empire. Deux personnages exercent toutefois ses augustes fonctions : l'un sous le titre de Coubo, ou empereur séculier, qui demeure à Iédo même; l'autre sous celui de Daïri, ou empereur ecclésiastique, lequel réside à Miaco.

Le plénipotentiaire du Coubo arriva d'Iédo, accompagné de huit personnes de distinction. Ce plénipotentiaire était un homme d'une dignité si éminente que, suivant les interprètes japonais, il osait regarder les pieds de Sa Majesté impériale, honneur dont le gouverneur de Nangasaky ne jouissait pas. Il venait pour engager les Russes à repartir le plus tôt possible, et en effet il fallut se remettre en route le 16 avril 1805.

L'entrée du port de Nangasaky où étaient mouillés les deux vaisseaux russes est située par 32 degrés 43 minutes 45 secondes de latitude nord, 230 degrés 15 minutes de longitude ouest, au milieu de la baie de Kiusiu, formée par le cap Nomo au sud et le cap Seurote au nord. Elle est à trente-trois milles de la plus orientale des îles Gotto. Nangasaky est entouré de trois hautes montagnes entre

lesquelles on en distingue quelques-unes à l'extrémité sud, qui sont aplaties avec un pic très élevé, situé à l'est-sud-est de l'entrée. Le port a trois parties ou trois rades, chacune très sûre. La première est la rade extérieure, à l'ouest de l'île Papenberg; la seconde est celle du milieu à l'est, et la troisième est celle de l'intérieur, devant la ville qui est au fond du port. Plusieurs îles ferment la rade extérieure.

Le 17 avril 1805 l'ambassadeur moscovite remonta à bord, et l'expédition russe leva l'ancre, avec l'intention de retourner au Kamstchatka. M. de Krusenstern décrit en passant les îles Colnest et Tsus-Sima, situées par 34 degrés 6 minutes de latitude nord et par 130 degrés de longitude ouest. L'île de Tsus a trente-cinq milles de long du nord au sud et dix à douze de large. Nous ne suivrons point le voyageur dans ses divers relèvemens, nous citerons seulement quelques-unes de ses observations sur la pointe septentrionale d'Iéso ou Iesso, et sur la baie d'Aniva. Voici ce qu'on lui apprit sur les noms d'Iéso, Oko-Iéso et Matsmaï ou Matsoumaï.

Les indigènes de ces îles, que nous appelons *Kouriliens* et particulièrement *Kouriliens velus*, se nomment eux-mêmes Aïnos, et ne possèdent maintenant qu'une petite partie de Matsmaï, depuis Notzambou au nord-ouest jusqu'à Atkis. C'est uniquement cette partie qu'ils nomment *Iéso*, tandis

que l'île entière porte le nom de *Matsmaï* chez les Japonais. Le mot *Oko-Iéso* ou le grand *Iéso* vient aussi des Aïnos; c'est le nom qu'ils donnent à la grande île *Sakhalin*. Il paraît que les habitans de la côte occidentale de Sakhalin l'appellent *Tchoka*, comme ceux de la partie méridionale la nomment *Karafouto*, et ceux de la partie septentrionale *Sandan*.

Les Aïnos attachent un grand prix aux boutons; ils donnaient jusqu'à cent harengs secs pour un seul bouton de laiton. Les Japonais de ces contrées recherchent aussi beaucoup l'ambre; ils sont plus sensuels encore que les Turcs dans leurs plaisirs charnels.

Les Aïnos sont d'une moyenne stature; ils ont le teint brun foncé et presque noir, la barbe épaisse et touffue, les cheveux noirs et hérissés, plats et pendans en arrière; les femmes sont laides, et ont les lèvres peintes en bleu et les mains tatouées; mais il paraît qu'elles sont très sages et très modestes. Le trait principal du caractère d'un Aïno est la bonté; son air, ses gestes même annoncent une noble simplicité. Son habillement consiste en peaux de chiens et de phoques.

A la baie d'Aniva les habitans portent des pelisses; les femmes n'ont aucun ornement. Les hommes ont des pendans d'oreilles. Les habitans préfèrent pour leur boisson l'eau de neige à celle

de la rivière qui se décharge dans la baie, quoique l'eau en soit très bonne. Probablement que la peur du froid en hiver pour aller chercher de l'eau à la rivière, qui est un peu trop loin de leurs maisons, les a ainsi accoutumés à l'eau de neige, et la paresse de faire quelques pas est devenue la cause d'une préférence aussi bizarre. Un autre usage, non moins général parmi les Aïnos, est d'élever dans chaque habitation un jeune ours qui a sa place dans un coin de la chambre, et qui n'en est certes point l'hôte le plus paisible. Cependant l'Aïno ne s'en priverait pas pour tout l'or du monde : un des officiers russes offrit en échange d'un de ces animaux une pièce de drap, chose d'une très grande valeur aux yeux de ces insulaires; et cependant on la refusa sans hésiter.

Les Aïnos ont un gouvernement, pour ainsi dire, patriarcal; partout le chef de la famille exerce une grande autorité. Il règne, du reste, une concorde admirable entre eux. On ne les entend ni parler haut ni rire avec excès, et encore moins se disputer. Ils ont presque tous le sourire sur les lèvres. Ils sont très réservés dans leurs demandes et toujours désintéressés dans leurs offres de service. Ce sont, en un mot, les meilleurs gens du monde, et ils ne doivent pas leurs qualités à une civilisation perfectionnée : elles sont l'effet unique de leur bon naturel.

M. de Krusenstern quitta la baie d'Aniva le 16 mai 1805. Le cap de ce nom se reconnaît à une chaîne de hautes montagnes qui court au nord, et à un abaissement qui lui donne la forme d'une salle; c'est un grand rocher fendu au sommet et dont l'abord n'a point d'écueils. Il se trouve par 46 degrés 2 minutes 20 secondes de latitude nord, et 216 degrés 29 minutes 40 secondes de longitude ouest.

De ce point le navigateur va explorer le golfe de Patience, situé par 49 degrés 19 minutes de latitude nord; il longe ensuite la côte orientale de l'île Sakhalin, traverse les Kouriles par un nouveau parallèle, entre dans la mer d'Okhotsk et va enfin toucher au port Saint-Pierre-et-Saint-Paul au Kamtschatka. Il y trouve deux navires moscovites faisant le commerce avec la côte nord-ouest d'Amérique. Il va de ce point faire du bois et de l'eau dans la baie d'Avatcha. Il en repart pour aller reconnaître la côte orientale de Sakhalin, dont il présente une description fort détaillée. Il nomme sur la côte septentrionale deux caps qu'il appelle le *cap Élisabeth* et le *cap Marie* : le premier situé par 54 degrés 24 minutes 30 secondes de latitude nord, et 217 degrés 13 minutes 30 secondes de longitude ouest, masse de rochers très haute à l'extrémité d'une chaîne de montagnes aiguës; le second, situé par 54 degrés 17 minutes 30 secondes

de latitude nord, et 217 degrés 42 minutes de longitude ouest, moins élevé que le précédent et terminé par un escarpement composé de rochers nus.

Après ces reconnaissances, le navigateur russe revient au Kamtschatka, au port Saint-Pierre-et-Saint-Paul qu'il avait quitté deux mois auparavant. La réparation des deux vaisseaux dut être un des premiers soins de M. de Krusenstern, qui voulait d'ailleurs donner quelque repos à son équipage épuisé par une navigation très fatigante.

C'est durant son séjour à Saint-Pierre-et-Saint-Paul qu'il recueillit les nombreux détails sur le Kamstchatka. Nous allons en reproduire quelques-uns par extrait.

A Saint-Pierre-et-Saint-Paul, colonie russe fort peu ancienne, rien ne semble annoncer la présence d'hommes civilisés. La baie d'Avatcha, ainsi que les trois anses, étaient alors désertes : pas un seul bateau pour animer le magnifique bassin de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Ses rivages étaient presque entièrement couverts de poissons corrompus dont les chiens affamés se disputaient les restes. Deux baïdars ou chaloupes, qui reposaient à sec sur une pointe basse et sablonneuse, semblaient se trouver là pour attester l'enfance d'une colonie où soixante-dix années auparavant le célèbre et infortuné Behring n'avait guère aperçu qu'une triste solitude.

Quelque part que l'œil se promène, il ne découvre que de chétives habitations, sans jardin, ni pré, ni enclos. De misérables huttes, des balangans et des iourtes sont tout ce qui peut frapper les regards. Quelques poutres chancelantes servent de ponts sur les ruisseaux. Cinq ou six vaches ruminent autour des huttes, où les chiens se creusent d'innombrables terriers pour se mettre à l'abri des mouches. Les habitans sont presque tous absens durant le jour, et si par aventure on vient à rencontrer une figure humaine, on se demande avec tristesse si c'est là un descendant des héros de Rimnik et de la Trebbia. Voilà ce qui se présente au voyageur qui relâche dans ce port, dont le capitaine Cook a, du reste, donné une description développée dans son troisième Voyage.

Les maisons à Saint-Pierre-et-Saint-Paul sont en hiver ensevelies sous la neige, et il faut pratiquer à coups de pelle tous les jours un chemin vis-à-vis de la porte, si l'on veut communiquer de l'une à l'autre. Sans doute il y fait chaud, mais l'air y est malsain parce qu'il y est trop resserré. L'enveloppe de neige est si épaisse au-dessus de la maison, qu'il devient impossible d'établir un ventilâteur ou courant pour renouveler l'air des appartemens; aussi communique-t-il avec les alimens ce teint blême que l'on remarque sur toutes les figures, sans excepter celles des jeunes filles.

Une maison à Saint-Pierre-et-Saint-Paul coûte fort cher à bâtir, parce qu'il n'y a point de bois dans le voisinage et qu'il faut le tirer de l'intérieur du pays en le faisant flotter sur des torrens impétueux, manœuvre aussi dangereuse que pénible. D'un autre côté, ce bois ne peut se conserver longtemps et la maison s'écroule en peu d'années. Voilà pourquoi on songe maintenant à employer des briques, en les faisant venir de la baie de Tareina sur des baïdars ou bateaux légers.

Il ne serait pas difficile pourtant de bien vivre à Saint-Pierre-et-Saint-Paul. La chair du bœuf y est excellente; il paît dans de belles prairies situées plus avant dans les terres. Il y a beaucoup de gibier et de légumes. Les habitans jouiraient d'une meilleure santé s'ils voulaient se contenter de pareils alimens et renoncer à leur goût effréné pour les liqueurs spiritueuses.

A Saint-Pierre-et-Saint-Paul il n'y avait en octobre 1805 qu'environ cent quatre-vingts habitans, y compris les soldats, et sur ce nombre on ne compte pas vingt-cinq femmes. Une telle disproportion amène tous les excès de la débauche et par suite la stérilité. On ne voit pas, en effet, plus de six à sept enfans dans ce port, et, à l'exception de trois ou quatre mariages, tous les autres sont stériles. Ichiga est le seul endroit du Kamtschatka où le nombre des femmes surpasse celui des hom-

mes, et cela vient de ce que les familles s'unissent entre elles. Il ne reste plus qu'un petit nombre de Kamtschadales, la guerre ou les vexations des Russes les ayant décimés. Ces indigènes n'habitent jamais les villes fondées par leurs tyrans; ils vivent dans de petits villages dispersés au milieu des terres, et que l'on nomme *ostrogs*. Le chef d'un ostrog est un toyon ou capitaine choisi par les habitans, et dont l'autorité répond à celle d'un staroft dans les villages de Russie. Le toyon jouit d'un pouvoir assez grand, puisqu'il va jusqu'à infliger la punition corporelle, qui ne peut, il est vrai, aller au-delà de vingt coups. Ce chef notifie les ordonnances impériales à son ostrog; il réunit les meilleures pelleteries que le Kamtschadale doit fournir annuellement comme tribut, et il les fait parvenir au gouverneur. Chaque ostrog fournit des courriers aux voyageurs russes, et toujours gratuitement. Ces hommes sont des modèles de probité; aussi le voyageur, à son arrivée dans un ostrog, confie-t-il au toyon l'argent, les effets précieux, les papiers, en un mot tout ce qu'il porte sur lui, et jamais on ne s'est plaint de la moindre infidélité. Le seul défaut des Kamtschadales est, nous le répétons, leur passion pour l'eau-de-vie, défaut qu'on doit attribuer principalement à l'intérêt que les marchands ont trouvé à le répandre pour conclure leurs marchés au détri-

ment de ces braves gens, qui sont du reste convertis depuis long-temps à la religion chrétienne.

L'expédition russe quitta définitivement le Kamtschatka vers le milieu d'octobre pour venir à Canton et à Macao. Elle était rendue à ce dernier port le 20 novembre 1805. M. de Krusenstern profita de sa relâche dans ce lieu pour recueillir quelques observations sur les Chinois et sur l'état de leur commerce avec l'Europe. Il partit de Canton le 9 février 1806, et fit voile pour les Moluques, ensuite pour le détroit de Gaspard et les côtes de Sumatra et de Java. Enfin il reprit la mer, passa le détroit de la Sonde, doubla le cap de Bonne-Espérance, vit l'île Sainte-Hélène, toucha aux côtes septentrionales de l'Écosse, puis à celles de Norwège, mouilla à Copenhague, et reparut à Cronstadt le 19 août 1806, après une absence de trois ans et douze jours, sans avoir perdu un seul homme, fait aussi rare que surprenant dans un si long voyage.

KOTZEBUE.

(1815-1826.)

PRÉLIMINAIRE.

M. de Kotzebue a trois fois accompli le tour du monde : la première, ainsi que nous l'avons dit, sous le commandement de M. de Krusenstern, en 1804, et les deux autres comme chef lui-même d'expédition, l'une en 1815, l'autre en 1823.

Le second voyage de Kotzebue autour du monde, c'est-à-dire le premier qu'il commanda personnellement dura trois années. Le navigateur explora en détail plusieurs parties de la côte nord-ouest de l'Amérique, notamment vers le détroit de Behring; il passa ensuite aux îles Sandwich et aux îles Carolines. Sa principale découverte fut celle de six groupes d'îles qui forment une chaîne du nord au sud, et qui chez les naturels portent le nom de *Radack*. Il quitta ces îles pour aller visiter l'île d'Ounalaschka, dont l'excellent port servit quelque temps d'abri à son vaisseau. Il revint de là aux îles Sandwich, et derechef à l'archipel Radack, d'où il repartit afin de découvrir le groupe Cigiep, par 9 degrés 48 minutes de latitude nord et

190 degrés 36 minutes de longitude ouest, et de là faire voile pour les Philippines et le cap de Bonne-Espérance, puis retourner dans la Baltique, au port de Cronstadt.

Le troisième voyage de Kotzebue, c'est-à-dire le second qu'il dirigea en chef, eut pour objet de revoir et d'explorer, au bout de neuf ans, les pays qu'il avait découverts lors de son expédition de 1815. Si ce voyage, qui procura la découverte d'une île nouvelle par 15 degrés 58 minutes 18 secondes de latitude sud et 140 degrés 11 minutes 30 secondes de longitude ouest, n'eût pas de grands résultats pour les sciences géographiques, il fut néanmoins une entreprise très utile au progrès de la civilisation européenne dans la Polynésie ; il dura aussi trois ans.

Nous allons rapporter successivement ces deux derniers voyages, après en avoir retranché les détails trop techniques et les observations qui seraient sans aucun intérêt pour la généralité de nos lecteurs.

PREMIER VOYAGE.

(1815-1818.)

§ 1.

Passage de Russie au Chili.

Dans l'après-midi du 22 janvier 1815, je dis adieu à Revel en Estonie, ma ville natale, et accompagné de mon équipage, qui se composait d'un jeune et capable officier, du nom de Kordiukoff, et de vingt matelots, je me mis en route vers Abo, port de la Baltique, où nous devions nous embarquer. Nous arrivâmes à Saint-Pétersbourg le 31, et comme nous avions fait tout le chemin à pied, je donnai à mes gens quelques jours de repos. Le 17 février, après avoir été rejoints par le lieutenant Schischnareff, nous quittâmes la capitale de la Russie, et en deux jours de marche nous gagnâmes Abo, harassés de fatigue. Il me semble que c'était déjà donner un petit échantillon de notre persévérance et de notre courage; car en vérité bien des personnes eussent été peu flattées de faire à pied, dans cette saison, le voyage de Revel à Abo par la route de Saint-Pétersbourg.

Lorsque nous parvînmes à la ville d'Abo, *le*

Rurick, navire sur lequel nous devions accomplir notre expédition, n'était pas encore terminé. Ce navire avait deux mâts et portait huit canons. Pendant qu'il était encore dans le chantier, mes matelots s'étaient occupés à préparer les voiles, les cordages et les agrès, pour que nous quittassions Abo le plus tôt possible; car comme je désirais partir de Cronstadt en juillet, et qu'il nous fallait d'abord aller toucher à Revel, afin d'y prendre des provisions pour notre long voyage, nous n'avions réellement pas un moment à perdre.

Nous pûmes quitter Abo le 23 mai; nous arrivâmes le 26 à Revel, où nous trouvâmes les vivres et les instrumens de marine dont nous avions besoin. Nous repartîmes de Revel le 16 juin, et le 18 nous jetâmes l'ancre dans le port de Cronstadt, où nous achevâmes enfin l'équipement de notre vaisseau.

Le 30 juillet, à cinq heures du matin, nous quittâmes Cronstadt, favorisés par un bon vent de nord-est, et à huit heures du soir nous passâmes près de l'île d'Hochland. Le 31, vers midi, nous aperçûmes encore les tours de la ville de Revel, et de nouveau je pus dire adieu à mon pays natal, adieu pour plusieurs années........., peut-être pour toujours.

Le 9 août, à neuf heures du matin, *le Rurick* jeta l'ancre dans la rade de Copenhague, en face

de la forteresse. Là nous prîmes à bord deux naturalistes qui devaient faire partie de l'expédition, MM. Chamisso et Wormskloid. Le 17 du même mois, à quatre heures du matin, nous repartîmes de Copenhague avec un assez bon vent du sud-sud-ouest; mais il nous fallut bientôt renoncer à l'espérance que nous avions conçue de sortir le jour même du détroit, car le vent ne tarda guère à souffler de l'ouest, et nous fûmes obligés de jeter l'ancre, vers huit heures avant midi, à Elseneur.

Le 19, à dix heures du matin, le vent souffla du sud, et nous mîmes immédiatement à la voile, en compagnie d'un grand nombre de vaisseaux marchands. Nous saluâmes de sept coups de canon la forteresse de Kronberg, dans le Sund; on nous rendit notre salut coup pour coup; et comme le vent augmentait de force, nous parcourûmes le Sund avec une extrême rapidité.

Le 1er septembre nous naviguions à travers le détroit de Douvres, autrement dit Pas-de-Calais, et nous mouillâmes le 7, à midi, dans le Catwater, devant la ville de Plimouth. Les vents contraires nous retinrent long-temps à l'ancre, puisque ce fut seulement le 4 octobre que nous pûmes remettre à la voile pour continuer notre route. Le 5 nous dépassâmes presque le cap Lawrence, et le 6 un vent favorable, qui soufflait du nord, nous permit de pénétrer dans l'océan Atlantique. Le 9 nous

atteignîmes la latitude du cap Finistère, et le 21 celle de Gibraltar. Le 27, à midi, nous aperçûmes le pic de Ténériffe à une distance de cent milles marins. Le lendemain, vers onze heures, nous jetâmes l'ancre dans le port de Santa-Cruz.

Le 1er novembre nous remîmes à la voile avec un bon vent du nord-est, nous flattant de l'espérance que nous perdrions bientôt de vue les îles Canaries; mais nous n'étions encore qu'à dix milles de la rade lorsque nous tombâmes dans un calme plat, qui dura environ deux jours. Le 3, à midi, nous franchîmes la latitude de l'île Saint-Antoine, à trente-cinq milles de l'île elle-même, et sans l'apercevoir. Pendant la nuit vingt-cinq poissons volans tombèrent sur notre pont, figurèrent sur notre dîner comme un mets des plus rares, et furent trouvés excellens. Ces poissons tombent souvent dans les petits vaisseaux qui, comme notre *Rurick*, ne s'élèvent pas au-dessus de l'eau à une hauteur plus grande que celle qu'ils atteignent d'ordinaire en volant, lorsqu'ils sont poursuivis par un ennemi; quelquefois ils viennent frapper avec violence contre les flancs du navire, et alors retombent dans la mer, étourdis du choc. Comme je n'avais pas distingué l'île Saint-Antoine, je dirigeai ma course de manière à apercevoir l'île de Brava, la plus méridionale des îles du Cap-Vert, voulant vérifier l'exactitude de mes chronomètres. Un bon

vent alisé me seconda à souhait dans mon dessein.

Entre dix heures et midi nous distinguâmes en effet l'île de Brava, s'élevant au-dessus de nuages épais, à une distance de vingt milles. Mes chronomètres établirent la longitude de cette île à dix degrés plus à l'est que celle qui lui était assignée par mes cartes. A quatre heures du soir nous dépassâmes l'île de Brava, distante de cinq milles, sans perdre le vent alisé. Cette île est haute, et du côté de l'ouest s'élance presque perpendiculairement hors de la mer; elle est couverte d'une riche verdure, et offre au navigateur un délicieux aspect. Nous observâmes, près de la terre et tandis que les flots étaient calmes, de grands et de petits poissons qui se divertissaient à sauter en l'air. Cette île doit donc abonder en poissons. Les poissons volans sont aussi très nombreux dans ces parages, et ils ont été nos compagnons constans depuis que nous avons quitté les îles du Cap-Vert, tombant chaque jour dans notre vaisseau ou volant par-dessus. L'un d'eux passa un jour si près de l'officier de quart, qu'il lui toucha le nez avec ses nageoires.

Le 23, à huit heures du soir, nous passâmes la ligne par 26 degrés 26 minutes de longitude. A l'occasion de cette circonstance il y eut ce jour-là fête à bord du *Rurick*. Comme à l'ordinaire, Nep-

tune nous rendit visite et baptisa ceux d'entre nous qui n'avaient pas encore passé l'équateur; le vaisseau fut illuminé, et enfin nous saluâmes par huit coups de canon notre entrée dans l'hémisphère méridional.

Le 6 décembre nous parvînmes à la hauteur du cap Frio, dont je devais, suivant mes instructions, déterminer la longitude; mais comme le mauvais temps rendait cette opération impossible, je gouvernai vers l'île de Sainte-Catherine.

Le 10, lorsque déjà nous approchions de cette île, nous fûmes assaillis par une violente tempête, qui ne cessa que le lendemain. A trois heures de l'après-midi nous distinguâmes le continent au nord de l'île. Après avoir louvoyé sous peu de voiles pendant la nuit, nous approchâmes de la côte le 12. A midi nous étions entre les îles d'Alvarado et de Gal. Le temps était devenu magnifique. Nous naviguâmes vers Alvarado, qui est fort élevé; à deux milles de distance nous fûmes agréablement rafraîchis par les parfums que la brise nous apportait de cette île, qui est couverte de superbes palmiers et d'une abondante verdure; mais elle n'est habitée que par des crocodiles, dont un grand nombre, tandis que nous passions, nagea autour du *Rurick*.

Le même jour, à quatre heures de l'après-midi, nous jetâmes l'ancre dans le voisinage de l'île de

Santa-Cruz. Le 13 je me rendis à la ville de Nossa-Senhora-do-Desterro, qui était seulement à quelques lieues de l'endroit de notre mouillage, pour visiter le gouverneur. Je revins le soir à bord du *Rurick*. Le lendemain je retournai à terre, et nous fîmes quelques excursions dans l'île, marchant presque toujours sous des orangers qui nous embaumaient. La campagne le long de la côte était habitée par les soldats de la milice, qui n'ont de service à faire que dans les cas de danger; le reste du temps ils s'occupent à cultiver leurs plantations de riz ou de cannes de sucre. Leurs maisons en général sont à quelque distance l'une de l'autre, et leur principale richesse consiste dans le nombre de leurs esclaves nègres qui, comme s'ils étaient membres de la famille, travaillent avec leur maître et partagent avec lui toutes les commodités qu'offre sa maison. Les nègres de la ville, au contraire, sont malheureux : on les emploie aux travaux les plus fatigans, comme des bêtes de somme; on leur impose, par exemple, la tâche de battre la paille de riz pour en faire sortir le grain, et au moyen de bâtons si pesans que c'est à peine s'ils ont la force de les lever. Lorsque épuisés de lassitude ils s'arrêtent un moment, aussitôt un coup de fouet les force de se remettre à l'ouvrage; enfin on les nourrit de la manière la plus ignoble. Aussi, par ces traitemens inhumains,

ces infortunés sont-ils dégradés au niveau des brutes : ils semblent incapables de réfléchir à rien et de rien sentir; leur vue est horrible et inspire la commisération. L'injure la plus grossière qu'un Portugais croie pouvoir adresser est l'épithète de nègre !..... Les soldats, à l'époque de notre visite, se regardaient comme très pauvres parce qu'ils n'avaient pas reçu leur paie depuis plusieurs années; à la vérité ils n'ont pas d'argent, mais ils ne manquent jamais des choses nécessaires à la vie que l'île produit en abondance. C'est pourquoi je les ai toujours considérés comme des gens très riches et très heureux. Pendant tout le temps que nous demeurâmes dans l'île pour faire différentes observations astronomiques, nous consacrâmes la nuit au plaisir. Les bons habitans se réunissaient d'ordinaire autour de notre tente : alors une couple de violons et de flûtes les invitaient à danser et à chanter; c'était pour nous une occasion d'admirer la grâce que déployaient les jeunes filles à exécuter le fandango. Le 28 décembre, à cinq heures du matin, nous remîmes à la voile.

Le 31 nous étions par 34 degrés 10 minutes de latitude sud et par 48 degrés 3 minutes de longitude ouest. Là nous apercûmes trois larges tortues, et ma surprise fut extrême de les rencontrer à une aussi grande distance de la terre. Jusqu'au 10 janvier 1816, il ne nous arriva rien qui mérite

d'être mentionné; le vent et le temps nous furent également favorables, et la rapidité de notre marche nous remplissait tous de joie. Mais lorsque nous eûmes atteint le 45ᵉ degré de latitude et le 57ᵉ de longitude, d'affreuses tempêtes nous annoncèrent bientôt que nous approchions du cap Horn; elles nous assaillirent six jours de suite : le 10 janvier surtout, la mer fut horriblement agitée, et les vagues qui s'élevaient à une hauteur énorme faillirent plusieurs fois engloutir notre petit vaisseau.

Enfin le 16 le temps redevint beau, et un bon vent du nord nous rapprocha davantage du cap Horn. Le 19, à huit heures avant midi, nous distinguâmes le cap Saint-Jean, dont nous étions éloignés de quarante milles. A midi, comme le ciel était pur et la mer parfaitement calme, l'affreuse Terre des États s'offrit à nos regards. Nous avions le cap Saint-Jean au sud-ouest, distant de vingt-cinq milles; le courant se dirigeait avec force vers l'est-nord-est. Vers minuit nous eûmes doublé la Terre des États: le vent soufflait du nord avec violence. Je dirigeai ma course au sud-sud-ouest, afin de m'éloigner de la côte pour plus grande sûreté; puis, contrairement à l'habitude des autres navigateurs, je marchai plus à l'ouest, afin de doubler le cap Horn d'aussi près que possible. Le 22, à quatre heures après midi, nous franchîmes le méridien du cap Horn, par 57 degrés 33 minutes de

latitude sud, ce qui était évidemment un grand avantage pour nous, puisque nous n'avions pas avancé vers le sud autant qu'on a coutume de le faire. Nous fûmes continuellement entourés de baleines, de dauphins et d'albatros. Pendant que nous doublions le cap, nous essuyâmes d'horribles tempêtes du sud-ouest, qui durèrent plusieurs jours, et ce fut seulement le 1er février que nous parvînmes à franchir la latitude du cap Victoria. Le 11, à dix heures du soir, nous découvrîmes terre au clair de lune : c'était la côte de Conception, dans le voisinage de l'île de Sainte-Marie. Nous mîmes en panne jusqu'au lever du soleil, et alors nous naviguâmes vers la baie. Nous arrivâmes à l'entrée vers midi, mais comme le vent soufflait du nord, nous eûmes beaucoup de peine à nous diriger vers Talcahuano.

Pendant que nous étions mouillés à trente milles de Talcahuano, attendant un pilote qui nous introduisît dans le havre, nous vîmes dans la baie de Conception une multitude de baleines qui sautaient hors de l'eau. Une d'entre elles eut l'audace de s'élever d'un pied au-dessus du niveau de la mer, et de s'appuyer contre *le Rurick* : ainsi nous pûmes l'examiner de fort près et même l'entendre respirer. Le 13 un pilote vint à bord, nous levâmes l'ancre, et au bout d'une couple d'heures nous gagnâmes le lieu du mouillage.

Comme *le Rurick* avait besoin de quelques réparations, nous restâmes à Talcahuano jusqu'au 8 mars. Pendant ce temps nous n'eûmes qu'à nous louer des égards que nous témoignèrent les autorités et les principaux habitans. Mais je crois qu'il n'est pas inutile de conseiller aux capitaines des vaisseaux qui visitent cette place d'avoir soin d'engager leurs gens à se méfier du vin qu'ils peuvent y boire. En effet, dans plusieurs des nombreux cabarets de l'endroit, on mêle avec le vin le jus d'une herbe qui nous est inconnue, et qui produit le plus terrible effet; il jette les buveurs dans un état voisin de la frénésie, auquel succède un épuisement complet de forces. Plusieurs matelots du *Rurick* ont éprouvé ce mal. Un tel breuvage a sans doute pour but de faciliter à ceux qui l'administrent les moyens de dévaliser les étrangers, ce qui arrive toujours après qu'ils ont bu. Talcahuano est généralement habité par une race mêlée d'Espagnols et d'Araucanos qui n'ont point le courage de travailler, et qui en conséquence cherchent à vivre par des moyens déshonnêtes.

La Pérouse, dans son voyage, a décrit avec tant de détails la baie de la Conception, que je ne pourrais en parler sans répéter ce qu'il en a dit. Je remarquerai donc seulement que cette baie, comme lieu de relâche, doit être recommandée

aux navigateurs, attendu que les provisions et les fruits de toute sorte y sont en abondance.

§ 2.

De la baie de la Conception au Kamtschatka. Nouvelles découvertes.

Le beau temps dont nous avions joui sur la côte du Chili dura encore plusieurs jours après notre départ. Je tâchai, quand nous eûmes remis à la voile, de diriger ma course de manière à naviguer vers l'île de Juan Fernandez, afin de gagner le 27e degré de latitude, comme mes instructions me l'ordonnaient, et de chercher la terre de Davis dans ces parages, où le capitaine Krusenstern la suppose placée. Le 10 mars, à six heures du soir, par 34 degrés 27 minutes de latitude sud, et par 74 degrés de longitude, nous éprouvâmes une étrange commotion dans l'air qui, pour ainsi dire, fit trembler notre vaisseau; le bruit, assez semblable à un tonnerre éloigné, se renouvelait de trois en trois minutes, et ne durait que pendant une minute chaque fois. Au bout d'une heure, nous n'entendîmes plus rien : il est probable qu'un tremblement de terre arriva en Amérique à cet instant, puisque notre distance de la côte était de deux degrés, et que le bruit venait seulement de l'est.

Le 16, à midi, nous atteignîmes la longitude

aux environs de laquelle on croit que la terre de Davis est située, mais sans rien apercevoir. Le 20, comme nous étions déjà par 95 degrés 35 minutes de longitude, désespérant de découvrir cette terre, je naviguai plus au sud pour tenter si je serais plus heureux à rencontrer, par 26 degrés 30 minutes de latitude sud, les rochers de Wareham. Le 24, à cinq heures de l'après-midi, nous passâmes à l'endroit où ces rochers sont marqués sur la carte d'Arrowsmith. Nous y vîmes une multitude d'oiseaux et de poissons du tropique; l'horizon était clair, mais le matelot qui fut constamment de vigie sur le grand mât déclara qu'il n'apercevait aucun rocher. Nous continuâmes notre route à l'ouest, pour découvrir l'île de Sales. Le lendemain, vers midi, nous pûmes distinctement voir du gaillard d'arrière, au sud-ouest, une petite île rocailleuse, éloignée de dix milles; et quoique la longitude différât quelque peu de celle qui est indiquée par la carte, je ne pus douter que ce ne fût l'île de Sales. La plus grande distance à laquelle cette île puisse être distinguée est de quinze milles, et alors elle présente l'aspect de deux groupes de rochers situés l'un près de l'autre; mais lorsqu'on approche davantage, la basse terre qui les unit devient visible. Sa longueur, du nord-ouest au sud-est, est d'environ un mille; sa largeur n'est pas considérable. Nous approchâmes bientôt de l'île du

côté méridional, jusqu'à trois quarts de mille, d'où nous pûmes nettement distinguer avec nos télescopes tous les objets de la côte dont la vue ne nous offrit rien d'agréable, car aucune verdure ne recouvre les rochers grisâtres qui gisent disséminés par masses énormes, et donnent à l'île l'apparence d'une triste ruine seulement habitée par des oiseaux de mer.

Nous trouvâmes que l'île de Sales était située par 26 degrés 36 minutes 15 secondes de latitude sud, et par 105 degrés 34 minutes 28 secondes de longitude ouest. Je suis presque convaincu que les rochers de Wareham n'existent pas, mais que jusqu'à présent ils ont été confondus avec l'île de Sales. Pour être tout-à-fait certain qu'il n'y avait pas d'autre île dans ce voisinage, je fis de nouveau voile à l'ouest, et je ne naviguai vers l'île de Pâques qu'après avoir vainement parcouru plusieurs degrés.

Le 28 mars, à trois heures de la nuit, nous vînmes à quinze milles de cette dernière île, et au point du jour nous la vîmes distinctement devant nous. Après en avoir doublé la pointe méridionale, nous dirigeâmes notre route le long de la côte occidentale vers la baie de Cook, d'où nous voyions s'élever des colonnes de fumée, qui probablement étaient un signal indiquant aux habitans de l'intérieur du pays qu'un navire approchait. A midi, comme nous étions presque à l'entrée de la baie, nous re-

marquâmes deux chaloupes qui, montées par deux insulaires seulement, ramaient vers nous. J'avais conçu l'espérance que les naturels, qui avaient si bien accueilli La Pérouse, nous feraient un accueil également amical; mais, à mon extrême surprise, il en fut tout autrement. Ils s'avancèrent avec crainte et méfiance jusqu'à une portée de fusil du vaisseau, nous montrèrent de là quelques racines, mais ne purent se décider à nous approcher davantage. La structure des canots que nous vîmes correspond exactement à ceux que La Pérouse a décrits : ils ont cinq à six pieds de longueur sur environ un pied de large, et sont faits de planches étroites jointes ensemble. L'opinion de La Pérouse est que ces insulaires, faute de bois, n'auront bientôt plus de canots; mais il se trompe : il est vrai que nous n'aperçûmes pas un seul arbre dans leur île, mais ils construisent leurs canots avec le bois flotté que les courans leur amènent en grande quantité de la côte d'Amérique [1]. Nous jetâmes l'ancre dans la baie; mais nous repartîmes bientôt, l'hospitalité des sauvages ne nous engageant guère à demeurer long-temps parmi eux.

D'après mes instructions, j'aurais dû visiter l'île de Pitcairn, et de là m'avancer à l'ouest jusqu'au 137e degré; mais comme notre passage de Cronstadt

[1] On ne saurait trop admirer cette sage prévoyance de la nature qui sait pourvoir à tous les besoins de l'homme.

au Chili avait duré plus long-temps que nous ne comptions, je fus obligé de prendre la route qui menait le plus directement au Kamtschatka, pour gagner à temps le détroit de Behring.

Le 13 avril 1815, à six heures de l'après-midi, nous passâmes, par 15 degrés 26 minutes de latitude sud et par 133 degrés 56 minutes de longitude, à l'endroit où l'île de San-Pablo est marquée sur la carte d'Arrowsmith, sans apercevoir la moindre trace de terre; et à huit heures du soir, je gouvernai à l'ouest, pour suivre le 15e parallèle. Schouten et Lemaire ont placé dans cette longitude plusieurs îles qui n'ont jamais été vues depuis.

Le 16, le matelot en vigie sur le grand mât aperçut terre, et aussitôt nous gouvernâmes vers l'île signalée. De loin elle nous parut petite et si basse que la végétation dont elle était couverte semblait sortir du sein même de la mer. Nous doublâmes l'extrémité septentrionale de l'île à la distance d'un mille et demi, et nous observâmes que toute sa surface était cachée par d'épaisses broussailles, au milieu desquelles un petit lac formait un aspect agréable; la côte était bordée par des récifs de corail, et le ressac était si violent qu'il semblait impossible d'aborder. La description de cette île correspond à celle que Schouten a nommée *Ile du Chien*; mais il n'est pas certain que ce soit la même, puisque notre latitude diffère de vingt-deux mi-

nutes. En conséquence, je l'appelai *île Douteuse*.

Le 20, vers midi, le cri : *Terre* ! parti du haut de notre mât me remplit d'une joie inexprimable. Bientôt nous distinguâmes à peu de distance une petite île, longue de trois milles, d'où s'élevaient majestueusement une multitude de beaux cocotiers. Cette fois j'étais sûr d'avoir fait une nouvelle découverte. Malgré la violence du ressac, nous parvînmes au moyen d'un radeau à aborder dans l'île que nous parcourûmes dans tous les sens, admirant à chaque pas la beauté de la végétation, trouvant partout des traces qui indiquaient la présence de l'homme, mais n'apercevant point d'habitans. J'appelai cette île *Romanzoff*, en l'honneur du comte de ce nom, aux frais et par ordre de qui nous avions entrepris ce voyage. Elle est située par 14 degrés 57 minutes 20 secondes de latitude sud, et par 144 degrés 28 minutes 30 secondes de longitude ouest.

Le 22 nous découvrîmes une troisième île de la même nature que les deux précédentes. Le centre de cette île est occupé par un lac de la surface duquel sortent plusieurs larges pierres; elle a onze milles de long et seulement trois de large. Nous en doublâmes l'extrémité septentrionale sans apercevoir aucune trace d'habitans ni un seul cocotier. Elle est située par 14 degrés 41 minutes de latitude sud, et par 144 degrés 59 minutes 20 secondes

de longitude ouest. Ne pouvant douter que ce ne fût aussi une nouvelle découverte, je la nommai *île Spiridof*, en l'honneur de l'amiral de ce nom.

Le 23, comme nous naviguions au sud-sud-ouest pour rencontrer les îles Palliser découvertes par Cook, nous aperçûmes terre vers dix heures et demie du matin à droite et à gauche de nous. Je déclarai aussitôt que la terre qui était à notre droite, et qui consistait en une multitude de petites îles de corail couvertes de bois et jointes par des récifs de corail, devait être regardée comme une nouvelle découverte. En effet, nous voyions distinctement les Palliser à gauche, puisque la position de ces îles, telle que je l'établis par mes calculs, correspondait exactement à celle que Cook leur avait assignée. Pensant donc qu'il était tout-à-fait inutile d'examiner de nouveau des îles déjà connues, nous dirigeâmes notre route vers celles que nous venions de découvrir, et qui formaient une chaîne s'étendant au sud-ouest aussi loin que la vue pouvait atteindre. Je crois que ces îles sont inhabitées, car nous n'aperçûmes ni traces d'hommes ni cocotiers; et cependant nous parcourûmes la chaîne dans toute sa longueur, à la distance d'un demi-mille de la côte. Aucune de ces îles, qui sont situées à cent ou deux cents brasses les unes des autres et unies par de petits récifs de corail, n'a plus de deux milles de long; la largeur varie d'un

quart à un demi-mille, et toutés, même les plus petites, dont la longueur n'excède peut-être pas une centaine de brasses, sont entièrement couvertes de très beaux arbres. On peut conjecturer que ces îles forment un cercle, parce que du grand mât d'où l'on pouvait examiner l'horizon au-delà de la chaîne, la mer paraissait tout-à-fait calme, tandis qu'il y avait un violent ressac du côté où nous passions. Après avoir suivi cette chaîne pendant quelque temps, il me fallut renoncer à l'examiner plus en détail, attendu que je n'avais pas une minute à perdre; je la nommai *chaîne de Rurick*, et je gouvernai à l'ouest vers une terre que nous avions aperçue au point du jour. Nous reconnûmes bientôt qu'elle était semblable à la chaîne précédente, et paraissait se diriger de l'est à l'ouest; et quand nous eûmes approché de la partie méridionale à distance d'un demi-mille, je fus convaincu que ce devait être l'île de Dean qui est marquée sur la carte d'Arrowsmith. Nous n'observâmes encore sur ces îles ni cocotiers ni traces d'hommes; il est à peine supposable, cependant, qu'une si grande étendue de terre soit inhabitée. Le point le plus oriental de l'île de Dean est situé par 15 degrés 16 minutes 30 secondes de latitude sud, et par 147 degrés 72 minutes de longitude ouest.

Le 25 avril 1816, comme nous avions presque atteint le point le plus méridional de cette der-

nière île, une terre fut signalée à l'ouest-nord-ouest. Je gouvernai aussitôt dans cette direction, et au bout de quelques heures nous distinguâmes un nouveau groupe de petites îles semblables aux précédentes et également jointes par des récifs de corail qui s'étendaient du nord-nord-est au sud-sud-ouest sur une longueur de treize milles. Ces îles formaient aussi un cercle, au milieu duquel un vaste lac, d'où s'élance une île bien boisée, rend le groupe très facile à reconnaître. A ce groupe, qui sans doute était une nouvelle découverte, je donnai le nom du navigateur avec qui j'ai fait mon premier voyage autour du monde : je l'appelai *groupe de Krusenstern.* Suivant mes calculs, il est situé par 15 degrés de latitude sud, et par 148 degrés 41 minutes de longitude ouest.

J'aurais désiré vivement demeurer encore quelques jours parmi ces différentes îles pour les examiner avec plus de soin ; mais la nécessité où j'étais de parvenir au détroit de Behring à une époque fixée me rendait chaque moment précieux. Passant donc entre le groupe de Krusenstern à l'ouest et l'île de Dean à l'est, je dirigeai, suivant mes instructions, ma route au nord-ouest, où l'on suppose que sont situées les îles de Beaumann.

Le 28, à six heures du soir, nous naviguâmes par 12 degrés 2 minutes de latitude, et par 154 degrés 38 minutes de longitude, position supposée des

îles Beaumann, sans apercevoir aucune terre. Nous gouvernâmes alors au nord-ouest, cherchant les îles de Roggewin et de Penhoven; mais nous explorâmes vainement la partie de l'Océan où nous devions les rencontrer: nous n'aperçûmes rien qui indiquât l'existence de ces îles. Je me dirigeai alors vers les îles de Panrhym qui furent seulement vues de loin par le navigateur qui les découvrit, sans avoir été jamais explorées de nouveau.

Le 30, à trois heures de l'après-midi, nous distinguâmes ces îles, dont la nature nous parut correspondre à celle des autres îles de corail. A cinq heures, quoique nous fussions encore distans de trois milles de la partie méridionale du groupe, nous pûmes remarquer distinctement que ces îles étaient aussi jointes par des récifs de corail et formaient un cercle avec un lac au milieu, d'où s'élevaient plusieurs rochers. Nous fûmes très surpris de trouver ces îles couvertes d'une épaisse forêt de cocotiers; mais notre surprise fut encore plus agréable de voir monter au ciel des colonnes de fumée qui nous indiquaient que ce groupe si petit et si éloigné n'était cependant pas sans habitans. A l'aide de nos télescopes, que nous tournâmes vers la côte, nous découvrîmes bientôt les naturels qui accoururent sur le rivage; et ce fut le coucher du soleil seulement qui nous fit remettre au lendemain la continuation de notre examen. Nous lou-

voyâmes non loin de la terre par le temps le plus délicieux, charmés de voir d'innombrables bonites autour du *Rurick*. Le 1er mai 1815, dès le matin, nous tâchâmes de prendre le vent du groupe et, s'il était possible, d'effectuer notre débarquement d'un côté où la mer fût calme. A huit heures, nous naviguions déjà dans une eau tranquille, à quelques milles seulement de la terre; et alors nous pûmes voir distinctement un grand nombre d'insulaires gagner le rivage, tandis que d'autres le quittaient en toute hâte dans leurs canots, et même ramaient déjà vers nous des îles les plus éloignées.

La population me parut si considérable, en proportion de l'île, que je ne puis encore imaginer comment elle y trouve sa subsistance. Quand je remarquai la multitude des canots qui venaient à notre rencontre, je mis en panne, et nous attendîmes impatiemment l'instant où nous allions faire connaissance avec les sauvages, et sans doute obtenir d'eux des provisions fraîches en échange d'autres objets. Quelques-uns des canots qui avaient de douze à quinze hommes à bord avançaient au moyen de voiles; dans chacun était un vieillard, chef des rameurs probablement, dont le cou était orné d'une couronne de feuilles de palmier, et qui était assis avec dignité, tenant à la main droite une branche du même arbre, emblème de paix parmi les insulaires de la mer du Sud.

Lorsque les canots furent à vingt brasses du *Rurick*, ils s'arrêtèrent, entonnèrent une chanson sur un air tout-à-fait mélancolique, et, après l'accomplissement de cette cérémonie, avancèrent plus près sans oser toutefois venir à notre bord. Nous reconnûmes bientôt que nous avions compté à tort sur des provisions fraîches, car les sauvages nous offrirent seulement des noix de coco non mûres, contre des clous et des morceaux de fer. C'est pourquoi, voulant du moins trafiquer avec quelque avantage, je révoquai l'ordre que j'avais précédemment donné de ne recevoir en échange que des provisions, et je permis à chacun de se procurer, comme il le jugerait convenable, les différens objets que savaient fabriquer les sauvages. *Le Rurick* fut bientôt entouré par vingt-six canots, que cependant nous contraignîmes ensuite à se ranger d'un seul côté, parce que mon équipage n'était pas assez fort pour défendre tout le navire contre la rapacité de trois cents insulaires. Au bout de quelque temps, les échanges se faisaient avec une incroyable rapidité et un prodigieux vacarme; plusieurs canots chavirèrent tant ils luttaient tous à qui arriverait le premier; les plus violentes disputes cependant finirent toujours par des éclats de rire et par des plaisanteries. Ceux qui, à cause de la foule, ne pouvaient pas approcher tout de suite du *Rurick*, s'amusaient dans leurs canots à chanter

et à danser; et leurs mouvemens fort comiques, aussi bien que leurs bizarres grimaces, nous divertissaient beaucoup.

Comme nous ne pouvions pas leur persuader de venir à bord, il fallait trafiquer au moyen d'une corde que nous leur jetions et à laquelle ils attachaient sans méfiance leurs marchandises, attendant avec patience qu'on leur en fît passer le prix de la même manière. Un des chefs osa enfin s'aventurer à monter sur l'échelle du *Rurick*, assez haut pour voir sur le gaillard d'arrière; mais bientôt, tandis qu'il examinait tout avec admiration et curiosité, ses compagnons le tirèrent par les jambes avec d'horribles cris de peur.

Ils l'entourèrent tous lorsqu'il eut regagné son canot, et prêtèrent une oreille attentive à son long récit qu'il accompagnait de gestes énergiques, leur montrant les cadeaux que nous lui avions faits pour récompenser son courage. Par degrés la hardiesse des insulaires augmenta; ils volaient tout ce qu'ils pouvaient voler, sans tenir aucun compte de nos représentations qui ne servaient qu'à exciter leurs éclats de rire, et enfin ils poussèrent l'audace jusqu'à nous menacer. Leur ignorance complète des armes à feu d'Europe, leur nombre de beaucoup supérieur au nôtre, et les lances dont ils étaient tous munis, leur donnaient ce courage dont ils

voulaient sans doute nous montrer la preuve par leurs sauvages clameurs.

Ne sachant que faire pour les remettre à la raison, je donnai ordre qu'on tirât un coup de fusil, et ce remède produisit un bon effet; car, en un moment, tous s'élancèrent hors de leurs canots et plongèrent au fond de la mer. La rapidité avec laquelle cette espèce d'évolution fut faite est vraiment singulière : un profond silence succéda immédiatement au plus terrible bruit, et un vaste tombeau parut les avoir engloutis tous, jusqu'à ce que, peu à peu, leurs têtes les unes après les autres redevinssent visibles à la surface. La terreur et l'étonnement étaient peints sur chaque figure. D'abord ils regardèrent autour d'eux pour voir quel dommage ce bruit affreux avait causé, et ce fut seulement après avoir reconnu qu'il n'y avait aucun dommage, qu'ils remontèrent dans leurs canots. Leur importunité avait alors fait place à une sorte de modestie. De tous les objets que nous leur offrions, aucun ne leur plaisait autant que les gros clous, et ce ne fut qu'en échange de ces clous que nous obtînmes d'eux plusieurs lances de bois noir curieusement travaillées et quelques autres armes.

Je puis comparer ces insulaires, pour la taille et la force, aux habitans des Marquises; ils peuvent aussi leur ressembler de figure, quoique les naturels des îles Marquises m'aient paru plus beaux et

d'une couleur moins brune. Je ne puis juger des femmes, car j'en ai seulement vu deux qui l'une et l'autre étaient vieilles et fort laides. Ils ont ce même naturel doux et enfantin que les autres insulaires de la mer du Sud; seulement leur extérieur est plus sauvage que chez les autres.

Il est fort étonnant et fort remarquable que les habitans des Penrhym ne se tatouent pas; sous ce rapport ils diffèrent entièrement des insulaires de cette mer; chose d'autant plus bizarre que, par leur position relativement aux îles des Amis, ils doivent être originaires de ces îles mêmes ou de celles de Washington. Mais pour ne pas être tout-à-fait dépourvus d'ornemens, la plupart d'entre eux se pratiquent sur la poitrine et sur le dos des écorchures sanglantes qui, avec leurs longs cheveux tombant en désordre, leur donnent un aspect fort désagréable. Ils sont tout nus, à l'exception de quelques-uns qui portent une ceinture d'étoffe grossière. Les ongles de leurs mains sont toujours très longs, et tel est sans doute le principal ornement du chef, puisque j'en ai remarqué plusieurs qui les avaient laissés pousser à une longueur de trois pouces.

Comme les Penrhym ne possèdent pas l'arbre au moyen duquel la plupart des insulaires de la mer du Sud fabriquent leur étoffe si connue, on peut en conclure que leurs habitans n'ont aucune

relation avec les îles des Amis. Ils comprirent cependant quelques mots de la langue qui s'y parle, empruntés aux voyages de Cook et que nous leur adressâmes.

Leurs canots, qui sont mal construits, ressemblent à ceux des Marquises; ils sont de chaque côté munis d'un boute-lof, et portent aisément douze personnes; les voiles, qui consistent en une natte grossièrement tressée, ne servent qu'à naviguer avec le vent. Je ne saurais dire si l'île produit autre chose que des noix de coco, mais elles doivent être en grande abondance, à en juger par le nombre des arbres. Nous observâmes avec nos télescopes plusieurs femmes qui se promenaient et qui admiraient notre vaisseau de très loin; nous n'aperçûmes aucune maison, mais nous vîmes une muraille de briques habilement disposées les unes à côté des autres.

Toutes les provisions fraîches que nous avions prises à Conception étaient consommées, sauf un petit cochon que nous avions conservé pour un jour de fête; nous le montrâmes aux sauvages, qui parurent connaître cet animal et désirèrent vivement que nous leur en fissions cadeau.

Au moment de notre départ, nous comptâmes trente-six chaloupes montées par trois cent soixante hommes, et le nombre s'en serait bientôt élevé davantage, si nous étions restés plus long-temps.

J'aurais bien voulu tenter un débarquement, mais je n'osai pas, à cause du petit nombre de mes gens, lorsque la multitude des sauvages était si considérable et leur conduite si pleine de hardiesse. Nous remîmes donc à la voile vers midi. Ce groupe est situé par 9 degrés 1 minute 35 secondes de latitude sud, et par 157 degrés 34 minutes 32 secondes de longitude ouest.

En quittant les îles de Penrhym, mon dessein était de passer l'équateur au 180e degré de longitude, route que n'avait encore suivie aucun navigateur, et par laquelle on pouvait espérer faire de nouvelles découvertes; mais dans la suite, comme les calmes fréquens retardaient trop notre marche, et que l'intense chaleur compromettait notre santé, il me fallut renoncer à ce plan. C'est pourquoi je passai l'équateur le 11 mai, par 175 degrés 27 minutes 55 secondes de longitude.

J'avais arrêté ma route vers le Kamtschatka de manière à traverser la partie méridionale du groupe des îles Mulgraves, qui est à peine connue et qui me semblait digne d'être examinée. Pour ne pas manquer de les apercevoir, nous naviguâmes deux jours entre les 8e et 9e parallèles; car, d'après la carte d'Arrowsmith, nous ne pouvions dans cette latitude passer à travers la chaîne sans voir terre. Nous y passâmes en effet à trois heures de l'après-midi, et par 8 degrés 45 minutes 52 secondes de

latitude nord, mais sans distinguer la plus petite île. Après avoir navigué plusieurs jours dans ces parages sans plus de succès, comme le temps ne me permettait pas de m'arrêter davantage, je résolus de suivre directement la route du Kamtschatka, et bientôt nous marchâmes au nord-nord-ouest toutes voiles déployées.

Le 21, terre au nord-ouest fut signalée du haut du grand mât : c'était plusieurs îles de corail qui ressemblaient à celles de la chaîne du *Rurick*. A deux heures après midi, comme nous étions encore éloignés d'un mille et demi de la partie sud, nous vîmes à notre grande joie des colonnes de fumée s'élever entre les cocotiers ; et tandis que nous avancions vers le nord pour tourner la partie nord-est de la chaîne, nous distinguâmes sur la côte une multitude de naturels qui admiraient *le Rurick* avec la plus grande surprise. Mais bientôt des brisans furent signalés, et je reconnus qu'un long et dangereux récif de corail, qui se réunissait aux îles, s'étendait au loin dans la mer. Si nous avions eu le malheur de donner pendant la nuit contre ce récif, qui est à peine visible au-dessus de la surface, notre ruine aurait été inévitable. Nous doublâmes alors la partie nord-est, naviguant vers une petite île située au sud-ouest, dont il était plus facile d'approcher. Mais la nuit vint lorsque nous n'en étions plus qu'à quelque distance, et quoique nous

y remarquâmes aussi des habitans, nous fûmes obligés d'en remettre l'examen au jour suivant, de même que celui d'un second groupe d'îles au sud que nous découvrîmes vers le soir.

Le 22 mai, dès le lever du soleil, nous continuâmes de nous diriger vers la côte; mais nous ne pûmes regagner avant neuf heures le point où nous étions la veille, attendu que le courant nous avait beaucoup entraînés vers l'ouest durant la nuit. Nous remarquâmes dans l'île, au nord de laquelle est un charmant bois de cocotiers, un assez grand nombre de sauvages, et le long du rivage un large canot que nous vîmes bientôt s'avancer vers nous à pleines voiles. J'ordonnai immédiatement qu'on mît en panne, et j'admirai l'ingénieuse structure de cette embarcation; l'étonnante habileté surtout avec laquelle elle était conduite rendit notre curiosité encore plus vive, et nous fit croire que nous avions affaire à un peuple seulement à demi sauvage. Le canot s'approcha du *Rurick* à une centaine de brasses, et là s'arrêta. Nous y comptâmes neuf insulaires qui nous montrèrent des fruits, nous appelèrent à haute voix et nous donnèrent à entendre par signes que nous pouvions les suivre vers le rivage, où ils nous apporteraient des fruits en grande quantité. Les manières douces et modestes de ces insulaires, qui différaient complétement de l'extérieur sauvage de ceux des Penrhym, nous

surprirent beaucoup, d'autant que nous ne pouvions nous attendre à rien de semblable dans la mer du Sud et dans une île qui n'avait jamais été visitée. Ils étaient tous désarmés, et parmi eux régnait la plus stricte subordination : le chef, la tête ornée de fleurs et de coquillages, était assis du côté gauche, avec ses jambes sous lui, sur une élévation décorée de nattes coloriées. Ils contemplaient notre vaisseau avec étonnement et admiration, désignant du doigt les objets qui leur semblaient particulièrement merveilleux, et parlant avec une extrême vivacité. Quand je reconnus que tous mes efforts pour les décider à venir à bord étaient inutiles, je fis mettre à la mer une chaloupe, dans l'espérance qu'ils auraient moins peur d'une moindre embarcation; et comme ils observaient tous nos mouvemens, ils exprimèrent leur surprise par de grands cris lorsqu'ils virent la chaloupe s'éloigner du *Rurick*. J'envoyai vers eux plusieurs personnes de l'équipage pour tenter de gagner leur confiance par des présens. Leur frayeur fut extrême néanmoins quand notre chaloupe approcha de leur canot; mais tandis qu'ils délibéraient chaudement s'ils devaient rester ou prendre la fuite, nos gens les avaient déjà rejoints et cherchaient à s'insinuer dans leur faveur par des gestes amis et par de petits cadeaux que les naturels acceptèrent sans peine. Un des nôtres, croyant que dès lors la bonne intelligence

était suffisamment établie, voulut passer dans leur canot, afin d'en mieux examiner le travail; mais cette hardiesse les confondit; ils jetèrent aussitôt dans notre chaloupe des fruits de pandanus et une belle natte, en retour sans doute de nos présens, puis se sauvèrent aussi vite que possible. Nous ne parvînmes pas à nous remettre en relation avec eux, bien qu'ils naviguassent toujours aux environs du vaisseau, nous invitant par signes à visiter leur île. Mais je ne pouvais pas me rendre à leur invitation, car l'île était complétement entourée par des récifs de corail qui occasionaient un violent ressac, et il m'aurait fallu beaucoup de temps pour trouver un lieu d'abordement passable.

Nous admirâmes long-temps la rapidité avec laquelle marchaient leurs canots au moyen du vent: ils n'avaient qu'une seule voile, disproportionnément large, faite de nattes bien tressées, taillée en forme de triangle rectangle, et placée de telle sorte que l'angle aigu était en bas. L'adresse et la promptitude avec lesquelles ils faisaient virer leurs canots méritaient l'admiration de tous les marins.

Ces insulaires étaient de couleur noire, assez grands et minces; leurs cheveux noirs et non frisés étaient élégamment ornés de fleurs; ils portaient, en outre, au nez et au cou un grand nombre d'ornemens. Leurs vêtemens consistaient en deux nattes de couleur soigneusement travaillées, attachées à

la ceinture, l'une devant et l'autre derrière, qui descendaient jusqu'aux genoux; le reste de leur corps était nu. L'expression de leur physionomie était l'obligeance et la bonté : cependant ils ont quelque ressemblance avec les Malais.

Après être resté jusque vers midi à la hauteur de cette île, voyant que nous ne pouvions rien obtenir des naturels, nous remîmes à la voile et nous marchâmes vers le sud pour examiner le second groupe d'îles qui apparaissait dans cette direction. Nous en fûmes bientôt à peu de distance, et nous reconnûmes qu'il consistait également en une chaîne de petites îles jointes ensemble par des récifs de corail et enfermant au milieu d'elles une certaine étendue de mer. Ce groupe est séparé de l'autre par un canal long de trois milles et demi, à travers lequel je résolus de passer. Un matelot muni d'un bon télescope fut chargé d'explorer notre route de manière à m'avertir à temps de tous les dangers de la navigation. Nous ne rencontrâmes aucun rocher dans ce canal, qui est d'une profondeur incommensurable. A quatre heures de l'après-midi nous avions déjà doublé le point sud du groupe et atteint la partie nord-ouest, qui se terminait par un long et dangereux récif. Ces îles paraissent inhabitées; et quoiqu'elles soient couvertes d'arbres, on n'y apercevait aucun palmier. La population de l'autre groupe aussi ne peut être nombreuse, puis-

que nous vîmes seulement deux canots et peu de naturels à terre ; au moins elle n'est pas comparable à celle des Penrhym. J'appelai le premier groupe *Kutusoff,* et le second *Suwaroff,* m'estimant fort heureux d'être le premier à élever dans la mer du Sud un éternel monument à la gloire de ces deux hommes qui ont si bien mérité de leur pays. Ces deux groupes ensemble occupent un espace de vingt-cinq milles et demi du nord au sud ; le canal qui les sépare est situé par 11 degrés 11 minutes 20 secondes de latitude nord, et par 190 degrés 9 minutes 23 secondes de longitude. Je dirigeai alors ma route au nord-nord-ouest pour aller directement au Kamtschatka.

Le 18 juillet, après quarante-cinq jours de marche environ, nous devions d'après nos calculs être dans le voisinage du Kamtschatka ; et en effet, lorsque le brouillard se dissipa vers quatre heures après midi, nous aperçûmes la côte et ses glaces. Nous étions alors à quelque distance de la partie qui porte le nom de *Poworotuoi;* et comme le temps s'était entièrement éclairci, j'espérais atteindre le havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul le jour suivant.

Le 19, au coucher du soleil, nous dirigeâmes notre route avec un vent favorable vers la baie Avatcha ; le ciel était serein, et les hautes côtes du Kamtschatka nous présentaient un magnifique

spectacle; ses montagnes coniques, dont les sommets voisins des nuages et couverts de neige brillaient des rayons du soleil, s'élevaient majestueusement devant nous. Vers midi, comme nous approchions de la baie, nous remarquâmes sur les hauts rochers qui en forment la partie septentrionale un télégraphe en pleine activité, vue qui nous surprit fort, comme on peut le croire, attendu que nous ne pouvions pas nous attendre à trouver cette invention importée au Kamtschatka. Le commandant du havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul est informé par le télégraphe de l'arrivée des vaisseaux qu'on peut découvrir lorsqu'ils sont encore à grande distance en mer, et il a ainsi le temps d'envoyer à leur rencontre des chaloupes avec des ancres et des câbles qui sont fort utiles dans l'étroit passage formant l'entrée de la baie d'Avatcha. En effet, nous vîmes bientôt venir la chaloupe, mais nous atteignîmes la baie avec le vent : néanmoins il tomba tout à coup, et nous fûmes lentement remorqués dans le havre, où nous jetâmes l'ancre à minuit. Comme beaucoup de voyageurs ont avant moi décrit le Kamtschatka, je ne tenterai d'en faire aucune description.

§ 3.

Du Kamtschatka au détroit nouvellement découvert de Kotzebue par-delà le détroit de Behring.

Après avoir séjourné quelques jours dans la baie d'Avatcha pour faire au *Rurick* les réparations indispensables, nous remîmes à la voile, naviguant vers le détroit de Behring. Le 20 juillet, à neuf heures du matin, nous aperçûmes l'île de ce nom; cette terre haute, rocailleuse et couverte de neige, présente un aspect horriblement triste; elle rappela vivement à mon souvenir notre célèbre, mais infortuné navigateur, Behring, dont elle fut le tombeau. Nous passâmes à peu de distance de la côte, longeant la partie méridionale de l'île, et ensuite nous doublâmes le point septentrional. Du côté sud-ouest est une petite île de rochers qui jusqu'à présent n'a été jamais marquée sur les cartes. Le point septentrional de l'île de Behring est situé par 55 degrés 22 minutes 17 secondes de latitude et par 194 degrés 4 minutes 7 secondes de longitude. En quittant cette dernière île, je dirigeai ma course vers la partie occidentale de l'île Saint-Laurent.

Le 26, ainsi que les jours qui précédèrent, favorisés par un très bon vent, nous avançâmes avec rapidité; mais le beau temps nous quitta aussitôt que nous eûmes perdu de vue l'île de Behring, et

un épais brouillard avec une brume continuelle nous accompagna pendant notre route.

Le 27 le brouillard était toujours le même; nous ne pouvions faire aucune observation astronomique, nous ignorions quelle longitude nous avions atteinte; seulement, d'après l'espace que *le Rurick* avait parcouru, nous devions être à vingt milles du point sud-ouest de l'île Saint-Laurent. J'avais observé plusieurs fois que, quand le baromètre se tient haut en pleine mer, le temps est magnifique sur la côte, tandis que, à un mille environ de la terre, règne le plus épais brouillard. Comme la veille à trois heures le brouillard s'était un instant dissipé vers le nord, et que nous avions aperçu le sommet d'une haute montagne au nord-est, je résolus donc de naviguer directement vers la côte, et cette tentative me réussit. Bientôt la sonde, marquant dix brasses, annonça que la terre était voisine ; ensuite l'épais brouillard se dissipa, le soleil brilla, le temps devint serein, et une chaîne de montagnes élevées, couvertes de neige, se montra devant nous. L'endroit de la côte le moins éloigné était distant de deux milles : le brouillard nous cachait à l'est et à l'ouest la direction des côtes; cependant *le Rurick* pénétra en toute sûreté dans une petite baie ouverte.

Du vaisseau nous apercevions des habitans et des tentes à terre : le désir de faire connaissance

avec les naturels de cette île qui n'avait été encore visitée par aucun navigateur, et aussi de donner à nos naturalistes l'occasion d'examiner ce pays inconnu, me décida à rendre visite aux insulaires. Deux de nos chaloupes à quatre rames furent aussitôt mises en mer, et nous partîmes bien armés de pistolets, de sabres et de fusils. Comme les suites auraient pu devenir fâcheuses si nous avions jeté l'ancre dans cette baie ouverte, *le Rurick* resta sous voiles, et le lieutenant Schischmareff en prit le commandement : forcé par le vent de s'éloigner un peu de la côte, il fut bientôt enveloppé de brouillard.

Comme nous approchions de la terre nous rencontrâmes un canot portant des insulaires qui s'avancèrent vers nous sans crainte, nous parlant à haute voix, faisant les gestes les plus bizarres, et agitant des peaux de renard pour mieux attirer notre attention. Apercevant leurs armes cachées au fond du canot, nous crûmes devoir agir avec la plus grande précaution. Après quelques saluts qu'ils nous adressèrent et qui consistent chez eux à se frotter plusieurs fois avec les deux mains depuis la figure jusqu'au ventre, leur premier mot fut : *Tabac !* J'en avais quelques feuilles, je les leur donnai, et ils les mirent aussitôt dans leur bouche. Je les ai vus plus tard fumer avec de petites pipes grosses comme un dé. En retour de mes présens, ils me

donnèrent différens objets fabriqués par eux. Après cet échange amical, je continuai ma route vers la côte, ce qui parut effrayer beaucoup les naturels, puisque nous les vîmes courir çà et là pleins d'inquiétude, et quelques-uns même, seulement des femmes sans doute, fuir vers les montagnes. Plusieurs cependant vinrent à nous avec assez de courage; mais leur crainte, qu'ils s'efforçaient en vain de cacher sous le masque de l'amitié, était visible. A chaque chose que nous faisions, ils éclataient de rire; mais dès que nos mouvemens leur semblaient le moins du monde hostiles, ils prenaient aussitôt un air fier; ils se préparaient les uns à fuir, les autres à combattre. Leur bienveillance revenait néanmoins quand ils s'apercevaient de leur erreur, et ces changemens soudains du rire au sérieux donnaient à leurs figures, qui étaient couvertes d'huile de baleine, une expression fort comique. Nous abordâmes en face des tentes, suivis par les insulaires; et douze ou quinze d'entre eux nous aidèrent de bonne volonté à tirer nos chaloupes sur la berge. Il nous sembla que cette partie de l'île n'était fréquentée que pendant l'été, saison que les insulaires consacrent à la pêche de la baleine, du cheval et du veau marins, puisque nous n'apercevions pas d'habitations fixes, mais simplement de petites tentes établies au moyen des côtes d'une baleine, et recouvertes de la peau d'un cheval marin, toutes

choses indiquant un séjour de courte durée. Une profonde cave creusée en terre qui était pleine d'huile de baleine, de viande de veau marin séchée et de dents de cheval, montrait aussi qu'ils recueillaient seulement dans cet endroit leurs provisions d'hiver. Ils nous donnèrent à entendre par signes que leur véritable demeure était derrière le promontoire, à l'ouest, où ils nous invitèrent à les suivre. Un second canot venant du côté qu'ils nous désignaient, et portant deux femmes habillées comme des hommes, la figure horriblement tatouée, confirmèrent cette assertion.

Combien je regrette de n'avoir pas compris la langue du pays! J'aurais pu alors rapporter tant de choses intéressantes sur les habitans! Je puis donc dire seulement que, sous beaucoup de rapports, ils ressemblent aux naturels des rives du détroit de Norton, décrits par le capitaine Cook; ils sont d'une taille moyenne, d'une constitution robuste, d'une santé florissante: leurs vêtemens, qui consistent en peaux de bêtes, sont extraordinairement sales. Un Aléoutien que j'avais pris à mon bord au Kamtschatka, et qui avait passé plusieurs années dans la péninsule d'Alaska, m'a affirmé qu'il y avait fort peu de différence entre ces deux peuples, aussi bien sous le rapport du langage que pour tout le reste. Nous remarquâmes dans l'île plusieurs ustensiles européens de fer et de cuivre. Chaque

insulaire était armé d'un couteau long de deux pieds, et orné de gros grains de verre bleu ou blanc.

Tandis que nos naturalistes exploitaient les montagnes, je liais conversation avec mes nouvelles connaissances, qui, dès qu'elles apprirent que j'étais le commandant, m'invitèrent à entrer sous leur tente. Ils établirent sur le plancher un morceau de cuir malpropre sur lequel je m'assis; et alors ils approchèrent de moi les uns après les autres. Chacun d'eux m'embrassait, frottait rudement son nez contre le mien, et terminait ses caresses en crachant dans ses mains et en les essuyant plusieurs fois sur ma figure. Quoique ces témoignages d'amitié ne me fussent pas très agréables, je supportai tout patiemment. Pour mettre un frein à leur tendresse, je distribuai quelques feuilles de tabac, qu'ils reçurent avec beaucoup de plaisir; mais ils allaient recommencer toutes leurs caresses. En toute hâte je leur jetai des couteaux, des ciseaux et des grains de verre : ainsi j'échappai heureusement à une seconde attaque. Il s'en fallait néanmoins que je fusse au terme de mes peines. Pour rafraîchissement ils apportèrent une jatte de bois remplie d'huile de baleine, breuvage qui passe pour exquis parmi tous les habitans septentrionaux des côtes de la mer; j'en avalai bravement une partie, quoique cette boisson soit extrêmement

nuisible à un estomac européen. Cette action et quelques autres cadeaux que je leur fis ensuite cimentèrent tout-à-fait la bonne intelligence entre nous. Mon hôte, propriétaire de la tente et probablement chef des naturels présens, ordonna une danse après qu'on se fût rafraîchi. Un insulaire s'avança alors, fit avec tout son corps les mouvemens les plus comiques sans bouger de place, et les accompagna des grimaces les plus hideuses; cependant les autres entonnèrent une chanson dont l'air n'avait que deux notes, l'une plus haute, l'autre plus basse, tandis que la mesure était battue sur un petit tambourin.

Après m'être amusé de cette manière avec mes amis pendant deux heures, j'entrepris une promenade dans l'intérieur de l'île; mais je fus bientôt forcé de revenir à cause du brouillard. Comme je craignais qu'il n'augmentât avant que nous n'atteignissions le vaisseau, il me fallut quitter l'île plus tôt que je ne l'eusse fait si le temps eût été meilleur. Les sauvages parurent affectés de notre départ, et promirent de nous visiter à bord. Les habitans appellent leur île *Tschibochi*, et la contrée à l'est, c'est-à-dire l'Amérique, *Kililack*. La partie que nous visitâmes présente le plus triste aspect; ce ne sont que de hautes montagnes couvertes de neige. Pas un seul arbre, pas même un petit buisson n'orne les rochers grisâtres; seule-

ment de courtes herbes sortent çà et là d'entre la mousse, quelques chétives plantes s'élèvent seulement au-dessus du sol, et néanmoins on voit de nombreuses fleurs. Les armes des naturels, dont ils se servent aussi bien pour la chasse que pour la guerre, consistent en arcs, flèches et lances; les lances et les flèches sont garnies d'une large pointe de fer bien travaillée. Nous apprîmes par la suite que ces pointes de fer et leurs autres ustensiles d'Europe leur viennent de Tschakutskoi. Ils ne paraissent pas avoir jamais vu d'Européens, à en juger par l'étonnement avec lequel ils nous regardaient. Rien n'attira leur attention autant que mon télescope; et quand je leur en montrai l'usage, quand ils virent que des objets fort éloignés se trouvaient absolument sous leurs yeux, ils furent saisis de la plus extravagante joie.

Nous rejoignîmes le vaisseau à deux heures après midi, et nous louvoyâmes le reste de la journée sans apercevoir la terre, quoique nous en fussions peu éloignés. Mon intention était de rester dans ces parages jusqu'à ce que le brouillard se dissipât, de manière à ce que nous pussions reconnaître notre position, et ensuite de continuer ma route entre les îles Saint-Laurent et la côte d'Asie.

Dans la soirée du 28 juillet le brouillard se leva, nous eûmes un horizon serein, un beau temps, mais pas de soleil. La côte ouest de l'île Saint-

Laurent, qui se dirige du sud-est au nord-ouest, s'étendait à trois milles seulement devant nous, et nous reconnûmes la baie où nous avions abordé la veille. Elle est située dans la partie sud-ouest de l'île ci-dessus désignée, et l'on peut la reconnaître à la petite île rocailleuse qui se trouve vers la partie occidentale. Je dirigeai ma course le long de la côte nord; mais nous n'avançâmes que lentement, car le vent du sud-ouest était très faible. A dix heures du soir, lorsqu'il faisait complétement nuit, trois canots approchèrent de nous, montés chacun par huit ou dix hommes; le vaisseau fut immédiatement mis en panne, et bientôt les visiteurs montèrent à bord. L'inquiétude et l'étonnement avec lesquels ils regardaient autour d'eux prouvaient d'une manière évidente que c'était la première fois qu'ils voyaient l'intérieur d'un navire européen. Dans le premier d'entre eux qui monta à l'échelle d'abordage, je reconnus mon cher hôte de la veille, qui se hâta de venir à moi les bras ouverts, pour frotter violemment son nez contre le mien, et passer à maintes reprises sa main huileuse sur ma figure. Pour différentes bagatelles que je donnai à mes amis, je fus forcé d'accepter quelques cadeaux en retour. Les échanges se firent alors sans la moindre difficulté de part et d'autre : en une demi-heure nos marins eurent, contre des boutons et autres choses de ce genre,

plus de deux cents kamlaikas. C'est un vêtement dont le nom est dérivé de Kamtschatka, et qui se porte par-dessus les autres habits. Il est taillé en forme de chemise, fait de peaux, et solidement cousu avec des boyaux de veau, de lion ou de cheval marins. Ce vêtement, propre à garantir de la pluie et de l'humidité, est fort utile dans ce climat.

Nous longeâmes la côte occidentale de l'île Saint-Laurent pendant la nuit, et au point du jour, le 29, nous aperçûmes le point nord de cette même île, dont à huit heures nous n'étions plus qu'à un mille de distance. On peut reconnaître ce promontoire à un haut rocher qui s'élève perpendiculairement hors de la mer; un peu plus au sud, une langue de terre s'étend à l'ouest, et présente un aspect singulier à cause des *jurtes* ou demeures souterraines dont elle est couverte, et d'un grand nombre de côtes de baleines que les insulaires ont fichées perpendiculairement en terre entre leurs demeures. Dès qu'ils nous aperçurent, trois canots, portant chacun dix hommes, se détachèrent du rivage. Lorsqu'ils furent à dix verges du *Rurick*, ils cessèrent de ramer; et alors, avec des voix lugubres, ils entonnèrent une chanson mélancolique. Quand elle fut terminée, un du milieu se leva, tenant un petit chien noir, et après avoir prononcé quelques mots d'un ton expressif, tira

un couteau avec lequel il blessa mortellement l'animal, puis jeta la pauvre victime à la mer. Après l'accomplissement de cette cérémonie, pendant laquelle le plus profond silence régna dans les canots, ils approchèrent du navire, mais quelques-uns seulement osèrent venir à bord. Je ne trouvai aucune différence entre eux et nos amis de la veille. Ils s'appellent, comme eux, Tschibocko, et nomment Werren la côte opposée d'Asie.

Une heure après nous quittâmes l'île Saint-Laurent, et alors nous gouvernâmes vers le détroit de Behring. Suivant mes instructions j'aurais dû faire d'abord voile vers le détroit de Norton; mais comme l'époque ne me semblait pas assez avancée, j'espérais, après avoir examiné le détroit de Behring, pouvoir arriver en temps convenable au détroit de Norton.

Dès que nous avions quitté l'île de Saint-Laurent, un épais brouillard nous avait enveloppés de nouveau. Il se dissipa cependant le 29, à quatre heures du matin, et nous distinguâmes l'île du Roi à huit milles devant nous. Quatre heures après nous pûmes voir distinctement le cap du Prince de Galles, les îles de Gwozdeff et même la côte d'Asie; car probablement jamais voyageur n'eut un horizon plus clair que moi. Le soleil se montra bientôt, pour la première fois depuis que nous avions abandonné l'île de Behring, et nous permit

de faire usage de nos chronomètres. Ils nous donnèrent la longitude de l'île du Roi, qui, à quelques minutes près, se trouva être la même que celle qui est déterminée par Cook.

A deux heures de l'après-midi nous étions déjà entre le cap du Prince de Galles et les îles de Gwozdeff qui, suivant la carte de Cook et toutes les autres cartes, ne sont qu'au nombre de trois. Mais, grâce au beau temps, j'eus le plaisir d'en découvrir une quatrième beaucoup plus large que les trois premières; et la regardant comme une nouvelle découverte, je la nommai *Ratmanoff*, en l'honneur d'un habile marin de ce nom. Il est fort surprenant que ni Cook ni Clerke n'aient vu cette île, et l'idée m'est venue qu'elle est peut-être sortie de la mer depuis l'époque de leurs voyages.

A partir du cap du Prince de Galles, s'étend à l'ouest une terre basse sur laquelle nous aperçûmes plusieurs iourtes et des espèces de charpentes en os de baleines, propres à faire sécher le poisson. Comme nous n'étions qu'à trois milles de la côte, nous pûmes clairement distinguer une multitude de naturels qui s'étaient réunis en groupe pour admirer notre navire, dont la grandeur les étonnait; mais ils ne paraissaient pas disposés à nous rendre visite. Profitant du vent, nous longeâmes la côte, qui prend une direction est-nord-est au-delà du cap du Prince de Galles, a peu

d'élévation, mais présente un aspect plus agréable que l'île Saint-Laurent. Toute cette côte basse est couverte d'une abondante verdure : il n'y a aucun arbre, mais quelques chétifs buissons, et seulement un peu de neige sur le haut des montagnes dans l'intérieur du pays. De nombreuses habitations semées sur la côte indiquent une population considérable. Le canot que nous vîmes sous voile n'avait nullement l'intention d'approcher du *Rurick* et se dirigea vers le nord. Je côtoyai la terre d'aussi près que la profondeur, qui était à peine de cinq brasses, me le permettait; c'est pourquoi je n'aurais pas manqué d'apercevoir les baies et les ouvertures s'il en eût existé. La profondeur de l'eau augmente peu à peu et régulièrement; or, comme la basse terre est à peine visible quand on navigue par neuf brasses, il ne faut pas s'étonner que Cook, qui a navigué dans cette partie de l'Océan par dix-sept brasses, ne l'ait aucunement aperçue.

Après avoir continué l'examen de la côte toute la nuit par un temps clair, nous jetâmes l'ancre, vers trois heures du matin, à deux milles du rivage, et par cinq brasses d'eau. Il me semblait qu'une baie plus profonde pénétrait à cet endroit dans la terre, et je désirais l'exploiter. En effet, au bout d'une heure, nous quittâmes *le Rurick* dans deux chaloupes bien armées, et nous abor-

dâmes en face du lieu de notre ancrage, près de quelques habitations, dans l'espérance de communiquer avec les habitans. Nous entrâmes dans les iourtes qui sont rangées en ligne droite le long de la côte ; mais d'abord nous fûmes seulement reçus par des chiens, qui ne s'alarmèrent aucunement de notre arrivée, et même vinrent mendier nos caresses. Ils me parurent être de la même espèce que ceux à qui on fait tirer les traîneaux au Kamtschatka. Nous avions déjà grimpé sur le toit des iourtes sans rencontrer personne; cependant des traces récentes que nous voyions de tous côtés nous montraient que les naturels étaient plus peureux que leurs chiens, et s'étaient enfuis à notre approche. Nous examinâmes alors l'intérieur de leurs demeures, que nous trouvâmes propre et commode. La porte, du côté sud-est, était une ouverture haute de trois pieds, que formait une pièce de bois posée transversalement sur des murs de terre. Nous entrâmes d'abord dans une pièce longue de dix pieds, large de sept et haute d'autant; les parois et le plafond étaient recouverts de bois. A gauche, dans une fosse qui régnait sur toute la longueur de la pièce, étaient des morceaux de baleine noire d'environ un pied carré, et auprès de ces morceaux des tamis à longs manches. A droite il y avait une fosse plus étroite, profonde de deux pieds et demi et longue de sept,

par l'extrémité de laquelle nous pénétrâmes, en nous tenant presque à plat ventre, dans une chambre, il est vrai, haute de six pieds, mais aussi étroite que la fosse. Nous eûmes alors devant nous une cloison de bois, au milieu de laquelle était une ouverture ronde d'un pied et demi de diamètre, à travers laquelle il nous fallut passer pour arriver à un appartement dont les quatre murs avaient dix pieds de long et six de haut; la hauteur augmentait vers le milieu, et au plafond il y avait un petit trou carré, couvert d'une vessie, qui servait de fenêtre. Le long de la muraille opposée à la porte, de larges planches élevées d'un pied et demi au-dessus du plancher servaient de lits, et occupaient seulement un tiers de la pièce. Sur de petits dressoirs suspendus aux murs des côtés, nous vîmes différens ustensiles de ménage. Les planchers sont à trois pieds de terre, et dessous sont les magasins et peut-être les chenils. Toutes les habitations de ces naturels sont construites d'après le même plan.

Nous reconnûmes bientôt que nous étions dans une île longue de sept milles, et dont la plus grande largeur était d'un mille. Nous la traversâmes du nord au sud, et quand nous arrivâmes à la côte opposée nous vîmes clairement que le continent forme à l'est une baie profonde, où, sur trois points, la connexion de la terre n'est pas

visible. Nous fûmes tout joyeux de cette découverte, car quoique nous ne pussions pas espérer un passage immédiat dans l'océan Glacial, nous comptions du moins pénétrer assez loin dans le pays et y faire d'importantes remarques. Cette île, qui est située juste en face de la baie, forme, avec le continent au nord-est et au sud-ouest, un étroit passage, et nous observâmes en ce moment un large canot qui entrait à pleine voile dans la baie par le passage du sud-ouest, et bientôt s'évanouit à l'est sous l'horizon. Cet incident m'inspira le désir d'explorer moi-même la baie; en conséquence nous y pénétrâmes du côté nord-est: mais comme de nombreux bancs de sable formés par le courant et le courant lui-même retardaient notre marche au point que nous ne parcourions qu'un mille en trois heures, comme la navigation du détroit de Behring n'est possible que pendant une courte partie de l'année, le temps ne nous permit pas de pousser nos recherches aussi loin que nous l'aurions désiré. Remettant donc la continuation de nos recherches à une époque postérieure, nous revînmes au *Rurick*, après avoir abordé dans l'île à l'extrémité nord-est sans apercevoir encore un seul habitant. Je donnai à cette île le nom du vice-amiral *Saritscheff*, et à la baie, si toutefois c'est une baie, celui de mon lieutenant *Schischmareff*.

Favorisés par un bon vent, nous levâmes l'ancre

et nous naviguâmes toute la nuit le long de la côte, à si peu de distance, que nous pouvions distinguer à terre le moindre objet et remarquer toutes les sinuosités du rivage. La côte était toujours la même, basse et couverte d'herbes; à quinze milles de la mer s'élevait une haute montagne, sur le sommet de laquelle on ne voyait cependant pas de neige.

Le 1er août, au point du jour, nous remarquâmes que la terre se dirigeait tout-à-fait à l'est. A onze heures, nous arrivâmes à l'entrée d'un large passage : la côte s'évanouit à l'est, et de hautes montagnes se montrèrent au nord. Là le vent tomba tout à coup, et nous fûmes obligés de jeter l'ancre.

Je ne puis décrire l'étrange sensation que j'éprouvai alors, à l'idée que j'avais peut-être atteint l'entrée du passage nord-est si long-temps cherché, et que le hasard m'avait choisi pour le découvrir. Je fis aussitôt mettre deux chaloupes en mer, et nous abordâmes sans difficulté près d'une éminence que je m'empressai de gravir. Du sommet je n'aperçus aucune terre dans le détroit; les hautes montagnes au nord ou formaient des îles ou étaient elles-mêmes partie de la côte; il semblait évident que ces deux côtes ne pouvaient se réunir lorsqu'on remarquait combien l'une était basse et combien au contraire l'autre était élevée.

De l'éminence que j'avais gravie, je dominais au loin la contrée qui présentait une vaste plaine, çà et là entrecoupée de marais, de petits lacs, et au milieu de laquelle coulait avec de nombreux détours une rivière dont l'embouchure n'était pas éloignée du lieu de notre débarquement. La surface du sol, aussi loin que la vue pouvait atteindre, n'était que verdure; on voyait même quelques fleurs en boutons, mais on n'apercevait de neige que sur la cime des montagnes à une grande distance; il n'y avait cependant qu'à creuser un demi-pied pour trouver de la glace sous ce vert tapis. Mon intention était de continuer l'examen de la côte dans les chaloupes; mais un grand nombre de canots qui venaient de l'est et s'avançaient vers nous m'en empêchèrent. Cinq de ces canots, montés chacun par huit ou dix hommes, tous armés de lances et d'arcs, abordèrent bientôt près de nous. J'ordonnai à mes gens de se tenir sur leurs gardes, et j'allai moi-même au-devant des Américains, qui, me voyant approcher, s'assirent à terre en rond à la manière des Turcs, pour indiquer sans doute que leurs intentions étaient amicales : deux chefs s'étaient assis un peu à l'écart des autres. J'entrai dans le cercle, bien armé, et je m'aperçus qu'ils avaient laissé la plupart de leurs armes dans leurs canots, mais qu'ils avaient de longs couteaux cachés dans les manches de leurs habits. La méfiance, la curiosité

et l'étonnement étaient peints sur leurs figures; ils parlaient beaucoup, mais malheureusement je ne comprenais pas un mot. Pour tâcher de les rassurer, je leur distribuai du tabac; les deux chefs en reçurent double portion, et ils furent tous fort charmés de ce précieux cadeau. Ceux qui reçurent les premiers de mon tabac, furent assez fins pour changer secrètement de place afin d'en recevoir une seconde part. En effet, ces naturels attachent un prix extrême à cette plante, qu'ils trouvent autant de plaisir à mâcher qu'à fumer. C'était un curieux spectacle de voir cette horde sauvage assise en rond et fumant avec des pipes de pierre blanche dont le tuyau était de bois. Il est fort remarquable que l'usage du tabac ait déjà pénétré dans ces parties du monde qu'aucun Européen n'a encore visitées. Les Américains reçoivent cette plante ainsi que d'autres denrées européennes de Tschukutskoi. Aux deux chefs je donnai des couteaux et des ciseaux : ce dernier instrument, qu'ils parurent ne pas connaître, leur causa un extrême plaisir quand ils s'aperçurent qu'ils en pouvaient faire usage pour couper leurs cheveux; et aussitôt les ciseaux firent de mains en mains le tour du cercle, chacun les essayant sur sa propre tête. C'était probablement la première fois de leur vie que ces Américains voyaient des Européens; aussi nous regardions-nous les uns les autres avec surprise. Ils

sont de taille moyenne, robustes et bien portans; leurs mouvemens sont vifs; leurs figures, qui ont une expression d'insouciance et non de stupidité, sont laides et sales, caractérisées par de petits yeux et par des pommettes saillantes. Ils ont de chaque côté de la bouche des trous dans lesquels ils portent des dents de cheval marin ornées de grains de verre bleu, qui leur donnent un air tout-à-fait horrible. Leurs cheveux, courts sur le sommet de la tête, sont extrêmement longs des côtés. Leur tête et leurs oreilles sont aussi décorées par des grains de verre. Leurs habits, qui sont faits de peaux, ressemblent pour la forme à ceux qu'on porte au Kamtschatka : la seule différence est qu'ils descendent à peine ici jusqu'au genou. En outre, les naturels portent des pantalons et de petites bottines en peau de veau marin.

Voyant une multitude de canots arriver de l'ouest, je jugeai plus prudent de retourner à bord, crainte d'avoir à lutter avec quinze hommes contre plusieurs centaines d'Américains. Nos nouvelles connaissances nous suivirent, mais n'osèrent toutefois visiter notre vaisseau, firent avec nous quelques échanges, et lorsque nous eûmes remis à la voile, nous accompagnèrent encore jusqu'au coucher du soleil. Nous avions mouillé, ce jour-là, par 66 degrés 42 minutes 30 secondes de latitude, et par 164 degrés 12 minutes 50 secondes de longitude.

Nous naviguâmes pendant toute la nuit en nous dirigeant à l'est, et comme la profondeur de la mer augmentait toujours, nos espérances devenaient de plus en plus vives. Le 2 août, au point du jour, nous fûmes transportés de joie : à droite et à gauche de nous s'étendaient de longues côtes, un matelot que je fis monter sur le grand mât n'aperçut à l'est qu'une vaste étendue de mer. Mais à cinq heures du soir nous vîmes terre en plusieurs endroits, et alors s'évanouit tout notre espoir sur une étroite ouverture que nous distinguions entre de hautes montagnes.

Nous en atteignîmes l'entrée pendant la nuit du 3 août; mais l'obscurité du temps nous força de jeter l'ancre. Vers midi, quand il devint clair, nous trouvâmes que nous étions arrivés à une ouverture large de cinq milles, dont les côtes étaient bordées de hauts rochers. Nous espérions encore découvrir un passage dans l'océan Glacial, d'autant plus que dans ce détroit la vue n'était bornée que par l'horizon. Nous levâmes donc l'ancre, naviguant vers le détroit, et quand nous y eûmes pénétré nous la jetâmes de nouveau. La terre que nous avions à droite relativement à la direction de notre marche était une île d'une circonférence de sept milles. A la vérité, la vaste mer s'étendait toujours devant nous; mais mon espérance d'avancer davantage diminua beaucoup lorsque j'appris, au retour

de la chaloupe que j'avais envoyée examiner les sondages, que la profondeur ne dépassait en aucun endroit cinq ou six brasses. Je résolus de laisser mon équipage se reposer ce jour-là, pour entreprendre le matin suivant avec des forces fraîches, l'examen du détroit ou de la baie; et tandis que des préparatifs étaient faits en conséquence, j'allai avec quelques-uns de mes gens explorer l'île, que j'appelai *Chamisso*, en l'honneur de notre naturaliste. Comme elle est fort élevée, nous pûmes porter au loin nos regards autour de nous : la terre au sud semblait former un continent; au nord on n'apercevait absolument que la mer; à l'est, l'île Chamisso est séparée de l'Amérique par un canal qui est large de cinq milles dans sa partie la plus étroite. La terre environnante était haute et rocailleuse. On ne voyait de neige nulle part; les montagnes étaient couvertes de mousse, et la côte revêtue d'une riche verdure. L'île de Chamisso présentait un aspect semblable. Nous trouvâmes sous terre plusieurs magasins garnis de feuilles et remplis de viande de veau marin, et nous en conclûmes que les Américains dans leurs parties de chasse avaient établi là une espèce de rendez-vous, car nous vîmes une petite pyramide de pierre mal bâtie, destinée sans doute à marquer l'endroit. L'île s'élève presque perpendiculairement hors de la mer; les rochers qui l'entourent et les îles qui l'avoisinent à

l'ouest sont habités par de nombreux plongeons marins; et la grande quantité de coquilles d'œufs que nous rencontrâmes sur notre chemin indiquaient que des renards avaient détruit les nids. Les lièvres et les perdrix abondaient dans l'île.

Le 4 août 1816, à six heures du matin, moi et plusieurs des gens de mon équipage, nous quittâmes *le Rurick* dans deux chaloupes munies d'armes et de provisions pour quelques jours. Le temps était délicieux; le vent soufflait faiblement du sud: nous déployâmes toutes nos voiles, nous doublâmes le cap situé au nord-ouest, puis, côtoyant toujours la terre de fort près, nous dirigeâmes notre route au nord. Vers midi, comme nous avions parcouru à peu près quatorze milles dans cette direction, nous abordâmes. La terre en cet endroit était haute et rocailleuse; du sommet d'une petite colline que nous gravîmes, nous reconnûmes que nous étions sur une langue étroite, et que la côte du nord semblait joindre celle de l'est, découverte qui nous fut très désagréable. Cependant il nous resta encore un rayon d'espérance, attendu que la jonction n'était pas visible. Nous remontâmes alors dans nos chaloupes, et nous gouvernâmes à l'est du côté opposé. Le milieu du canal était profond de cinq à six brasses; mais la profondeur diminuait tellement à mesure que nous approchions de la terre, que j'eus peur d'échouer sur le sable. En consé-

quence je me dirigeai directement vers la terre que nous avions vue à midi, du haut de la colline; et quand nous en fûmes à cent brasses, nous n'eûmes plus qu'une brasse d'eau. Il se faisait déjà tard, et mes gens étaient accablés de lassitude; c'est pourquoi je me déterminai à passer la nuit à terre: mais pour y arriver, il nous fallut marcher dans l'eau pendant un espace de vingt brasses. L'île Chamisso était à seize milles de nous au sud: nous apercevions terre dans toutes les directions, excepté à l'est où nous croyions encore voir une ouverture, et il me fallut renoncer à mes plus belles espérances de découvrir un passage. Je pensai alors que, comme l'eau n'était aucunement salée dans la baie, peut-être trouverions-nous du moins une large rivière, et qu'en la remontant il nous serait possible de pénétrer assez loin dans le pays. Mais nous eûmes toute la nuit une tempête et une pluie affreuses; et le lendemain 5, comme le temps continuait à être mauvais, j'abandonnai tout examen intérieur vers l'est jusqu'à un jour plus favorable, et je retournai au *Rurick*.

Le 6, j'explorai le passage à l'est de l'île Chamisso, et je trouvai que le canal n'avait que cinq brasses de profondeur.

Le 7, à huit heures du matin, nous quittâmes de nouveau le navire avec un bon vent du sud-est, pour examiner la partie occidentale de la baie.

A midi, nous avions déjà fait tant de chemin que nous pouvions voir très distinctement que la terre était continue : à un mille de la côte, il n'y avait plus qu'un pied d'eau, et nous perdîmes aussi l'espérance de découvrir une rivière. Heureusement nous trouvâmes un endroit commode pour aborder. Non loin de cet endroit étaient deux petites huttes, élevées de quatre pieds, soutenues par quatre piliers, et couvertes d'une peau de cheval marin. Ces huttes ne paraissaient pas avoir été construites pour servir d'habitations, mais seulement de magasins destinés à recevoir des instrumens et des ustensiles de chasse. Nous y rencontrâmes des armes très élégantes. Je pris plusieurs flèches, en place desquelles je laissai des couteaux et une hache, après avoir gravé sur le manche le nom de notre vaisseau et la date de l'année. Le long de la côte la terre est plus élevée, et au-delà elle atteint une hauteur considérable; sur la côte elle est couverte d'un beau gazon, que remplace une mousse aride sur les montagnes.

Le 8, après une nuit affreuse, comme nous retournions au vaisseau, nous fûmes accueillis par une tempête qui nous força de regagner le rivage. Je ne sais si ce fut un contre-temps tout-à-fait fâcheux, puisqu'il nous mit à même de faire une découverte très remarquable. Pendant notre séjour à terre, nous avions parcouru une grande partie

de la contrée, mais sans nous apercevoir que nous étions sur de véritables bancs de glace. Notre médecin, M. Eschscholtz, qui avait étendu ses excursions plus loin que nous, arriva à un endroit où le banc s'était affaissé, et vit, à son extrême surprise, que l'intérieur de la montagne était entièrement de glace. Dès que ce phénomène nous fut communiqué, nous allâmes tous armés de pioches l'examiner de plus près, et nous atteignîmes la place où la montagne s'élève presque perpendiculairement hors de la mer, déjà haute de cent pieds, pour former une chaîne dont la hauteur devient de plus en plus considérable. Nous vîmes des masses de la plus pure glace, recouvertes de mousse et de gazon, et qui n'ont pu être produites que par quelque révolution terrible. La partie dont quelque accident aura occasioné l'affaissement, et qui est maintenant exposée au soleil et à l'air, se fond, et une grande quantité d'eau coule jusqu'à la mer. La couverture végétale de ces montagnes, si on peut s'exprimer ainsi, sur lesquelles le gazon le plus abondant atteint une certaine élévation, n'a qu'un demi-pied d'épaisseur et consiste en un mélange d'argile, de sable et de terre. La glace de dessous se fond peu à peu, le lit de verdure baisse avec elle, et continue de pousser; ainsi on peut prévoir que dans une longue suite d'années la montagne s'évanouira pour faire place à une vallée verdoyante.

Le 9, dès le matin, nous remontâmes dans nos chaloupes par un beau temps, et nous rejoignîmes *le Rurick*.

Je donnai à la baie le nom *d'Eschscholtz*, en l'honneur de notre médecin, à cause de l'importante découverte qu'il y avait faite. Elle semblait être inhabitée; seulement les naturels des contrées environnantes la visitaient à l'époque de la chasse. Je suis convaincu qu'il y avait une rivière entre les hautes montagnes; mais les bancs de sable ne nous permirent pas de vérifier la chose.

Le 10, à quatre heures après midi, nous quittâmes la baie Eschscholtz. Mon intention était d'examiner alors la terre au sud; c'est pourquoi nous dirigeâmes notre route de ce côté, mais la nuit nous força bientôt de jeter l'ancre. Nous mouillâmes à sept milles du rivage et dans sept brasses d'eau, ayant l'île Chamisso au nord-est, à une distance de seize milles et demi.

Le 11, nous remîmes à la voile. Je longeai la côte ouest-sud-ouest, regardant comme inutile d'explorer la partie de l'est, puisque j'avais distinctement vu de l'île Chamisso la connexion de la terre. Nous arrivâmes bientôt à une chaîne de montagnes dont l'entrée paraissait former une baie; mais lorsque, la doublant, je reconnus mon erreur, je l'appelai *cap Imposture*[1]. Ce promontoire, qui

[1] Cap Deceit.

consiste en un roc sourcilleux et circulaire s'élevant perpendiculairement hors des eaux est aisé à reconnaître.

Le long de la côte il y avait une multitude de canots, dont quelques-uns vinrent faire des échanges avec nous; mais telle était la mauvaise foi des Américains, que je reconnus avoir double raison d'appeler ainsi que je l'ai fait le cap dont il s'agit plus haut. Ce jour-là, il y avait deux jeunes filles avec eux, portant des grains de verre suspendus à leurs oreilles et dont les vêtemens différaient peu de celui des hommes; leurs poignets étaient ornés d'épais bracelets en fer ou en cuivre, et leurs longs cheveux attachés en tresses autour de leur tête.

Dès que nous eûmes doublé le cap Imposture, la terre s'abaissa et enfin disparut au nord, de hautes montagnes s'élevaient devant nous à une distance considérable : je me dirigeai vers elles dans l'espoir de découvrir une large rivière; mais comme la profondeur de l'eau diminuait graduellement, nous fûmes obligés de jeter l'ancre à deux heures après midi par cinq brasses. Vers l'ouest, à une distance de six milles, nous apercevions une basse terre qui se dirige au nord, puis au nord-est. Au sud-est nous voyions la chaîne située dans le voisinage du cap Imposture, qui de là s'étend à l'ouest où elle s'abaisse tout-à-fait; au sud-ouest, ce n'était que la mer.

Le 12, de grand matin, je fis équiper deux chaloupes et j'allai avec une partie de nos gens aborder vers l'ouest, à six milles de notre vaisseau. Nous débarquâmes près d'une petite rivière qui paraissait tirer ses eaux de la mer elle-même ; la terre, quoique assez haute, était marécageuse. Là nous nous séparâmes en deux bandes. Le lieutenant Schischmareff et moi, nous suivîmes la côte au sud, pour pénétrer, s'il était possible, dans l'ouverture que la mer nous avait paru offrir de ce côté; nos naturalistes allèrent naturaliser dans l'intérieur du pays, et pendant ce temps les simples matelots préparèrent le dîner. Après avoir parcouru quatre milles environ, nous atteignîmes un cap, où la terre quitta tout à coup la direction du sud pour prendre celle de l'ouest et devenir considérablement plus haute. Du sommet d'une colline j'aperçus à l'ouest un large bras de mer qui pénétrait dans les terres et y formait plusieurs détours entre les montagnes : cette vue me donna l'espérance de pouvoir, avec nos chaloupes, avancer assez loin dans l'intérieur de la contrée. Nous observâmes aussi que la profondeur de l'eau, qui semblait augmenter vers le milieu, était déjà près de la côte assez grande pour porter nos chaloupes. La largeur du bras variait d'un mille à un mille et demi.

Nous découvrîmes à trois cents pas de distance une hutte d'où deux Américains, un vieillard et un

jeune garçon de seize ans, l'un et l'autre armés d'arcs, de flèches et de lances, s'avancèrent vers nous. Lorsqu'ils furent à mi-chemin de leur hutte et de l'endroit où nous étions, ils gravirent une colline et firent halte; puis saisissant leurs arcs, ils y posèrent une flèche qu'ils dirigèrent de notre côté, tandis que le vieillard nous criait de toute sa force quelque chose que nous ne comprenions pas. Comme nous avions trois matelots avec nous, et que peut-être cette supériorité du nombre les effrayait, j'ordonnai aux autres de rester en arrière, je déposai mes armes et j'allai seul vers le guerrier. A peine les deux sauvages me virent-ils désarmé qu'ils abandonnèrent aussi leurs armes. Nous nous embrassâmes cordialement, nous frottâmes plusieurs fois nos nez l'un contre l'autre, enfin je les convainquis de mes dispositions amicales en leur donnant des couteaux et des miroirs. Cependant ils ne pouvaient pas encore se défendre d'une secrète frayeur, et lorsque je rappelai mes gens, leur méfiance ne connut plus de bornes; ils dirigèrent aussitôt leurs arcs contre mes compagnons, et recommencèrent à rugir.

Je fis signe aux matelots de se retirer, et à mon lieutenant de s'approcher de moi sans armes. Alors ils le reçurent aussi bien qu'ils m'avaient reçu, et nous invitèrent à visiter leur hutte. Nous entrâmes sous une petite tente faite avec des peaux de che-

val marin en forme de canot, où la femme et deux jeunes enfans étaient assis dans un coin. D'un côté de l'appartement étaient deux chaloupes; l'une, tout-à-fait petite, ressemblait à celles des Aléoutiens; l'autre plus grande et pouvant porter dix personnes, sert aux naturels à transporter leur tente et toute leur maison d'un lieu dans un autre. Nous reconnûmes que nos hôtes s'occupaient de chasse aux tas de peaux d'espèces différentes qui gisaient à terre. L'aîné des enfans, avec une vive et jolie figure dénotant beaucoup de curiosité, était surtout attentif au moindre de nos mouvemens. Quand il observa que nous écrivions les noms de divers objets, il prit plaisir à nous dire une foule de choses, puis regardait avidement lorsque nous avions mis sur le papier ce qu'il avait dit.

La femme de l'Américain ne paraissait songer qu'aux boutons brillans de mon uniforme: aussi essaya-t-elle plusieurs fois de les arracher; mais comme elle n'y parvint pas, elle envoya ses deux enfans, qui étaient entièrement vêtus de fourrures, et qui s'approchèrent de moi sans bruit comme deux jeunes ours, essayer de les détacher avec leurs dents. Pour sauver mes boutons, je leur donnai un miroir; mais ce miroir occasiona une grande dispute, car tous les membres de la famille voulaient s'y regarder en même temps, et pour cela il était beaucoup trop petit. J'intervins au bout de quel-

ques instans, et les fis se regarder les uns après les autres; mais chacun, comme ils ne connaissaient pas leur propre figure qu'ils n'avaient jamais vue, cherchait un étranger derrière le miroir. L'hôte étendit alors une peau de cheval marin en dehors de la tente, et nous invita à nous y asseoir, puis il donna à chacun de nous une peau de martre. De tous les cadeaux que nous lui offrîmes en retour, ce fut le tabac qui lui plut davantage.

Je me donnai beaucoup de mal pour faire comprendre à mon Américain que je désirais savoir combien la côte s'étendait loin. Il me comprit enfin et me communiqua sa réponse au moyen de la pantomime suivante : il s'assit à terre, et rama ardemment avec ses bras; il interrompit neuf fois cette occupation, fermant les yeux un pareil nombre de fois et appuyant sa tête sur sa main. J'appris de cette manière qu'il faudrait neuf jours pour rencontrer la pleine mer en suivant ce bras. Je fus si charmé, que je leur donnai d'autres couteaux et que nous retournâmes aussitôt vers nos chaloupes, accompagnés du père et du fils, qui, sur mon invitation, vinrent tous deux avec nous. Le vieillard avait une taille moyenne, une constitution robuste et l'apparence de la santé; comme tous les autres habitans de ces régions, il avait des pommettes saillantes et des yeux très petits, comme aussi deux trous sous la lèvre inférieure ornés d'une dent de

cheval marin. Les trous, lorsque les dents sont ôtées, donnent au visage un air tout-à-fait dégoûtant, car alors la salive ne cesse de couler sur le menton. Ils portaient tous deux de légers fourreaux de peau, avaient les cheveux courts et la tête découverte, enfin marchaient pieds nus.

Le père pouvait avoir une quarantaine d'années. Chemin faisant nous ne cessâmes de converser et nous recueillîmes différens mots de leur langue, qui ressemblent beaucoup à ceux recueillis par Cook dans le détroit de Norton. Lorsque je lui demandai d'où leur venaient les grains de verre bleu, un vieux couteau et plusieurs ustensiles d'Europe que j'avais remarqués parmi eux, il me montra l'entrée du détroit et me dit que là s'étaient rendus en chaloupes des gens qui leur avaient donné des grains de verre, du tabac, et aussi du bois pour faire des arcs et des flèches, en échange de fourrures et de vêtemens.

Voici comment il expliqua la manière dont se font les marchés : l'étranger vient d'abord, dépose différens objets sur le rivage, puis se retire ; l'Américain s'approche alors, examine les objets, met à côté autant de peaux qu'il juge convenable d'en donner, puis se retire aussi. Alors l'étranger revient et à son tour examine ce qu'on lui offre ; s'il en est satisfait, il prend les peaux et laisse en place ses marchandises ; sinon, il ne touche à rien,

s'éloigne une seconde fois, et attend une addition de la part de l'acheteur. De cette façon les marchés me semblent se conclure sans qu'un seul mot soit prononcé, et il n'est pas douteux que les Tschukutskois ne tirent de là les peaux qu'ils revendent aux Russes.

Lorsque mes trois matelots nous rejoignirent, telle fut la terreur des Américains qu'ils faillirent prendre aussitôt la fuite. Peu à peu cependant leur méfiance cessa au point que nous marchâmes bras dessus bras dessous, riant et plaisantant : mais cette gaîté me paraissait plutôt forcée que naturelle de la part des sauvages. Notre conversation fut interrompue par l'apparition d'un animal qui sous toute espèce de rapports ressemble beaucoup à l'écureuil, mais il est plus grand et vit dans la terre; il s'appelle *gewraschka* en Sibérie. Les Américains, qui fabriquent de jolis vêtemens d'été avec la peau de cet animal, fort nombreux dans le pays, le nomment *eschikschi*.

Nous manifestâmes le dessein de l'attraper; mais sans le secours de nos amis qui sont très alertes à la course, je ne sais si nous y serions parvenus. Ils nous l'apportèrent en triomphe, riant à gorge déployée de notre maladresse. A quelques pas plus loin, j'aperçus une bécassine, et voulant savoir si mes compagnons connaissaient les armes

à feu et quelle impression produirait sur eux un coup de fusil, je tuai l'oiseau.

La détonation leur causa une peur extraordinaire; ils se regardèrent l'un l'autre, ne sachant s'ils devaient demeurer ou fuir; mais quand ils reconnurent qu'il ne leur était rien arrivé, ils reprirent courage et examinèrent avec attention l'arme que je portais. Le vieillard qui tenait un de nos fusils sans se douter de ce qu'il avait dans la main, se hâta de le rendre au propriétaire. La bécassine morte, qu'il n'osait pas toucher, lui avait inspiré le plus grand respect pour ce terrible instrument; et ils ne pouvaient revenir de la surprise dans laquelle le résultat du coup de fusil les avait jetés.

Comme nous arrivions à l'endroit de notre débarquement, nous rencontrâmes un de nos naturalistes, M. Choris, avec son album sur lequel il avait dessiné plusieurs Américains de la côte. La vue de ces portraits causa un extrême plaisir à nos amis, et leur joie fut au comble lorsque M. Choris, en se promenant, esquissa dans l'espace d'une minute les traits du vieillard; le fils surtout se tint les côtes à force de rire quand il vit la figure de son père sur le papier.

Dès que nous eûmes rejoint les gens de l'équipage, nous prîmes à la hâte quelque nourriture, et remontant dans nos chaloupes, nous naviguâmes vers l'ouverture avec un vent favorable. Nous dou-

blâmes le promontoire qui forme l'entrée du bras et d'où la terre se dirige tout à coup à l'ouest. Mais tous mes efforts pour pénétrer à quelque distance dans l'intérieur furent inutiles, attendu que nous rencontrions des bas-fonds à chaque instant. Je suis néanmoins convaincu qu'il doit y avoir un canal, puisque la profondeur en certains endroits était de deux à trois brasses près d'un bas-fond, et que le courant même avait beaucoup de force; ce doit être la violence du courant qui a formé la plupart de ces bas-fonds : or ce courant n'existerait pas, si le bras n'avait que peu de longueur. L'allégation de l'Américain peut donc être correcte; et cette branche s'étend jusqu'au détroit de Norton, ou joint la baie de Schischmarff. Après avoir vainement tâché pendant plusieurs heures de découvrir un passage, nous débarquâmes près la hutte de notre ami; mais l'Américain s'effraya tellement de notre grand nombre qu'il chargea aussitôt sa maison, ses ustensiles de ménage, sa femme et ses enfans dans le canot, et qu'il s'éloigna silencieusement du côté de la rive que nous venions d'aborder. Je le vis ramer tantôt du bras droit, tantôt du bras gauche, probablement pour éviter les bas-fonds qu'il connaissait, et enfin, après beaucoup de détours, atteindre le bord opposé, où il dressa de nouveau sa tente.

L'eau du bras que nous examinâmes souvent

était salée. La côte septentrionale s'élève à une hauteur considérable, mais devient peu à peu plus basse lorsqu'on pénètre vers le nord, où il y a beaucoup de petits lacs et de rivières. La côte méridionale est fort basse et paraît l'être aussi loin que l'œil peut atteindre. La terre est partout couverte de verdure, mais entièrement dépourvue de buissons. Je renonçai pour le présent à explorer davantage ce bras, parce que les bas-fonds nous eussent fait perdre trop de temps, et je remis cette entreprise à l'époque où nous pourrions nous procurer les embarcations légères en usage à Oonalashka. Comme je pouvais réellement espérer faire alors une très importante découverte dans cette baie, je l'appelai *baie de Bonne-Espérance.*

Après avoir passé à terre le reste du jour et une partie de la nuit, au milieu d'une soixantaine de sauvages qui nous avaient rendu visite, nous repartîmes vers une heure du matin. Quand nous fûmes hors du canal, nous voulûmes nous diriger vers *le Rurick;* mais comme l'obscurité nous empêchait de rien voir, il nous fallut diriger notre marche d'après la situation de la terre. A peine avions-nous ramé une heure, que nous rencontrâmes un bas-fond; la marée descendait alors, et tous les endroits où nous avions aisément passé la veille se trouvaient changés en bancs de sable. Nous entendions les brisans rugir autour de nous. Ce fut

vainement que nous ramâmes dans une autre direction : nous donnâmes bientôt contre un autre banc de sable. Un vent d'une violence extraordinaire rendait notre situation encore plus périlleuse; notre chaloupe prenait l'eau de tous les côtés et nous étions épuisés de fatigue. Nous aurions infailliblement péri si le jour avait tardé plus longtemps à paraître; mais il parut enfin, et après avoir vaincu d'innombrables difficultés, nous rejoignîmes le vaisseau dans la matinée du 13.

A l'instant de notre arrivée nous reçûmes la visite de plusieurs Américains qui vinrent dans deux canots. L'un d'entre eux, jeune homme robuste qui me parut être leur chef, osa monter à bord après que nous l'y eûmes invité à plusieurs reprises et que nous lui eûmes fait divers présens. Sa surprise à la vue de tant d'objets qu'il ne connaissait pas fut inconcevable; il regarda de tous côtés sans prononcer un seul mot, et s'en alla au bout d'un quart d'heure raconter à ses compagnons attentifs toutes les merveilles qui avaient frappé ses yeux. Nous remarquâmes dans son canot une lame de fer que nous reconnûmes avoir été fabriquée en Sibérie. Quand vint pour les sauvages l'heure du déjeuner, ils placèrent au milieu d'eux un veau marin tué peu auparavant, lui ouvrirent le ventre et, y enfonçant leur tête les uns après les autres, sucèrent le sang de l'animal. Après s'être ainsi désal-

térés, ils coupèrent chacun un morceau de chair et le dévorèrent du plus grand appétit : on peut facilement imaginer combien leur figure naturellement affreuse l'était encore davantage après un tel repas.

A neuf heures du matin nous levâmes l'ancre pour suivre la côte au nord. Une heure après nous aperçûmes le point extrême de la terre au sud-ouest. Ce cap était à six milles de nous, et forme l'entrée méridionale du détroit. Je l'appelai *cap Espenberg*, en l'honneur du médecin de ce nom qui fit avec moi le tour du monde. De là je naviguai pendant la nuit vers la côte du nord-est. Le 14 août, à huit heures du matin, nous atteignîmes le promontoire qui forme l'entrée septentrionale du détroit, et auquel je donnai le nom de *Krusenstern*. Ce que j'avais pris, la première fois que j'avais pénétré dans le détroit, pour des îles au nord, était une terre fort élevée. Sur une langue basse, qui de là s'étend à l'ouest, il y avait beaucoup d'habitation ; et nous vîmes non-seulement des naturels courir dans tous les sens sur le rivage, mais encore deux canots qui cherchaient vainement à nous approcher, car le vent qui soufflait avec violence avait donné des ailes au *Rurick*. A partir du cap Krusenstern la terre se dirige au nord-est d'abord, puis quitte cette direction pour prendre celle du nord-ouest, où elle se termine par un

promontoire très élevé, que je crois être le cap Mulgrave. D'après nos calculs, il est situé par 67 degrés 30 minutes de latitude; mais la vérité m'ordonne de dire que Cook en a déterminé la situation par 67 degrés 45 minutes.

D'après mes instructions, je devais chercher un lieu de mouillage sûr dans le détroit de Norton, et de là procéder l'année suivante à l'examen de la côte; mais comme la fortune m'avait conduit vers un détroit jusqu'alors inconnu, qui présente une multitude d'endroits où l'on peut mouiller en toute sûreté, et qu'une expédition par terre sur les côtes de ce détroit devait être beaucoup plus intéressante qu'un voyage vers le détroit de Norton, je jugeai inutile d'entreprendre ce voyage. Pour répondre au désir général de mes compagnons, j'appelai le détroit nouvellement découvert par moi, d'après mon propre nom, *détroit de Kotzebue* [1]. Si peu importante que soit cette découverte, c'est du moins une acquisition pour la géographie, et pour le monde une preuve de mon zèle; car, en vérité, Cook lui-même n'a examiné cette côte qu'avec négligence.

La navigation du détroit de Behring a été dangereuse jusqu'à présent, parce que les vaisseaux, en cas de tempête ou d'autres accidens, ne connaissaient pas de port où ils pourraient trouver pro-

[1] Kotzebue's-sound.

tection. Cette difficulté ne subsiste plus maintenant, et les navires qui désormais voudront visiter le détroit de Behring recueilleront les immenses avantages de ma découverte. Les habitans de cette contrée, qui ont tous l'air bien portant, semblent ne vivre que de la chair des animaux marins, que pour la plupart ils mangent crue. Le long de la côte américaine nous ne vîmes aucun poisson; nous jetâmes souvent nos lignes, mais toujours en vain: je crois donc qu'il n'y a point de poisson dans ces parages, ou que du moins il ne les fréquente pas à l'époque de l'année où nous les traversâmes. Tous ces peuples sont extraordinairement amateurs de tabac : ils chiquent, prisent, fument et même avalent la fumée.

Notre naturaliste, qui chaque jour observa l'eau du détroit avec son aréomètre, la trouva fort douce, ce qui provient sans doute de la fusion des glaces; mais peut-être y a-t-il dans le voisinage une rivière considérable qui échappa à nos recherches. Au surplus nous reconnûmes que l'eau était beaucoup moins salée sur la côte d'Amérique que sur celle d'Asie.

§ 4.

Du détroit de Kotzebue aux îles Sandwich.

Comme la saison de l'année à laquelle ces mers cessent d'être navigables approchait de plus en plus, forcé de revenir enfin sur mes pas, je résolus de longer d'abord la côte asiatique pour faire connaissance avec les peuples qui l'habitent et les comparer aux Américains, puis de me diriger vers la baie Saint-Laurent. Après avoir suivi pendant quelques jours une route que l'épaisseur du brouillard rendait incertaine, et lorsqu'il nous semblait, suivant nos calculs, que nous devions être à la hauteur de la baie ci-dessus désignée, nous aperçûmes le 19 août le sommet de la montagne qui forme le cap oriental. Je naviguai donc vers ce cap : c'est une terre fort élevée que recouvrent des glaces éternelles, et qui, même à peu de distance, paraît au navigateur n'être qu'une langue étroite s'avançant au loin dans la mer ; telle est probablement la raison pour laquelle Cook l'a dessiné sous cette forme dans sa carte. Mais, à la distance de cinq ou six milles, on dirait une terre fort basse qui s'unit à la montagne, et le promontoire ne ressemble plus à une langue étroite. A l'extrémité du cap, dans l'endroit où la côte est encore basse, on remarque

une éminence conique qui sort perpendiculairement de la mer et dont le sommet est tombé dans les flots. Les noirs rochers qui sont confusément disséminés sur le rivage donnent à ces lieux un aspect vraiment terrible. Ces espèces de ruines indiquent une révolution qui jadis est arrivée là; car, d'après la situation aussi bien que l'apparence de la côte, il est permis de supposer avec une sorte de probabilité que l'Amérique était autrefois jointe à l'Asie, et que les îles Gwozdoff sont les restes de la connexion qui existait entre le cap Est et le cap du Prince de Galles.

Apercevant vers certaine partie du rivage quelques demeures souterraines du genre de celles que construisent tous les habitans de ce pays, nous fîmes voile de ce côté, et nous jetâmes l'ancre par dix-huit brasses d'eau, à une couple de milles de la côte. A peine étions-nous mouillés qu'un canot, monté par onze hommes, approcha du *Rurick*. Ils ramèrent plusieurs fois autour du navire sans prononcer un mot, l'examinant avec la plus grande attention, mais ils ne purent se décider à venir à notre bord, quoiqu'ils comprissent fort bien nos signes. Après nous avoir montré d'abord des fourrures et ensuite leurs habitations où ils nous invitaient à les suivre, ils en reprirent le chemin : on peut donc croire qu'ils avaient été envoyés en reconnaissance.

Je fis aussitôt mettre en mer deux chaloupes, et nous allâmes à terre. La réception que nous firent les naturels fut assez amicale, quoique non sans défiance, puisqu'ils ne nous laissèrent pas approcher de leurs habitations. Cinquante hommes armés de longs couteaux vinrent à notre rencontre, et nous engagèrent à nous asseoir sur des peaux étendues sur la rive, tandis qu'ils formèrent eux-mêmes un cercle autour de nous; d'autres semblaient être placés en sentinelles derrière les huttes. Nous conversâmes aussi bien que nous pûmes, et je fis présent de différentes bagatelles aux deux chefs qui étaient séparés de la foule et assis près de moi. Les vêtemens malpropres des naturels, leurs figures sales et sauvages, leurs longs couteaux, les faisaient ressembler à une troupe de bandits. Au reste, ils diffèrent peu des Américains quant à l'extérieur; leurs canots et leurs armes sont les mêmes; leurs lances sont pareillement munies d'un large morceau de fer comme sur la côte américaine; ils portent aussi des grains de verre, mais seulement d'espèce plus petite. La principale distinction entre ces deux peuples est l'os de cheval marin sous la lèvre inférieure que les Tschukutskois ne portent pas; ils peuvent aussi être un peu plus petits et plus robustes. Les femmes avaient sans doute pris la fuite, car nous n'en vîmes pas une seule. Au bout d'une heure nous regagnâmes notre

vaisseau, accompagnés par trois canots dans lesquels étaient les deux chefs; avant de venir à bord, chacun d'eux me pria d'accepter en cadeau une peau de renard, après quoi ils montèrent sur le tillac sans la moindre crainte, avec tous ceux qui les accompagnaient. Ils trouvèrent notre biscuit délicieux, et burent de l'eau-de-vie avec un incroyable plaisir. Ils ne fumaient pas le tabac, mais le prisaient et le chiquaient. Sur mon invitation, les chefs et quelques autres descendirent dans la cabine où toute chose leur parut indifférente, excepté les larges miroirs, devant lesquels ils demeurèrent immobiles, comme retenus par un enchantement. Ils contemplèrent leurs images d'un air sérieux et d'un regard fixe; mais quand l'un d'entre eux remua, et qu'ils virent son mouvement répété par la glace, ils furent tous saisis d'un frissonnement soudain et, sans dire un mot, quittèrent en toute hâte la cabine. Un de ceux qui étaient restés sur le pont se piqua de curiosité au récit des autres; je le fis descendre, mais il ne voulut pas entrer tout-à-fait; il passa seulement la tête par la porte, et comme la première chose qu'il vit fut précisément la représentation de sa figure, il remonta aussitôt. J'ai souvent eu l'occasion d'observer dans mon voyage que les nations du nord ont peur des miroirs, tandis que celles du sud, au contraire, s'y regardent avec plaisir.

Le vent se leva dans l'après-midi, et nous en profitâmes immédiatement pour remettre à la voile; mais il nous abandonna bientôt, et le courant nous entraîna au nord-est. Des milliers de chevaux marins jouaient autour du navire et beuglaient comme des bœufs; parmi eux se montraient plusieurs baleines qui jetaient de l'eau à une grande hauteur en l'air : toutes approchaient du *Rurick* autant que possible, et ne semblaient pas en avoir la moindre peur. Une surtout, de taille énorme et couverte de coquillages et de plantes marines, lançait l'onde amère avec tant de force que nous recevions des gouttes jusque sur nos figures. Elle resta si long-temps à la surface qu'un baleinier aurait eu le temps de lui enfoncer quinze harpons dans le corps.

Le 20 à midi la baie Saint-Laurent fut devant nous. A trois heures nous trouvâmes la petite île sablonneuse qui, à proprement parler, forme le havre, et nous jetâmes l'ancre dans dix brasses d'eau. Dès que nous fûmes mouillés, deux canots, montés par une vingtaine de naturels qui chantaient à haute voix, s'approchèrent de nous; mais ils se tinrent prudemment à distance jusqu'à ce que je les eusse engagés par des signes amicaux à venir à bord; et ils y vinrent ensuite sans la moindre crainte. Nous leur fîmes divers cadeaux qui les remplirent de joie, et j'ordonnai qu'on équipât

deux chaloupes pour aller leur rendre leur visite à terre... Là, on ne voit partout que neige et glace. L'idée de passer sa vie dans une contrée pareille est réellement effrayante, et néanmoins les habitans se trouvent heureux sur ce sol qui est complétement abandonné de la nature. Nous vîmes une douzaine d'habitations qui consistent en de longues perches attachées ensemble par le sommet et recouvertes des peaux de différens animaux marins; le feu se fait au milieu; dans le haut est un trou qui laisse passage à la fumée. Ces habitations étaient plus vastes que toutes celles que nous avions vues précédemment: elles avaient douze pas de diamètre, et une ou deux brasses de hauteur. Ces habitans semblaient appartenir à quelque tribu errante, à en juger par un grand nombre de traîneaux dans lesquels ils étaient venus recueillir pendant l'été leur provision d'huile de baleine et d'autres animaux marins pour l'hiver. Lorsque ce travail est terminé, ils reviennent vers leurs troupeaux de rennes dans l'intérieur. Les huttes étaient toutes rangées sur une seule ligne, et celle du milieu appartenait au chef, vénérable vieillard de très bonne apparence, mais qui avait perdu l'usage de ses jambes. Les autres s'étaient, par crainte sans doute, retirés dans leurs habitations où ils me paraissaient préparer leurs armes; le vieillard seul s'assit à quelques pas de sa tente avec deux jeunes

gens, sur une peau étendue exprès, et m'invita à m'asseoir à sa droite dès qu'il sut que j'étais le chef de mes compagnons. Je lui offris quelques cadeaux en retour de sa courtoisie : à cette vue, les autres Tchukutskois s'enhardirent, approchèrent sur la pointe du pied, et, formant un cercle autour de nous, hommes et femmes se mirent à nous considérer avec une grande curiosité. Bientôt une jeune femme, par ordre du vieillard, plaça devant nous une écuelle d'huile de baleine; mais je ne pus me résoudre à y goûter, parce que le premier repas de cette espèce que j'avais pris m'avait laissé un invincible dégoût contre cette nourriture. Je gagnai la confiance et la faveur des femmes à un point extraordinaire lorsque je leur distribuai libéralement des grains de verre et des aiguilles; elles appelaient ces dernières *tetita*. Cédant aux instances du vieillard, j'entrai dans sa tente, où régnait une affreuse malpropreté; une grande bouilloire de cuivre était sur le feu. Cet ustensile, ainsi que plusieurs autres de différens métaux que les naturels tirent de Colima, me convainquit que leurs relations commerciales avec les Russes étaient fréquentes.

D'après la connaissance que j'ai acquise des Tschukutskois, je ne puis adopter l'opinion générale qui leur donne une figure allongée et leur refuse tout rapport physique avec les peuples de

l'Asie. Ils ont tous les pommettes saillantes et les petits yeux des Chinois; si quelques-uns ont la tête d'une forme moins asiatique, il faut peut-être en chercher la cause dans leur proximité des Russes. Ici, comme sur la côte américaine, la barbe manque universellement : au total, je trouve une différence si imperceptible entre ces deux nations, que je suis disposé à croire qu'elles descendent d'une même origine. Les Tschukutskois que j'ai vus sont d'une constitution robuste et d'une taille au-dessus de la moyenne, remarque que j'ai pareillement faite de l'autre côté du détroit. L'habillement dans les deux pays est le même; seulement les Américains sont plus propres, et leurs ouvrages m'ont paru être exécutés avec plus d'adresse et de goût. Les armes de ces peuples consistent en arcs, flèches, couteaux et lances; les lances sont entièrement faites de fer, avec des ornemens de cuivre. Leurs couteaux sont de trois espèces différentes : la première, qui a deux pieds de long, se porte à gauche dans un fourreau; la seconde, un peu plus courte, est placée sous le vêtement sur le dos, de manière que le manche dépasse l'épaule gauche d'un pouce; le troisième couteau, qui n'a qu'un demi-pied de longueur, se cache dans le manche, et il ne sert qu'à travailler. Les femmes se tatouent les bras et la figure. Nous remarquâmes ici, de même que sur la côte opposée, que les ma-

ladies d'yeux sont fort fréquentes; elles sont peut-être occasionées par les longs hivers pendant lesquels la neige éblouit les yeux en dehors, tandis que dans les iourtes, ils ont à souffrir des exhalaisons de l'huile.

Après être restés plusieurs jours à l'ancre, durant lesquels nous fîmes différentes excursions dans le pays, nous quittâmes la baie Saint-Laurent le 29. Je regarde comme absolument inutile de donner une description détaillée de cette baie, puisqu'elle est assez connue d'après les voyages de Behring et de Saritscheff. La contrée, si misérable qu'elle soit sous les autres rapports, me paraît être riche en fourrures, dont nous vîmes une grande quantité, quoique les habitans ne voulussent pas nous en vendre une seule. Surtout nous rencontrâmes souvent le gewratschka, animal qui construit sous terre une habitation dont l'entrée est toujours double, et qui généralement se tient assis devant l'une des deux, où il s'amuse à siffler. Sa peau fait un léger vêtement d'été. Quand l'animal se réfugie dans son trou avant qu'on ait pu l'attraper, on le force, en versant de l'eau par une des ouvertures, à sortir par l'autre. Nous rencontrâmes aussi une espèce particulière de souris qui vit sous terre. Il paraît qu'il n'y a point d'oiseaux terrestres, du moins n'en vîmes-nous aucun.

Quand un Tschukutskoi admire une chose, il ré-

pète plusieurs fois le mot *mezenki*. Quand il appelle une personne, il dit *tumutum*. Notre vénérable ami, le vieux chef, m'informa que le temps des tempêtes approchait. Peu auparavant il s'en était élevé une qui nous avait paru horrible, puisque les câbles du *Rurick* avaient failli se briser ; mais le chef prétendait que celle-là n'avait été qu'une petite bouffée de vent. Il donna à entendre que dans une tempête véritable personne ne pouvait se tenir sur ses jambes, mais qu'il fallait que tout le monde se couchât à plat ventre.

Sur cette côte il n'est pas d'usage qu'on se frotte le nez par manière de salutation. Une baleine que les naturels avaient récemment pêchée fut éloignée du rivage par les hautes eaux dans la dernière tempête, et s'en alla à fond non loin de terre, dans notre voisinage; mais comme ils avaient déjà retiré de la tête beaucoup de chair et d'huile, la partie postérieure de l'animal s'était seule enfoncée. Il y avait environ sept brasses d'eau dans cet endroit, ce qui était à peu près les deux tiers de sa longueur. Il me paraissait démesurément long; mais j'appris à Oonalashka qu'il y avait quelquefois des baleines longues de trente brasses. Ici on les appelle *aliamak;* et j'ai ouï dire que les gens qui travaillent aux deux bouts d'un pareil cétacé ont besoin de crier pour se faire entendre les uns des autres.

Nous remîmes donc à la voile dans la matinée du 29 août. A midi nous doublâmes l'île basse dont il a été question plus haut, et je dirigeai ma course vers la partie orientale de la baie Saint-Laurent, pour l'examiner. Mon intention était de naviguer ensuite vers le bas-fond nommé Ness, afin de vérifier à quelle distance il fallait en passer pour ne courir aucun péril. Mais le temps nous fut si contraire les jours suivans, qu'il me fallut changer tout-à-fait le plan de ma route, et gouverner en ligne directe vers Oonalashka, où la saison déjà avancée exigeait que je me rendisse sans délai. Nous naviguâmes donc au sud-est.

Le 3 septembre 1816, à six heures de l'après-midi, nous aperçûmes l'île de Saint-Paul au sud-ouest, à une distance de vingt milles. Le lendemain nous passâmes à seize milles de l'île de Saint-Georges vers le lever du soleil. A huit heures du matin nous distinguâmes un vaisseau au sud : c'était le premier que nous rencontrions depuis notre départ du Brésil. Un bon vent continua de nous pousser vers Oonalashka.

Le 5, après avoir passé une nuit orageuse, nous étions, suivant nos calculs, à vingt milles de cette île; mais un épais brouillard qui nous en ôtait la vue, nous ôta aussi l'espoir de gagner le havre ce jour-là. Cependant il se leva un peu à cinq heures après midi, et alors nous aperçûmes à très petite

distance une terre que je pensai être le point nord-est d'Oonalashka; mais nous le perdîmes bientôt de vue, et il nous fallut louvoyer toute la nuit.

Le 6, au point du jour, le brouillard se leva entièrement, et le point nord-est de l'île que nous voyions distinctement n'était qu'à six milles de nous. Peu de contrées offrent aux yeux des marins un aspect plus triste et plus désolé que cette île, du côté surtout que nous en approchâmes. Des masses de lave noire s'élèvent perpendiculairement hors de la mer à une grande hauteur, et sont couvertes d'une glace éternelle. Toute l'île semble ne consister qu'en montagnes pointues, placées les unes près des autres, et dont quelques-unes sont si gigantesques que leurs sommets touchent les nuages. Encore, ce jour-là, le spectacle qu'elle présentait était-il moins sombre que de coutume, car les pins, même les plus élevés, n'étaient pas cachés par les nuages, et le soleil avait peint leurs flancs de glace d'une belle couleur rose. Le lendemain 7, à une heure après midi, nous jetâmes l'ancre dans la partie orientale du havre du Capitaine, en face du village d'Illialiuk, où la compagnie américaine a fondé un établissement. Un navire peut mouiller en toute sûreté dans ce havre, et il n'y en aurait pas de meilleur au monde, si ce n'était la difficulté d'entrer et de sortir.

Suivant mes instructions je devais aller d'Oonalashka aux îles Sandwich, afin que les gens de mon équipage eussent le temps de se remettre des fatigues qu'ils avaient déjà souffertes, et que je pusse moi-même renouveler nos provisions pour le voyage que nous allions entreprendre dans la mer du Sud. Ce plan aurait été bon si j'avais pu espérer avec une sorte de certitude qu'il me serait permis de relâcher à ces îles; mais il n'y fallait pas compter d'après les renseignemens que me donnaient tous les capitaines américains. Je résolus donc de faire voile vers la Californie, pour donner à mon équipage quelques semaines de délassement dans le beau port de San-Francisco.

Le 14 septembre nous quittâmes Oonalashka. Pendant mon séjour dans l'île, le passage entre les îles d'Akun et d'Oonemak m'avait été recommandé comme la route la plus sûre pour pénétrer dans l'Océan; je gouvernai donc de manière à prendre cette route. Le 15, au point du jour, nous tournâmes la partie septentrionale d'Akun, et nous entrâmes dans le détroit, qui paraissait libre de tout danger. Oonemak était directement en face de nous; le pic majestueux, sublime et conique qui occupe le milieu de cette île n'était entouré d'aucune vapeur, et nous en calculâmes l'élévation à cinq mille cinq cent vingt-cinq pieds anglais. Le 16, à huit heures du matin, nous gagnâmes la pleine mer.

Favorisés par un bon vent du nord et du nord-ouest, nous atteignîmes la Californie en peu de jours. Le 1er octobre, à minuit, nous aperçûmes au clair de la lune le cap de los Reyes, et à quatre heures du soir nous jetâmes l'ancre dans le port San-Francisco, en face du préside. Au bout d'une heure, comme personne à terre ne paraissait s'inquiéter de nous, j'envoyai mon lieutenant, accompagné de M. Chamisso, annoncer notre arrivée au commandant; il les reçut avec beaucoup de politesse, et leur promit de fournir chaque jour au *Rurick* les provisions fraîches dont il aurait besoin.

Dans la matinée du 4 nous reçûmes à bord la visite d'un officier d'artillerie appartenant au préside, et d'un prêtre de la mission. Le premier nous réitéra au nom du commandant qui l'envoyait les offres de service les plus obligeantes; le prêtre en fit autant au nom de la mission; et de plus, comme la fête de saint François devait être célébrée le lendemain, il nous invita tous à dîner. Le 4, dès huit heures du matin, nous allâmes donc tous à terre; nous trouvâmes au préside des chevaux sellés qui nous attendaient, et nous partîmes. Le temps était magnifique, et nous parvînmes en une heure au terme de notre voyage, quoique plus de la moitié du chemin fût à travers des sables et des montagnes. De maigres buissons diversi-

fiaient seulement çà et là l'extrême nudité des collines, et ce ne fut que dans le voisinage de la mission que nous trouvâmes un pays agréable et reconnûmes la Californie, généralement si pittoresque.

Après avoir traversé une rue habitée par les Indiens (c'est le nom que les Espagnols donnent ici aux tribus sauvages), nous fîmes halte devant un vaste bâtiment attenant à l'église, résidence des missionnaires, et nous y fûmes reçus par cinq prêtres. Ils nous conduisirent à une espèce de salon vaste, mais malproprement et grossièrement meublé, où ils nous accablèrent d'égards. A dix heures précises nous entrâmes dans l'église, qui est spacieuse, bâtie en pierres, et ornée avec élégance, où nous trouvâmes déjà réunis et agenouillés plusieurs centaines d'Indiens à demi nus qui, quoique ne comprenant ni l'espagnol ni le latin, ne peuvent jamais se dispenser, après leur conversion, d'assister à la messe. Comme les missionnaires ne prennent pas la peine d'apprendre à parler la langue des Indiens, je ne puis imaginer de quelle manière ces derniers ont été instruits dans les doctrines de la religion chrétienne; et il n'y a probablement que peu de lumières dans la tête, peu de foi dans le cœur de ces pauvres créatures, qui ne peuvent qu'imiter les cérémonies extérieures qu'ils observent des yeux. Je remarquai avec surprise que ceux qui n'étaient pas

encore baptisés étaient forcés de se tenir à genoux pendant toute la cérémonie. Leur unique dédommagement était, à ce qu'il semble, le chant religieux; cette musique paraissait leur causer grand plaisir, et sans doute ils n'envisageaient rien au-delà dans la célébration du service public. L'orchestre se composait d'un violoncelle, d'un violon et de deux flûtes. Les petits Indiens à demi nus qui jouaient de ces instrumens n'allaient souvent pas en mesure. De l'église nous allâmes au réfectoire, où l'on nous servit quantité de vin et de mets, préparés par les missionnaires eux-mêmes. Après le repas ils nous montrèrent les habitations des Indiens : ce sont de longues maisons basses, bâties en briques, et formant plusieurs rues. La malpropreté de ces baraques passe toute imagination, et telle est peut-être la cause de la grande mortalité; car, sur mille Indiens, il en meurt trois cents chaque année à San-Francisco. Les jeunes Indiennes, qui sont au nombre de quatre cents dans la mission, vivent séparées des hommes, mais dans des baraques semblables. Les deux sexes sont obligés à un rude travail. Les hommes cultivent la terre; la moisson est livrée aux missionnaires et emmagasinée par eux; les Indiens ne reçoivent que ce qui est absolument nécessaire pour leur subsistance. Les femmes filent de la laine, et tissent une étoffe grossière, dont une

partie sert à fabriquer leurs propres vêtemens, tandis que l'autre est exportée au Mexique et s'y échange contre des objets de nécessité première.

La côte de la Californie est habitée par tant de tribus, que souvent il y a dans la mission des Indiens de plus de dix tribus différentes, dont chacune a sa langue particulière. La figure de ces hommes est laide, stupide et sauvage; d'ailleurs ils sont bien faits, passablement grands et d'un teint très foncé; les femmes sont petites et d'une incroyable laideur : leur visage tient beaucoup de celui des nègres; la seule différence est qu'un visage de nègre peut paraître beau en comparaison du leur. Les deux sexes se distinguent principalement des nègres par leur chevelure, qui est longue, douce et noire. Les missionnaires nous assurèrent qu'il était difficile de les instruire à cause de leur stupidité; mais je crois que ces messieurs ne se donnent pas beaucoup de peine à ce propos.

La Californie est d'une grande dépense pour le gouvernement espagnol, et le seul avantage qu'il en retire est par chaque année la conversion au christianisme de plusieurs centaines d'Indiens, qui au reste meurent bientôt dans leur nouvelle foi, attendu qu'ils ne peuvent s'accoutumer au nouveau genre de vie qu'on leur impose. Deux fois l'an ils ont la permission de retourner dans leur pays

natal. Ce temps si court est le plus heureux de leur existence : j'en ai moi-même vu qui s'en retournaient ainsi chez eux par troupes et poussaient des cris de joie. Les malades qui ne peuvent entreprendre le voyage accompagnent du moins leurs heureux compatriotes jusqu'au rivage où ils s'embarquent, et là restent assis plusieurs jours de suite, contemplant avec tristesse les sommets éloignés des montagnes qui entourent leurs demeures, et ne prenant aucune nourriture, tant la vue de la patrie qu'ils ont perdue affecte ces nouveaux chrétiens ! Chaque fois, quelques-uns de ceux qui ont obtenu la permission ne reviennent pas, et tous feraient sans doute de même, s'ils n'en étaient empêchés par la crainte des soldats qui les attrapent et les ramènent à la mission comme des criminels. Cette crainte est si forte, que sept à huit dragons suffisent pour maîtriser plusieurs centaines d'Indiens.

Deux larges rivières se jettent dans la baie de San-Francisco; celle du nord, que les Espagnols appellent Rio-Grande, est la plus considérable. A en croire les missionnaires, elle n'a point sa pareille dans le monde; elle est navigable pour les grands vaisseaux, ses rives sont fertiles, le climat est doux et la population nombreuse. Les missionnaires font souvent des excursions sur cette rivière dans de vastes canots bien armés, pour faire

des prosélytes à leur foi; mais ils réussissent rarement, attendu que les Indiens sont braves et ne manquent pas d'armes.

Le 1er novembre 1816, lorsque furent terminées les réparations dont *le Rurick* avait besoin, lorsque nous eûmes renouvelé toutes nos provisions et que l'équipage se fut suffisamment délassé de ses fatigues, nous levâmes l'ancre à neuf heures du matin; nous saluâmes la forteresse, et à dix heures nous sortîmes de la baie. A deux milles en mer nous pûmes encore entendre les longs hurlemens des lions marins qui étaient couchés sur les pierres du rivage. Les loutres marines abondent aussi sur la côte de Californie, et comme elles ne s'y étaient jamais montrées autrefois, il est probable qu'elles sont venues des îles Aléoutiennes et de la partie septentrionale de l'Amérique, pour échapper aux poursuites dont elles y sont l'objet.

Le 21, à une heure de l'après-midi, nous n'étions plus distans de l'île Owhyhée que de cinquante milles, et nous apercevions la montagne appelée *Mouna Roa*. Au coucher du soleil nous étions près de l'île. Pendant la nuit nous louvoyâmes le long de la partie orientale, et nous naviguâmes vers le point septentrional dès que parut le jour. Le côté nord-est d'Owhyhée présente au navigateur un aspect pittoresque, mais peu séduisant. La terre, s'élevant d'une façon régulière et graduée, finit par

s'aller perdre dans les nuages. On dit que l'île n'est pas fertile de ce côté; mais, à en juger par les nombreuses colonnes de fumée que nous apercevions, elle doit être fort populeuse.

Comme Owhyhée ne présente pas de havre commode, j'avais résolu, aussitôt que j'aurais pu conclure marché avec le roi des îles Sandwich relativement aux provisions qui nous étaient nécessaires, de faire voile vers Woahou où, d'après des renseignemens qu'on m'avait donnés, je devais trouver un havre sûr. Il me fut permis de mettre ce projet à exécution dès le 24 novembre. Le 25 nous eûmes un calme tout le jour; nous pûmes voir distinctement les îles d'Owhyhée et de Mowée, qui l'une et l'autre présentent aux matelots un aspect majestueux par leur gigantesque élévation. Le 26 au point du jour nous approchâmes de l'île Ranai; dans la nuit précédente nous avions passé si près de l'île Tahoorowa que nous avions aperçu une multitude de feux le long de la côte; mais le vent faiblit alors de telle sorte que nous ne pûmes distinguer le point sud-ouest de Woahou que dans l'après-midi: le soir nous en étions encore distans de cinq milles. Comme je ne pouvais espérer d'atteindre le havre ce jour-là, je résolus de rester pendant la nuit dans le voisinage de la baie Wahititi que Vancouver nous a fait suffisamment con-

naître, et dans laquelle je comptais découvrir son nouveau havre.

Le 27 novembre, de grand matin, je gouvernai vers le point ouest de la baie. Nous passâmes devant le village de Wahititi, près duquel Vancouver jeta l'ancre dans une position très dangereuse, ne sachant pas qu'il était à proximité d'un havre très commode, et nous vîmes à l'aide de nos télescopes le village de Hana-Rura, non loin duquel se trouve le havre du même nom. Le 28 au point du jour nous tirâmes un coup de canon pour demander un pilote; et bientôt après le pilote arriva, accompagné de huit canots doubles, conduits chacun par seize ou vingt rameurs. La mer était parfaitement calme : nous retirâmes nos ancres, et les canots nous remorquèrent avec une telle vigueur que *le Rurick* eût fait trois milles à l'heure; mais il ne nous en fallut que la moitié d'une pour atteindre le havre, et nous mouillâmes à une portée de fusil de la côte, en face la forteresse, par huit brasses d'eau.

Le 14 décembre, après un agréable séjour dans l'île, nous en repartîmes à six heures du matin. A huit heures nous étions hors du havre; à midi nous avions déjà perdu de vue les hautes montagnes de Woahou.

D'après mes instructions, je devais passer les mois d'hiver dans le voisinage des îles de corail

imparfaitement connues pour y faire des découvertes. Je n'arrêtai pas d'avance un long plan de voyage, car je savais par expérience combien il est difficile de le suivre; il suffit de déterminer seulement les principaux points auxquels on veut toucher. Je résolus donc, après avoir quitté les îles Sandwich, de diriger ma route de manière à voir les deux petites îles découvertes en 1807 par la frégate *Cornwallis* qui se rendait des îles Sandwich à Canton. J'avais lieu de croire que leur situation n'avait pas été correctement établie, parce que le capitaine Krusenstern, en 1804, trois années avant qu'elles fussent découvertes, avait passé à l'endroit même où elles sont marquées sur la carte. Le nombre des oiseaux de mer qui entouraient son navire semblaient cependant indiquer le voisinage d'une terre. Quand j'aurais trouvé cette terre, je projetais de naviguer vers les îles Kutusoff et Suwaroff, dont les habitans possèdent de larges canots, ce qui paraît annoncer l'existence d'autres îles à proximité. J'espérais les découvrir ainsi et naviguer ensuite vers les Carolines.

§ 5.

Des îles Sandwich aux îles Radack.

Le 1er janvier 1817, nous étions par 10 degrés 10 minutes de latitude septentrionale; notre longitude était de 189 degrés 54 minutes. A quatre heures de l'après-midi, le vent fraîchit, et le matelot en vigie sur le grand mât signala terre au nord-nord-ouest, précisément dans la direction où nous naviguions. C'était une île basse, boisée, dont la longueur du nord au sud est de trois milles et la largeur de trois quarts de mille. Comme on ne connaît aucune île dans cet endroit, j'en conclus que c'était une découverte, et comme elle avait été aperçue pour la première fois le jour de l'an, je la nommai *île du Nouvel-An.* Le vent était si faible que nous ne pûmes, ce jour-là, l'examiner plus en détail. Une quantité innombrable de poissons se tenaient autour du *Rurick;* nous aperçûmes un moins grand nombre d'oiseaux, ce qui me fit penser que l'île était habitée.

Le 2, au lever du jour, nous en étions à cinq milles de distance nord-ouest sur la côte septentrionale, un très long récif s'étendait vers le nord: je gouvernai vers le sud, où la surface de l'eau était parfaitement unie et où par conséquent j'espérais pouvoir débarquer. La délicieuse verdure de l'île

présentait le plus ravissant spectacle, et les colonnes de fumée qui s'élevaient dans les airs avaient pour nous quelque chose de réjouissant. Nous n'étions plus éloignés de l'extrémité sud de l'île, quand nous aperçûmes, à notre grande surprise, sept canots, manœuvrés chacun par cinq ou six hommes, qui se dirigeaient droit vers nous. Leur construction était semblable à celle des canots que nous avions vus l'année précédente dans l'île de Kutusoff, seulement ils étaient moins grands et entièrement construits avec de très petites planches. Cette méthode de joindre les unes aux autres des planches étroites indique le manque de bois de charpente. L'inconvénient de ces embarcations est qu'il faut à tout moment jeter l'eau qui y pénètre : comme elles ne peuvent quitter l'île que par un calme parfait, elles n'ont ni mâts ni voiles. Les insulaires approchèrent, avec beaucoup de peine, à environ cent brasses du *Rurick*, et alors ils s'appuyèrent sur leurs rames pour l'examiner avec beaucoup d'attention. Leur extérieur était grave : nous ne remarquâmes chez eux aucun de ces cris et de ces mouvemens grotesques auxquels les sauvages ont coutume de s'abandonner à leur première entrevue avec des Européens : leur attention était fixée sur le vaisseau, qu'ils considéraient avec étonnement depuis le haut du grand mât jusqu'aux sabords. Nous ne les examinions pas avec moins de curiosité.

Tous ces sauvages me parurent grands et bien proportionnés. Leur corps, naturellement brun, paraissait noir à distance, parce qu'ils sont tatoués: ils ne font pas subir la même opération à leur figure. Un front élevé, un nez aquilin, des yeux noirs et brillans distinguent avantageusement les habitans de l'île du Nouvel-An de tous les insulaires de la mer du Sud. Ils frottent leurs longs cheveux noirs d'huile de coco, ils les attachent au-dessus du front, et les ornent de fleurs et de guirlandes de coquillages; ils portent autour du cou un collier de coquillages rouges. Leurs costumes étaient différens : les uns avaient deux belles nattes attachées autour du corps, d'autres portaient un ceinturon brodé, auquel étaient suspendues de longues franges en gazon qui leur tombaient jusqu'aux pieds et les couvraient entièrement. Leurs boucles d'oreilles nous étonnèrent beaucoup : elles n'ont pas moins de trois pouces de diamètre, dans lequel ils introduisent des feuilles roulées ensemble : d'autres avaient remplacé ces feuilles par des rouleaux en écaille de tortue. Chaque embarcation avait un commandant qu'il était facile de reconnaître, parce qu'il ne ramait pas et se contentait de donner des ordres. Il se tint toujours près de l'un des côtés de la barque, ses jambes ramassées sous lui, sur un siége élevé où il représentait avec une certaine dignité. Un de ces chefs, grand et bel homme, avec

une barbe épaisse, était plus tatoué que tous les autres; il tenait à la main une grande écaille de tortue à l'aide de laquelle il produisait fréquemment un bruit sourd et profond. J'ignore pour quel motif; mais je me rappelle avoir vu dans les îles Marquises de pareils instrumens dont on ne faisait usage qu'à la guerre.

Après leur avoir fait beaucoup de signes d'invitation et montré quelques morceaux de fer, ils consentirent à s'approcher du bâtiment; mais aucun ne se hasarda à venir à bord. De nombreux échanges ne tardèrent pas à se conclure : pour quelques petits morceaux de vieux cercles de fer, ils abandonnaient avec joie les produits les mieux travaillés et les plus beaux de leur industrie : le chef céda même sa belle écaille de tortue pour un bout de vieux fer qu'il cacha dans sa ceinture, après l'avoir considéré avec ravissement. Ils ne s'écartèrent en rien des règles de la probité la plus scrupuleuse; leur caractère me paraît aimable et enjoué. Leurs misérables armes, qui n'étaient que des lances grossièrement travaillées, prouvent que ce n'est point un peuple guerrier. Leurs autres ustensiles sont plus élégans que ceux que j'ai vus partout ailleurs; ils observent sur leurs personnes la plus exacte propreté. Leur île ne paraît produire que peu de fruits et d'autres provisions; au moins, ils n'avaient apporté que quelques grains de pandanus

qu'ils ne cessaient de mâcher. Ils nous parurent, autant du moins qu'il est permis d'en juger d'après la connaissance fortuite que nous avions faite avec ces derniers, appartenir à la même race que les habitans de l'île de Kutusoff.

Comme aucune brise n'agitait la mer, nous pûmes faire des observations parfaitement exactes. Nous trouvâmes, pour la latitude du milieu de l'île, 10 degrés 8 minutes 27 secondes nord, et pour la longitude, en ayant égard aux dernières distances lunaires, 189 degrés 4 minutes 46 secondes. Je profitai du calme pour envoyer le lieutenant Schischmareff, afin de tenter, s'il était possible, d'opérer un débarquement.

Voici le compte que le lieutenant Schischmareff me rendit sur le mauvais succès de cette tentative:

« Quand les insulaires qui entouraient dans leurs canots *le Rurick* s'aperçurent que nous ramions vers l'île, ils se mirent aussitôt à notre suite; nous approchâmes d'un endroit qui nous parut favorable pour y débarquer; le ressac n'était pas violent, et nous aurions mis pied à terre si les insulaires ne s'y étaient pas opposés. Ils s'assemblèrent en grand nombre sur le rivage, armés de lances dont la pointe était barbelée et acérée : d'autres entouraient nos barques avec les leurs ; je me décidai, en conséquence, à essayer de trafiquer avec

eux, en demeurant dans mon canot tout près du rivage. Ils se jetèrent en foule à la mer, nagèrent vers nous et nous apportèrent des nattes, des colliers de coquillages, des fruits de coco, des grains de pandanus, de l'eau fraîche dans des coquilles de coco. Le nombre des nageurs ne cessait de s'accroître, et les barques formaient un cercle qui nous enveloppait de toutes parts; mais nous n'en laissions aucune nous approcher de trop près. Ils commencèrent à devenir audacieux jusqu'à l'impudence, et ils nous offrirent des noix de coco remplies d'eau de mer : un vieillard voulait absolument entrer dans l'embarcation ou j'étais assis. Je le frappai sur les doigts et le menaçai de mon sabre; mais comme il ne se désistait point de son entreprise, je lui en appliquai un coup, avec le plat, sur la tête : il se décida alors à me laisser en paix et regagna la rive en nageant. Un autre vieillard prétendit s'emparer du gouvernail de la barque; le pilote en fut si courroucé qu'il aurait cassé la tête à l'insolent d'un coup de pistolet, si les personnes qui se trouvaient à bord ne l'en eussent empêché, et pour prévenir de fâcheux accidens, je me décidai à revenir à bord. L'île me parut entourée de récifs de corail rouge : à l'endroit où nous étions, l'eau n'avait pas plus d'un pied de profondeur; immédiatement au bas du récif, sa profondeur est de cinq brasses. Les insulaires s'étaient

réunis sur ce récif, et, pour cette raison, nous n'aurions pu débarquer sans danger. Il n'y avait pas moins de quatre-vingts barques autour de nous. Aucune n'était montée par plus de six hommes, quelques-unes l'étaient seulement par un ou deux; toutes étaient sans mâts. Le nombre des insulaires tant sur le rivage que dans les barques était d'environ deux cents: nous n'aperçûmes parmi eux que très peu de femmes et point d'enfans. L'île est extrêmement boisée; nous y remarquâmes beaucoup de pandanus, mais un petit nombre de cocotiers, d'une taille fort médiocre. Tous les insulaires étaient tatoués comme ceux qui étaient venus autour du bâtiment, et avaient comme eux des feuilles roulées, suspendues aux oreilles.»

Nous regardâmes comme un heureux présage d'avoir fait une découverte le premier jour de l'année, et nous en conçûmes autant de joie que d'espérance. Je renonçai à mon projet de me diriger vers l'île de Kutusoff, et pensant qu'il existait probablement quelque autre île dans le voisinage de celle du Nouvel-An, je gouvernai vers le sud-ouest pour me rendre de nouveau dans le parallèle du 10e, et diriger ensuite ma course vers l'ouest.

Le 4 janvier, il était environ midi quand nous entendîmes annoncer du grand mât la nouvelle

réjouissante que la terre était en vue, au sud-ouest. A une heure on pouvait déjà distinguer de dessus le pont, à la distance de six milles, une chaîne de petites îles boisées, jointes entre elles par des récifs : elles s'étendaient aussi loin que pouvaient se porter nos regards, et dès lors j'en comptai plus de vingt. A quatre heures nous atteignîmes l'extrémité occidentale du groupe. Là finissaient les îles, mais un long récif qui s'élevait un peu au-dessus de l'eau se prolongeait dans la direction du sud ouest. Espérant découvrir un passage entre les récifs, j'en approchai et les côtoyai à la distance de deux cents brasses. Les marins savent que rien n'est plus périlleux qu'une telle entreprise. Enfin, à notre grande joie, nous découvrîmes deux passages, et quoiqu'ils fussent fort étroits, nous conçûmes l'espérance de pouvoir y faire passer *le Rurick*. Cette découverte si importante, non-seulement pour nous, mais pour tous les navigateurs, nous aurait échappé si nous ne nous fussions approchés du récif à la portée du pistolet.

Le lendemain, 5 janvier, j'envoyai le lieutenant Schischmareff pour explorer celui des deux passages qui était le plus au nord. Il le trouva très profond, mais il reconnut qu'il serait impossible d'y engager le bâtiment, parce qu'il n'avait dans sa plus grande largeur que cinquante pieds, qu'il formait des détours continuels, et en outre que

l'entrée était dans une telle direction que le vent soufflait toujours de manière à en éloigner les navires. Restait à explorer le second passage qui était quatre milles plus au sud. Nous y arrivâmes vers le midi, et nous nous arrêtâmes avec *le Rurick* à deux cents brasses de son entrée. Nous vîmes le lieutenant Schischmareff pénétrer heureusement au milieu des rochers : il nous fit savoir par signes que le canal, dans l'endroit où il se trouvait, avait cent brasses de profondeur, et vingt-six de l'autre côté des récifs; sa largeur, dans la partie la plus resserrée, était de cent vingt-trois brasses.

Cette nouvelle me causa la plus vive satisfaction. Je pouvais enfin me flatter de passer avec *le Rurick* et de faire une importante découverte. Je me déterminai à m'exposer aux plus grands périls, plutôt que de renoncer à pénétrer dans cette chaîne d'îles. Je n'oublierai pas de dire qu'il s'est formé sur la rive du canal, à l'est, une petite île de sable qui ne peut manquer de s'étendre et de prendre la forme des autres îles lorsqu'elle sera couverte de végétation.

Le 6 janvier 1816, aussitôt que le soleil parut sur l'horizon, nous nous dirigeâmes vers l'entrée du canal, et favorisés par le vent, nous nous y engageâmes avec toutes nos voiles déployées. A neuf heures et quelques minutes nous étions au milieu du canal. Un morne silence régnait à bord du *Ru-*

rick. Nous entendions à droite et à gauche le mugissement des brisans : chacun était à son poste. Enfin le matelot en vigie au grand mât nous cria que nous étions hors de danger ; là, l'eau commençait à prendre une teinte plus foncée. En effet, *le Rurick* voguait sur une nappe d'eau unie comme une glace ; les récifs étaient derrière nous : nous nous félicitâmes mutuellement du succès de notre périlleuse entreprise, et nous contemplions d'avance avec délice les îles que nous espérions bientôt atteindre.

Le courant, extrêmement rapide dans la partie la plus resserrée du canal, nous avait promptement poussés hors de danger, car il ne s'était pas écoulé quinze minutes depuis le moment où nous avions pénétré dans le canal. Nous lui donnâmes le nom de *détroit du Rurick*.

Le vent nous permit de nous diriger vers l'île située le plus à l'ouest ; en considérant la quatrième en allant de l'ouest à l'est[1], nous y distinguâmes des colonnes de fumée, et à l'aide du télescope, nous y aperçûmes aussi des figures humaines; cette vue rehaussa encore à nos yeux le prix du triomphe que nous avions obtenu en pénétrant dans ce lieu. Quel que fût notre désir de faire connaissance avec les habitans de cette nouvelle terre, nous na-

[1] Pour éviter les méprises je compterai toujours les îles de l'ouest à l'est.

viguâmes lentement et avec précaution, et nous jetâmes fréquemment la sonde de peur d'engraver le navire sur quelque banc de sable.

Le fond étant souvent d'un beau sable de corail, nous en conçûmes l'espérance que nous trouverions quelque bon ancrage dans le voisinage de l'île. Le lieutenant Schischmareff, qui nous avait précédés dans la chaloupe, nous informa par un signal qu'il avait trouvé dix brasses d'eau sur un bon fond de sable : nous dirigeâmes vers cet endroit, et nous y jetâmes l'ancre.

Nos naturalistes, qui avaient fait une excursion dans la troisième île, revinrent le soir avec une collection de plantes et de coquillages, et enchantés du succès de leur expédition. A trois heures de l'après-midi nous avions vu une barque sous voile, venant de l'est; elle aborda à la quatrième île, y débarqua quelque chose et se dirigea ensuite vers nous. Par la largeur de la voile et l'habileté des manœuvres, elle ressemblait parfaitement à celles des îles de Kutusoff. Cette barque approcha de cinquante brasses du *Rurick*, la voile fut amenée, un vieillard placé sur la poupe, probablement le commandant, nous montra des fruits, en parlant beaucoup. Le mot, *aidara*, qu'il répétait à chaque instant, nous fit ressouvenir de l'île du Nouvel-An, où nous l'avions aussi entendu prononcer.

Nous ne pûmes réussir à attirer les naturels

plus près de nous; ils se tinrent, avec une affectation marquée, à une certaine distance; ils considéraient *le Rurick* avec tous les signes de la plus vive curiosité, mais ils ne faisaient aucune attention à nous. J'envoyai vers eux une petite embarcation : mais à peine la virent-ils mettre à la mer qu'ils se retirèrent; quand elle les eut atteints, ils parurent saisis de terreur à son approche, et y jetèrent des fruits de l'arbre à pain, du pandanus et des cocos. Cependant, quelques morceaux de fer qu'on leur montra calmèrent leur effroi, et ils les acceptèrent avec empressement. Ils se mirent à nous parler beaucoup, mais impossible de les comprendre : à la fin, ils nous quittèrent, se dirigeant vers la quatrième île, où ils nous invitèrent par signes à les suivre. Cette première entrevue nous fit penser que nous avions affaire à un peuple bien doux. Leur manière de se tatouer et de s'habiller ressemble à ce que nous avions vu dans l'île du Nouvel-An : il est probable qu'eux et les habitans de cette île appartiennent à la même race.

Le 7 janvier, dans la matinée, nos nouvelles connaissances firent dans leur barque toutes sortes d'évolutions autour du *Rurick*. Ils étaient parés de guirlandes de fleurs, et en très grande toilette. J'envoyai le lieutenant Schischmareff à la quatrième île, afin de chercher à gagner la confiance de ces sauvages que l'on ne pouvait décider à venir à

bord. Aussitôt que le vieillard vit l'embarcation prendre cette direction, il n'hésita pas un moment et se mit à la suite, en faisant éclater la plus vive satisfaction. Nous aperçûmes les deux barques aborder : le lieutenant Schischmareff me rendit compte ainsi de ce qui se passa dans cette occasion :

« Conformément à vos ordres, je me suis rendu à l'île du Bouc. Je gouvernai vers la pointe qui me parut le plus favorable à un débarquement; les naturels y étaient rassemblés dans leurs canots.

« En mettant pied à terre, je remarquai diverses troupes d'habitans qui sortaient de leurs huttes et prenaient leur course vers le bois. J'avais débarqué près d'une hutte; mais je n'y trouvai personne. J'attendis alors l'arrivée des sauvages qui, n'ayant pu débarquer au même endroit que nous, étaient descendus un quart de mille plus bas. Je laissai tout mon monde dans la chaloupe et je m'avançai seul à leur rencontre : six hommes sortirent de la barque : quelques-uns des fugitifs vinrent se joindre à eux; mais bientôt ils prirent leur course vers le bois avec trois des nouveaux débarqués. Les autres vinrent à moi. Quelle était la cause de cette conduite? était-ce la crainte, ou me tendait-on un piége? En tout cas, j'étais peu alarmé, car j'avais deux pistolets sur moi, et mes hommes bien armés n'étaient pas loin.

« A peine furent-ils approchés que j'aperçus qu'ils

n'étaient point armés et que tous semblaient fort effrayés de ma présence. Ils se tinrent à vingt pas de distance : un vieillard tenait à la main quelque chose de blanc, placé sur des feuilles qu'il semblait vouloir m'offrir, mais il ne pouvait se décider à venir plus près. Il cassa alors un rameau à un arbre voisin; j'en fis autant et je marchai à lui. Le vieillard fit d'abord quelques pas en arrière, il me présenta son offrande, répétant toujours le mot *aidara*. J'acceptai son présent, et quoique j'en ignorasse le sens, je dis comme lui *aidara*. J'ai appris depuis que *aidara* veut dire *ami*. Une femme qui l'accompagnait, et qui probablement était la sienne, me donna alors une branche de pandanus.

« La troisième personne, jeune homme d'environ vingt ans, qui n'avait rien à me donner, m'offrit son propre collier, dont j'ornai mon chapeau. Le vieillard détacha alors un bouquet de fleurs qui parait sa tête et l'attacha à la mienne. Cet échange sembla leur inspirer du courage, et nous allâmes tous ensemble vers les habitations, où nous fûmes rejoints par M. Camillo, notre naturaliste, auquel ils offrirent, à son tour, un bouquet et un collier. J'avais apporté du fer pour leur témoigner ma reconnaissance de leur présent. Les fugitifs ne tardèrent pas à revenir des bois : je leur offris aussi des morceaux de fer. Ils en témoignèrent la plus vive satisfaction ; ils firent éclater leurs transports

de gratitude par des exclamations et les gestes les plus affectueux. Nous étions alors entourés par toute la population de l'île, qui se montait à trente personnes environ. Ils paraissaient francs et bienveillans, mais toujours un peu inquiets. Aucun n'était armé. Les femmes étaient vêtues de nattes depuis les hanches jusqu'aux pieds. Elles étaient toutes un peu brunes, mais sveltes et bien proportionnées. Les hommes et les femmes étaient remarquables par leur propreté. Les premiers étaient peints en différens endroits d'une couleur bleu foncé; les secondes avaient un peu de la même couleur sur le cou et le sein. Les uns et les autres avaient des feuilles roulées dans leurs pendans d'oreilles; ils portaient autour du cou une guirlande de coquillages, et des bouquets de fleurs sur la tête. Ils offrent de grandes analogies avec les naturels de l'île du Nouvel-An : tout dans leur extérieur exprime la bienveillance et la cordialité. Notre naturaliste donna au chef des graines de melon d'eau et lui enseigna la manière de les planter. Je leur demandai, comme je pus, où ils se procuraient l'eau que je voyais chez eux dans des noix de coco. Ils finirent par me comprendre et me conduisirent au milieu de l'île, dans un endroit où les pluies, descendant des terrains plus élevés, viennent se réunir dans une sorte d'étang. Nous allâmes ensuite sur le rivage, où nous vîmes quelques grands arbres qui

y avaient été jetés par la mer, et qui ressemblaient assez à nos rames. Étant retournés vers les huttes, le chef nous invita à entrer dans la sienne, qui consistait en un appentis soutenu par quatre perches. Dans l'intérieur, deux nattes étaient étendues par terre : on nous invita à nous y asseoir. Une femme enleva l'écorce d'un fruit de pandanus et l'écrasa avec une pierre; un homme en exprima le jus dans un coquillage. Quoique tout cela se fît à la main, c'était toujours avec la plus grande propreté; et quelque chose étant tombé dans ce breuvage au moment où il me le présentait, il me fit signe de ne pas le retirer avec mon doigt, mais avec un petit morceau de bois. Pendant ce temps-là, on traitait nos marins dans une autre hutte. Je fis présent au vieillard de deux couteaux et de quelques morceaux de fer. M. Chamisso, notre naturaliste, lui donna quelques instrumens de pêche. Nous les engageâmes à venir visiter notre bâtiment, et en général ils parurent fort contens de nous. Nous avions fait entièrement connaissance, et le mot *aidara* fut bien souvent échangé entre nous. Nos amis nous accompagnèrent jusqu'au rivage, où ils nous aidèrent à mettre notre barque à flot. »

Le petit nombre d'habitans que M. Schischmareff avait trouvés dans l'île me fit conjecturer qu'ils ont leur résidence ordinaire autre part, et qu'ils viennent seulement de temps en temps visiter cette

île. On me rapporta un pain d'une matière blanche semblable à la craie, dont je n'appris l'usage que quand j'eus fait plus ample connaissance avec les sauvages. Ces îles produisent une plante que les naturels appellent *mogomuck :* sa racine, qui ressemble à nos pommes de terre, se fait sécher au soleil, et on la réduit ensuite en poudre; il en résulte une belle farine dont on fait des pains, et qui sous cette forme se conservent long-temps sans se gâter. Quand on veut en faire usage, on brise un morceau de ce pain, on le met avec de l'eau dans un coco et on le fait bouillir jusqu'à ce qu'on obtienne une bouillie épaisse : le goût n'en est pas désagréable et a beaucoup d'analogie avec celui de nos pommes de terre. La plante dont je parle est très abondante dans toutes ces îles.

Le 8 janvier, de bon matin, nous aperçûmes nos amis faisant voile vers l'est; ils ne tardèrent pas à disparaître dans cette direction. Ils allaient probablement aux îles voisines porter la nouvelle de l'arrivée d'un grand navire avec des hommes blancs. A midi j'allai dans l'île, espérant y trouver quelques habitans : mais tous étaient partis. Je le regrettai d'autant plus que j'avais apporté avec moi des présens qui devaient leur être bien utiles : six boucs et six chèvres, un coq et une poule, et diverses graines. Les quadrupèdes reçurent leur liberté et prirent possession d'une prairie verdoyante avec

un empressement bien naturel après les privations d'une longue traversée, et le coq alla s'établir sur le sommet d'une hutte près de laquelle nous avions débarqué.

Une observation rapide suffit pour nous convaincre que cette île, comme toutes les autres, était formée de fragmens de corail. Elle est couverte en beaucoup d'endroits d'une forêt impénétrable. Le pandanus, qui répand au loin une agréable odeur, est l'arbre qu'on y rencontre le plus communément. L'arbre à pain, aussi remarquable dans cette île par l'épaisseur de ses rameaux que par sa prodigieuse élévation, y abonde aussi. Le cocotier y est rare : cependant nous vîmes quelques arbres de cette espèce récemment plantés. En fait d'animaux, nous ne vîmes que des rats d'une taille ordinaire et des lézards si peu farouches qu'ils s'approchaient de nous sans la moindre crainte. Quand nous quittâmes l'île, le troupeau de boucs et de chèvres et le coq et la poule occupaient les places respectives dont ils s'étaient emparés au moment de leur mise en liberté. Je donnai à l'île le nom d'*Ile du Bouc*[1], et à l'endroit où nous avions jeté l'ancre celui de *port Dimanche*, parce que nous y avions passé le jour du sabbat, selon le vieux style.

Le 14 janvier, dans la matinée, nous vîmes une barque venant de l'est, sous voile, qui aborda à

[1] Goat's-island.

l'île du Bouc. C'était la seconde qui en faisait autant : je me crus autorisé par-là à ne plus douter que la résidence de ces sauvages était dans la partie orientale de ce groupe d'îles. Un matelot que j'avais envoyé dans l'île m'annonça à son retour qu'il y avait trouvé des étrangers ; qu'on l'avait traité avec du poisson bouilli et des fruits de l'arbre à pain cuits. Les femmes avaient chanté et dansé devant lui. Ainsi chaque nouvelle entrevue que nous avions avec les sauvages témoignait de leur douceur et de leur bon naturel. Les boucs étaient pour eux un grand sujet d'effroi : un d'eux leur causa ce jour-là une vive alarme. Au moment où le matelot avançait vers les huttes, le vieillard lui apporta un bouquet en signe de paix : le bouc se précipita dans le même instant vers sa nouvelle connaissance et fit tomber le bouquet de la main du sauvage épouvanté ; celui-ci et tous ses compagnons, non moins effrayés, s'enfuirent en jetant de grands cris. Le matelot eut toutes les peines imaginables à les ramener à leurs habitations après avoir chassé les boucs dans les buissons.

A une heure après midi je quittai *le Rurick*, accompagné des savans de l'expédition, du lieutenant Schischmareff et de quelques matelots : nous étions en tout dix-neuf personnes dans deux canots bien armés, avec des provisions pour cinq jours. A trois heures nous abordâmes à la cinquième île, où j'a-

vais dessein de passer la nuit, afin de continuer le lendemain, au point du jour, notre voyage vers l'est.

Je dressai ma tente sur une pelouse verdoyante, à l'ombre d'un pandanus, et pendant qu'on allumait le feu pour faire le thé, je me mis à parcourir l'île, mon fusil sur l'épaule. Nos naturalistes s'occupaient de leur côté à examiner les diverses espèces de corail. J'eus bientôt traversé l'île dans toutes les directions, car elle n'a pas plus d'un mille de circonférence. L'intérieur consiste en un bloc de rochers de corail morts, recouverts d'une couche de terre végétale qui n'a nulle part plus de trois pouces de profondeur, tandis que dans beaucoup d'endroits de l'île du Bouc elle a jusqu'à trois pieds. Cette différence prouve combien cette petite île s'est élevée plus récemment au-dessus de la mer; et en examinant toute la chaîne, nous eûmes occasion de reconnaître la vérité de cette observation, que les petites îles sont bien en arrière des grandes, que la végétation y est plus pauvre parce qu'elles manquent de terre, qui ne se forme que dans une longue suite d'années par l'agglomération des feuilles qui se pourissent.

Le lieu où je me trouvais me remplit d'étonnement, et j'admirai en silence la toute-puissance de Dieu, qui a donné à de si petits animaux le pouvoir de construire un tel ouvrage. Ma pensée était con-

fondue quand je songeais combien de milliers d'années devaient s'écouler avant qu'une pareille île sortît des abîmes sans fond de l'Océan et devînt visible à sa surface. A une autre époque, ces îles prendront un autre aspect; toutes se joindront et formeront une enceinte circulaire de terre habitable, dont un lac occupera le centre. Ces choses changeront encore, et comme ces insectes ne cessent point d'édifier tant qu'ils ne sont point arrivés à la hauteur de l'eau, un jour elle disparaîtra entièrement, et on ne verra plus en ce lieu qu'une grande île. On ne peut se défendre d'une singulière impression, en se promenant sur un sol vivant, quand sous vos pieds tout est mouvement et activité. Dans quel recoin de ce monde peut-on pénétrer sans y trouver des êtres vivans? Dans les régions les plus éloignées du nord, parmi les montagnes de glace, sous le soleil brûlant de l'équateur, au sein même de l'Océan, dans ces îles, monument d'un travail animé, partout vous retrouvez la vie.

Je visitai aussi la sixième île, dans laquelle je passai à la marée descendante, sans me mouiller les pieds; je la trouvai parfaitement semblable à la cinquième. Sur le rivage exposé à la pleine mer les vagues se brisent sur les récifs avec un horrible fracas; une poussière humide s'élève à plusieurs pieds dans les airs; d'énormes blocs de corail, que la violence des tempêtes a sans doute déta-

chés des récifs et jetés sur la côte, sont disposés çà et là; le rivage est parsemé de coquillages de diverses espèces et de fragmens de corail.

Le lendemain nous allions nous embarquer pour continuer notre voyage, lorsque le matelot qui était de garde signala deux barques, dont l'une était fort grande, venant de l'est. Je me déterminai à les attendre. Je donnai l'ordre qu'on tînt les armes prêtes. Seul, avec Schischmareff et les naturalistes, je restai sans armes, attendant sur le rivage avec la plus vive impatience. Les deux embarcations prirent bientôt terre à quelque distance. A la dextérité avec laquelle les canots furent mis sous le vent et les voiles carguées, nous reconnûmes des marins expérimentés. Leurs voiles consistaient en nattes artistement travaillées; la forme en était calculée avec tant d'art, que le moindre souffle de vent, de droite ou de gauche, ne pouvait manquer de les gonfler. Le grand canot, sur lequel nous comptâmes vingt-cinq hommes, avait trente pieds de long et une cabine à son arrière.

Quand ils eurent achevé leurs manœuvres, quatre d'entre eux se jetèrent à la mer et se mirent à nager vers nous. Celui d'entre eux qui guidait la marche portait un cornet en écaille; les autres le suivaient avec des cocos et des fruits de pandanus; ceux qui étaient restés derrière attendaient

en silence le succès de l'ambassade qui s'avançait avec beaucoup d'assurance. Le chef était un grand et bel homme, d'environ trente ans; ses cheveux noirs, élégamment noués sur le haut de la tête, étaient ornés d'une guirlande de fleurs blanches en forme de couronne. Il était tatoué autrement et beaucoup plus que les autres, ce qui lui donnait l'air d'un homme couvert d'une armure. Il s'avança vers moi d'un pas majestueux, et répétant plusieurs fois le mot *aidara*, il me présenta son cornet.

Ses compagnons déposèrent des fruits à mes pieds, et jetaient sur nous des regards qui exprimaient à la fois la crainte et la cordialité; mais ils tremblaient beaucoup, un surtout était en proie à des convulsions nerveuses. Nous fîmes de notre mieux pour rassurer l'ambassade, et nous y réussîmes assez bien. J'avais fait étendre un tapis rouge sur le rivage, j'invitai le chef à s'y asseoir; je me plaçai à côté de lui; le reste de la troupe se rangea en cercle autour de nous. Mon hôte prit séance d'un air très digne, à la manière des Asiatiques; bientôt il s'anima de plus en plus et me fit une foule de questions, me montrant tantôt le soleil, tantôt la mer, et quelquefois le ciel. Je compris qu'il désirait savoir si nous venions du ciel ou de la mer. Quand je lui eus fait comprendre que je n'entendais pas son langage, il en parut très

désappointé; mais il n'en continua pas moins à parler et plus vite et plus haut. Si un objet excitait particulièrement son attention, et que je parvinsse à lui en expliquer l'usage, il en exprimait son étonnement par un *oh!* retentissant et prolongé; ses compagnons, qui observaient d'ailleurs un silence absolu, le répétaient, et les canots leur répondaient par un troisième *oh!* semblable à un écho lointain. J'appellerai cet infatigable questionneur *Rarick*, c'était ainsi que l'appelaient les autres insulaires. Je fus charmé que son nom ne différât que par une lettre de celui du *Rurick*. Après m'être long-temps entretenu avec ce bon Rarick, et qu'il m'eut forcé à accepter plusieurs de ses ornemens, du plus élégant travail, j'envoyai chercher dans les canots quelques canifs, des ciseaux et du fer. A peine eurent-ils aperçu ce métal qu'ils firent entendre un long *oh!* Leurs yeux enflammés exprimaient le plus ardent désir de posséder ce trésor. *Möl! möl!* c'est ainsi qu'ils appellent le fer, sortit de toutes les bouches à la fois; un cri terrible partit des canots, et six hommes, ne pouvant résister à la tentation, se mirent à nager vers nous. Quand j'eus distribué mes présens à toute la troupe, à commencer par Rarick, un traité d'amitié fut conclu entre nous; les sauvages, moins craintifs, s'abandonnaient à la joie, et souvent nous embrassaient.

J'essayai de faire comprendre à Barick que j'avais l'intention d'aller vers l'est, où je supposais qu'était son habitation. Il m'entendit, et consentit à venir dans mon canot. Nous partîmes; mon hôte était assis à côté de moi. Ses compagnons mirent leur embarcation sous voile avec une admirable dextérité. Comme nous allions à la rame, nous étions obligés de nous tenir à quelque distance d'eux : quand Rarick se vit seul avec nous son courage l'abandonna. Vainement nous fîmes tous nos efforts pour dissiper son anxiété, qui d'un moment à l'autre semblait s'accroître. Une conversation animée s'engagea entre lui et l'embarcation où étaient ses compatriotes, et enfin, avant que nous ayons pu l'en empêcher, il s'élança dans la mer avec tous ses trésors, rejoignit son canot à la nage, et à peine y fut-il monté, que nous vîmes l'embarcation faire volte-face et se diriger vers l'île du Bouc.

Il était alors trois heures : nous fîmes diligence afin de visiter la neuvième île avant la venue de la nuit. A peine y fûmes-nous arrivés, que nous commençâmes à la parcourir dans toutes les directions, espérant découvrir des habitans; mais nous ne trouvâmes que leurs traces, ainsi que des huttes qu'ils avaient récemment abandonnées. Au milieu de l'île s'élevait une maison entièrement semblable à celle de l'île du Bouc, mais beaucoup plus grande; elle avait la forme d'une pagode chinoise. Nous la trou-

vâmes remplie d'ustensiles de toute espèce : des filets pour la pêche, des harpons, des lignes, des vases en bois de coco, et autres objets semblables, étaient là pêle-mêle. La situation de cette habitation en faisait d'ailleurs une agréable résidence, car elle était bâtie au centre d'une pelouse, entourée et ombragée par des arbres à pain, plantés si près les uns des autres qu'on ne pouvait y arriver que par un sentier étroit.

Cette petite île nous parut plus ancienne que celle du Bouc, à en juger par la richesse de la végétation et l'épaisseur de la terre végétale. Les cocotiers y sont fort rares; mais nous en vîmes un grand nombre de jeunes qui avaient été plantés récemment. Tout porte à croire que ces îles ne sont habitées que depuis fort peu de temps. Quand nous eûmes perdu l'espoir de trouver des habitans, nous nous établîmes sur une pelouse verdoyante. Les nuits sont, dans cet archipel, d'une beauté extraordinaire; elles ont cet avantage sur tous les autres pays chauds, qu'il n'y a pas de rosée, attendu que les îles de corail ne laissent échapper aucune exhalaison humide. Aussi pûmes-nous reposer et dormir sous la voûte des cieux, rafraîchis par le vent de mer qui souffle comme s'il n'était point intercepté par les hautes îles du voisinage [1].

[1] The nights are here uncommonly fine, and have the advant-

Nous continuâmes notre voyage le lendemain matin 16 janvier. Nous n'atteignîmes la treizième île que sur le midi, après avoir fait quatre milles à partir du point où nous avions passé la nuit. Cette île n'avait qu'un mille de circonférence et nous parut inhabitée, au moins nous n'y découvrîmes ni huttes ni réservoir pour conserver l'eau. Un récif, qui s'étend au sud, forme un petit port au sud-est.

Nous montâmes sur un rocher assez grand; vers le nord-est, à un demi-mille de distance, s'élevait une petite île, qui paraissait plus haute qu'aucune de celles que nous avions encore visitées.

Après dîner, les sentinelles m'avertirent qu'ils avaient vu un canot monté par trois hommes, venant de l'ouest, le long du récif. A l'aide du télescope, je reconnus Rarick et ses compagnons. Ils arrivèrent bientôt, sans armes, et parurent charmés de nous revoir. Mon ami était encore extrêmement causeur, et quoique dans le commencement je ne comprisse pas un seul des mots qu'il prononçait, à la fin son éloquence me fournit plusieurs expressions, que nous écrivîmes

age above those in other warm countries, that no dew falls, as the coral islands send forth no exhalations. You may repose at ease under the starry heavens, refreshed and cooled by the mild monsoon which blows here as it is not arrested by any high islands.

quand nous fûmes assurés d'en avoir saisi le sens. C'est ainsi que nous apprîmes qu'un homme s'appelle *manuan* et une femme *redgini ; tamon* est un chef : telle était l'autorité de Rarick sur tout ce groupe d'îles.

Ses investigations curieuses recommencèrent : mon fusil de chasse, dont je ne voulus pas lui faire connaître l'usage, l'occupait beaucoup ; nos habits étaient pour lui et ses compagnons un grand objet d'étonnement, et nos souliers excitèrent parmi eux un rire immodéré, surtout lorsqu'un d'entre eux, ayant essayé de marcher les pieds chaussés, tomba tout de son long. Mais rien n'égala leur surprise quand j'ôtai mon habit et que je découvris mon bras ; ils s'émerveillèrent de le trouver blanc, et répétèrent à plusieurs reprises leur *oh !* Rarick portait avec lui tous les présens que je lui avais donnés la veille, enveloppés dans des feuilles de pandanus. Il tenait toujours à la main un petit miroir, et s'y regardait à chaque instant, et ses compagnons, à qui il permettait quelquefois d'en faire autant, le saisissaient avec empressement pour se voir eux-mêmes, ce qui les amusait extrêmement.

A quatre heures nous nous embarquâmes ; je dirigeai ma course vers la haute île que j'avais vue au nord-est. Nous y arrivâmes au bout d'une heure ; mais nous fûmes long-temps avant de trouver un

endroit favorable pour débarquer, car elle est entourée de toutes parts par des récifs. Cette île est à peine recouverte de terre; elle est jonchée d'énormes îlots de corail, entassés au hasard les uns sur les autres, et qui semblent avoir été roulés sur le rivage, ce qu'il faut attribuer sans doute à quelque violente tempête du nord. Quoiqu'il s'y trouve bien peu de terre, de jeunes arbres commencent à s'élever au milieu des blocs de rochers; ils ressemblent pour la hauteur et l'épaisseur des branches à nos chênes, et ont presque le même feuillage. Un grand nombre d'oiseaux marins qui avaient établi leurs nids dans ces arbres firent entendre, en nous apercevant, un cri horrible.

Je renonçai à aller ce soir même visiter Rarick, que j'espérais retrouver à l'extrémité de ce groupe d'îles, et sans perdre de temps, je revins vers *le Rurick,* où j'abordai à la fin du jour, après avoir donné à la terre que nous venions de quitter le nom *d'îles des Oiseaux.*

Le 17 janvier fut consacré aux préparatifs de notre prochain voyage, et à résumer les observations que nous avions faites, afin de constater avec toute l'exactitude possible la latitude et la longitude du port Dimanche, où nous étions à l'ancre. Voici les résultats de ces observations :

Latitude, d'après les observations faites chaque jour, 9 degrés 32 minutes 36 secondes nord; lon-

gitude, d'après les distances lunaire et solaire, suivant les observations répétées pendant un grand nombre de jours, 190 degrés 6 minutes 50 secondes ouest.

Le 18 janvier nous étions sous voile à six heures du matin; à quatre heures, après une navigation qui ne fut ni sans danger, ni sans fatigue, nous étions en vue de la seizième île, qui forme l'extrémité nord de tout l'archipel. Nous jetâmes l'ancre. Cette île, qui est plus grande que celle du Bouc, présente un agréable spectacle par la magnificence de la végétation et la beauté de ses arbres, parmi lesquels on distingue un grand nombre de cocotiers. Nous aperçûmes beaucoup de huttes et quelques habitans qui se promenaient sur le rivage et semblaient admirer notre bâtiment; des barques faisaient voile au sud-est, d'autres en venaient, et il nous sembla que nous ne faisions que d'arriver dans la partie habitée de l'archipel. Une barque sous voile vint nous visiter: un compagnon de Rarick, que je reconnus aussitôt, me présenta quelques cocos, en répétant les mots de *Rarick, aidara, Totabu.* C'est ainsi que les sauvages défigurent mon nom de Kotzebue. Les savans de l'expédition allèrent visiter l'île: ils en revinrent le soir, charmés de l'accueil qu'on leur avait fait. Un vieillard présenta à M. Chamisso, en signe d'amitié, un mets composé de fruit de

l'arbre à pain écrasé et de graines de pandanus; le goût n'en était pas désagréable.

Nous apprîmes que les naturels appelaient cette île *Orned*, et une île en général *enns*.

J'allai à terre dans la soirée; mon ami de l'île du Bouc m'avait déjà annoncé comme le *tamon oa ellip*, c'est-à-dire le commandant de la grande barque. Tous les habitans vinrent sur le rivage à ma rencontre. Un vieillard à l'air vénérable, portant une longue barbe grise, que je reconnus à son extérieur pour le chef, me dit *aidara*, me présenta quelques cocos, et m'invita à entrer dans sa hutte, qui était voisine, et où des nattes élégantes étaient étendues par terre; on m'engagea à m'y asseoir. Le reste de la troupe, les hommes, quelques femmes fort jolies, avec des enfans sur les bras, formèrent un cercle autour de nous. Tout le monde me regardait avec la plus grande attention. Il régnait un profond silence quand il fut subitement interrompu; et tous les spectateurs, poussant de grands cris, s'enfuirent comme s'ils avaient vu un mauvais génie. Le vieillard seul resta tout tremblant à mes côtés. Ce tumulte avait été causé par un chien que j'avais amené de la côte de Chili; comme il ne me quittait jamais, il avait seul, sans qu'on le vît, laissé mon canot pour venir à moi; il avait été obligé de grimper sur l'épaule d'un des sauvages qui étaient assis côte à côte autour

de nous. Cette circonstance inattendue avait occasioné cette scène plaisante, qui devint encore plus comique quand le chien, ordinairement timide, mais encouragé par la poltronnerie de ses adversaires, les força par ses aboiemens à chercher un réfuge sur les arbres, où ils grimpèrent avec une agilité digne des singes. J'eus grand'peine à convaincre le vieillard que cet animal était inoffensif; il appela alors ses sujets qui se hasardèrent à approcher graduellement, les yeux constamment fixés sur l'objet de leur effroi dont le moindre mouvement les arrêtait. Comme ils ne connaissent d'autre quadrupède que le rat, qu'ils appellent *didirich*, ils nommèrent le chien *didirich ellip.*

Leur figure ne reprit l'expression du contentement que quand je renvoyai le mauvais génie dans le canot. Le vieillard me présenta des cocos et des gâteaux d'un goût très agréable préparés avec du jus de pandanus, qu'ils appellent *magan*. Je fis la distribution de mes présens : une grande hache et des couteaux ravirent le vieillard, qui n'avait jamais vu un si grand morceau de fer. Quand j'eus coupé avec la hache un morceau de bois, un long *oh!* retentit dans tout le cercle. Si mes couteaux et ma hache avaient causé grand plaisir aux hommes, j'en procurai encore plus aux femmes avec des chapelets et des miroirs; elles ne se lassaient pas d'admirer ces objets. Quand ils eurent bien regardé

chacun son trésor, tous reportèrent leur attention sur moi; mais il n'y eut que le vieillard qui osa me toucher. Il parla long-temps à ses sujets, qui l'écoutaient la bouche béante. Je fus encore obligé de découvrir mon bras, qu'ils touchèrent pour se convaincre que c'était de la peau et non une étoffe blanche. Je remarquai dans les premiers momens chez les femmes une sorte de modestie, à laquelle celles des autres îles de la mer du Sud sont entièrement étrangères. Leurs maris les engagèrent en vain à me toucher le bras : elles s'y refusèrent avec beaucoup de retenue. Je voulus leur procurer une surprise, et je plaçai une montre à l'oreille du vieillard. Il recula à ce bruit. Les autres l'écoutèrent successivement. Cela leur plut beaucoup; mais rien ne les étonna comme le mouvement de la grande aiguille. Quand j'eus fait sonner la répétition, cette conjuration magique les frappa d'épouvante; ils s'éloignèrent, et discutèrent long-temps et sérieusement sur cet important sujet jusqu'à ce que je les décidasse à revenir à l'aide de quelques présens. Je fis une promenade dans l'île accompagné de quelques sauvages, tandis que les autres marchaient devant moi pour m'indiquer le meilleur chemin.

Je n'avais pas pris d'armes, car je me savais en parfaite sécurité parmi ces enfans de la nature; qui pour m'amuser chantaient et dansaient devant moi.

Cette île me parut plus curieuse que celle où j'avais abordé précédemment. J'y vis des pandanus aussi remarquables par leur élévation que par l'épaisseur de leurs branches : les cocotiers y sont rares, et, en général, récemment plantés.

En passant près de l'un de ces arbres, je remarquai une pierre attachée à l'une de ses branches; j'en demandai la cause et on me répondit *tabui*, en me faisant entendre qu'il était défendu d'en manger les fruits.

Ce mot *tabui* a beaucoup de ressemblance avec le *tabou* des insulaires de la mer du Sud, et paraît avoir la même signification.

Sur le rivage nous rencontrâmes un tombeau d'une construction fort simple : il consistait dans un monument carré, bâti avec des pierres de corail. Il me parut que les habitans n'ont pas le droit d'y entrer. J'ai appris depuis que les chefs seuls y sont ensevelis, mais que tous les autres corps sont jetés à la mer.

Le 20 janvier 1816, nous mîmes à la voile de bonne heure. Après une heure de navigation favorable, nous vîmes une île au sud-est, qui surpassait en hauteur toutes les précédentes. A neuf heures nous jetâmes l'ancre à la distance d'environ un quart de mille. Ne sachant si l'individu que j'apercevais était Rarick, j'envoyai un de nos savans à terre afin d'obtenir des informations sur ce point. Il

ne tarda pas à revenir et m'annonça que Rarick, qu'il avait vu, se disposait à me faire une visite à bord. Dans cette île tout était parfaitement semblable à ce que nous avions vu dans celle d'Ormes, y compris la population qui, en hommes, femmes et enfans, s'élevait à soixante personnes.

Dans l'après-midi, une barque se dirigea vers nous; nous y reconnûmes Rarick, lequel de loin nous appelait *aidara*. Il était magnifiquement paré avec des fleurs et des guirlandes de coquillages; il portait autour du cou divers ornemens, et son corps était enveloppé d'une natte neuve. Il monta à bord sans hésiter, et deux de ses compagnons, encouragés par son exemple, l'imitèrent. J'essaierais vainement de décrire leur surprise.

Ils avaient l'air pétrifiés, et seraient demeurés immobiles si je n'avais pris Rarick par la main pour le faire avancer; il revint par degrés de son étonnement : on eût dit qu'il recouvrait la vie. Jamais je ne lui avais vu plus de curiosité, d'activité, d'enfantillage. Il courait d'un objet à l'autre, le saisissait des deux mains, en demandait l'usage et sans attendre la réponse passait sur-le-champ à un autre. Il gambadait sur le pont comme un insensé, riait quelquefois de toutes ses forces. Il comprimait son étonnement, tantôt en criant haut, tantôt par le mot encore plus expressif de *errio*, que j'entendis souvent prononcer en pareille occasion. Je l'invitai

à descendre à ma cabine; mais il y envoya prudemment ses compagnons, qui n'y descendirent qu'avec des précautions et une anxiété visible; mais à peine furent-ils entrés que leur étonnement fut sans bornes. Une foule d'objets leur causèrent un inconcevable ravissement, qu'ils exprimèrent par des acclamations réitérées de *errio! errio!* Rarick, qui les entendit, ne put se contenir plus long-temps; en un bond il fut avec nous, et son enthousiasme surpassa encore celui de ses compagnons. J'étais comme entouré par des enfans échappés, quoique la barbe grise de l'un d'eux témoignât qu'il était déjà vieux.

Je remarquerai à cette occasion que l'âge ne diminue en rien la gaîté enfantine de ces insulaires. J'en ai vu parmi eux tellement accablés par les infirmités de la vieillesse qu'ils pouvaient à peine se remuer, prendre part aux moindres amusemens avec toute la vivacité de l'enfance; jamais je n'en ai vu de malades.

La beauté de leur climat, leur régime alimentaire qui ne consiste qu'en fruits, sont sans doute la cause de cette circonstance si rare parmi nous. Peut-être le même motif fait-il que la taille de tous ces insulaires est aussi élevée qu'élégante; leurs os sont aussi délicats que ceux des femmes; leurs mains et leurs pieds sont d'une petitesse extraordinaire. Ils ne se livrent à aucun travail pénible:

leur seule occupation consiste à construire des canots; ils sont longs et étroits, d'un fort tirant d'eau, ce qui leur permet de naviguer contre le vent. Ces peuples sont doux et timides : cependant ils font quelquefois la guerre, puisqu'ils ont des lances armées à l'extrémité de dents de requin, et qui font certainement de dangereuses blessures.

Je reviens à Rarick et à ses compagnons. Au moment de partir, il m'invita à l'accompagner dans son canot; ce que j'acceptai pendant que nos savans nous suivaient dans une autre embarcation. Rarick me conduisit à son habitation, qui se distinguait de toutes les autres par son étendue. Il nous offrit un breuvage composé de pandanus qui avait un goût doux et agréable.

L'île a cinq milles de circonférence. La terre végétale y est abondante, le pandanus et l'arbre à pain sont fort nombreux. Ce dernier est bizarre, ses racines nues s'élevant de plusieurs pieds au-dessus du sol, de telle sorte que le tronc a l'air de se tenir sur ses jambes. Nous vîmes une grande quantité d'enfans, ce qui nous rendit encore plus inexplicable la rareté de la population : rareté qui, jointe à la date récente des plantations de cocos, montre que les habitans de ces îles n'y sont établis que depuis peu de temps.

Un de mes nouveaux amis, vieillard qui semblait rempli d'intelligence naturelle, me plut beau-

coup. *Lagediack*, nom que portait ce précieux interlocuteur, m'apprit plus de mots en cinq minutes que ses compagnons n'aurait pu le faire en plusieurs jours. Il m'instruisit aussi d'une foule de circonstances relatives à cette île qui, me dit-il, s'appelle *Otdia*, nom qui s'étend à tout cet archipel. Grâce à ses leçons, je fis des progrès rapides dans la langue de ces insulaires, qui est d'autant plus facile qu'elle est entièrement dépourvue de particules conjonctives. Ainsi j'invitai mon nouvel ami à me visiter le lendemain à bord en lui disant: *ildiu, Lagediack, waedack oa*, c'est-à-dire, demain, Lagediack, venir bâtiment. A quoi il me répondit: *inga*, volontiers. Je me déterminai à passer ici quelques jours, tant pour faire plus ample connaissance avec les usages et la langue de ce peuple remarquable, que pour explorer à l'aide d'embarcations la partie méridionale de l'archipel.

Le 21 nous fûmes visités par deux barques, dont l'une contenait Rarick et sa suite, et l'autre le chef d'*Egmedio*, petite île au sud d'*Otdia*, remarquable par un bouquet de vieux cocotiers qui occupent le milieu de l'île et s'élèvent beaucoup plus haut que tous les autres arbres. *Egmedio*, ou *l'île de l'Oiseau*, et une autre au sud de l'endroit où nous étions à l'ancre, sont les trois points principaux qui s'offrent au navigateur quand il arrive dans la partie sud du groupe.

Rarick me présenta le chef de l'île d'Egmedio, qui se nommait *Langin*. Il était âgé d'environ trente-six ans, d'une taille ordinaire et particulièrement élégante. Tout son corps était tatoué, ses vêtemens disposés avec goût, ses manières réservées; mais je le trouvai ridiculement timide. Mon ami Lagediack, suivant sa promesse, avait accompagné Rarick, qui cette fois eut le courage d'examiner avec moins d'effroi les différens quadrupèdes que nous avions à bord. Quant au timide Langin, il ne put se décider à en approcher de si près; il grimpa le long des cordages jusqu'au haut du mât, et ce fut de cette position élevée qu'il les considéra.

Après avoir fait à mes visiteurs des présens qu'ils reçurent avec la plus vive satisfaction, je fis asseoir à côté de moi Lagediack, dont je cultivais avec grand soin la précieuse amitié, et appelant à mon aide tout ce que je savais de sa langue, je lui demandai si, outre ce groupe d'îles, il en connaissait quelques autres. Mes paroles et ma pantomime furent long-temps également inutiles; enfin il me comprit et tendit la main vers le sud, en disant: *inga eni sef, sef*, c'est-à-dire, oui, îles là, là. Je fis mon possible pour expliquer à Lagediack que je désirais qu'il dessinât tout le groupe des îles Otdia. Il prit un pinceau, dessina le groupe en forme de cercle, autour duquel il marqua cinq canots qu'il appela *tier*, indiquant ensuite la direction de

la haute île au sud-ouest; il dit : *ef, ef, ruo tier,* ici deux passages. Cette nouvelle me réjouit d'autant plus que nous ne serions point forcés de reprendre le même chemin, et que peut-être nous rencontrerions plus près de nous un passage plus convenable et plus sûr que celui du Rurick. J'invitai alors Lagediack à dessiner le second groupe d'îles qu'il appelait *Enegup.* Il traça encore un cercle de ces îles entrecoupées de plusieurs canaux, et me montrant l'est, il me donna à comprendre qu'en partant au lever du soleil nous y serions arrivés à son coucher. D'après sa description c'était à peu de distance d'*Otdia*, et je ne doutai point de réussir facilement dans cette découverte. Il ajouta que le pandanus ou *bob*, l'arbre à pain ou *mia*, le cocotier ou *ni*, se trouvaient à Enegup; quant à la population, il m'en donna une triste idée, en me disant qu'elle ne se composait que d'un vieillard et de trois femmes.

Ayant formé le projet d'établir à Otdia un jardin où je sèmerais en présence des naturels des grains des îles Sandwich, je me rendis à terre, accompagné d'un de nos savans, M. Chamisso, pour choisir un terrain propre à cette destination; près de l'habitation de Rarick, nous trouvâmes un champ nu, voisin d'un réservoir d'eau, qui nous sembla réunir les conditions désirables. La terre en était excellente; je résolus de nous mettre à l'ouvrage le lendemain.

Le 22 après dîner j'allai à terre, emmenant avec moi plusieurs matelots armés de pioches, de manière à ce que le nouveau jardin fût promptement achevé. Rarick, Lagediack et beaucoup d'autres habitans nous regardaient avec curiosité : mais ils ne commencèrent à comprendre mon intention qu'au moment où, la terre étant convenablement préparée, nous produisîmes nos graines. Pendant que quelques matelots achevaient de parer la terre, d'autres creusaient un fossé : opération dans laquelle Lagediack les assista sans qu'on le lui eût demandé. Par degrés, tous les habitans d'Otdia s'étaient réunis autour de nous; rien ne les préoccupait davantage que le fossé dont ces heureux insulaires ignoraient l'usage. Lorsqu'une partie du jardin fut achevée et que nous y eûmes semé quelques grains, nous fîmes entendre à Lagediack que ces plantes produiraient des fruits bons à manger, et son exclamation de joie nous prouva qu'il nous avait compris. Il expliqua à haute voix à ses concitoyens notre intention. Tous écoutèrent avec le plus vif intérêt sa longue harangue, et quand il eut achevé l'enthousiasme fut général. Nous dîmes à Lagediack qu'il n'appartenait qu'à lui et à Rarick, et que le fossé avait pour but d'en interdire l'entrée à tout autre. Il en donna immédiatement connaissance à ses compatriotes et parut très honoré de cette distinction. Il fit deux paquets de feuilles de panda-

nus, ce qui était sa marque et celle de Rarick, et il les plaça sur le revers du fossé pour indiquer le nom des propriétaires. Nous avions apporté à terre les ustensiles nécessaires pour faire le thé, et notre travail achevé, nous nous rendîmes à la hutte de Rarick, où la bouilloire était déjà sur le feu, entourée d'un cercle d'insulaires qui regardaient l'eau bouillir et la prenaient pour un animal vivant. Quand nous commençâmes à faire le thé, ce furent des conversations et des rires sans fin; ils observaient attentivement tous nos mouvemens. Le thé fait, leur curiosité fut au comble quand ils nous le virent boire. J'en présentai à Rarick une tasse bien sucrée, qu'il ne se décida à approcher de ses lèvres qu'après toutes sortes d'exhortations. Malheureusement le thé était très chaud, il lui brûla la bouche, et je n'eus que le temps de saisir ma tasse qu'il allait jeter; l'effroi se communiqua comme par un mouvement électrique, et tous allaient prendre la fuite. A la fin Rarick consentit à goûter une seconde fois le thé, et quand il en eut trouvé le goût agréable, tous en demandèrent et exprimèrent par de bruyantes exclamations qu'il était fort de leur goût. Ils aimaient beaucoup le prendre en mangeant des biscuits; mais le sucre eut la palme. Tous les insulaires sont grands amateurs de friandises. Leur principale nourriture, qui consiste dans les fruits très doux du pandanus, est probablement

le motif pour lequel même les enfans de dix ans ont de mauvaises dents, et qu'ils les perdent toutes avant d'avoir atteint l'âge viril. C'était la première fois que les insulaires avaient bien voulu goûter de nos alimens, preuve éclatante des progrès que nous faisions dans leur confiance. Malheureusement leur inclination au vol se manifesta en même temps : ce fut Rarick lui-même qui donna le premier ce mauvais exemple. L'éclat des cuillères en argent éblouit tellement ses yeux qu'il essaya d'en cacher une sous ses habits; mais nous l'observions et nous l'arrêtâmes par un avertissement amical. Un gobelet de cuivre dont les matelots faisaient usage pour boire de l'eau fut perdu, et après de longues recherches on le trouva soigneusement caché dans les broussailles. Comme jusque-là nous n'avions rien perdu, j'avais cru ce vice étranger à ces insulaires. Ma surprise n'en fut que plus désagréable. J'exprimai mon mécontentement à ceux qui étaient présens, et j'ordonnai à mes hommes d'être à l'avenir plus soigneux, de manière à ce que mes amis ne fussent pas induits en tentation.

Nous allâmes à terre dans l'après-midi du 23 janvier, avec l'intention d'achever le jardin; nous fûmes consternés à la première vue du ravage que les rats y avaient fait : notre présence même ne les interrompait point, ils continuaient les uns à dévorer les semences, et les autres à emporter leur

butin. Je fis comprendre à Lagediack que le jardin serait complétement détruit si l'on n'y plaçait des sentinelles, et les voleurs furent chassés sur-le-champ avec des pierres et des bâtons. Nous réparâmes le dommage qu'ils avaient fait, et nous plantâmes dans l'autre portion du terrain des melons d'eau, du maïs, des pois, des fèves, des limons et des pommes de terre.

Après avoir terminé ce travail, qui, je l'espère, ne sera pas sans un heureux résultat, nous retournâmes à bord avec la conscience d'avoir fait une chose utile, et déjà récompensés de notre peine par la reconnaissance des insulaires qui s'attachaient à nous de plus en plus.

La nourriture des habitans de cet archipel ne consiste, à cette époque de l'année, qu'en fruits de pandanus, et ils considèrent les noix de coco, qui y sont fort rares, comme des friandises; mais le pandanus ne contenant que peu de substance nutritive et n'y étant pas très commun, on se fait aisément une idée de la frugalité de leur régime, régime qui du reste paraît leur convenir, car ils jouissent d'une parfaite santé et ils atteignent un âge fort avancé.

Si la population venait à tripler, il en résulterait une famine, et nous pouvons espérer que nos semences fourniront les moyens de la prévenir.

Il est à remarquer qu'ils négligent entièrement

la pêche. Pendant mon séjour, nous avons vu quelquefois seulement les insulaires sur les récifs, s'occupant à prendre une espèce de petit poisson. Un coq et une poule, les dernières richesses de notre volière, furent donnés à Lagediack, et sa joie nous dédommagea de cette perte regrettable pour notre ordinaire.

Le 24 on établit la forge sur le rivage, un certain nombre d'objets en fer ayant besoin d'être réparés. La nouveauté du spectacle attira d'abord tous les habitans; mais lorsque les soufflets furent mis en mouvement, que les charbons s'enflammèrent et que le fer, battu sur l'enclume, lança des étincelles flamboyantes, les hommes prirent leurs femmes par la main, les femmes leurs enfans, et tous disparurent. Lagediack fut le premier qui se laissa convaincre que cette crainte était mal fondée. Pour lui faire connaître l'usage de la forge, un beau harpon fut fabriqué sous ses yeux, et je lui en fis présent, ce qui lui causa un sensible plaisir.

Élevant son harpon au-dessus de sa tête, il appela à grands cris ses camarades, qui, encouragés par son exemple, revinrent tous à la fois. Un second harpon fut forgé en leur présence pour Rarick, ainsi que plusieurs hameçons pour nos meilleurs amis, et leur attachement s'accroissait à mesure qu'une nouvelle preuve de nos talens leur faisait concevoir une plus haute idée de nous. La

forge resta plusieurs jours à terre sous la garde du forgeron, et Lagediack me promit de veiller à ce qu'on n'y dérobât rien.

La première nuit se passa sans que personne osât en approcher; mais le lendemain matin, quand l'ouvrage eut recommencé, un vieillard s'élança brusquement, s'emparant avec vivacité d'un morceau de fer, et se disposait à s'enfuir quand ses compagnons se mirent après lui, criant *capuderi* (vol), et le forcèrent à livrer son butin; il reprit sa place au milieu de nous sans paraître embarrassé le moins du monde, mais fort en colère, et un instant après il essaya de saisir un autre morceau de fer, ce qui fit juger indispensable de le renvoyer. Ce vieillard, qui arrivait d'une autre île, ne mérite pas, à proprement parler, le nom de voleur, puisqu'il se livrait à ces déprédations ouvertement; il ne prétendait évidemment qu'à exercer le droit du plus fort.

Le 26, je fis une excursion dans l'île avec mon fusil de chasse, espérant pouvoir tirer un oiseau de terre, mais je ne rencontrai que quelques petits pigeons sauvages. Rarick et Lagediack me suivaient, ne se doutant pas de mon projet; pour leur en donner une idée, je leur montrai un sandpiper[1] sur le rivage, à cinquante pas de nous environ, et je le fis tomber. J'eus aussitôt à me repentir de

[1] Mot à mot *flûteur de sable*.

mon imprévoyance, car tous deux tombèrent à mes pieds poussant des cris lamentables, cachant leur figure dans le gazon. Après les avoir bien assurés qu'ils n'avaient aucun mal à craindre, ils se levèrent tout tremblans, regardant avec effroi mon fusil que j'avais déposé contre un arbre; la vue de l'oiseau tout sanglant n'était pas propre à dissiper leurs alarmes; ils restèrent en proie à la crainte et aux soupçons, et s'enfuirent dès qu'ils crurent qu'ils n'étaient pas observés. J'eus grand'peine à regagner leur confiance, et jamais je ne me remontrai à eux avec mon fusil.

Le 28 janvier, à dix heures du matin, je quittai le bâtiment, accompagné de tous nos savans, dans deux embarcations, avec des provisions pour trois jours. Nous fîmes d'abord voile pour l'île de Langin, où nous arrivâmes au bout d'une heure. Il nous fit l'accueil le plus amical et nous conduisit aussitôt à sa hutte. Sa femme fut obligée de préparer tout ce qui était nécessaire pour notre réception. Lui-même ne cessait d'exprimer la joie que lui causait notre visite. La population se réduisait à Langin, sa femme et deux hommes qui paraissaient être ses sujets. Nous savions déjà par expérience que tout l'archipel est fort peu peuplé, et que la partie méridionale en est entièrement inhabitée. On ne peut expliquer cette rareté de la population qu'en supposant que quelques habitans

ont été transportés d'îles éloignées, ou que peut-être ils sont venus volontairement se fixer dans cette résidence, abandonnant des îles où surabondait la population.

Langin nous fit faire le tour de son royaume, qui se distingue des autres îles par les grands cocotiers dont j'ai déjà fait mention. Pendant que nous déjeunions, afin de pouvoir continuer notre voyage sans interruption, Langin parut très étonné de nous voir faire usage de couteaux, de fourchettes, de plats et d'assiettes; et s'étant aperçu que les mouches nous incommodaient pendant notre repas, il ordonna à un de ses sujets de les chasser avec une branche d'arbre.

A une heure de l'après-midi nous arrivâmes au canal situé près de la haute île. Sa largeur dans la partie la plus étroite est de cent brasses. Sa profondeur est irrégulière et varie de cent à cinq brasses; elle n'est même en quelques endroits que de trois brasses. L'île ne consiste qu'en pics de corail de diverses formes. C'était le moment de la marée descendante, le courant se précipitait avec violence en s'éloignant des îles : nous nous laissâmes entraîner à travers le canal dans l'Océan. Il eût été possible, à la rigueur, de faire ce trajet avec *le Rurick*, mais la chose eût été fort dangereuse. Un vent violent qui s'éleva alors ne nous permit pas de visiter le second passage, qui, suivant la des-

cription de Lagediack, doit être à l'ouest. Je remis cet examen à un jour plus favorable. J'appelai celui que nous venions de traverser *détroit de Lagediack*, et je fis virer de bord pour le retour, que la contrariété du vent rendit très difficile. Il fut impossible d'atteindre ce soir *le Rurick*, et nous nous vîmes contraints de passer la nuit dans la grande île au sud d'Egmedio. Par bonheur nous y rencontrâmes un de nos favoris, le brave Labugar. Il nous apporta des noix de coco et des pandanus, et nous apprit que cette île n'était habitée que par lui, sa famille et un vieillard. Nous nous établîmes sur le rivage pour préparer notre souper, et Labugar, ainsi que son vieux compagnon, restèrent auprès de nous jusqu'à la fin du jour. Le lendemain matin, en ouvrant les yeux, nous vîmes Labugar et sa famille assis à nos pieds, attendant patiemment notre réveil pour nous offrir des noix de coco, dont ils avaient brisé l'écorce. Cette délicate attention me toucha et me fit plaisir. Dans une de nos promenades je rencontrai une pièce de bois qui évidemment avait fait partie d'un navire, car elle portait encore quelques clous rouillés. Nous rejoignîmes *le Rurick* sur le midi.

Le 30 janvier j'envoyai une partie de l'équipage à terre pour y faire du bois. Quand je m'y rendis moi-même, j'appris qu'une hache, ainsi que des tenailles de fer, avaient été volées. Pour prévenir le

retour d'un semblable délit, je résolus cette fois d'être sévère; en conséquence je déclarai positivement à Rarick qu'il eût à produire le voleur et l'objet dérobé. Étonné de mon air, qu'il n'avait pas encore vu si menaçant, il m'assura qu'il avait déjà été informé de cet événement et qu'il avait envoyé à la recherche du voleur, qui s'était enfui dans une autre île. J'admis l'explication, mais nous eûmes ensuite des raisons de croire qu'il n'était pas étranger à ce vol.

Le lendemain je fus très mécontent d'apprendre que la hache n'avait pas encore été restituée. Rarick, qui était occupé avec ses hommes à construire une barque, parut embarrassé quand je le pressai de me faire connaître le voleur. Il se tourna d'un air irrité vers un de ses sujets qui, à la fin d'une longue conversation, s'enfuit vers les buissons. « C'est le voleur, me dit Rarick; il va rapporter dans l'instant la hache. »

Je remarquai avec joie la désapprobation peinte sur le visage de tous les assistans et surtout de Rarick.

Dix minutes après, le voleur revint avec son butin; et quoique sa physionomie sournoise me déplût, je lui fis grâce du châtiment. Après avoir déclaré qu'à l'avenir tout larcin serait suivi d'un châtiment sévère, je retournai à bord, où nous étions à peine à table lorsque Labugar, Rarick et

une vieille femme, très bavarde, de sa famille, arrivèrent. Cette créature, la moins séduisante de son sexe, était la première femme de ces îles qui fût venue à bord. Nous invitâmes nos hôtes à dîner. Les deux hommes descendirent sans hésiter dans la cabine; mais la vieille s'assit sur le pont, près de la fenêtre, par laquelle elle nous regardait. Labugar, toujours en belle humeur à chaque morceau qu'on lui servait, à chaque nouveau plat demandait: Qu'est cela ? mais il n'attendait pas la réponse pour débarrasser son assiette, et il facilitait la digestion en riant de tout son cœur. Il aimait extrêmement le vin, et c'était un grand plaisir pour lui de le sentir descendre dans son estomac; après en avoir bu deux verres il se mit à entonner les chansons les plus bouffonnes. Pour traiter au mieux nos hôtes, nous leur donnâmes concert après dîner. Trois matelots, également novices dans leur art, vinrent dans la cabine avec un violon, une flûte et un tambourin. D'après les émotions qu'éprouvèrent nos sauvages, on eût dit que les immortels étaient descendus sur la terre pour charmer les pauvres humains. Ce fut surtout le violon qui excita leur étonnement; ils ne pouvaient croire que le son était produit par l'archet, et ils avaient soin de ne pas trop s'approcher de l'instrument.

Le lendemain j'allai rendre visite à mon ami Lagediack, de qui je voulais obtenir des renseigne-

mens sur la situation géographique du groupe appelé *Eregup ;* il inventa véritablement une méthode très claire pour m'en donner une idée précise. Il traça sur le sable un cercle à peu près de la forme du groupe Otdia, il plaça à la circonférence de grosses et de petites pierres qui représentaient les îles, et après avoir marqué les passages, « Ceci est Otdia, » dit-il. Le groupe Eregup fut décrit par lui avec la même exactitude; je pourrais, assurait-il, y arriver en naviguant pendant un jour au sud-ouest. J'ai dans la suite reconnu la véracité parfaite de ces informations. Je m'efforçai alors de lui faire dire si nous trouverions les îles en naviguant au nord-est ou à l'ouest; à ma grande satisfaction il me comprit, ramassa plusieures pierres, et commença par marquer au nord d'Otdia trois plus petits groupes, à la distance, les deux premiers d'un jour de voyage, et le troisième de deux jours : il les nomma *Ailu, Udirick* et *Bigar*. Il marqua encore à un jour de distance un autre groupe au nord-ouest qu'il nomma *Ligieb*. Quand il eut fini avec le nord, il passa au sud où il marqua cinq groupes éloignés entre eux d'un à deux jours de navigation : il les désigna par les noms de *Kawen, A-ur, Mediuro, Arno* et *Mille*.

Il était difficile d'en apprendre davantage, il eût fallu être plus versé que je ne l'étais dans la langue des insulaires. Ces informations ne m'en furent

pas moins très précieuses, et valurent à Lagediack beaucoup de présens. Je me déterminai en conséquence à quitter le plus tôt possible Otdia pour poursuivre mes découvertes. D'après nos calculs, l'île de Kutusoff et celle de Suwaroff étaient situées à peu près dans la même longitude qu'Otdia. La latitude ne différait que de 1 degré et demi, et je ne doutai pas qu'elles ne fissent partie des groupes signalés au nord.

Le 3 février 1817, au matin, j'envoyai le lieutenant Schischmareff pour explorer le second passage. Il revint le soir, et m'apprit que le canal était très sûr, et qu'il avait dans sa partie la plus étroite cent cinquante brasses de largeur. Charmé de cette nouvelle, j'ordonnai que *le Rurick* fût prêt à appareiller dans quelques jours.

Le 6 février, la nouvelle de notre départ qui s'était promptement répandue nous attira grand nombre de visites d'adieu. Cette journée devant être la dernière de notre station, mes meilleurs amis la passèrent tout entière à bord. Je fis le bonheur de Rarick et de Langin en leur donnant un morceau de toile à voile pour leur nouvelle barque. Dans l'après-midi nous fûmes visités par le vieux et vénérable chef de l'île d'Ormed. Ce vieillard, objet de la prédilection générale, fut comblé de présens; il s'empressa de se parer d'une veste à boutons de métal qu'on lui avait donnée. Lors-

que nous vîmes pour la dernière fois notre jardin, tout y prospérait, et vers le soir Rarick et Lagediack prirent congé de nous en répandant des larmes.

Le résultat de nos observations journalières pendant notre relâche à Otdia nous permit de fixer la latitude de notre ancrage à 9 degrés 28 minutes 9 secondes nord, et la longitude à 189 degrés 43 minutes 45 secondes ouest.

Je donnai à ce groupe, qui se compose de soixante îles, le nom d'*archipel Romanzoff*, en l'honneur du ministre dont l'amour pour les sciences avait facilité de son crédit mon expédition maritime. Le centre de ce groupe est situé par 9 degrés 26 minutes 47 secondes de latitude nord, 189 degrés 57 minutes 13 secondes de longitude ouest.

La chaîne des *îles Radack* nous occupera bientôt, ainsi que d'autres groupes ignorés jusqu'ici en Europe.

§ 6.

Des îles Radack aux îles Laurence.

Le 7 février 1817, nous levâmes l'ancre pour quitter notre chère Otdia où nous avions passé tant d'heureux jours parmi les fils innocens de la nature. Bientôt nous arrivâmes au détroit de Schischmareff. Au milieu de ce détroit le matelot en

vigie sur le grand mât cria *terre!* Au sud-ouest nous vîmes deux petites îles; nous pouvions aussi apercevoir de cet endroit le groupe d'Eregup.

A dix heures nous atteignîmes l'extrémité nord de ce groupe, qui ne consiste qu'en récifs de corail, et nous gouvernâmes vers l'ouest à travers le canal qui existe entre Eregup et Otdia. Lorsque nous eûmes doublé l'extrémité sud du groupe, il nous fut possible de l'examiner dans toute son étendue; il nous parut beaucoup plus petit qu'Otdia. Sa longueur est de vingt-quatre milles, et sa largeur de quatre. Tout le cercle consiste en un récif, et ne contient que très peu d'îles. A quatre heures nous étions près de la pointe sud du groupe qui touche à la plus grande île. Elle porte probablement le nom d'*Eregup;* c'est la seule où nous aperçûmes des cocotiers et des habitans. Il ne me fut plus possible de ne pas croire à l'assertion de Lagediack, que cette île n'était habitée que par trois personnes, car l'apparition de notre bâtiment n'en attira pas davantage sur le rivage. J'expédiai le lieutenant Schischmareff pour explorer un passage qui se trouvait près de nous. Il revint bientôt, et m'annonça que peut-être il pouvait être navigable, mais qu'il était dangereux à cause de ses nombreux détours, et qu'on ne pourrait le franchir qu'avec un vent d'ouest. D'après cette information, je renonçai à tout examen ultérieur de

ce groupe, qui ne me paraissait pas mériter la perte de beaucoup de temps, et à six heures nous doublâmes son extrémité sud, faisant force de voiles dans la direction du groupe de Kawen, qui, suivant les indications de Lagediack, devait être situé à l'est. J'appelai le *groupe Eregup* du nom de notre dernier ministre de la marine; *Tschitschagoff.*

Le 10 février, favorisés par un excellent vent, nous avancions rapidement, et nous espérions à chaque moment apercevoir terre. Nous étions par 8 degrés 55 minutes 52 secondes de latitude nord, et par 189 degrés 20 minutes 13 secondes de longitude d'après les chronomètres. Nous venions à peine de mettre de côté les instrumens qui nous avaient servi pour ces observations, quand du grand mât on cria *terre!* Quelques-uns de nos officiers avaient déjà perdu l'espérance de trouver le groupe et commençaient même à douter de son existence. Lagediack nous avait indiqué sa situation très exactement. C'était à quarante-cinq milles d'Otdia. Nous avançâmes rapidement vers le groupe qui, avec ses îles couvertes de hauts palmiers, présentait un spectacle plus agréable qu'Eregup. Quand nous eûmes doublé son extrémité ouest, nous aperçûmes au sud et au sud-est une chaîne d'îles qui s'étendait si loin qu'elle semblait se perdre à l'horizon. A l'ouest est la plus grande île du *groupe*, qui d'après ce que nous apprîmes plus

tard, porte le nom de *Kawen*. A quatre heures de l'après-midi nous étions sous le vent du groupe, et nous pûmes le côtoyer à la distance d'un demi-mille, voguant vers le sud.

Le 11 au point du jour, je résolus de mettre à exécution le projet que j'avais formé de pénétrer dans le groupe. A six heures nous étions en vue de l'île de Kawen, et une heure et demie après à l'entrée du canal situé tout près de cette île. Nous ne le trouvâmes ni aussi large, ni aussi sûr que nous l'avions pensé d'abord; il fallut déployer tout notre savoir-faire pour y faire passer sans accident le navire, car nous étions exposés à nous briser à chacun des détours que nous n'aurions pas heureusement doublés. Quoiqu'une pluie abondante nous interceptât quelquefois la vue, nous arrivâmes à neuf heures dans l'intérieur du groupe, où nous trouvâmes un espace suffisant pour touer *le Rurick*. A trois heures de l'après-midi nous atteignîmes la chaîne des îles situées au nord du détroit, et le lieutenant Schischmareff découvrit un ancrage favorable où nous mouillâmes. L'île de Kawen était à cinq milles de distance au sud-ouest. J'y abordai quelques instans après, accompagné de plusieurs de nos savans; elle nous parut de même nature que les îles du groupe Romanzoff et inhabitée. Elle ne contenait que quelques petites huttes vides, qui probablement servaient d'abri aux insulaires quand

ils se livraient à la pêche. Nous y trouvâmes aussi des rats en grande quantité.

Le 12 février sur le midi, deux larges barques vinrent de la partie orientale des îles, si près de nous que nous pûmes y compter trente hommes et trois femmes. Le mot *aidara* que je leur criai comme la meilleure recommandation, produisit l'effet que j'en espérais. Les sauvages grandement étonnés répondirent unanimement par la même déclaration d'amitié et approchèrent du bâtiment. Nous sentîmes alors toute l'utilité des connaissances philologiques que nous avions récemment acquises, car quand nous les invitâmes dans leur langue à monter à bord, ils n'hésitèrent pas un moment et demandèrent seulement qu'on leur jetât un câble. Nous nous empressâmes de déférer à cette demande, et un instant après trois d'entre eux étaient sur le pont du *Rurick*. J'en reconnus un pour un chef aux ornemens particuliers qui le distinguaient; sa tête était parée de plumes blanches, outre un énorme bouquet de fleurs; son cou était entouré d'os artistement travaillés et son corps de nattes brodées avec art. C'était un bel homme, grand et robuste, et toute sa contenance prévenait en sa faveur; son premier soin fut de faire connaissance avec le *tamon*[1] du navire, et quand on m'eut

[1] Le lecteur se rappelle que *tamon* veut dire *chef*, comme *aidara* signifie *ami*.

désigné à lui, il s'avança vers moi, plaça son magnifique bouquet sur ma tête en prononçant le mot d'*aidara* qu'il répéta fréquemment, et ajouta qu'il était aussi tamon de l'île de Torua, située à l'est, où je pourrais le visiter. Pour gagner sa confiance, je lui offris de changer de nom, proposition qu'il accueillit favorablement, et ce fut avec l'expression de la joie la plus vive qu'il prit le nom de *Totabu* [1], tandis que je prenais celui de *Labadeny*. Il n'y a pas d'amitié durable sans présens; je donnai donc une solide base à l'alliance nouvellement conclue, grâce à quelques objets en fer que mon homonyme reçut avec joie, et qu'il ne remit à son trésorier qu'après s'être rassasié du plaisir de les examiner.

J'ai oublié de dire qu'à Otdia j'avais remarqué que chaque tamon était toujours accompagné d'un trésorier préposé à la garde de tous les présens, et qui semblait être en même temps le premier favori. Le trésorier de Labadeny, bouffon vif et pétulant, avait la physionomie la plus mobile, parlait beaucoup en accompagnant chaque mot de gestes violens; en un mot, c'était exactement l'opposé de son maître, personnage d'une impassible gravité. Avant que Labadeny ne nous quittât, je lui dis que chacun de ses sujets recevrait du fer en échange de noix de coco. Nous nous séparâmes grands amis,

[1] C'est ainsi que les naturels prononçaient le nom de Kotzebue.

après qu'il nous eut invités de nouveau à l'aller visiter à Torua. Nous étions dès lors tout-à-fait convaincus que les habitans de Kawen et d'Otdia, sont un seul et même peuple; leur manière de s'habiller était parfaitement semblable, si ce n'est qu'il existait ici plus de luxe. Les larges rouleaux placés dans leurs pendans d'oreilles étaient ornés d'écailles de tortue. Les nattes de leurs vêtemens étaient toutes neuves, et à leurs cous étaient suspendus une profusion extraordinaire d'ornemens; les plumes blanches, qui faisaient très bon effet sur leurs cheveux noirs, n'entraient pas dans la parure des habitans d'Otdia.

Le 13 février nous déterminâmes la latitude et la longitude de notre ancrage; la première se trouva de 8 degrés 54 minutes 21 secondes nord, et la seconde, d'après le chronomètre, de 189 degrés 7 minutes 59 secondes ouest. La longitude du milieu de l'île de Kawen est de 189 degrés 11 minutes 27 secondes ouest.

Le 17, en faisant voile le long des îles, nous les vîmes couronnées de palmiers qui sont si rares à Otdia. Un grand nombre d'habitans étaient assemblés sur le rivage; des colonnes de fumée s'élevaient de tous côtés dans les airs; des barques allaient et venaient, et la scène mouvante et animée contrastait avec le morne silence qui régnait à Otdia. Quand nous fûmes arrivés au milieu du

bassin, nous pûmes apercevoir distinctement la chaîne des îles qui forment la partie sud du groupe.

Dans l'après-midi nous atteignîmes la petite île appelée *Tjan* par les naturels, magnifiquement plantée de cocotiers et où le grand nombre de huttes et de promeneurs indiquait une population considérable. La nature de la côte est telle que nous pûmes y aborder à pied sec.

Labadeny eut la civilité de me porter sur ses épaules, et l'étrange spectacle de leur chef haletant sous le poids d'un homme blanc attira sur le rivage un grand nombre d'insulaires. Quand il m'eut heureusement déposé à terre, il fit un long discours à ses sujets, auquel je n'entendis rien, si ce n'est qu'il m'annonçait comme un puissant tamon. Il me conduisit ensuite vers le milieu de l'île, dans une hutte très spacieuse. Autour de nous se réunirent tous les habitans, parmi lesquels je remarquai de jolies jeunes filles parées de fleurs. Les manières douces et cordiales de ces insulaires rendaient leur société très agréable, surtout parce que, se fiant sur la force numérique de leur population, ils sont moins timides que les habitans d'Otdia.

Nous fîmes une excursion dans l'intérieur de l'île, qui a dans sa plus grande étendue un mille de longueur et un quart de mille de largeur. En raison de sa petitesse, elle est très peuplée, à en ju-

ger par le nombre des larges huttes qu'on y trouve. Elle contient de quinze à vingt familles, et c'est plus que dans tout le groupe d'Otdia. La culture y est arrivée à un tel degré de perfection qu'on n'y souffre que les arbres utiles, tels que le cocotier, le pandanus, l'arbre à pain.

Chaque propriétaire a entouré son petit bois d'une corde tendue d'un arbre à l'autre, probablement afin de ne point empiéter sur la propriété d'autrui; cette précaution, qui dans un pays civilisé serait risible, suffit pour protéger ici les droits de chacun. Toute l'île offre l'aspect d'un parc anglais. Çà et là serpente un sentier ombragé par les larges branches de l'arbre à pain. Le palmier majestueux s'élève à côté du pandanus qui se tient sur ses racines comme sur des pieds, et partout le promeneur trouve une retraite contre les rayons ardens du soleil.

Nous ne passâmes jamais devant une hutte sans que l'hôtesse ne nous invitât à nous asseoir sur des nattes très propres et à prendre quelques rafraîchissemens. Nous cherchâmes aussi vainement que dans l'île d'Otdia quelque objet propre à nous donner une idée de leurs croyances religieuses; nous n'en découvrîmes point de trace. Sans doute ils adorent un être invisible, car une nation si fidèle à la morale dans sa conduite ne peut être dénuée de religion.

Le 16 février nous appareillâmes, et nous côtoyâmes de près la chaîne des îles en nous dirigeant au sud. Nous avions couru environ dix milles, quand une large barque très bien gréée partit de l'une des îles que nous apprîmes ensuite s'appeler *Olot*. Nous avions alors devant nous une île assez large, à partir de laquelle la chaîne courait au sud. C'était justement la résidence de Labadeny Torua. Le chef de la barque, jeune homme d'environ vingt ans, profita de ce que nous avions jeté l'ancre pour monter à bord. J'appris que son nom était Langedju, et qu'il était tamon de l'île d'Olot.

Il était plus tatoué, et par conséquent plus grand personnage que Labadeny. Sa physionomie était vive et pleine d'expression, et toute sa personne me disposa en sa faveur. Langedju me proposa un échange de nom auquel je consentis dans la crainte qu'un refus ne le mortifiât, prévoyant bien du reste que Labadeny en serait très piqué; en effet, dès qu'il fut arrivé, il s'aperçut que nous avions changé de nom et ne put dissimuler sa colère.

Langedju était assez fin pour ne pas vouloir le remarquer. Je fis de mon mieux pour apaiser mon ancien ami à force de présens, mais il évita tout rapport avec son rival. Dans l'après-midi j'allai à terre avec les deux chefs, et nous fûmes amicalement accueillis par les insulaires.

Torua est deux fois aussi large que Tjan, mais

n'est pas, proportion gardée, aussi peuplée, quoique cette île paraisse très fertile. Dès que nous fûmes débarqués, Labadeny s'éloigna, mais Langedju et deux de ses sujets m'accompagnèrent dans ma promenade au travers de l'île. Il était en belle humeur, riait beaucoup et se moquait de Labadeny. Après une longue course dans laquelle je ne rencontrai rien de remarquable, si ce n'est quelques oiseaux sauvages, je m'assis sur le rivage, et je saisis l'occasion de perfectionner mes connaissances sur la géographie de cette chaîne d'îles; je traçai sur le sable les groupes dont l'existence m'avait été révélée par Lagediack. Langedju fut très étonné de me voir si bien instruit de leurs noms, mais il trouva que leur situation n'était pas tout-à-fait exacte; et pour rectifier mes idées à ce sujet, il traça une nouvelle carte. Outre la chaîne d'îles, il m'en indiqua deux isolées : la première, à l'est d'Ai-lu, me parut être l'île du Nouvel-An; la seconde était située à la distance d'un jour de voyage à l'ouest. Il appela la première *Miadi*, et la seconde *Temo*. A mon retour je trouvai nombreuse compagnie assise autour d'un feu où l'on faisait bouillir quelque chose dans des noix de coco. J'acceptai leur invitation de m'asseoir avec eux, et je vis qu'ils réduisaient en poudre du bois de coco pouri, et qu'ils le faisaient bouillir dans l'eau pour obtenir une bouillie épaisse. Ils en faisaient ensuite des

gâteaux qu'ils enveloppaient dans des feuilles, mais que je trouvai sans goût. Je fus très charmé de la tendresse des parens pour leurs enfans; elle me parut singulièrement vive. Notre position était par 8 degrés 43 minutes 10 secondes de latitude nord, et 188 degrés 50 minutes 25 secondes de longitude ouest.

Le 19 février nous courûmes vers le sud, le long de la chaîne qui ne consiste qu'en petites îles. Lorsque nous eûmes fait dix milles environ, elle tourna brusquement au sud-ouest. Dans cette direction nous découvrîmes une île assez large, et nous nous aperçûmes que nous étions à l'extrémité sud-est du groupe Kawen, qui, tournant en cet endroit d'abord à l'est, puis à l'ouest, forme ainsi une baie. Je gouvernai vers la grande île que nous apprîmes plus tard s'appeler *Airick*. Pendant que nous en approchions, on signala du grand mât plusieurs autres îles de l'autre côté du récif, au sud, que nous reconnûmes bientôt pour être le groupe d'A-ur. Airick est à peu près de la même étendue que Torua, mais elle offrait un plus agréable aspect qu'aucune des îles que nous eussions encore visitées. Tout le rivage était planté d'une épaisse forêt de palmiers, sous l'ombrage desquels s'élevaient un grand nombre d'habitations. Quelques barques étaient sous voile, d'autres à l'ancre, comme dans un port très fréquenté. Nous étions assez près

du rivage pour observer tous les mouvemens des sauvages qui s'assemblaient en foule, afin d'admirer le grand *Oa*. M. Chamisso étant allé faire une première reconnaissance à terre, en revint avec un jeune homme de dix-huit ans qu'il me présenta comme le tamon, et que les naturels avaient suivi dans plusieurs embarcations. Nous eûmes alors nombreuse compagnie; on nous présenta des noix de coco en abondance, et l'on reçut avec joie en retour des morceaux de vieux fer. Le tamon était accompagné d'un vieillard qui paraissait son mentor, et ne le quittait pas un moment. Tous deux eurent l'idée de mesurer la longueur et la largeur du bâtiment, ainsi que la hauteur du grand mât, avec une corde qu'ils conservèrent précieusement. Dans l'après-midi nous allâmes à terre, le tamon étant assis à côté de moi dans notre canot; il me conduisit à une vieille femme qu'il me présenta comme sa mère et la reine de l'île; elle était assise sur une natte devant une jolie maison au milieu de trois dames très vieilles, très laides et très respectables. Je fus obligé de m'asseoir près d'elles pendant que le peuple se pressait en cercle autour de nous. Pénétré, comme je le devais, de cet honneur, je déployai toute mon éloquence, mais ce fut en vain; je n'obtins point de réponse. Les yeux de la reine-mère se fixaient avec attention sur moi; mais elle ne daigna pas prononcer un mot. Je me

convainquis à la fin que l'éminence de son rang la condamnait au silence, d'autant plus que les dames d'honneur, bien différentes de leur maîtresse, ne cessaient de caqueter. Un présent que j'offris à la reine fut reçu avec une gracieuse inclination de tête, mais elle ne daigna point y toucher. Les dames d'honneur s'en chargèrent; et lorsqu'en retour on eut déposé à mes pieds un cadeau consistant en quelques noix de coco et deux paquets de mogan, la reine rentra chez elle, et l'audience fut terminée. Le jeune tamon me conduisit alors à une assez large maison supportée par quatre poteaux, où nous trouvâmes une réunion de jeunes dames avec une profusion d'ornemens. Une d'elles, la sœur de mon compagnon, était assise à part. On m'invita à me placer près d'elle, et la société forma encore un cercle autour de nous. Ma visite à cette princesse se passa avec moins de cérémonie que chez son auguste mère. Elle usa de son droit de parler, et fut charmée de m'entendre lui adresser quelques mots dans sa langue; la compagnie eut sa part de plaisir. La princesse ordonna, pour nous divertir, une pantomime mêlée de chants que les insulaires appellent *eb*. Deux de ces comédiennes ordinaires s'assirent près d'elle. L'une frappait sur un tambour, l'autre accompagnait de temps en temps un solo exécuté par la princesse, qui ressemblait à un glapissement. Le nom de Totabu (Kotzebue) était

fréquemment répété; mais je regrette de n'avoir pu comprendre les paroles; la pantomime n'eût peut-être pas été sans agrément si, dans la chaleur de l'action, les actrices ne se fussent tordu le cou et les yeux, et si en même temps elles n'eussent gesticulé avec tant de véhémence que l'écume leur venait à la bouche. Au moment de prendre congé je présentai à la princesse un mouchoir de soie et quelques autres bagatelles; elle en fut si charmée qu'elle me fit l'honneur de m'offrir son propre collier de coquillage. Le chef et sa sœur n'étaient pas encore tatoués, probablement que cette opération ne se fait pas sitôt, attendu qu'elle s'accomplit en une fois et non en plusieurs comme dans les îles Marquises. Lors d'une excursion que je fis, je me confirmai dans l'opinion que cette île est une des plus belles. On n'y voit que des arbres à fruit et des plantations de taro. On nous dit que l'île que nous avions vue au sud appartenait au groupe d'A-ur; Kawen et A-ur ne se trouvent ainsi qu'à dix milles de distance.

Le 20 février nous vîmes à l'ouest une large barque à bord de laquelle étaient trente-deux personnes tant hommes que femmes. Les ustensiles de toute sorte dont ils étaient pourvus nous firent supposer qu'ils partaient pour un long voyage. Quand ils furent arrivés près de nous, le chef de l'île de

Kawen, Labeleoa, homme d'environ sept pieds [1], monta à bord et me présenta un rouleau de mogan. Il m'engagea à faire voile vers les îles d'A-ur, où résidait le tamon ellip [2]. Beaucoup d'insulaires étaient alors réunis sur le pont, et se fiant à la supériorité de leur nombre, ils s'y conduisaient avec impudence. Nous fûmes obligés à plusieurs reprises de réprimer l'audace de nos hôtes qui, sans l'idée que nous étions des êtres surnaturels, auraient employé la force pour s'emparer de ce qui leur convenait.

Dans la direction du nord-ouest au sud-ouest, la longueur de l'île de Kawen est de trente milles, sa largeur de onze milles et demi. L'identité de forme entre les trois groupes Suwaroff, Kawen et Otdia n'est probablement pas l'effet du hasard, mais cette conformation semble être particulière aux coraux.

Le 22 nous levâmes l'ancre et dirigeâmes notre course vers l'île d'Olot, où nous avions promis à Langedju de le visiter. A dix heures nous jetâmes l'ancre devant Olot: quelques instans après, Langedju vint à bord; il était ravi de nous voir. Sur son invitation je me rendis à terre avec les savans de l'expédition. Nous trouvâmes Olot moins cul-

[1] Il s'agit ici du pied anglais qui n'est que de onze pouces de France.

[2] Le grand chef.

tivée qu'Airick, Tjan, etc.; la population aussi y était plus faible. Langedju me conduisit à ses plantations de taro, où il fit un grand sacrifice en m'en offrant quelques racines, car quoique cette plantation soit la plus étendue qui existe dans ces contrées, elle ne suffirait pas à la nourriture d'un homme pendant quatre semaines.

Un peu plus loin, je vis un bananier qui était entouré d'un petit fossé et soigneusement cultivé; il paraissait avoir été transplanté récemment. Langedju m'apprit que le taro ainsi que le bananier avaient été apportés d'A-ur, et je remarquai avec plaisir cette preuve du désir qu'avait ce peuple d'améliorer la culture de leur île autant qu'il était en leur pouvoir. M. Chamisso leur distribua des graines et leur enseigna la manière de les cultiver. Loin de se montrer reconnaissans de ce bon office, ils lui volèrent son couteau; mais ils furent obligés de le rendre, parce que j'exigeai formellement cette restitution.

Après que nous nous fûmes long-temps promenés dans l'île sans rencontrer aucun objet digne d'observation, Langedju nous conduisit à sa hutte pour nous y traiter. Prenant à notre égard une précaution jusque-là sans exemple, il renvoya pour plus de sûreté toutes les jolies dames, bien qu'en parfait courtisan il affectât avec moi les apparences d'un ami plein de confiance. Le repas consista en

une pâte fermentée, faite avec le fruit de l'arbre à pain, mais d'un goût si désagréable que nous trouvâmes difficile d'en manger quelques bouchées. Notre hôte nous assura connaître Rarick, Langin et Lagediack; d'où nous conclûmes que les insulaires de ces différens groupes se visitaient les uns les autres.

La longitude de l'île d'Olot, d'après le chronomètre, est de 183 degrés 50 minutes 18 secondes ouest; la longitude, de 8 degrés 46 minutes 4 secondes nord.

Tout le groupe de Kawen se compose de soixante-quatre îles.

Nous quittâmes l'île d'Olot le 23 février et dirigeâmes notre course vers le passage par lequel nous avions pénétré dans le groupe. D'après l'assertion des insulaires, il existe un large passage entre les récifs, à l'ouest d'Airick.

A neuf heures nous avions franchi le passage et nous dirigions notre course au sud-est, à une petite distance de la chaîne qui forme l'un des côtés du groupe. J'appelai l'archipel de Kawen du nom de notre illustre général Araktschejef. A midi la vigie du grand mât signala au sud-est une île dépendant du groupe d'A-ur : elle forme sa pointe nord-ouest. Elle est fort large; les sauvages la nomment *Pigen*. Nous fûmes bientôt en position d'examiner le groupe dans toute son étendue; il nous parut le

plus petit de tous ceux que nous avions visités jusque-là. Nous nous approchâmes de l'île qui forme sa pointe sud-est et qui porte le nom d'A-ur. Quatre larges barques parties d'A-ur se dirigèrent vers nous et s'arrêtèrent à quelque distance pour examiner notre bâtiment. Nous leur adressâmes la parole dans leur langue; leur crainte s'évanouit aussitôt, et plusieurs vinrent à bord, où leur surprise ne fut pas moindre que celle des autres insulaires. Deux chefs qui paraissaient être d'éminens personnages et qui étaient fort tatoués, s'enhardirent aussi à nous visiter.

Nous remarquâmes deux sauvages tatoués différemment des autres, et M. Chamisso observa qu'ils parlaient une autre langue. Un de ces étrangers, âgé d'environ trente ans, d'une taille ordinaire et d'une figure agréable, me plut beaucoup. Après avoir fait mes présens au chef, je lui donnai quelques pièces de fer qu'il reçut avec reconnaissance, mais sans témoigner les mêmes transports de joie que les autres sauvages. Il se tenait constamment à mes côtés. Quand au coucher du soleil nos hôtes furent sur le point de se retirer, il me prit à part, et, à mon grand étonnement, il m'exprima le désir de rester avec moi et de ne jamais me quitter.

Je ne pouvais supposer que ce caprice durât plus d'un jour; j'étais surpris de l'attachement qu'il avait subitement conçu pour moi, et je consentis

à le garder. Cet incident nous divertit beaucoup. Kadu avait à peine obtenu cette permission, qu'il se tourna brusquement vers ses camarades qui l'attendaient, leur déclara son intention de demeurer à bord et partagea son fer entre les différens chefs. L'étonnement fut extrême dans les barques. On s'efforça en vain de changer sa résolution, il fut inébranlable. Kadu était né à l'île d'Ulle, l'une des Carolines, qui doit être située au moins à quinze cents milles d'Angleterre, et qui n'est connue que par son nom sur la carte, parce que le père Cantara, en 1733, fut envoyé des Ladrones aux Carolines, en qualité de missionnaire. Kadu quitta l'île d'Ulle avec quelques autres sauvages dans une barque à voile, avec l'intention d'aller pêcher sur les côtes d'une île éloignée.

Une violente tempête jeta ces malheureux loin de leur route. Ils errèrent sur la mer pendant huit mois, ne trouvant pas toujours du poisson pour leur nourriture, et enfin ils abordèrent à l'île d'A-ur dans un pitoyable état.

La circonstance la plus remarquable de ce voyage, c'est qu'il fut accompli contre le vent nord-est, particularité spécialement intéressante pour ceux qui jusqu'ici ont été de l'opinion que la population dans les îles de la mer du Sud a commencé de l'ouest à l'est. Kadu et ses compagnons racontèrent qu'ils avaient moins souffert de la faim

que de la soif; car, quoique pendant chaque pluie ils ne négligeaient pas de recueillir une petite provision d'eau fraîche, cependant il leur arriva plusieurs fois d'en manquer absolument. Kadu, qui était le plus habile plongeur, allait souvent au fond de la mer où il est bien connu que l'eau est moins salée, portant une noix de coco avec une petite ouverture; mais si cette ressource apaisait le besoin du moment, il est probable qu'elle contribuait à les affaiblir.

Quand ils aperçurent l'île d'A-ur, la vue de la terre ne leur causa aucun plaisir, parce qu'ils étaient devenus incapables de rien sentir. Leur voile était détruite depuis long-temps, le canot était le jouet des vents et des vagues, et ils attendaient patiemment la mort, quand les habitans d'A-ur envoyèrent plusieurs embarcations à leur secours et les transportèrent sans connaissance sur le rivage. Un tamon s'y trouvait par hasard. Les ustensiles en fer que ces malheureux avaient conservés éblouirent leurs sauveurs, et ils étaient au moment de frapper le coup fatal pour se partager leurs dépouilles quand le tamon de l'île d'A-ur survint heureusement à temps pour leur sauver la vie. Lorsque ensuite Kadu lui offrit tous ses trésors, il fut assez généreux pour les refuser; il n'accepta qu'une bagatelle, et défendit, sous peine de mort, à ses sujets de faire aucun mal aux pauvres étran-

gers. Kadu et ses compagnons se rendirent à la maison de ce tamon, appelé Tigedien, qui les traita avec une bonté paternelle, et se prit d'une affection toute particulière pour Kadu, à cause de son intelligence naturelle et de la bonté de son cœur.

Nous mîmes à la voile le 24 février en nous dirigeant vers l'île de Stobual, située à huit milles d'A-ur et qui forme la pointe nord-ouest du groupe. A dix heures du matin nous arrivâmes à Stobual et nous jetâmes l'ancre. Cinq barques nous avaient suivis depuis A-ur; elles contenaient trois tamons, Tinranc, Lebeuliet etle bienfaiteur de Kadu, Tigedien. Kadu, à qui on avait fait présent d'un habit jaune et d'un bonnet rouge, se promenait fièrement avec cette grotesque parure, sans daigner faire attention à ses compagnons qui étaient dans leurs barques, fixant sur lui des regards étonnés, et ne pouvant concevoir cette métamorphose. C'est en vain qu'ils criaient : Kadu! Kadu! Il ne daignait pas jeter un seul regard sur eux et se promenait fièrement sur le pont, ayant soin de se tourner toujours de manière qu'ils pussent admirer sa superbe toilette. Quand j'appris qu'il y avait trois tamons dans les barques, je chargeai Kadu de les inviter à se rendre à bord. Il se sentit très honoré de cette commission, s'en acquitta avec beaucoup de dignité, et après une petite allocution il me présenta d'a-

bord Tigedien comme le personnage le plus distingué. Ce vieillard, avec une barbe et des cheveux blancs comme la neige, avait un air de douceur et de majesté; mais son corps, grand et robuste, était courbé par l'âge. L'habillement de Tigedien et de ses deux collègues différait peu de celui des autres sauvages; seulement ils étaient plus tatoués et portaient autour du cou des ornemens d'os de poisson, qui, selon ce que j'appris plus tard, tenaient lieu d'ordre de chevalerie.

Kadu, pour se donner de l'importance, conduisit nos hôtes dans tout le navire, leur expliqua toutes les choses merveilleuses qu'ils voyaient, et il sut se conduire assez adroitement pour laisser croire qu'il avait une parfaite connaissance de chacune des choses qu'il leur expliquait. Quand ils virent un marin prendre une prise de tabac, et qu'ils le questionnèrent à ce sujet, Kadu, aussi ignorant qu'eux, ne parut point embarrassé; il prit la boîte et leur débita là-dessus une foule de choses merveilleuses, à en juger par l'attention avec laquelle on l'écoutait; mais quand, pour achever sa démonstration, il approcha le tabac de son nez, il jeta la boîte loin de lui et se mit à éternuer, à crier si fort, que ses auditeurs étonnés s'enfuirent de tous les côtés; mais il reprit bientôt son sang-froid et sut tourner la chose en plaisanterie.

Nous apprîmes qu'il existait un autre chef, ayant

nom Lamary, auquel étaient soumises les îles depuis A-ur jusqu'à Bigar, et qui dans ce moment était absent pour réunir des forces militaires avec lesquelles il projetait d'envahir l'île de Mediuro, située au sud d'A-ur. Les habitans de ce groupe faisaient souvent des incursions à A-ur, Kawen et Otdia pour y enlever des provisions, dont ils manquent souvent par suite de leur nombreuse population. Kadu nous raconta qu'un horrible pillage avait eu lieu à Otdia; l'ennemi avait détruit tout ce qu'il n'avait pas pu emporter. Cette explication éclaircit ce qui avait été jusque-là un mystère pour nous, c'est-à-dire pourquoi nous avions trouvé partout des arbres nouvellement plantés.

Nous apprîmes que les femmes aussi prennent part à la guerre. Elles sont chargées de sacs remplis de pierres, qu'elles lancent par-dessus la tête des guerriers contre l'armée ennemie, attendu qu'elles forment l'arrière-garde. Kadu, qui avait assisté à un grand nombre de ces batailles, nous assura que les femmes étaient d'un grand service à la guerre. Tigedien remplaçait Lamary pendant son absence. Lebeuliet, le second en dignité, possède le groupe de Kawen, mais il réside en temps de paix à Airick, et le jeune chef et l'aimable princesse que nous y avions vus étaient ses enfans. A Tiuraur appartient le groupe d'Otdia, et il est le père de notre ancien ami Rarick. Les tamons retournèrent à Stoubal, et

Kadu me demanda la permission de les accompagner, et j'y consentis. Il fut conduit en triomphe; tous les canots suivaient celui de Tigedien, où Kadu, élevé par notre faveur au rang d'un personnage de distinction, occupait la place du tamon. J'allai moi-même à terre dans l'après-midi, et j'entrepris sur-le-champ une longue promenade accompagné de l'actif Tiuraur.

L'île de Stoubal a un demi-mille de largeur et un quart de mille de longueur. Une excellente terre végétale y forme déjà des élévations considérables. Le palmier et l'arbre à pain y réussissent à merveille, et je fus agréablement surpris d'y voir une jeune plantation de vingt bananiers. Le taro y est plus abondant que dans les autres îles : cette racine y est très petite en comparaison de celle des îles Sandwich, ce qu'il faut attribuer sans doute au manque d'humidité, quoique les habitans m'aient assuré qu'elle atteindrait une grosseur remarquable si elle n'était pas détruite si souvent par les habitans de Mediuro. Le grand nombre de huttes que je rencontrai me prouva l'importance de la population de cette île.

Le 26 février, les tamons nous apportèrent en présent une grande quantité de mogan et de noix de coco. Quand je fus seul avec eux dans ma cabine, ils s'assurèrent avec grand soin si personne ne pouvait nous entendre, et me supplièrent d'un air

mystérieux, mais très vivement, de rester jusqu'à ce que leurs forces militaires fussent assemblées, afin de tuer avec eux les habitans de Mediuro. En retour, ils me promettaient des noix de coco et des fruits de l'arbre à pain, et de plus ils m'auraient donné chaque jour la représentation d'un *eb*. Cette preuve de confiance m'étonna. J'aurais consenti volontiers à défendre ces pauvres insulaires contre leurs ennemis, mais l'approche du printemps ne me permettait point de différer mon départ. Mon refus les consterna beaucoup. Pour les assister autant qu'il dépendait de moi, je leur fis présent de quelques lances et de plusieurs harpons d'abordage, ce qui leur causa une joie inexprimable.

Le groupe d'A-ur est situé du nord-ouest au sud-est, dans cette direction. Sa longueur est de trente milles, et sa largeur de six milles. Nous y comptâmes en tout trente-deux îles. J'appelai ce groupe, du nom de notre ministre de la marine, *Traversey*. La population du groupe d'A-ur peut être estimée de trois à quatre cents personnes, population peu nombreuse eu égard à son étendue, mais considérable si on la compare à celle de tous les autres groupes.

Je fus obligé de renoncer à visiter en personne les îles d'Arno, de Mediuro et de Mille; je me contentai d'en déterminer la situation d'après les renseignemens qui m'avaient été fournis par les

sauvages. Nous levâmes l'ancre le 27 février pour quitter l'île d'A-ur. Nous nous dirigeâmes vers le nord, de manière à naviguer parallèlement à l'île de Kawen. A midi nous l'avions atteinte et dépassée de quatre milles. Nous doublâmes le même jour le groupe d'Otdia par un bon vent.

A deux heures passées, trois petites îles furent signalées au nord. Kadu les reconnut comme faisant partie du groupe d'Ailu, où il avait été autrefois. Il pensa que la petite île de Temo devait être à l'ouest, et celle de Cigiep plus loin à l'est.

Le 1er mars nous étions près de l'extrémité du groupe formée par l'île d'Ailu, qui lui donne son nom. La longueur de toute l'île est d'à peine dix milles, et sa largeur d'un quart de mille. Son aspect est agréable; elle se distingue des autres par ses hauts palmiers. A mesure que nous approchions, nous voyions des colonnes de fumée s'élever dans les airs, et des habitans en grand nombre se promener sur le rivage. Nous doublâmes cette île; nous côtoyâmes la côte sud du groupe, qui consiste en récifs de corail; et quand nous l'eûmes encore doublée, nous poursuivîmes notre route au nord, dans l'espérance de trouver un passage. Nous avions alors reconnu tout le groupe, dont la longueur est de quinze milles et la largeur de cinq. Il est formé du côté de l'est par une chaîne d'îles; mais du côté de l'ouest il consiste seulement en un récif de corail.

Le 12 mars 1817, nous pénétrâmes dans l'intérieur de cet archipel par le plus large des trois passages, que nous avions reconnu la veille. A peine avions-nous jeté l'ancre près d'Ailu que trois barques vinrent près de nous, et Kadu, en habile matelot, n'oublia pas de se placer sur le pont de manière à être vu et admiré par ses anciens amis. Il leur fit ensuite la politesse de les accompagner à terre, et prit sans cérémonie la place d'honneur dans le canot. Ces bons insulaires chantaient et se réjouissaient; ils le portèrent sur leurs épaules jusqu'au rivage sans considérer qu'il n'était pas plus qu'eux quelques jours auparavant. Dans l'après-midi nous nous rendîmes aussi à terre. Nous remarquâmes que ce groupe doit être sorti des eaux beaucoup plus récemment qu'Otdia, Kawen, etc. Il est à peine couvert de terre, et est très pauvre en fruits, eu égard à son étendue. Le pandanus, qui abonde dans toutes les autres îles, y est l'objet d'un soin tout particulier. Les volatiles, qu'on attache aux huttes avec des cordes, comme on fait chez nous avec les chiens, y sont assez communs, mais leur chair ne sert point de nourriture; leurs plumes servent seulement d'ornemens. D'après les renseignemens que nous fournirent les sauvages, le *groupe d'Udirick* est situé au nord de cette île, à la distance d'un jour de voyage. Je ne doutai pas un instant que ce ne fussent les îles de Kutusoff et de

Suwaroff, que nous avions découvertes l'année précédente, et qui d'après notre longitude devaient se trouver dans ces environs.

Nous nous dirigeâmes au nord vers l'île *Capeniur*. Nous n'y arrivâmes qu'à neuf heures du soir. Nous avions à peine jeté l'ancre, quand nous fûmes visités par Langemui, qui avait été informé la veille de l'arrivée de Kadu, et qui en avait conçu tant de confiance en nous qu'il vint sans crainte à bord déposer à mes pieds des noix de coco. Je lui rendis sa visite dans l'après-midi, et je fus accueilli avec joie dans sa maison et au sein de sa famille. Je remarquai plusieurs cicatrices sur le bras de Langemui, et je lui demandai quand il les avait reçues. Il étendit sa main vers l'ouest, et en me disant que long-temps auparavant il avait visité les habitans de Ralick qui lui avaient fait ces blessures, il fut transporté d'un si violent accès de colère qu'il saisit sa lance, et la lança à quinze pas de distance contre un arbre où elle s'enfonça pendant qu'il criait *mani mamuan Ralick*, c'est-à-dire, tué l'homme de Ralick. Je m'efforçai d'apprendre, avec le secours de Kadu, qui commençait à s'accoutumer à ma prononciation, ce qu'il désignait sous le nom de *Ralick*, et j'obtins les renseignemens suivans.

La chaîne que nous connaissions déjà de Bigar au nord, jusqu'à Mille au sud, est appelée par les

habitans *Radack*, nom que je lui donnerai dans la suite : mais à l'ouest de la chaîne de Radack, une seconde série d'îles court parallèlement à la première; elle se compose de neuf larges groupes et de trois îles isolées. Elle renferme une nombreuse population, et porte le nom de *Ralick*. Langemui m'expliqua ces détails géographiques en marquant avec de petites pierres sur une natte étendue devant nous la chaîne de Radack, qui se dirige du nord au sud jusqu'à Eregup, et incline à partir de là vers le sud-ouest. Après m'avoir répété plusieurs fois le nom des groupes de *Ralick*, il indiqua la route que nous devions suivre pour y aller en partant d'Ailu, et voici la méthode aussi claire qu'ingénieuse qu'il employa à cet effet. Une petite pierre dans sa main fit l'office de canot, sur lequel il s'embarqua à Ailu au lever du soleil, il arriva à midi; après avoir gouverné au sud-ouest, à l'île de Temo, et de là sans s'arrêter au groupe de Legiep. Le lendemain il repartit de Legiep, gouverna à l'ouest, resta deux jours et deux nuits en route, et arriva au groupe de Cwadelen, appartenant à la chaîne de Ralick. A l'époque où il avait reçu ces blessures, les deux chaînes se faisaient une guerre acharnée, mais elles vivent maintenant en parfaite intelligence. La chaîne de Ralick a deux chefs, Lagadacknanait et Labondugin : le premier a le titre de *erup̃ellip* ou grand chef. Les habitans des deux

chaînes ont les mêmes mœurs et la même langue, et le groupe Odja est reconnu pour le plus peuplé et le plus étendu de la chaîne de Ralick. Langemui m'assura que nous y arriverions en un jour et demi en partant d'Eregup; ce qui ferait une distance de soixante milles, car j'ai reconnu qu'un jour de voyage chez ces peuples n'excède pas quarante milles. Quant à l'île de Capeniur, dont la circonférence n'a pas plus d'un quart de mille, il n'y a rien à en dire de plus que d'Ailu. Elle est comme celle-ci très arriérée sous le rapport de la végétation, et la population m'y parut très peu considérable.

Langemui amena à bord un jeune tamon de l'île de Miadi, qui, d'après son opinion, devait se trouver à l'ouest, et qui sans doute n'était autre que l'île du Nouvel-An que nous avions découverte; car, d'après nos calculs, elle devait se trouver à soixante-cinq milles à l'est.

Je donnai au *groupe d'Ailu* le nom de l'homme sous le commandement duquel j'avais fait mon premier voyage autour du monde, *Krusenstern*.

Le 13 mars, je levai l'ancre et gouvernai au nord-ouest pour atteindre le groupe d'Udirick, qui ne pouvait être que celui de Kutusoff. Vers le soir nous approchâmes de sa partie méridionale, et nous pûmes alors distinguer clairement les deux archipels de Kutusoff et Suwaroff, ainsi que le

canal qui le sépare, et par lequel nous avions passé l'année précédente.

Le lendemain 13, nous avions franchi ce canal qui est formé au nord par Udirick et au sud par Togai, et nous étions sous le groupe de Suwaroff. J'avais le projet de pénétrer dans l'intérieur de cet archipel, mais nous ne trouvâmes aucun passage assez large et assez profond pour notre bâtiment. Je me déterminai à rester un jour seulement pour m'entretenir avec Lamary, le chef d'Ailu, qui était venu dans ces îles pour y rassembler des forces militaires. Il ne resta qu'un instant à bord, parce que ses sujets craignaient que nous ne le retinssions de force. Il se distinguait des autres insulaires, moins par ses vêtemens que par l'élévation de sa taille et sa vigueur; sa figure indiquait beaucoup d'esprit, mais son œil droit, plus petit que le gauche, donnait à ses regards, à sa physionomie un air de ruse. Kadu nous dit aussitôt que Lamary avait environ trente ans, qu'il était natif d'Aruo, et qu'il était venu quelques années auparavant à A-ur. Il en avait massacré les chefs sans provocation, et s'était emparé du pouvoir : il était passé à Kawen, et avait continué à s'avancer avec ses partisans au nord, jusqu'à Udirick. Il en avait assassiné tous les principaux chefs, et maintenant il régnait sur toute la chaîne de Radack à A-ur.

Il est remarquable que l'île de Sumatra était

jadis connue des Arabes sous le nom de *Lamary*, ce qui peut faire supposer que la population des Carolines et celle de ces groupes ont eu leur origine dans les îles Philippines, d'autant plus que ces nations se ressemblent beaucoup. Quand j'eus fait quelques présens à Lamary, il détacha de son cou un os de poisson merveilleusement travaillé qu'il portait en signe de distinction, et il me fit l'honneur de me l'offrir. J'appris par les insulaires qui l'accompagnaient que Bigini, le groupe le plus au nord de la chaîne de Ralick, était exactement à l'est par rapport à nous. Ces îles sont peut-être celles qui figurent sur les cartes sous le nom de *Pescadores*, et qui n'ont été vues qu'une fois. Ils me dirent aussi que l'île de Bigar était au nord-nord-ouest, et que Lamary allait s'y rendre pour y rassembler une grande quantité de tortues pour servir d'approvisionnement pendant la guerre prochaine.

Le 13 mars nous quittâmes Udirick. Le 15 nous crûmes vainement pouvoir atteindre Bigar, le courant nous entraîna à trente milles à l'est. Voyant l'impossibilité d'arriver à ce groupe, je gouvernai vers Oonalashka; les îles découvertes par la frégate *Cornwallis* se trouvaient sur ma route, et je résolus de diriger ma course de manière à les apercevoir. D'après les renseignemens fournis par Kadu, Bigar forme une espèce de cercle; mais ce groupe

consiste pour la plus grande partie en récifs, et ne contient que deux petites îles; une troisième est située au milieu du bassin; toutes trois ne sont couvertes que d'une légère couche de terre et de broussailles hautes seulement de quelques pieds. Sous le vent de l'île il n'existe que des petits passages pour les barques qui vont chasser les tortues et les oies de mer. J'aurais bien désiré pénétrer dans ce lieu où, à juger d'après la conversation de Kabu, j'aurais pu obtenir quelques lumières sur la religion des Radackans. L'île est habitée par un dieu aveugle et ses deux fils; mais comme il a pris les tortues et les oiseaux de mer sous sa protection particulière, les sauvages ont imaginé un stratagème qui consiste à prendre les noms de ses deux fils quand ils restent dans l'île; par ce moyen, ils abusent adroitement la bonne et aveugle divinité qui ne met pas d'obstacle à leur chasse. D'un autre côté ils s'appliquent à se concilier la bienveillance des deux fils à l'aide de chansons pleines de flatteries. Nous voyons par-là que, à l'exemple des Grecs et des Romains, ils attribuent à leurs dieux les faiblesses humaines.

Le 19, à sept heures du matin, la vigie du grand mât annonça qu'elle voyait terre devant nous. D'après la carte d'Arrowsmith, l'île Cornwallis aurait dû être plus à l'est. A huit heures nous vîmes distinctement plusieurs îles couvertes de buis-

sons peu élevés. A midi nous avions doublé l'extrémité sud de ce petit groupe, et nous pouvions le voir dans toute son étendue très distinctement. Là aussi un récif de corail dessine un cercle dont la partie sud n'est formée que par de petites îles. La frégate *Cornwallis* donne à ce groupe trente milles d'étendue du nord au sud : nous ne lui en trouvâmes que treize milles et demi : nos longitudes ne sont pas plus d'accord. D'après nos observations, le groupe est situé par 191 degrés 25 secondes, et par conséquent vingt minutes plus à l'est que d'après les calculs de la frégate anglaise. Les latitudes sont à peu près les mêmes. J'envoyai le lieutenant Schischmareff avec un canot pour reconnaître si nous pouvions pénétrer dans le bassin. Ces recherches furent sans fruit. Le groupe n'a pas d'ouvertures. Nous quittâmes immédiatement ces îles, et nous gouvernâmes vers le nord.

Le 3 avril 1817, dans la matinée, un animal très singulier vint nager près de notre bâtiment; il semblait à peine se remuer. Comme le temps était calme, j'ordonnai à ma barque de mettre à la mer. Les matelots en approchèrent très près; mais deux fois le harpon rebondit comme s'il eût été lancé sur la pierre. Une troisième tentative réussit mieux, le harpon pénétra, et nous vîmes avec une impatiente curiosité remorquer l'animal vers *le Rurick*, où il fut hissé non sans peine. Nos naturalistes

nous dirent aussitôt que ce poisson est appelé dans l'histoire naturelle *poisson de la lune*[1]. Ce singulier animal consiste seulement en une tête avec une très petite bouche; il est long de six pieds et d'une forme ovale. Sa partie extérieure est formée par un cartilage recouvert d'une peau épaisse qui lui sert d'armure. Sa chair, qui tient le milieu entre le poisson et les crabes, nous parut un mets délicieux, sans doute parce que depuis long-temps nous n'avions goûté aucun aliment frais.

Le 13 avril nous éprouvâmes un effroyable ouragan qui nous avertit que nous sortions des beaux climats du tropique pour entrer dans l'Océan du nord, si fécond en orages dans cette saison de l'année. Après avoir réparé de notre mieux les avaries qu'avait essuyées *le Rurick*, nous poursuivîmes notre voyage vers Oonalashka.

Le 24 nous entrâmes dans le canal qui sépare Oonalashka de Oonalga, et nous jetâmes l'ancre dans la première de ces îles. M. Krinkoff, agent de la Compagnie américaine, m'offrit tous les bons offices qui étaient en son pouvoir. Les canots et tous les autres objets que j'avais demandés pour mon voyage au nord étaient prêts, et les interprètes qu'on avait envoyé chercher dans l'île de Kodiak arrivèrent bientôt après; ils assurèrent entendre la langue des îles du nord d'Alaska.

[1] Moon-Fish ou Tetroden Mola.

Le 29 juin, après que *le Rurick* eut été réparé, que les barques furent disposées pour notre voyage au nord, et qu'on eut mis à bord quinze Aléoutiens qui pourraient nous être utiles dans les petits canots, nous partîmes d'Oonalashka.

Le 31 juin l'île de Géorgie était en vue. Je résolus d'y toucher, parce que M. Krinkoff m'avait remis un ordre pour y prendre plusieurs objets dont j'avais besoin. Quand nous eûmes doublé cette île, nous y aperçûmes un grand nombre d'habitations; le rivage était couvert de lions de mer qui faisaient un horrible bruit. L'agent de la Compagnie américaine, qui est marié à une Aléoutienne, nous fit prendre du thé dans sa demeure à demi souterraine, et nous conduisit ensuite sur le rivage, où un grand nombre de lions marins étaient couchés à deux cents pas seulement de sa maison. Ces animaux, ainsi que les chats de mer, se tiennent à terre durant le temps de la copulation, et sont préparés à attaquer de la façon la plus terrible quiconque approche d'eux; tandis qu'aux autres époques, la vue de l'homme les fait fuir dans la mer. La scène dont nous fûmes témoins nous parut aussi nouvelle qu'intéressante. Nous approchâmes des lions à la distance de vingt pas. Les mâles arrivent à la grosseur d'un bœuf; les femelles sont un peu plus petites. Les lions sont en guerre perpétuelle au sujet de leurs épouses, car ils cherchent tou-

jours à s'en approprier quelques-unes, et ils ne peuvent les conquérir sur leurs voisins que par leur valeur. Les héros se reconnaissent au nombre de leurs femelles ; on en voit souvent de huit à dix serrées les unes contre les autres pour que leur protecteur puisse aisément les défendre ; et celui-ci, sans cesse mugissant autour d'elles, est toujours préparé pour une attaque, parce que le nombre des lions paraît excéder celui des lionnes. Leurs batailles sont si acharnées qu'on voit le sang couler à terre, des morceaux de chair restent sur le lieu du combat, et il n'est pas rare que l'un des deux reste mort sur la place. Dans ce cas le vainqueur entre immédiatement dans les droits du vaincu et se met en possession du harem qui n'a plus de maître. Le combat dure encore plus longtemps quand un héros est attaqué par plusieurs ennemis réunis, car à peine est-il vaincu que les alliés commencent à se quereller entre eux jusqu'à ce que la victoire reste au plus vaillant. On ne saurait décrire les rugissemens de ces animaux : on les entend en mer lorsque le temps est calme, ou que le vent porte du rivage à la distance de six milles. Leur odeur est insupportable. Le jeune lion est un mets très recherché par les Aléoutiens et par les résidens russes.

L'agent de la Compagnie, désirant nous en donner quelques-uns pour nous servir de provision

pendant notre voyage, on fit peur à une lionne, et on chassa à quelque distance ses petits sur le rivage pour les tuer. Les cris des lionceaux ressemblaient beaucoup au bêlement d'un troupeau de brebis. Nous trouvâmes dans la suite leur chair d'un excellent goût; mais on dit qu'elle n'est plus mangeable lorsqu'elle a été gardée plus d'un an.

Toutes nos affaires terminées, je retournai à bord, et j'ordonnai sur-le-champ de mettre sous voile; je dirigeai ma course vers l'île de Saint-Paul, où j'espérais me procurer des étoffes de laine pour habiller chaudement mon équipage.

Le 2 juillet nous étions en vue de Saint-Paul. Le 3 au matin, une barque montée par vingt-quatre rameurs nous apporta de la part de l'agent de la Compagnie américaine les objets que j'avais demandés. L'établissement de la Compagnie à Saint-Paul est plus considérable que celui de l'île de Géorgie. Il y a environ deux cents Aléoutiens sous quatre directeurs russes, et les premiers sont envoyés d'Oonalashka, car l'île n'a point d'habitans indigènes; le rivage y est couvert de chats de mer, comme il l'est en Géorgie de lions de mer, dont il n'y a pas un seul à Saint-Paul.

Le 10 au matin, la partie sud-est de l'île Saint-Laurence fut signalée du grand mât par le nord-ouest; à six heures nous jetâmes l'ancre à deux milles du village. Quand nos barques mirent à la

mer, nous vîmes, à l'aide de nos télescopes, plusieurs habitans chargés de bagages, lesquels quittaient leurs huttes pour fuir dans les montagnes. Nous trouvâmes près du lieu de débarquement vingt hommes, grands et robustes, qui nous regardaient avec un mélange de crainte et de bienveillance.

L'effroi qu'avait causé notre arrivée me décida à ne point m'avancer jusqu'à leurs habitations; cependant j'appris que ces insulaires commerçaient avec les Tschukutskoi, qui leur fournissaient du tabac et de la verroterie en échange de leurs pelleteries. Ils appellent les habitans du continent américain leurs frères, et comme ils entretiennent des relations continuelles avec eux et que leur langue est la même, il ne semble pas douteux que ce peuple ne soit d'origine américaine.

Ils appellent la partie est de l'île où nous étions *Kealegack*, et la partie ouest *Tschibocka*. Leur ayant demandé s'il y avait long-temps que les glaces avaient quitté leur rivage, j'appris l'affligeante nouvelle qu'elles l'avaient quitté seulement depuis trois jours. Mon espérance de pénétrer dans le détroit de Behring fut ainsi déçue, car je ne pouvais pas espérer que les glaces y seraient fondues avant quarante jours.

Dès que je fus retourné à bord, nous gouvernâmes vers la pointe nord de Saint-Laurence. La petite île qui figure sur la carte du capitaine Cook,

comme n'en formant qu'une, consiste, comme nous le vîmes distinctement, en deux îlots séparés par un étroit canal. A deux heures après minuit, au moment où nous allions jeter l'ancre au promontoire du nord, nous aperçûmes avec effroi la glace ferme qui s'étendait aussi loin que l'œil pouvait la distinguer, tant au nord-est qu'au nord. Ma santé, qui avait empiré chaque jour depuis que nous avions quitté Oonalashka, reçut ici le dernier coup.

L'air froid affecta mes poumons au point que je perdis la respiration; j'éprouvai des spasmes dans la poitrine, des défaillances, et des vomissemens de sang survinrent ensuite; le médecin me déclara positivement que je ne pouvais rester plus long-temps dans le voisinage des glaces. Après m'être livré à moi-même un terrible combat, pensant que la conservation du bâtiment qui m'avait été confié et la vie de mes compagnons dépendaient peut-être de la mienne, je fis le sacrifice de mes projets ambitieux, et je signifiai à l'équipage, dans un bulletin écrit, que le mauvais état de ma santé m'obligeait de retourner à Oonalashka. Le moment où je signai ce papier fut le plus pénible de ma vie, car d'un trait de plume je renonçais au plus ardent et au plus cher des vœux de mon cœur.

§ 7.

Des îles Saint-Laurence à Revel.

Nous arrivâmes à Oonalashka le 22 juillet; nous trouvâmes la nature embellie par la douce influence du printemps qui se fit heureusement sentir à tout l'équipage, mais qui contribua surtout à calmer mes maux de poitrine. M. Krinkoff eut la bonté de me procurer une petite maison de campagne, où ma santé se rétablit un peu.

Le défaut de provisions fraîches et le mauvais état du *Rurick* ne me permettaient pas de retourner par le détroit de Torrès, comme le portaient mes instructions, je résolus de me rendre à Manille, où j'espérais trouver tous les objets dont nous avions besoin. Je me proposai, pour rendre ce voyage utile, de toucher aux îles Sandwich, d'y prendre des plantes et des animaux domestiques, et de les transporter à Radack. Arrivé à ces îles, j'avais le projet de consacrer quelque temps à explorer les chaînes de Ralick et de me diriger ensuite vers les Ladrones.

Le 18 août 1817, à 10 heures du matin, par un beau temps, nous quittâmes Oonalashka pour la troisième fois.

Le 21 septembre nous étions par 27 degrés 58 minutes de latitude, et 150 degrés 27 minutes de

longitude : trois petites bécassines voltigèrent autour du bâtiment et disparurent. Quoiqu'en général ces oiseaux indiquent le voisinage de la terre, nous cherchâmes vainement à la découvrir. Les Espagnols pensent qu'il existe une île dans ces parages ; ils l'appellent *Maria-la-Gorda*.

Le 26, à dix heures du matin, nous distinguâmes au sud-ouest une montagne, que nous reconnûmes pour la Mouna-Roa qui s'élève sur la côte nord-est de l'île d'Owhyhée, l'une des Sandwich.

Les arrangemens que nous fûmes obligés de prendre pour obtenir des provisions fraîches nous engagèrent à nous diriger vers l'île de Woahou, et le 1er octobre nous y jetâmes l'ancre dans le port Hana-Rara.

Le 14 octobre, favorisés par une fraîche brise de terre, nous déployâmes nos voiles, et étant sortis du port, nous gouvernâmes au sud-ouest. Comme mon intention était de reconnaître les îles Cornwallis en me rendant à Radack, je dirigeai ma course de ce côté.

Le 20 nous étions par 16 degrés 45 minutes 12 secondes de latitude nord, et 169 degrés 16 min. 37 secondes de longit. Je gouvernai à l'ouest quelques milles plus au nord que l'année précédente, parce que je supposai que ces îles ne devaient pas être situées aussi à l'ouest que sur la carte d'Arrowsmith. Après avoir été visités par un grand

nombre d'oiseaux de mer, on signala terre à la distance d'environ trois milles à l'ouest nord-ouest.

Nous ne distinguions qu'une petite colline ronde; une heure après, à la distance de huit milles, nous pouvions déjà voir que cette colline formait la partie nord d'une île basse dont toute la circonférence pouvait être d'environ un mille. A un mille du nord de cette île, nous en aperçûmes une seconde aussi basse et encore plus petite que la première. Je gouvernai dans cette direction, mais la couleur de l'eau nous convainquit de l'impossibilité de toucher ces îles. Je vis distinctement à l'aide du télescope qu'elles ne consistent qu'en rochers nus: sur la colline qui avait été visible la première, j'observai un point blanc. Vers le soir nous abandonnâmes cet asile aux oiseaux qui l'habitent, et nous gouvernâmes vers le sud.

Le 30, à huit heures du matin, parut à l'horizon l'île d'Ormes, appartenant au groupe d'Otdia, vers lequel j'avais dirigé ma course. Le lendemain nous franchîmes le détroit de Schischmareff, et dans l'après-midi nous jetâmes l'ancre dans le même endroit qu'auparavant. Lagediack vint aussitôt à bord, chargé de noix de coco.

Il s'abandonna sans réserve à la joie de nous voir; il dansait, chantait, se jetait dans nos bras, et à la fin il détacha de dessus sa tête un bouquet de fleurs odorantes, fraîchement cueillies, et le plaça

sur la mienne, s'écriant sans cesse, *aidara*. J'étais étonné de ce que Rarick n'était pas venu nous visiter; ayant demandé de ses nouvelles, j'appris les particularités suivantes.

Quelques jours après que nous eûmes quitté le groupe d'A-ur, le vieux chef Lebeuliet vint à Otdia, où il supposait que nous avions laissé beaucoup de fer. Il força les habitans à lui en donner une partie, et retourna à A-ur après s'être emparé des trois chèvres qui étaient toujours vivantes dans l'île du Bouc. Quelques mois après, Lamary vint d'Udirick, avec sa flotte, en passant par Ligiep et Ailu.

Les habitans d'Otdia furent obligés d'abandonner à ce souverain de Radack le reste de leur fer, ainsi que tout ce qu'ils avaient reçu de nous. Je demandai comment ils n'avaient point résisté à ces injustes prétentions; ils me répondirent : « Lamary nous aurait tous tués. » Ce prince était resté deux mois à Otdia pour y préparer le mogan nécessaire à l'armée qui devait attaquer Mediuro. Quand il partit, il s'était pourvu de fruits de l'arbre à pain et de noix de coco, n'en laissant que la quantité absolument nécessaire pour la nourriture des habitans. Rarick, Langin, Labagar et quelques autres de nos anciennes connaissances l'avaient accompagné. Il ne restait dans l'île que des femmes, des enfans et quelques vieillards dont le nombre ne s'élevait pas au-dessus de quinze.

L'armée était réunie, mais elle n'avait pas encore livré bataille, Rarick ayant voulu attendre l'attaque de l'ennemi; cependant il était décidé à les attaquer lui-même s'ils se tenaient encore quelque temps dans l'inaction. Je m'informai de l'état de notre jardin, et j'appris que les rats avaient tout détruit, à l'exception de quelques racines qui avaient très bien réussi; cela était arrivé quand le grand rat, c'est ainsi qu'ils appelaient Lamary, s'était montré, et, au grand mépris de leurs supplications, avait tout emporté. Je ne pus que regretter la destruction de notre jardin, mais j'espérais que nos plantations auraient mieux réussi dans les autres îles, et je montrai aux habitans d'Otdia les différens animaux et les végétaux que je leur destinais. Ils furent tous enchantés, particulièrement Lagediack qui ne put s'empêcher de m'embrasser à plusieurs reprises. Les orangers que nous avions apportés dans des pots étaient dans le meilleur état: la vigne, les patates, le taro avaient déjà de petites feuilles.

Comme nous ne pouvions faire un long séjour à Otdia, le lendemain de notre arrivée les plantes furent portées à terre, l'ancien jardin fut remis en état, et M. Chamisso prit la peine de tout planter de sa main : les insulaires furent convoqués, afin de recevoir nos dernières instructions à ce sujet. Pour faire connaître aux Radackans le goût des dif-

férentes racines, j'en avais apporté de plusieurs espèces qui étaient bouillies. Ils les trouvèrent toutes très agréables, surtout la pomme de terre, dont chacun d'eux voulait avoir un morceau. J'en distribuai une grande quantité qu'ils reçurent avec reconnaissance. J'étais ravi de penser que ces insulaires, qui manquaient de provisions, me seraient peut-être un jour redevables de leur prospérité. Quand la terre produira en abondance le taro et la pomme de terre, la cruelle coutume de donner la mort aux enfans cessera, les guerres seront moins fréquentes, puisque maintenant elles n'ont d'autre motif que le manque de provisions.

Dans l'après-midi cinq chèvres et trois chats furent apportés à terre; je les confiai aux soins de Lagediack. Les insulaires se pressaient pour les admirer, surtout les chats. Leur étonnement fut inexprimable quand, dès leurs premiers pas sur le rivage, ils prirent quelques rats qui, ignorant le danger, se jetaient d'eux-mêmes sous leurs griffes. Je fis présent à Lagediack de deux poules et d'un coq.

Je comptais quitter Otdia sous deux jours; je passai donc la nuit à terre avec M. Chamisso pour jouir de la société de nos amis. Après avoir rétabli le jardin en ordre, nous nous assîmes sur le gazon, devant la maison de Lagediack, entourés des insulaires qui s'efforçaient de nous divertir à l'aide de leurs chants et de leurs tambours. Pendant notre

absence ils avaient composé des chansons à notre honneur : ils nous en régalèrent. La chanson de *Totabu* fut la première : celles de *Timaro*, *Tamisso*, etc., etc., suivirent. Quoique je ne comprisse pas leurs poésies, ces chansons me firent plaisir, parce qu'elles passent traditionnellement du père au fils, et qu'ainsi elles pourront être répétées aux navigateurs futurs par une nouvelle génération.

Le 2 novembre 1817, je clouai sur un cocotier, vis-à-vis la maison de Lagediack, une plaque de cuivre sur laquelle étaient inscrits la date et le nom de notre bâtiment. Lagediack fut charmé de ce témoignage de souvenir qu'il promit de conserver fidèlement; mais il ne pouvait concevoir que je partisse avec *le Rurick* quand son nom était cloué sur un arbre.

Le 3 novembre, M. Chamisso alla à terre avec Kadu, et fut désagréablement surpris en apprenant que le second avait l'intention de ne plus quitter Otdia. La veille encore il m'avait promis de ne jamais m'abandonner, et ce changement subit dans ses résolutions était une énigme que M. Chamisso m'expliqua. Kadu avait appris à terre que le jeune enfant qu'il avait laissé à A-ur s'affligeait beaucoup de son depart, qu'il courait toute la journée dans les bois pour le chercher, et qu'il ne pouvait dormir durant la nuit. Cette nouvelle avait ému son cœur de père et lui avait inspiré la résolution de

ne plus s'éloigner. Il semblait lutter contre lui-même quand il me l'annonça avec beaucoup d'émotion ; mais lorsque j'eus approuvé son plan, quoiqu'à regret, car je l'aimais véritablement, il n'hésita plus à l'exécuter. Il promit de cultiver nos plantations avec zèle et de donner nos noms aux différentes plantes. Les navigateurs futurs trouveront donc, au lieu de taro et de pommes de terre, des *tamessos* et des *totabus*. Chaque personne de l'équipage voulut apprendre de sa bouche si réellement il comptait nous quitter, et il répéta successivement à chacun que son enfant criait Kadu dans les bois et ne pouvait dormir pendant la nuit. Comme il devait laisser le bâtiment ce jour même, car nous devions mettre à la voile le lendemain, nous fîmes entre nous une collection d'offrandes qui lui étaient destinées. Il considérait ce trésor avec un muet étonnement, seulement il craignait que les Radackans ne pussent résister à la tentation de le voler.

Pour le mettre autant que possible à l'abri d'un pareil événement, je résolus d'adresser mes exhortations à tous les sauvages. Lagediack expédia sur-le-champ deux crieurs qui parcoururent l'île et publièrent ses ordres, afin qu'ils eussent à s'assembler. Quelques tambours battirent, et tous les habitans d'Otdia, hommes, femmes et enfans, furent bientôt réunis. On leur annonça que Kadu devait

rester avec eux et que j'allais leur adresser un discours à ce sujet. La foule, pleine d'anxiété, forma un cercle dont M. Chamisso et moi occupions le centre. Pendant ce temps, Kadu s'habillait dans la maison de Rarick, sans doute afin de produire une vive impression sur les sauvages dans cette circonstance solennelle. Après s'être fait attendre quelque temps, il sortit enfin de la maison d'un pas majestueux. Il avait mis une chemise blanche, s'était attaché au côté un sabre qu'il tenait nu à la main, et sa tête était couverte d'un chapeau de paille. Les Radackans furent saisis d'étonnement en le voyant s'avancer d'un air grave avec cette arme redoutable; il s'assit avec dignité sur un tronc d'arbre. Le soleil était déjà couché lorsque Kadu prononça le discours suivant, dont la pensée lui avait été suggérée. Je dois préalablement observer que Kadu, sur ce qu'il nous avait entendu dire, s'était formé la plus haute idée du tamon de Russie, et qu'il en avait souvent parlé aux Radackans. « Le grand tamon de tous les tamons, dit-il, le tamon du pays de Russie a ordonné que Kadu resterait ici pour prendre soin des plantes et des animaux laissés par les Russes; que personne n'ose l'en empêcher, sous peine de mort : au contraire, chaque habitant doit l'aider à cultiver la terre, et il en sera récompensé. »

Quoique la récompense promise dût provenir

du travail même, je crus pouvoir me permettre la fiction suivante pour donner plus de poids à mes paroles : « Un grand vaisseau viendra de Russie dans dix mois apporter aux Radackans du fer et autres objets dont ils ont besoin ; mais si les plantations se trouvent détruites, les coupables seront punis de mort. Que personne ne soit assez hardi pour voler Kadu ou lui faire aucun mal, ce crime aussi serait puni de mort. » Je finis en promettant de grandes récompenses à ceux qui, à l'arrivée du navire russe, apporteraient à bord de nouveaux fruits. Kadu avait prononcé son discours avec beaucoup de dignité. Les insulaires promirent de se conformer fidèlement à nos recommandations ; et pour leur donner une idée de ma puissance, j'avais ordonné à bord de tirer à un signal convenu deux canons et une fusée volante. Il faisait alors absolument nuit ; je dis aux insulaires de regarder du côté du bâtiment pour voir le feu avec lequel je punirais leur désobéissance. Je donnai le signal : les canons tonnèrent, et les pauvres sauvages furent pétrifiés de terreur. Mais la fusée les alarma bien plus encore lorsque s'élevant dans les airs elle illumina l'île entière. Lagediack jeta ses deux bras autour de moi et me supplia de mettre un terme à cette scène effrayante ; mais Kadu fut charmé de l'impression qu'elle avait produite, car il pensait n'avoir plus aucune attaque à redouter. Quelques

présens que je distribuai rétablirent la tranquillité. Kadu résolut d'enterrer une partie de ses trésors et de se rendre avec le reste à Ormed, auprès de son ancien bienfaiteur.

Le 4 novembre nous quittâmes le groupe d'Otdia, avec la conscience d'y avoir fait quelque bien. Après avoir dépassé Otdia et Egerup, nous gouvernâmes à l'ouest-nord-ouest pour découvrir le groupe de Ligiep, qui, d'après les indications des Radackans, devait être situé dans le voisinage. Le 5 au matin la vigie du grand mât cria : *Terre!* C'était le groupe de Ligiep qui nous apparaissait au nord-nord-ouest sous la forme d'une petite île basse dont nous ne pûmes approcher que lentement, faute de vent. A midi, l'extrémité nord-est de l'île de Ligiep, qui forme la partie nord du groupe de ce nom, était au nord-ouest, à la distance de trois milles et demi. Nous pûmes examiner le groupe avec toute l'exactitude désirable.

Quoique beaucoup plus petit que les autres, il leur ressemblait exactement sous tous les autres rapports. Sa plus grande étendue du nord-est au sud-ouest est de quarante milles et demi. Une barque sous voiles vint directement vers nous de Ligiep à travers un passage formé par les récifs. Quand je parlai aux naturels dans leur langue ils semblèrent fort étonnés, et me demandèrent si le *tamon Totabu* était à bord. Je leur répondis que

oui, et que c'était moi-même. Leur crainte s'évanouit aussitôt, et ils sautèrent agilement à bord. Les naturels de Ligiep sont grands, robustes et beaux, qualités qui les distinguent avantageusement des autres Radackans. Kadu m'avait dit qu'ils se nourrissent principalement de poisson, circonstance qui explique peut-être leur complexion plus vigoureuse. Nos hôtes paraissaient avoir mis leurs plus beaux habits; ils étaient tout neufs. Leur chevelure, frottée d'huile de coco, était nouée avec goût et ornée de coquillages et de plumes. Ils portaient à leurs oreilles de larges rouleaux de coquillages de tortue, ornement que je ne vis que rarement à Otdia. En tout ils semblaient mériter la préférence sur les naturels de ce groupe.

Pour nous témoigner leur reconnaissance des présens que nous leur avions faits, ils nous invitèrent à aller les visiter à terre, où les plus belles *ridginis* ou femmes nous recevaient. Ils nous montrèrent un passage dans les parties ouest du groupe assez large et assez profond pour notre bâtiment; mais comme je n'avais pas l'intention de visiter Ligiep, j'attachais plus de prix à obtenir quelques renseignemens au sujet de la chaîne de Ralick. Je demandai à un tamon où elle était située; il me montra l'ouest. Je lui demandai ensuite où était *Kwadelen*, il me montra encore l'ouest. J'espérai alors ne point manquer le groupe qui porte ce

nom, d'autant que l'année précédente le chef d'Ailu me l'avait indiqué dans la même direction. La latitude du milieu du groupe de Ligied se trouva de 9 degrés 51 minutes 30 secondes nord, et la longitude de 190 degrés 46 minutes 30 secondes ouest. Je lui donnai le nom de notre digne amiral le comte *Hayden*.

Le 6 novembre, après avoir navigué toute la nuit vers l'ouest, au point du jour nous espérions découvrir la chaîne Ralick : mais notre espérance fut trompée. A midi nous étions par 9 degrés 42 minutes 56 secondes de latitude nord, et 191 degrés 52 minutes 40 secondes de longitude ouest. Je craignis d'avoir dépassé la chaîne, car des îles si basses échappent aisément aux regards. Quand le soleil disparut sans qu'aucune terre eût été découverte, je fus obligé, à mon grand regret, de renoncer à une plus longue recherche de la chaîne Ralick, laquelle m'aurait demandé beaucoup de temps. La mousson du nord dans la mer de Chine m'étant indispensable pour arriver à Manille, nous poursuivîmes en conséquence notre route vers l'ouest.

Le 9 nous déterminâmes notre latitude à 9 degrés 32 minutes 54 secondes nord, et notre longitude d'après le chronomètre à 197 degrés 22 minutes 24 secondes ouest; nous naviguâmes sur le lieu où l'on place l'île de *Casbobus* et les trente-six

rieure est formée d'un rocher cylindrique, lequel s'élève perpendiculairement de la mer. A partir de ce point vers le sud, la terre forme une baie profonde qui se divise en plusieurs petites criques; la scène en ce lieu devient délicieusement pittoresque. En me reportant au temps où ces îles furent découvertes par Magellan, *le Rurick* eût été depuis long-temps entouré d'un grand nombre de canots manœuvrés par d'heureux insulaires. Les choses étaient maintenant bien changées : l'introduction de la religion chrétienne n'a point fait ressentir ici sa bienfaisante influence, car depuis cette époque, toute la race indigène des Ladrones a été extirpée. Vainement nous cherchâmes un canot ou un homme sur le rivage : tout nous offrait l'aspect d'une île inhabitée. La vue de cette terre ravissante m'affligea profondément. Naguère ces vallées fertiles étaient l'asile d'une nation qui vivait au sein du bonheur et de la paix, maintenant les magnifiques palmiers ne s'élèvent que pour ombrager leurs tombes : un silence de mort règne sur cette côte déserte.

J'avais formé le projet de jeter l'ancre à un quart de mille de Tuloberspit; mais la profondeur de l'eau et la mauvaise qualité du fond m'en empêchèrent. A notre grande joie nous aperçûmes alors un homme à terre qui nous parut nu et de couleur noire; mais il s'enfuit précipitamment dans les bois dès qu'il vit notre bâtiment. Peu de temps après

nous découvrîmes une large barque que je reconnus pour européenne à sa manière de ramer. Elle nous eut bientôt atteints. Un jeune Anglais, nommé Robert Wilson, qui remplissait les fonctions de pilote à Agana, avait été envoyé par le gouverneur pour nous conduire dans un port sûr, au cas où nous aurions l'intention de séjourner à Guahon. Pendant que nous nous dirigions au sud le long de la côte, nous pûmes continuer sans interruption la reconnaissance de l'île. Nous ne tardâmes pas à voir la ville d'Agana. Elle est agréablement située sur le rivage, et elle est dominée à l'ouest par une colline assez élevée, qui forme un cap nommé par les naturels *cap du Diable*. J'exprimai à Wilson mon désir de jeter l'ancre devant la ville d'Agana plutôt que dans la baie d'Umatack. Il me répondit que les bâtimens jetaient l'ancre à Umatack ou à Agana, avant que le port actuel ne fût connu; mais que le premier de ces deux mouillages était si mauvais qu'un grand nombre de navires y avaient péri.

Une langue de terre longue et élevée, appelée *Orot*, en avant de laquelle se trouve une petite île rocailleuse, forme à l'extrémité ouest de Guahon l'entrée du port; il est protégé au nord par une petite île basse appelée *Appapa*. Elle est couverte de buissons épais; et quand on arrive du nord, elle semble jointe au continent. De cette petite île se

dirige vers l'ouest un récif de corail dont l'extrême pointe forme, avec le cap San-Carlos d'Orot, l'entrée du port qui est large d'un mille et un quart. A cinq heures du soir nous étions mouillés près du rivage dans le port de la Caldera de Apra. Nous y trouvâmes un envoyé du gouverneur d'Agana, porteur d'une lettre dans laquelle moi et tous mes officiers étions invités à nous rendre à la ville. Son excellence avait déjà envoyé quelques mules qui nous attendaient sur la rive opposée de l'île d'Appapa, près du village de Piti.

Le soleil était près de se coucher quand nous débarquâmes à Piti, d'où nous nous rendîmes au village voisin de Massu dans lequel les mules nous attendaient. Le gouverneur avait envoyé pour moi son cheval, le seul qui existât dans l'île. Comme nous avions encore trois milles et demi à faire avant d'arriver à Agana, nous n'avions point de temps à perdre. Je montai sur mon cheval, mes compagnons sur leurs mules, et nous nous mîmes en route, tous de la meilleure humeur du monde. Le paysage était romantique; il nous semblait un paradis après un si long voyage. L'air empreint des parfums les plus délicieux exerçait une si salutaire influence sur nos corps que nous sentions s'augmenter nos forces.

Le village de Massu consiste dans quinze maisons environ, bâties sur une ligne droite et séparées par

des jardins. Leur structure diffère de toutes celles que nous avions vues pendant notre voyage. Chaque maison large de huit à dix pieds est établie sur quatre piliers qui s'élèvent de cinq pieds au-dessus du sol. Les murs et le plancher sont faits de cannes de bambous tellement espacées que vous pouvez introduire votre main entre elles, ce qui donne à toute la maison l'apparence d'une cage dans laquelle il ne se passe rien que vous ne l'aperceviez du dehors. Ce système de construction est très bien adapté à la température du pays. Le vent, qui traverse incessamment la maison, en rafraîchit et en purifie l'air. Le toit, couvert avec des broussailles en guise de chaume, la protége contre la pluie. Les piliers la mettent à l'abri de la vermine; mais l'aspect en est singulier, surtout quand la famille y est réunie. Les habitans à demi nus de Massu nous saluaient en langue espagnole. Une large croix de pierre qui s'élève à l'entrée de leur village, et une plus petite que chacun d'eux porte au cou, attestent dans ce pays l'existence de la religion chrétienne. Toute la population des îles Guahon a été convertie au christianisme par les Espagnols. Elle descend en partie de la race indigène, et pour le reste, des colons qui ont été transportés du Mexique et des Philippines dans ces îles, après la destruction ou l'affaiblissement de la race originelle.

Le chemin que nous suivions était étroit, mais

d'une beauté ravissante; à notre droite s'élevait un chemin de montagnes dont l'aspect était aussi varié que pittoresque. Nous traversâmes tantôt des bouquets de palmiers, tantôt des campagnes sauvages mais romantiques dans lesquelles nous admirions la variété et la magnificence du régne végétal. Nous arrivâmes à huit heures du soir à Agana; et après nous être habillés chez Wilson, nous nous rendîmes chez le gouverneur don Joseph Medinilla y Pineda, capitaine général des Mariannes ou Ladrones, qui nous reçut en grand uniforme avec une exquise politesse. Cet officier est en réalité le seul véritable Espagnol qui existe dans l'île. Les autres fonctionnaires et les prêtres même sont natifs de Manille ou du Mexique, et descendent des Espagnols transplantés dans ces contrées.

Après nous avoir offert à plusieurs reprises du thé et du chocolat, il nous conduisit à une table abondamment chargée de fruits, de confitures, de compotes et de vins de choix; nous y fîmes honneur, car nous pensions que c'était là notre souper. Une heure s'était à peine écoulée lorsqu'on nous conduisit dans la salle à manger, où une table couverte des mets les plus délicats nous attendait. Nous ne sûmes si c'était l'usage dans ce pays de manger sans interruption, où si c'était aux estomacs russes qu'on accordait une telle puissance de

digestion, mais nous remarquâmes que tous nos hôtes mangeaient du meilleur appetit.

Je me trouvai à table auprès du sous-gouverneur don Louis de Tort, homme singulièrement aimable, dont la conversation nous intéressa d'autant plus qu'il avait visité les Carolines et même le groupe d'Ulle. Il nous raconta sur ce sujet une foule de particularités curieuses.

Don Louis se trouvait dans l'île en 1788, quand les Caroliniens abordèrent à Guahon avec un grand nombre de petites barques : les sauvages lui plurent beaucoup par leur douceur; il les accueillit avec bienveillance, persuada au gouverneur d'en faire autant, et de les renvoyer ensuite comblés de présens.

Depuis cette époque ils avaient eu le courage de revenir chaque année. Ils racontèrent à don Louis qu'ils avaient eu autrefois des relations commerciales avec les habitans de l'île, et qu'ils n'y avaient renoncé qu'après avoir appris que des blancs étaient venus s'y établir, et avoir été témoins oculaires de leurs cruautés.

En 1788 le temps ayant atténué ces fâcheuses impressions, ils avaient entrepris cette nouvelle expédition afin de se procurer du fer. Don Louis leur demanda comment ils avaient trouvé leur chemin, car la distance de Ulle à Guahon est de plus de trois cents milles; ils répondirent que l'indica-

tion du chemin s'était conservée dans leurs chansons, et que leur pilote les avait dirigés d'après ces données. Il est vraiment remarquable qu'ils n'aient pas manqué une île si peu considérable que celle de Guahon, n'ayant que les étoiles et leurs chants nationaux pour un voyage de trois cents milles.

Quand les Caroliniens visitèrent Guahon, ils tinrent leur parole; mais dans leur voyage pour retourner chez eux ils furent assaillis par une furieuse tempête, et furent ensevelis au sein des flots : pas un de ces hardis navigateurs n'échappa: et par suite de cet événement, pendant quinze années don Louis attendait vainement ses amis auxquels il s'était attaché à cause de la douceur de leur caractère.

En 1804, le navire américain *la Maria*, de Boston, se ravitailla à Guahon; le capitaine Samuel Williams Boll, et son subrécargue Thomas Borman, entreprirent un voyage aux Carolines pour y chasser des biches-de-mer [1].

Don Louis saisit cette occasion d'aller visiter ses

[1] La biche-de-mer est une grande espèce de limace ou mollusque sans écailles, et que l'on trouve dans les climats chauds, particulièrement près des récifs de corail. Elle est très recherchée dans les marchés de Canton; les Chinois la regardent comme un mets délicat, et la paient très cher; ils lui trouvent des qualités salutaires et fortifiantes. Il y en a beaucoup dans les baies des îles Radack, mais les naturels ne s'en nourrissent pas.

amis, le capitaine lui ayant promis de le ramener à Guahon. *La Maria* mit à la voile dans le courant de juillet. Le premier groupe qu'elle toucha fut celui d'Ulle; don Louis y trouva plusieurs de ses anciennes connaissances qui pilotèrent le navire dans le groupe. Kadu nous avait parlé de l'apparition de ce bâtiment dans sa patrie; le nom de Borman, défiguré en celui de Marmol, et le nom de Louis se trouvaient dans une des chansons que nous lui avions entendu chanter et que les Caroliniens avaient composées pour perpétuer le souvenir de ces hommes. L'usage de consacrer la mémoire des événemens remarquables dans ces sortes de poëmes populaires est commun aux Caroliniens et aux Radackans.

Don Louis demanda à ses anciens amis pourquoi ils ne visitaient plus Guahon. Ils lui parlèrent de la flotte qui était partie pour cette île quinze ans auparavant; comme elle n'en était pas revenue, ils avaient conclu que leurs compatriotes avaient tous été assassinés : don Louis leur déclara que leurs frères n'avaient eu à se plaindre d'aucun mauvais traitement à Guahon, mais qu'une violente tempête les avait surpris le lendemain de leur départ et avait probablement détruit toute la flotte. Les Caroliniens déplorèrent ce funeste accident, mais ils se réjouirent en apprenant que leurs soupçons étaient mal fondés. Ils promirent de visiter Gua-

hon l'année suivante, et exécutèrent leur promesse.

Depuis cette époque, tous les ans dix-huit canots s'assemblent au groupe de Lamureck, d'où ils font voile vers Fojo, île déserte située à ce qu'il paraît au nord de Lamureck; ils y arrivent au bout de deux jours, et après s'y être arrêtés, la flotte arrive en trois jours à Guahon. Ainsi le voyage entier s'accomplit en cinq jours.

Ils visitent Guahon en avril, et opèrent leur retour en mai ou au plus tard en juin, car après cette époque les vents de sud-ouest deviennent dangereux. Leurs barques sont construites de telle sorte qu'un rien les fait chavirer, ce qui leur arrive plusieurs fois chaque jour pendant un pareil voyage; mais comme ils sont nageurs et plongeurs expérimentés, cet accident n'a d'autre résultat que d'exciter des rires immodérés.

Dans ces occasions ils se jettent à la mer, redressent leurs canots, et se soutiennent à l'entour en nageant jusqu'à ce qu'ils en aient rejeté toute l'eau avec leurs mains. Un européen ne serait guère capable de se tenir ainsi durant un voyage de cinq jours, presque constamment dans l'eau.

Les Caroliniens passent souvent jusqu'à quatorze jours dans cette situation, sans autre nourriture que quelques noix de coco, car leurs canots ne peuvent contenir aucune provision. Pour se désal-

térer ils ont l'eau de mer à discrétion. Une flotte considérable a ordinairement deux pilotes qui appartiennent en général aux dernières classes de la société, mais qui surpassent les plus éminentes par leur sagacité, et qui sont souvent élevés au rang des nobles par leur mérite.

Il y a quelques années, une flotte qui n'était qu'à un jour de route de Guahon fut surprise par une violente tempête et jetée hors de son chemin : quand l'orage fut calmé, les deux pilotes ne tombèrent pas d'accord ; l'un affirmait que Guahon était encore à l'ouest, l'autre au contraire assurait que le vent sud-est les avait poussés si loin hors de leur direction que cette île devait se trouver maintenant à l'est. Ces deux pilotes ayant jusque-là obtenu la confiance des insulaires, ceux-ci se trouvèrent fort embarrassés de savoir quel avis il fallait suivre, et la flotte finit par se séparer en deux parties ; celle qui fit voile vers l'ouest trouva probablement la mort au sein des flots, car on n'en entendit jamais parler ; l'autre, après avoir lutté pendant quelques jours contre le vent, arriva heureusement à Guahon, et le pilote, pour prix de ses services, fut nommé tamon.

Le 25 novembre 1817, nous étions à peine éveillés que le gouverneur nous engagea à prendre le chocolat ; nous nous rendîmes à cette invitation, et j'exprimai le désir de visiter la ville ;

mais je n'en obtins la permission qu'après avoir fait un second déjeuner, qui ressemblait parfaitement à un dîner.

La ville d'Agona, qu'on pourrait appeler justement un village, est située dans une plaine magnifique, à quelques centaines de pas du rivage. Les maisons forment plusieurs rues régulières. Sept ou huit seulement sont bâties en pierres de corail et appartiennent au gouvernement : elles sont habitées par le gouverneur et les autorités civiles.

La ville contient deux cents maisons et quinze cents habitans, qui tirent leur origine, ainsi que je l'ai dit, du Mexique et des Philippines. Il ne reste plus dans toute l'île qu'un homme et sa femme de la race indigène; avec ces deux individus s'éteindra à jamais la population naturelle des Ladrones.

Toute la chaîne des Mariannes, excepté Guahon, est inhabitée. Les Américains du nord, qui naviguent dans l'intérêt de leur commerce de fourrures entre la côte nord-ouest d'Amérique et Canton, avaient choisi les îles d'Agrigan et de Saipan comme lieu de relâche pendant ce voyage. Pour être sûrs d'y trouver à l'avenir des provisions fraîches, ils y transportèrent plusieurs familles des îles Sandwich, et les obligèrent à cultiver la terre et élever du bétail. Ils auraient réussi dans leurs voya-

ges subséquens à se procurer des provisions dans ces îles sans les payer; mais les Espagnols avaient été à peine informés de leur projet, qu'ils envoyèrent des soldats pour faire prisonniers ces malheureux insulaires et détruire leurs plantations. Je vis ces prisonniers chez le gouverneur : ils paraissaient contens de leur sort, et furent transportés de joie en apprenant des nouvelles de leur pays natal. Don Louis venait d'être instruit que les Américains avaient fondé une nouvelle colonie à Agrigan. La question est de savoir si elle durera long-temps.

Le 28 novembre nous fîmes nos préparatifs de départ, et le 29, au matin, nous quittâmes Guahon, le cœur pénétré de reconnaissance pour les bons offices que nous avions reçus du gouverneur.

Voici le résultat de nos observations : la latitude du port de Calderon de Apra est de 13 degrés 26 minutes 11 secondes nord, et la latitude de 215 degrés 9 minutes 54 secondes.

Le 9 décembre au matin, Baton, une des îles Bashee, fut aperçue à l'ouest par la vigie du grand mât, à la distance de vingt-six milles. Je dirigeai alors ma course de manière à entrer dans la mer de Chine, entre l'île de Sabtang et les trois rochers Balington. Dans l'après-midi, le plus considérable de ces trois rochers était à sept milles de

distance au sud. Je gouvernai dans cette dernière direction pour doubler le cap Bajador, et graduellement la haute et rocailleuse île de Babuyan se montra à l'horizon. Nous nous trouvâmes donc hors du Grand-Océan après y avoir navigué pendant plus de deux années. Je ne pus me défendre d'une certaine émotion en quittant cette mer du Sud, où nous avions passé tant d'heureux momens. Quelle différence on remarque dans l'atmosphère en passant de l'Océan dans la mer de Chine! Au lieu d'un ciel constamment serein, nous avions au-dessus de nos têtes des nuages épais et orageux, sans cesse agités par les vents; un voile éternel couvrait l'horizon. Favorisés par un vent de terre nord-est, nous naviguâmes rapidement vers le cap Bolinao, découvrant de temps en temps le sommet des monts de Luçonie [1].

Le 12 mars nous doublâmes pendant la nuit le cap Bolinao, et le lendemain, à midi, le cap Capones.

Le 15, nous étions dans les eaux de l'île Corregidor, et nous y vîmes le télégraphe en grande activité pour annoncer notre arrivée à Manille. Vers le soir nous atteignîmes l'entrée méridionale de la baie de Manille, et nous gouvernions entre l'île de Cavalo et le continent, quand nous fûmes arrêtés par une large barque manœuvrée par

[1] Ile de Luçon, la principale des Philippines.

vingt rameurs, et que dans le pays on appelle *pango*. Un officier espagnol monta à bord et s'informa avec beaucoup de politesse à quelle nation nous appartenions. Je le chargeai de demander au gouverneur la permission de mouiller dans le port de Cavite, pour y faire radouber *le Rurick*. Cette permission me fut accordée avec empressement, et le capitaine du port reçut l'ordre de me fournir tous les secours nécessaires pour la réparation de notre bâtiment.

Le 17, je donnai l'ordre de lever l'ancre, et durant toute la nuit nous touâmes *le Rurick* pour arriver à Cavite, qui est située à vingt-un milles sud de Manille. Nous y arrivâmes le lendemain vers le milieu du jour.

Cavite, habitée seulement par une garnison espagnole et quelques Malais, est une forteresse dont la résidence est peu agréable. Il faut suivre une longue avenue avant d'arriver à un village dont les maisons élevées de deux étages sont bâties, partie à la chinoise, partie selon l'architecture des Malais. J'y allais chaque jour, quand la chaleur commençait à diminuer, pour assister au curieux spectacle d'un marché illuminé qui s'y tient journellement après le coucher du soleil. Des centaines de femmes assises à terre en longues rangées vendent toutes sortes de fruits, de végétaux, etc. Les Malais employés comme ouvriers dans la forteresse,

et les militaires eux-mêmes y viennent pour y acheter leur souper. La foule est grande, et comme les naturels sont passionnés pour la musique, ils ont toujours leur guitare à côté d'eux; après souper ils font de la musique, chantent et dansent en plein air. A trois milles est situé le village romantique de Tierra-Alta. Les petites et élégantes habitations des Malais avec leurs plantations récréent agréablement les yeux du voyageur. Un grand nombre de riches Espagnols ont leurs maisons de plaisance à Tierra-Alta, dont l'air est, dit-on, très favorable à la santé.

Le 25 nous fîmes une excursion à Manille. Nous admirâmes surtout le magnifique faubourg particulièrement habité par les riches Chinois qui y ont leur comptoir et qui s'entendent fort bien à tromper les chrétiens.

La haute classe à Manille ne remue pas avant la fin du jour. Jusque-là elle reste enfermée chez elle à dormir, à manger, à fumer, dernière habitude qui y est le plus répandue, car les enfans même qui ne peuvent marcher seuls fument déjà leur cigarre. La passion des femmes pour ce passe-temps est encore plus vive que celle des hommes; elles ne se contentent point des petits cigarres ordinaires; on en fabrique d'autres particulièrement pour elles, longs d'un pied, et gros en proportion. On peut se faire l'idée d'une bouche dont les lèvres

peuvent contenir un pareil rouleau de tabac. Ces monstrueux cigarres s'appellent *cigarres des femmes*, et rien n'est plus bizarre que de voir ces élégantes personnes se promener le soir avec ces torches allumées à la bouche.

Le 28 nous quittâmes Cavite, et quelques heures après nous jetâmes l'ancre devant Manille, où nous devions embarquer du biscuit et quelques autres provisions.

Le 8 février 1818, favorisés par un beau temps et par une brise nord-est, nous mîmes à la voile le 6. Pulo-Aor parut à l'horizon à vingt et un milles de distance, et le surlendemain dans la matinée, nous passâmes la ligne par 253 degrés 9 minutes de longitude.

Le 10 au point du jour le détroit Gaspar était derrière nous. Le 12 la montagne d'Apres à Sumatra fut aperçue du haut du grand mât. Le 13, favorisé par un vent nord-ouest, je touchai les îles Zupten, où je jetai l'ancre à deux milles de la côte de Sumatra. Le lendemain à six heures nous avions franchi le détroit de la Sonde.

Le 30 mars nous doublâmes le cap de Bonne-Espérance, et le lendemain nous mouillâmes devant la ville du Cap, où j'eus l'honneur de recevoir à mon bord la visite du capitaine de la corvette française *l'Uranie*, M. L. Freycinet, qui se disposait à faire un voyage de découvertes. Le lendemain je

rendis à M. Freycinet sa visite à bord de *l'Uranie*. Il eut la politesse de me montrer tous ses instrumens et d'autres objets curieux, parmi lesquels je remarquai un alambic à l'aide duquel on rend l'eau de mer potable. J'eus le plaisir d'être présenté à madame Freycinet qui accompagnait son mari; c'est, je crois, la première femme qui ait fait un voyage de découvertes [1].

Le 8 avril, après avoir embarqué des provisions fraîches, nous quittâmes la ville du Cap.

Le 24 nous étions en vue de Sainte-Hélène, où sans doute par suite d'un malentendu je ne pus obtenir la permission de débarquer. Le 30 nous vîmes l'île de l'Ascension, à cinquante milles au nord-ouest, par 40 degrés de longitude. Nous nous dirigeâmes vers l'équateur, où nous passâmes le 6 mai, par 20 degrés 16 minutes de longitude. Le 16 juin dans la soirée nous jetâmes l'ancre devant la ville de Portsmouth. Des affaires m'obligèrent de me rendre à Londres, où j'eus l'honneur d'être présenté au prince régent, et à notre archiduc Nicolas Paulowitsch.

Le 30 nous quittâmes l'Angleterre, et après être restés quelques jours seulement à Copenhague, nous revîmes avec une joie inexprimable Revel,

[1] Madame Morrell, épouse du capitaine américain de ce nom, est ainsi la seconde femme qui aura fait un voyage de circumnavigation. Voyez à cet égard, au tome XX de notre collection, le quatrième voyage de Benjamin Morrell.

que nous avions quitté trois années auparavant.

Le 27 juin je quittai ce port, et le 3 août 1818, je jetai l'ancre dans la Newa, en face du palais du comte Romanzoff.

En résumé, les principales découvertes du *Rurick* dans le Grand-Océan ont été les suivantes : 1° le groupe Kutusoff et le groupe Suvaroff, séparés l'un de l'autre par un canal, ou bras de mer, de trois milles et demi de large, situé par 11 degrés 11 minutes 20 secondes de latitude nord, 190 degrés 9 minutes 30 secondes de longitude ouest; aucune carte de la mer du Sud n'avait avant mon passage fait connaître ces îles, dont la position diffère des îles Pescadores; 2° l'île du Nouvel-An, inhabitée, basse, couverte de bois, longue de trois milles du nord au sud, et large de trois quarts de mille, située par 10 degrés 8 minutes 27 secondes de latitude nord, 189 degrés 4 minutes 46 secondes de longitude ouest, et appelée *Miadi* par les naturels; 3° un groupe de soixante-cinq îles, celui de Romanzoff, dont la plus orientale et la plus grande, appelée *Otdia*, gît par 9 degrés 28 minutes 9 secondes de latitude nord, 189 degrés 43 minutes 45 secondes de longitude ouest : groupe qui, dans une direction de l'est à l'ouest, occupe un espace de trente milles, sur une largeur d'environ dix milles; 4° le groupe de Tchitchagoff, long de vingt-quatre milles, large de quatre, dont le milieu est situé

par 9 degrés 6 minutes de latitude nord, 189 degrés 56 minutes de longitude ouest : groupe que les naturels nomment *Eregup ;* 5° le groupe d'Araksheeff, long de deux milles et demi, large de trois quarts de mille, situé par 8 degrés 54 minutes 21 secondes de latitude nord, 189 degrés 11 minutes de longitude ouest, et nommé *Kawen* par les naturels ; 6° le groupe de Traversey, long de treize milles, large de quatre à six, situé par 8 degrés 18 minutes 42 secondes de latitude nord, 188 degrés 48 minutes de longitude ouest, et que les indigénes désignent sous le nom de groupe d'*A-ur ;* 7° le groupe de Krusenstern, que les naturels nomment *Ailu*, long de quinze milles, large de cinq, situé par 10 degrés 27 minutes 15 secondes de latitude nord, 190 degrés de longitude ouest.

Ces divers groupes, aussi bien que quatre autres îles nommées *Arno, Mediuro, Mille et Bigar,* forment la chaîne des *îles Radack*, qui a vers l'ouest une seconde chaîne semblable et parallèle, nommée *Ralick,* et composée de neuf principaux groupes d'îles, et de trois îles simples. D'après les savantes recherches de M. de Krusenstern, il semble démontré que la découverte de ces archipels doit m'appartenir.

DEUXIÈME VOYAGE.

(1823-1826.)

§ 1.

Objet de ce voyage. Itinéraire de Cronstadt au Brésil. Nous doublons le cap Horn et relâchons au Chili.

Au mois de mars de l'année 1823, je reçus le commandement d'un vaisseau. C'était une frégate de moyenne dimension, nommée *l'Entreprise*, et qui, pour ne pas être inutilement chargée, n'était munie que de vingt-quatre pièces de six. L'équipage se composait de cent quarante-cinq hommes. Je devais prendre à Cronstadt une cargaison pour le Kamtschatka, et quittant ce dernier pays, faire route vers la côte nord-ouest d'Amérique pour y protéger la compagnie Russe-Américaine contre l'espèce de contrebande que faisaient en cet endroit des marchands étrangers. Mon navire devait donc rester une année dans cette station; puis, après y avoir été remplacé par un autre, revenir à Cronstadt. La route à suivre, pour l'aller et le retour, était entièrement laissée à ma propre discrétion.

Nous quittâmes, le 28 juillet 1823, la rade de

Cronstadt. Après avoir essuyé une horrible tempête aux environs de Gothlans et mouillé à l'île de Bornholm, nous en repartîmes, au point du jour, le 8 août. Le 10, nous jetâmes l'ancre devant la capitale du Danemarck, où nous prîmes à bord divers instrumens de marine. Avant que le soleil parût à l'horizon, le 12, nous avions déjà remis à la voile, et nous longions la côte danoise avec un bon vent et une mer tranquille. L'aspect de cette côte, qui offre de magnifiques points de vue et où de nombreux édifices étaient illuminés par le soleil du matin, nous sembla extrêmement pittoresque. Le même jour, nous traversâmes le Sund et nous entrâmes dans le Cattégat. Dans la mer du Nord la continuité des vents contraires rendit notre voyage ennuyeux, et d'épais brouillards nous exposèrent à quelque danger dans le détroit de Douvres. Nous atteignîmes cependant sains et saufs la rade de Portsmouth le 25 août.

Comme je voulais doubler le cap Horn dans la meilleure saison, c'est-à-dire en janvier ou en février, il ne fallait pas que je perdisse de temps en Angleterre. Je me rendis donc en toute hâte à Londres, et résistant à tous les attraits qui m'étaient offerts par la magnificence de cette capitale, je me procurai immédiatement les cartes et les chronomètres dont j'avais besoin, et j'étais de retour à bord de mon vaisseau le 2

septembre, pour y attendre le premier vent favorable. Mais le vent se plut, comme il n'est que trop ordinaire, à mettre notre patience à l'épreuve. Nous fûmes retenus dans la rade jusqu'au 6, et encore si nous pûmes continuer notre route ce jour-là, ce fut pour atteindre à peine Portland, où nous fûmes assaillis par une tempête si furieuse, qu'il nous fallut regagner Portsmouth au milieu de mille dangers. Cependant la mer devint plus calme le lendemain, et nous déployâmes de nouveau les voiles; mais le vent, qui avait été les jours précédens d'une violence extrême, fut ensuite si faible, que neuf jours s'écoulèrent avant que nous n'entrassions dans l'océan Atlantique.

Le 22 septembre néanmoins, malgré le mauvais temps, nous atteignîmes le parallèle de Lisbonne, où nous jouîmes d'une température plus chaude, nous félicitant d'avoir enfin laissé derrière nous la région des tempêtes. Nous gouvernâmes alors directement vers l'île de Tériffe, où je comptais prendre ma provision de vin. Le soir même nous distinguâmes cette île, au milieu des brouillards et des nuages qui nous en cachaient les hauteurs. Nous mîmes en panne pendant la nuit, et le lendemain nous fîmes voile vers le port de Santa-Cruz. Dans cette partie de l'île, la côte, qui ne consiste qu'en des masses de laves hautes et escarpées, est assez pittoresque, mais triste et sté-

rile; l'œil y cherche vainement un endroit capable de produire l'excellent vin de Ténériffe. Sur une pointe de rocher qui s'élève de mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer, nous vîmes un télégraphe en pleine activité qui sans doute annonçait l'arrivée de notre vaisseau. La ville se déploya ensuite devant nous, et avec ses nombreuses églises, ses couvens et ses belles maisons échelonnées en amphithéâtre sur les flancs d'une montagne, elle aurait offert un noble et agréable point de vue à des yeux accoutumés au spectacle monotone de la mer, si le majestueux pic, ce géant des montagnes qui sur le dernier plan élevait sa cime couverte de neige à treize mille deux cent soixante-dix-huit pieds au-dessus de la mer, n'eût enchaîné toute notre attention. Ce prodigieux volcan conique est, par son escarpement, d'un difficile accès, et le petit cratère qui en couronne le faîte est entouré de si près par une muraille de lave, qu'on peut à peine en quelques endroits trouver la place de se tenir debout. Le voyageur assez hardi pour monter jusqu'en haut en sera récompensé par un des plus beaux points de vue du monde. Immédiatement au-dessous de lui s'étend toute l'île de Ténériffe, avec ses innombrables beautés; autour de cette dernière sont groupées les dix-neuf autres îles Canaries; puis l'œil plane sur une immensité d'eau, et peut au-delà distinguer dans le lointain

les noires forêts de la côte africaine, et même une bande jaunâtre qui marque la limite du grand désert. Ce fut en ne songeant qu'aux plaisirs de toute sorte qui nous attendaient à terre, que nous approchâmes de la ville. Nous projetions déjà de parcourir la contrée et de gravir le pic; nos naturalistes se réjouissaient d'avance des nouveaux trésors de minéralogie et de botanique dont l'île semblait leur permettre une abondante provision. Cependant nous avions fait le signal accoutumé pour demander un pilote; mais après avoir vainement attendu qu'il nous arrivât, je me décidai, comme la rade ne m'était pas tout-à-fait inconnue, à jeter l'ancre sans lui, lorsqu'un boulet parti de la forteresse tomba dans l'eau non loin de notre frégate. En même temps nous remarquâmes que tout était en remuement sur les murailles : les canons étaient pointés sur nous, les mèches allumées, et quantité de boulets espagnols préparés pour notre réception. Comme notre gouvernement était en paix avec l'Espagne, cette conduite hostile fut tout-à-fait incompréhensible pour nous. Mais comme je ne désirais aucunement livrer combat, renonçant au plaisir de visiter l'île, nous continuâmes notre route vers le Brésil, où nous pouvions compter un meilleur accueil. Le matin suivant nous aperçûmes encore le pic à cent milles de distance, au milieu des nuages, et cette vue nous

rappela les mystérieux récits faits sur les premiers habitans de l'île de Ténériffe, dont il a été dit, à cause de la ressemblance de leurs dents avec celles des animaux herbivores, qu'ils ne pouvaient vivre que de légumes. Ils embaumaient leurs cadavres à la manière des anciens Égyptiens, et les conservaient dans des grottes de rochers, où l'on en retrouve encore. Les Espagnols, qui les premiers découvrirent et s'approprièrent l'île, ont décrit en termes pompeux l'état de civilisation, les méthodes d'agriculture et les excellentes mœurs de ces anciens habitans, qui néanmoins furent entièrement exterminés par la tyrannie et la cruauté de leurs conquérans.

Le 1er octobre, nous doublâmes les îles du Cap Vert, sans toutefois apercevoir la terre qui est presque toujours perdue dans les brouillards, et nous gouvernâmes en droite ligne vers l'équateur. Nous le passâmes onze jours après par 25 degrés de longitude ouest, méridien de Greenwich. Au-dessus de l'équateur, poussés par un bon vent de sud-est et favorisés par un temps superbe, nous atteignîmes bientôt la côte brésilienne.

Dans la matinée du 1er novembre, et par conséquent au printemps de l'hémisphère méridional, nous aperçûmes le cap Frio; le soir nous

reconnûmes distinctement, à sa haute montagne conique, l'entrée de la baie de Rio-Janeiro; mais un calme plat ne nous permit de gagner le port que dans la matinée du lendemain. Je m'adressai immédiatement au vice-consul russe, pour qu'il me procurât le plus tôt possible les provisions de bouche et les autres objets de première nécessité dont j'avais besoin, car je désirais vivement ne pas perdre la saison favorable pour doubler le cap Horn. Il me demanda un délai de quatre semaines, que j'allai passer à terre avec notre astronome et nos naturalistes. A l'expiration de ce terme tous nos magasins se trouvèrent en effet remplis. Le 27 novembre, je retournai à bord, et le 28, à cinq heures du matin, nous remîmes à la voile.

Nous continuâmes notre route vers le sud fort agréablement; le temps était beau et le vent favorable. Sous 39 degrés de latitude cependant nous pûmes déjà apercevoir combien le pôle sud étend sa funeste influence plus loin que le pôle nord. Le ciel cessa d'être clair, le vent devint variable et violent, enfin de nombreuses baleines vinrent nous avertir que nous avancions vers la région des tempêtes. Dans le parallèle du Rio de la Plata, quoique nous fussions à deux cents milles de terre, le courant nous faisait chaque jour dévier de notre route directe de trente-neuf mil-

les au sud-ouest, tant est grande l'influence de cette vaste rivière, même à deux cent quarante milles de son embouchure !

Le 15 décembre, au commencement de l'été méridional, sous 47 degrés de latitude, où, si la température des deux hémisphères était égale, le climat aurait dû être celui du midi de l'Allemagne ou du centre de la France, nous fûmes assaillis par une violente tempête, accompagnée de grêle et de neige. Entre les îles Falkland et la côte ouest de Patagonie, nous vîmes une multitude d'oiseaux qui indiquaient le voisinage de la terre. Dans la matinée du 23, nous distinguâmes au loin les sommets neigeux des montagnes de l'horrible Terre des États. Nous passâmes si près de cette île inhospitalière, que nous pûmes l'examiner avec soin, même sans télescope. Quel constraste avec le Brésil ! Au Brésil la nature semble inépuisable par sa splendeur et sa variété ; ici elle recouvre à peine d'un maigre tapis de mousse les masses énormes de rochers noirs. Le soleil n'éclaire presque jamais de ses rayons ni cette île ni l'île voisine de la Terre de Feu. La végétation est tellement empêchée par le froid continuel et par les brouillards, que de misérables arbres rabougris trouvent à peine à subsister au bas des montagnes. Les oiseaux de mer évitent ces côtes nues ; les insectes aussi les dédaignent : le chien, fidèle compagnon

de l'homme, et l'homme lui-même, habitant de tous les climats sous le ciel, peuvent seuls vivre dans celui-ci. Mais la chaleur du soleil est essentielle au développement des facultés de l'homme, et il n'est ici qu'un simple animal, hideux d'extérieur, petit, mal fait, avec une peau sale, un teint cuivré, des cheveux noirs et hérissés, enfin sans barbe. Il habite une misérable hutte faite de branches et recouverte de joncs secs; il apaise sa faim avec la chair crue et souvent à moitié pourie des animaux marins, dont la peau lui donne un très chétif vêtement. C'est tout ce qu'il a encore pu imaginer pour se défendre contre la rigueur du climat......

Le lendemain, à midi, nous aperçûmes le terrible cap Horn à une distance de vingt-cinq milles, s'élevant devant nous sous la forme d'une haute montagne ronde. Un calme nous arrêta quelque temps, mais le jour de Noël nous doublâmes le cap sans la moindre difficulté. Le soir, après avoir côtoyé de fort près la petite île rocailleuse de Diego Ramirez, nous pénétrâmes dans la mer du Sud. Néanmoins le temps devint si mauvais que nous ne perdîmes de vue la Terre de Feu que le 5 janvier de l'année suivante.

Le 15 du même mois, nous aperçûmes de loin l'île de Sainte-Marie, et dans la matinée du lendemain, aux deux hautes montagnes appelées *Sein*

de Biobio [1] à cause de la rivière qui coule entre elles, nous reconnûmes que nous approchions de la baie de Conception. Aussitôt qu'on peut distinguer ces montagnes l'entrée est facile à trouver. A midi, après avoir doublé l'île de Quiquirino située à l'entrée même, nous naviguâmes dans une tranquille et spacieuse nappe d'eau, entourés par des troupes de chiens marins, de dauphins, de baleines et d'oiseaux aquatiques qui abondent sur les côtes du Chili. Nous ne pûmes cependant jeter l'ancre devant le village de Talcahuano que le matin suivant. Nous restâmes sur la côte du Chili le temps nécessaire pour réparer la frégate et renouveler nos provisions; nous remîmes ensuite à la voile, gouvernant vers le sud.

§ 2.

Archipel Dangereux.

Les nombreuses îles qui composent cet archipel et que les petits insectes coralins ont bâties au milieu de l'Océan sont si basses, qu'elles deviennent invisibles à une très petite distance. C'est pourquoi elles ont été souvent dangereuses aux navigateurs pendant les ténèbres et le mauvais temps, et de là ont pris le nom qu'elles portent. J'avais alors formé le dessein d'établir exactement la po-

[1] Biobo's Bosom.

sition géographique des îles que j'avais découvertes dans mon premier voyage. Taïti devait être le point qui me servirait à déterminer la longitude, et en même temps me mettre à même de renouveler celles de mes provisions qui seraient déjà consommées.

Je naviguai vers cet archipel entre les parallèles de 15 et 16 degrés de latitude sud, parce que ce n'était pas la route ordinairement suivie par les vaisseaux marchands et que cette ligne n'avait pas encore été parcourue dans des voyages de découvertes, de sorte qu'il ne me semblait pas impossible que nous y rencontrassions d'autres îles inconnues. D'après ce plan, nous fîmes voile au nord-ouest, vers le parallèle ci-dessus indiqué. Un bon vent qui souffla sans interruption nous fit parcourir six cent soixante milles en trois jours, et nous amena si promptement dans le climat chaud, que nous en fûmes fort incommodés. L'île de Juan Fernandez, où les Espagnols, lorsqu'ils étaient maîtres du Chili, avaient coutume d'exiler les criminels et les républicains, se trouvait à notre gauche, et les petites îles inhabitées et rocailleuses de Saint-Félix et d'Ambroise reposaient sur notre droite à peu de distance. Après que nous eûmes rapidement gagné le tropique méridional, notre voyage, quoique agréable, fut beaucoup plus lent. Le 17 février, nous étions sous

18 degrés de latitude sud et 105 de longitude. Enfin, après avoir parcouru quatre mille milles en trois semaines depuis notre départ du Chili, nous arrivâmes dans le voisinage de l'archipel Dangereux.

Dans la soirée du 2 mars 1824, notre latitude était de 15 degrés 15 minutes sud, et notre longitude de 139 degrés 40 minutes ouest. Vers le coucher du soleil, le matelot de vigie sur le grand mât s'écria qu'il apercevait terre. Le plaisir de faire une nouvelle découverte mit tous nos télescopes en mouvement, et avant que la nuit devînt obscure nous aperçûmes distinctement une île fort basse entièrement couverte de bois. Puisque aucun navigateur, à ma connaissance, n'avait encore visité cette partie de l'Océan, et que les cartes les plus nouvelles n'indiquaient aucune terre en cet endroit, nous crûmes pouvoir nous attribuer l'honneur d'avoir découvert cette île, et en conséquence nous lui donnâmes le nom de notre frégate : *l'Entreprise*[1]. Nous mîmes en panne pendant la nuit, et le lendemain, au point du jour, nous continuâmes d'avancer vers notre découverte avec une vive impatience. Les nombreux télescopes que notre curiosité dirigeait vers la terre que nous brûlions d'atteindre semblaient être tous doués du pouvoir magique de

[1] Le vrai nom de cette frégate russe est *Predpriate*, et c'est aussi le nom que M. Dumont d'Urville a laissé à cette île sur sa belle carte de l'Océanie, la plus complète qui existe aujourd'hui.

présenter à nos yeux des images différentes. Parmi nous, les uns voyaient ce que d'autres ne voyaient pas; mais bientôt ces visions imaginaires s'évanouirent devant la certitude que l'île était habitée, certitude produite par des colonnes de fumée que chacun vit s'élever dans les airs. Peu de temps après on put du haut des mâts apercevoir l'île elle-même dans toute son étendue. Une côte de corail d'une éblouissante blancheur bordait un beau champ de verdure où s'élevait une forêt de palmiers; et nous distinguâmes des canots en mouvement sur un large lac au centre de l'île. Peu à peu nous approchâmes tellement, que tous les objets devinrent visibles à l'œil nu. Une troupe de sauvages, grands, vigoureux, noirs et sans vêtemens, était réunie sur le rivage. En proie à une vive agitation, ils contemplaient notre vaisseau avec des gestes de surprise. Les uns s'armaient de longues lances et de bâtons; d'autres allumaient des tas de bois, sans doute afin que la fumée indiquât aux îles voisines qu'ils imploraient leur assistance contre un monstre marin inconnu. Les femmes, dont quelques-unes avec des enfans dans leurs bras, sortaient de jolies huttes construites en roseaux tressés que nous apercevions à l'ombre de magnifiques arbres à pain, et couraient se cacher dans la forêt. Tel était le trouble que notre présence occasionait dans cette petite commu-

nauté. Un faible nombre de héros conserva assez de courage pour venir se placer dans une attitude menaçante sur le bord de la côte; mais pas un seul canot, quoiqu'il y en eût beaucoup le long du rivage, n'osa nous approcher. Ces canots, à en juger par la taille et le bon arrangement de leurs voiles, semblaient servir à visiter d'autres îles, même éloignées. Nous naviguâmes autour de notre nouvelle découverte sans trouver aucun havre dans lequel nous pussions aborder; et comme la mer était orageuse, le ressac impétueux et violent, il nous fallut renoncer à notre désir de faire plus intime connaissance avec les Entreprisiens[1]. Le ciel sans nuage nous permit cependant de déterminer avec exactitude la position de cette petite île, dont la plus grande étendue est seulement de quatre milles de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Son centre repose par 16 degrés 58 minutes 18 secondes de latitude sud, et par 140 degrés 11 minutes 30 secondes de longitude occidentale du méridien de Greenwich.

Quand nous eûmes terminé nos observations, je dirigeai ma route à l'ouest vers l'île d'Araktschief, découverte en l'année 1819 par le capitaine russe Bellinghausen, pour me convaincre qu'elle n'était véritablement pas celle que nous venions de quitter. A quatre heures de l'après-midi, nous

[1] Le texte dit Predpriatiens.

pûmes déjà apercevoir cette île, et nous l'atteignîmes avant le coucher du soleil. Elle ressemble à tel point, sous toute espèce de rapports, à celle de l'Entreprise, qu'il serait aisé de les prendre l'une pour l'autre si leur situation relative n'était pas exactement connue. Nous trouvâmes que la latitude du centre de l'île d'Araktschief était de 15 degrés 51 minutes 40 secondes sud, et la longitude de 140 degrés 50 minutes 50 secondes ouest. Suivant la carte du capitaine Bellingshausen, la latitude serait de 15 degrés 51 minutes, et la longitude de 140 degrés 52 minutes. Ne pouvant découvrir aucune trace d'habitans sur cette île, nous aurions supposé qu'elle était inhabitée, si le même capitaine n'eût positivement assuré le contraire.

Pendant la nuit, après nous être éloignés à quelque distance de l'île, nous mîmes en panne, afin de ne pas donner au milieu des ténèbres contre quelque terre inconnue. Au point du jour je me dirigeai au nord-ouest pour apercevoir l'île de Romanzow [1], que j'avais découverte dans mon voyage à bord du *Rurick*, et pour me convaincre de l'exactitude des observations astronomiques faites à cette époque. A huit heures du matin nous pûmes distinguer le point septentrional du groupe des îles Wolchonsky, récemment découvertes par le

[1] Ou Romanzoff, première orthographe donnée à ce nom par M. de Kotzebue dans son voyage antérieur.

capitaine Bellinghausen. Lorsqu'elles reposaient à sept milles de nous, au sud, nous trouvâmes que la longitude, d'après nos chronomètres, était de 142 degrés 2 minutes 38 secondes. Bellinghausen l'a déterminée à 142 degrés 7 minutes 42 secondes.

Faute de vent, nous ne pûmes découvrir l'île de Romanzow que dans la matinée du 3 mars. Nous profitâmes alors de la pureté du ciel pour établir exactement, par la distance entre le soleil et la lune, sa longitude, qui est de 144 degrés 28 minutes. D'après les observations que nous avions faites à bord du *Rurick*, elle était de 144 degrés 24 minutes : la différence est donc de quatre minutes seulement.

Nous fîmes ensuite voile à l'ouest pour vérifier si l'île que, lors de mon premier voyage, j'avais nommée d'après l'amiral Spiridow, était réellement une nouvelle découverte, ou, comme on l'a prétendu, n'était que la plus méridionale des îles du Roi Georges. Un bon vent favorisa notre marche, et à six heures après midi nous pûmes voir cette île, dont la découverte m'a été contestée, reposant à l'ouest devant nous à une distance de six milles.

En même temps nous distinguâmes du mât la partie méridionale d'une autre île située au nord et séparée de la précédente par un canal. Nous étions alors par 14 degrés 41 minutes 36 secondes de latitude sud, et par 144 degrés 55 minutes de lon-

gitude. Pendant la nuit le vent tomba tout-à-fait; il se releva dans la matinée, mais nous fut alors si contraire, et le courant nous entraîna tellement au sud, que, même du mât, nous n'aperçûmes plus la terre. Dans ces circonstances toute tentative pour regagner l'île Spiridow nous eût fait perdre trop de temps, de sorte que nous restâmes incertains si cette dernière île et l'autre que nous avions vue au nord étaient ou n'étaient pas les deux îles du Roi Georges. Je puis seulement dire que, si elles le sont, le navigateur qui les a découvertes a donné très inexactement leur situation géographique.

Le vent alisé du sud-est avait cessé de nous favoriser, et des bouffées du nord-ouest et du sud, accompagnées de pluies et de tempêtes continuelles, soufflaient avec une telle violence que souvent nos voiles en étaient déchirées. Comme cependant la mer elle-même demeurait parfaitement calme, il était évident que nous étions entourés d'îles, et en conséquence nous devions naviguer avec la plus grande précaution, d'autant plus que dans cette région les courans ont souvent beaucoup de force. Nous aperçûmes bientôt terre en face de nous; et comme dans le voisinage de toutes les îles de corail la profondeur de la mer devient incommensurable à cinquante brasses de la côte, nous en approchâmes à un mille de distance. Cette île a dix milles en longueur de l'est à l'ouest, et n'est

large que de quatre milles. Elle paraissait être une étroite bande de terre entièrement couverte de basses broussailles et entourant un lac au centre. Un grand nombre d'oiseaux de mer que nous aperçûmes semblaient seuls habiter cette solitude. Nous déterminâmes la situation du milieu de cette île à 15 degrés 27 minutes de latitude sud, et à 145 degrés 31 minutes 12 secondes de longitude ouest. D'après la carte de l'amiral Krusenstern, ce pourrait être l'île nommée Karlshof et découverte en l'année 1722 par Roggewein, dont la position géographique est donnée différemment par presque toutes les cartes, et dont l'existence même a été contestée. Nous étions alors au milieu de l'archipel Dangereux, et, consultant notre sûreté, nous ne naviguions la nuit que dans la partie de l'Océan que nous avions pu explorer pendant le jour.

Lorsque le temps, redevenu plus beau, nous en donna la possibilité, nous marchâmes à pleines voiles, dans la direction de l'est, vers les îles Palliser découvertes par le capitaine Cook, et nous les atteignîmes au bout de quelques heures. A bord du *Rurick* j'en avais seulement aperçu la partie méridionale, et je voulais alors déterminer astronomiquement la position de la partie septentrionale. Cook ne parle de ces îles que d'une façon très superficielle, de sorte que les navigateurs sont tombés dans de nombreuses erreurs relativement à

ce qui les concerne. Le groupe consiste en un grand nombre de petites îles réunies par des récifs de corail qui forment une chaîne circulaire et enferment une large pièce d'eau. Lorsque nous eûmes atteint le point méridional de celles des îles Palliser qui sont situées à l'est, nous vîmes une chaîne s'étendant de dix milles vers l'ouest jusqu'à deux petites îles, et de là se dirigeant vers le nord pour se réunir, mais à une distance considérable, à des îles plus grandes.

Cook, de son propre aveu, n'approcha point assez pour apercevoir cette chaîne, et de loin prit les deux petites îles boisées qu'elle embrasse pour les plus méridionales d'un groupe distinct, qu'il appelle le quatrième groupe des îles Palliser. Je puis affirmer qu'il n'existe en tout que trois groupes. Nous étions alors par 15 degrés 42 minutes 19 secondes de latitude sud, et par 146 degrés 21 minutes 6 secondes de longitude ouest.

Les deux petites îles mentionnées ci-dessus et basées sur le récif étaient alors situées tout-à-fait au nord, tandis que la partie méridionale du premier groupe des îles Palliser n'était plus visible. Considérées de ce point, les plus petites îles auraient pu être aussi prises par nous pour une partie d'un autre groupe, si nous n'eussions préalablement reconnu qu'elles étaient unies aux premières au moyen d'un récif. Les second et troisième groupes

pouvaient aussi être vus du même point, l'un au sud-est, l'autre au sud-ouest.

A six heures du soir nous nous trouvâmes près du point oriental du troisième groupe, et nous vîmes du grand mât les îles Greigh, découvertes par Bellinghausen. Nous passâmes alors entre ces deux groupes pour nous débarrasser de l'archipel et regagner la pleine mer; puis nous naviguâmes en droite ligne vers Taïti.

La plupart des îles de l'archipel Dangereux sont habitées; mais jusqu'à présent on ne sait que peu de chose en ce qui touche les habitans. Ils sont, en effet, fort sauvages et tâchent d'éviter toute relation avec les navigateurs. Byron débarqua de force sur une de ces îles. Dans la lutte, plusieurs insulaires furent tués, les autres prirent la fuite, et le vainqueur pilla la provision de noix de coco qu'il trouva dans les huttes. Peut-être y a-t-il beaucoup d'exagération dans ce récit. Cook permit également à quelques hommes de son équipage de tenter une descente : à la vérité ils ne rencontrèrent aucune opposition, mais leurs présens furent reçus avec la plus grande indifférence, et des pierres furent jetées après eux lors de leur départ. En l'année 1820, Bellinghausen voulut aussi débarquer sur une des mêmes îles, mais les naturels s'opposèrent si formellement à son projet, qu'il aima mieux y renoncer que de recourir à la violence. Ces peuples ressem-

blent à l'extérieur aux Taïtiens, leurs voisins, leurs parens, et dont ils parlent la langue. Lorsque ees derniers seront plus avancés en civilisation, il est présumable que les communications de plus en plus fréquentes qui s'établiront entre eux amélioreront considérablement le sort des autres insulaires de la mer du Sud.

§ 3.

Taïti.

Cette belle île, si richement dotée par la nature de tout ce qui peut rendre pour ses simples et innocens naturels l'existence plus agréable, fut peut-être aperçue pour la première fois par le voyageur espagnol Quiros, lorsqu'il partit de Lima en l'année 1606, et qu'il fit une expédition « pour gagner, ainsi que s'exprime un de ses compatriotes, des âmes au ciel et des royaumes à l'Espagne. » Comme cependant la position qu'il a déterminée est extrêmement incorrecte, il est incertain si l'île qu'il appela *Sagittaria* était réellement ou n'était pas Taïti [1]. Plus probablement l'honneur de la dé-

[1] Il n'y a plus aujourd'hui d'incertitude à cet égard. Les renseignemens laissés par Quiros sur les traits moraux et physiques des habitans de la grande et haute terre, qu'il nomma *Sagittaria*, et sur la nature même de cette île, ne permettent pas de douter que ce ne soit celle de Taïti. Une autre raison plus décisive, observe M. le commandant d'Urville, dont l'opinion est d'un grand

couverte appartient au capitaine anglais Wallis, qui en l'année 1767 y débarqua et prit, par une déclaration solennelle, possession de la contrée au nom de son souverain. Mais comme les Taïtiens ne le comprirent pas, cet acte leur fut toujours inconnu; et bien qu'il ait été renouvelé depuis, il a été complétement oublié. Le capitaine Wallis appela sa découverte *Ile du Roi Georges III*[1].

Huit mois après lui, le capitaine français Bougainville y aborda à son tour; et ne sachant pas que le capitaine Wallis y eût déjà abordé, il crut avoir découvert cette île le premier, et la nomma, d'après la coutume la plus remarquable des naturels, *Nouvelle-Cythère;* mais il apprit qu'eux-mêmes la nommaient *Taïti,* ou avec l'article *O-Taïti*, et c'est le nom que l'île a conservé.

Le célèbre Anglais Cook s'y arrêta dans chacun de ses trois voyages, entre les années 1769 et 1778.

poids, c'est que dans toute l'étendue de l'océan Pacifique il n'existe pas sur le parallèle de 17 degrés 40 minutes de latitude sud, une seule terre qui présente aucun des détails consignés dans la relation de Quiros sur Sagittaria. Néanmoins cette île importante resta, pour ainsi dire, inconnue jusqu'en 1767, époque où le capitaine anglais Wallis toucha à Taïti, que devaient successivement revoir Bougainville en 1769, et Cook en 1777, ce dernier cinq ans après le voyage presque encore ignoré de l'Espagnol Bonechea, qui avait, en 1772, également visité cette île enchanteresse.

[1] Les Anglais ont eux-mêmes renoncé à cette désignation pour adopter, comme les autres peuples européens, le nom de *Taïti* indiqué par les naturels.

Il resta beaucoup plus long-temps en communication avec les habitans qu'aucun de ses prédécesseurs, ramena Omaï dans sa terre natale après qu'on eut tenté de lui donner à Londres une éducation européenne, et fit usage des récits qu'il obtint de cet insulaire pendant le voyage. Depuis ce temps, Cook et ses compagnons, particulièrement les deux Forster, le père et le fils, nous ont donné les plus minutieux détails sur la condition des Taïtiens avant leur conversion à la foi chrétienne. Pour qu'on puisse bien juger de la différence qui existe entre Taïti chrétien, tel qu'il est aujourd'hui et que nous allons essayer de le décrire, et Taïti, païen d'autrefois, nous ne saurions mieux faire que de renvoyer le lecteur aux récits originaux des voyageurs nommés ci-dessus [1].

Les îles de la Société, dont Taïti est la plus grande, sont, comme beaucoup d'autres, ou des fragmens d'un continent méridional englouti par un tremblement de terre, ou une masse de rochers qu'un feu souterrain a lancée du sein de la mer, et qui, après s'être couverte peu à peu d'un sol fertile, est aujourd'hui ornée de la plus belle végétation. Taïti consiste en deux péninsules unies par un isthme étroit, et qui ensemble ont environ cent vingt

[1] Voir aux tomes III et IV de notre *Bibliothèque universelle des Voyages*, les relations de Wallis et de Bougainville; voir aussi dans les tomes postérieurs, les voyages de Cook.

milles de circonférence. Vers le centre de chacune s'élèvent des montagnes de rochers sourcilleux, coupées par de profonds ravins, revêtues presque à leurs cimes d'épaisses forêts, et du flanc desquelles coulent de nombreux ruisseaux purs et transparens qui forment les plus pittoresques cascades, tandis qu'ils descendent dans toutes les directions vers la mer. Les hautes montagnes sont inhabitées; il n'y a d'établissemens que dans les vallées, et surtout dans la terre basse entre les montagnes et le rivage de la mer.

Au milieu de ces magnifiques amphithéâtres, les habitations des naturels, qui ne consistent qu'en un toit appuyé sur des pieux, entourées et ombragées par des bananiers, des arbres à pain et des cocotiers, sont disséminées à peu de distance les unes des autres. De chaque habitation dépendent des champs enclos où les propriétaires cultivent les excellentes et salutaires racines qui forment leur principale nourriture. Le reste de la terre cultivée est rempli de plantations de bananiers, ou couvert de petites forêts de cocotiers et d'arbres à pain tellement épaisses, que les brûlans rayons du soleil ne peuvent y pénétrer pour nuire à la brillante verdure qui en dessous décore la terre. Les jolies sentiers de gazon qui conduisent à travers ces bois d'une demeure à une autre sont émaillés des fleurs les plus riches de couleurs ou

les plus suaves en parfums, et animés par les chants d'innombrables oiseaux qui déploient le plus magnifique plumage. Quoique Taïti soit seulement à dix-sept degrés sud de l'équateur, la chaleur y est tellement modérée par des brises rafraîchissantes, qu'elle est fort supportable même pour un Européen. Bougainville n'a jamais trouvé que la température s'élevât au-dessus de vingt-deux degrés de Réaumur; elle descendait souvent au-dessous de seize : à la vérité, c'était en hiver; mais en janvier même, c'est-à-dire au milieu de l'été du Taïtien, l'atmosphère est beaucoup refroidie par des pluies fréquentes.

L'air est ordinairement sec, clair et fort salubre; les malades transportés à terre après une traversée se rétablissent promptement.

Il n'y a ni fourmis, ni moustiques, ni aucun de ces insectes tourmentans si communs sous les tropiques; ni bêtes de proie, ni vers destructeurs, ni serpens; le scorpion même, dont on rencontre une petite espèce, perd ici son venin. Le seul inconvénient de ce genre est un gros rat qui fait beaucoup de mal aux champs, et quelquefois même mord les Taïtiens pendant leur sommeil [1].

[1] Sous le rapport des mœurs, les missionnaires ont réussi à faire abolir la secte connue sous le titre d'*aréoïs,* où les deux sexes, en se livrant à tous les excès de la débauche, se promettaient de ne laisser vivre aucun fruit de leur lubrique union. Ces missionnaires n'ont pas été aussi heureux quant aux liqueurs spiritueuses : ils

Le 12 mars 1824, par une belle et brillante matinée, nous eûmes le plaisir d'apercevoir Taïti à soixante-dix milles devant nous, comme un léger nuage dans un horizon pur. Ce ne fut cependant pas avant le 14 que nous atteignîmes le cap nommé par Cook *cap Vénus*, parce qu'il y observa le passage de cette planète sur le soleil. C'est une basse et étroite langue de terre qui s'avance vers le nord-est, ombragée par d'épais cocotiers, et forme par sa courbure le havre de Matarai [1], peu sûr, mais généralement préféré par les marins à cause de la célébrité que Cook lui a valu.

Lorsque nous étions encore à quelques milles du cap de Vénus, nous tirâmes un coup de canon pour demander un pilote. Dès que notre signal fut compris et que nous eûmes un pilote à bord, nous gouvernâmes vers l'extrémité du cap où flottait l'étendard national de Taïti. Ce drapeau, qui consiste en une étoile blanche sur un champ rouge, doit, comme la plupart des institutions actuelles, son origine aux missionnaires qui à la vérité ne portent pas le titre de rois de l'île, mais exercent une influence illimitée sur les esprits des insulaires. Nous passâmes sans accident près des battures qui

ont bien obtenu presque entièrement l'abolition de l'ava, mais cette liqueur, extraite de la racine du même nom, est remplacée par nos vins ou eaux-de-vie.

[1] Les autres navigateurs écrivent *Matawai*. C'est ici une erreur d'impression dans l'original.

se trouvent à l'entrée de la baie Matawai [1], sur lesquelles le capitaine Wallis toucha terre et qu'il nomma d'après son vaisseau *le Dauphin;* nous doublâmes la côte occidentale du cap, et enfin nous jetâmes l'ancre en face du village de Matawai à deux cents brasses de la côte.

Aussitôt que notre frégate entra dans la baie, elle attira sur le rivage une multitude de curieux qui saluèrent notre arrivée par des cris de joie. De nombreuses chaloupes chargées de toute espèce de fruits, de provisions et de denrées, se détachèrent immédiatement de la côte, et nous fûmes bientôt entourés par de gais et bruyans Taïtiens. Dès que les voiles furent ferlées, je leur permis de venir à bord, permission dont ils se hâtèrent de profiter. Avec leurs marchandises sur leurs dos, ils gravirent joyeusement le long des flancs du navire, et le pont fut bientôt transformé en un marché actif, plein de bonne humeur et d'hilarité. Le vendeur assaisonnait d'une plaisanterie l'offre de sa marchandise, et les achats se concluaient en riant. Au bout de quelque temps, chaque Taïtien s'était déjà choisi entre les Russes un patron auquel il témoignait, après un embrassement fraternel, son désir de changer de nom avec lui : cérémonie par laquelle les contractans s'engageaient à céder

[1] Nous substituons *Matawai* à *Matarai*, premier mot généralement admis pour désigner cette baie.

à leur nouvel ami tout ce qu'il pourrait souhaiter.

Il est probable que ces attachemens soudains n'étaient pas tout-à-fait désintéressés; l'espoir de vendre leurs denrées à un meilleur prix pouvait sans doute contribuer un peu à exciter le zèle dont ils paraissaient tous animés; mais ce zèle avait certainement quelque chose de sincère et de cordial: aussi, en moins d'une heure, on put voir Russes et Taïtiens se promener deux à deux et bras dessus bras dessous sur le pont, comme s'ils étaient de vieilles connaissances.

Nos vêtemens semblaient être prisés par les naturels plus que toutes les autres choses que nous leur offrions, et la possession d'un article de ce genre les faisait sauter de joie, comme s'ils avaient perdu la tête. Ce jour-là nous ne vîmes pas de femmes; et lorsqu'elles nous visitèrent par la suite, elles se comportèrent toujours avec la plus grande décence. Lorsque le soleil déclina, nos nouveaux amis nous quittèrent pour retourner à leurs demeures, satisfaits de leurs marchés et ravis des présens qu'ils avaient reçus, sans avoir rien volé, quoiqu'ils se fussent trouvés à bord au nombre de plus de cent à la fois.

J'avais, dès notre arrivée devant l'île, envoyé un message au missionnaire Wilson, par un officier qui revint alors, rapportant pour réponse l'assurance que le missionnaire ferait avec plaisir tout

ce qui serait en son pouvoir pour nous aider à remplir de nouveau nos magasins : promesse qu'il a fidèlement tenue.

Le matin suivant, dès que brillèrent les premiers rayons du soleil, nous aperçûmes au milieu d'arbres à fruits les demeures des fortunés habitans de cette terre de délices, bâties de bambous et recouvertes de larges feuilles, s'élevant chacune dans son petit jardin séparé ; mais, à notre grande surprise, une solitude de mort régnait parmi toutes ces habitations ; et même lorsque le soleil fut déjà haut, nous ne vîmes aucun insulaire. Ces chaudes amitiés, qui n'étaient formées que de la veille, nous semblaient s'être bien refroidies. Enfin nous obtînmes d'une chaloupe qui nous fut envoyée avec des provisions l'explication de cette énigme.

Les Taïtiens célébraient le dimanche ; pour cette raison ils ne quittaient pas leurs maisons où ils restaient couchés sur leur ventre, lisant la Bible et hurlant de toute la force de leurs poumons. Mettant de côté toute espèce d'occupation, ils consacraient, disaient-ils, la journée à la prière. D'après nos calculs, ce n'était encore que samedi. Cette différence provenait de ce que les premiers missionnaires étaient arrivés à Taïti de l'ouest par la Nouvelle-Hollande, tandis que nous y étions venus de l'est par le cap Horn.

Je résolus d'aller à terre et de rendre visite à

M. Wilson, afin d'obtenir par son intermédiaire un lieu convenable pour nos observations astronomiques. Nous débarquâmes à la pointe du cap, parce que l'ombre d'un épais bois de palmiers nous y offrait une protection immédiate contre le soleil. Personne ne nous reçut lorsque nous mîmes pied à terre; nul être humain, pas même un chien, n'était visible. Les oiseaux mêmes semblaient ici célébrer le dimanche par un silence profond, à moins pourtant que l'excessive chaleur ne les empêchât de chanter. Un petit ruisseau, serpentant au milieu des buissons et des fleurs, prenait seul la liberté de mêler ses murmures aux dévotions des Taïtiens. En effet leurs prières à haute voix parvinrent à mes oreilles, dès que j'approchai de leurs habitations. Toutes les portes étaient fermées, et les enfans eux-mêmes n'avaient pas la permission de jouir de la beauté du matin.

La petite mais jolie maison du missionnaire, bâtie à la mode européenne, s'élève au milieu d'un jardin potager richement pourvu de toute espèce de légumes européens. M. Wilson m'accueillit avec cordialité dans sa propre et simple demeure; il me présenta sa femme qui était anglaise, ses deux enfans et deux autres Anglais qu'il nomma MM. Bonnet et Tyrman. Ils appartenaient à la Société des missionnaires de Londres, et avaient quitté l'An-

gleterre depuis trois ans pour visiter les établissemens de la mission dans la mer du Sud.

Le chef des missionnaires de Taïti, auquel les autres sont subordonnés, s'appelle Nott, et demeure dans la capitale où réside le roi de l'île. Il est maintenant fort avancé en âge. Après être parvenu à parler la langue taïtienne, il est le premier qui l'ait jamais écrite. Ainsi il a traduit la Bible, un livre de prières, quelques hymnes, et publié en 1823 une grammaire de la langue, qui fut imprimée à Taïti par les presses de la mission.

C'est encore lui qui a le premier enseigné aux Taïtiens à lire et à écrire, sciences qui sont aujourd'hui assez communes parmi eux. Je suis fâché de n'avoir pas mieux connu M. Nott, et par conséquent de n'avoir pas pu juger de l'homme ausi bien que du missionnaire. Sa réputation est fort grande. M. Wilson, qui commence aussi à devenir âgé, demeure depuis vingt ans à Taïti; il fut primitivement simple matelot, mais il s'adonna ensuite avec zèle à la théologie, et c'est un homme rempli de bonté. Y compris Nott et Wilson, il y a six missionnaires dans la seule île de Taïti, et seulement quatre parmi toutes les autres îles de la Société. Chaque missionnaire possède une pièce de terre, que cultivent les naturels et qui rapporte avec superflu tout ce dont il a besoin; il reçoit en outre un traitement annuel de cinquante livres, que lui

paie la Société des missionnaires de Londres. Cette Société a aussi envoyé des missionnaires à Tongatabou, une des îles des Amis, et à Noukahiva, que Krusenstern nous a fait récemment connaître [1].

Cependant l'heure du service divin approchait et Wilson me pria d'y assister, invitation que j'acceptai avec plaisir. Une large avenue, tirée en ligne droite et bordée de cocotiers ou de magnifiques arbres à pain, conduit, en dix minutes de marche, de sa maison au saint lieu. Pour arriver à l'église, il faut traverser le cimetière, et les croix de bois noir qu'on y rencontre jettent l'esprit dans une religieuse méditation; l'église elle-même est un beau bâtiment, long d'environ vingt brasses et large d'une dizaine, construit du léger bois de charpente propre au climat, et peint en blanc à l'extérieur, ce qui forme un agréable contraste avec la verdure environnante. Les nombreuses et larges fenêtres ne sont pas vitrées, parce qu'une libre circulation de l'air est ici désirable dans toutes les saisons.

Le toit, fait de roseaux ingénieusement tressés et recouverts d'immenses feuilles, suffit pour garantir les fidèles de la pluie. Il n'y a ni clocher ni horloge. L'intérieur de l'église est une vaste salle, dont les murs sont entretenus dans un état d'extrême propreté; elle est remplie d'une multitude

[1] Porter et Marchand ont aussi donné de piquans détails sur cet archipel de Noukahiva.

de bancs, placés en longues files de telle sorte, que les assistans peuvent aisément voir la chaire qui s'élève au centre. Lorsque nous entrâmes, l'église était encombrée de monde; les hommes se tenaient assis d'un côté et les femmes de l'autre. Presque tous avaient devant eux un livre d'hymnes, et le plus profond silence régnait dans l'assemblée. Près de la chaire où monta M. Wilson se trouvait un banc réservé à MM. Bonnet et Tyrman, où je pris également place.

Malgré l'air sérieux et la dévotion apparente des Taïtiens, il est presque impossible à un Européen qui les voit pour la première fois dans leurs habits du dimanche de s'empêcher de rire. Il a été déjà fait mention du haut prix qu'ils attachent à nos vêtemens : ils s'en affublent bien ou mal avec plus de fierté que nos dames ne portent des diamans et des cachemires, ou nos messieurs des croix et des cordons. Comme ils ne connaissent nullement nos modes, ils ne font aucune espèce d'attention à la coupe des habits; même l'usure et l'ancienneté ne diminuent en rien à leurs yeux la valeur d'un costume; une décousure, un trou n'ôtent rien à son élégance. Les objets d'habillement que des navires marchands apportent à Taïti s'y vendent avec un gain énorme, et cependant sont sortis de la boutique du fripier pour faire le voyage.

Le Taïtien, trouvant un habillement complet trop coûteux, se contente d'une seule pièce; quiconque peut se procurer un uniforme anglais, ou même un habit civil, va avec le reste du corps nu, à l'exception d'une ceinture qu'on porte ici généralement; l'heureux propriétaire d'un gilet ou d'une paire de culottes croit sa garde-robe très bien montée. Quelques-uns n'ont absolument qu'une chemise; et d'autres, quoique autant accablés de chaleur sous un lourd manteau de drap qu'ils le seraient dans une étuve russe, sont trop fiers de leur parure pour s'en dépouiller. On n'aperçoit que rarement des souliers, des bottes ou des bas; et les justaucorps, la plupart trop étroits et trop courts, font le plus singulier effet qu'on puisse imaginer. Presque tous ceux qui les portent peuvent à peine remuer les bras, et sont obligés de les étendre comme des ailes de moulin, tandis que leurs coudes, curieux de prendre l'air, se montrent à travers des fentes dans les coutures. Qu'on se représente une assemblée de gens parfaitement satisfaits de la convenance de leur mise, et portant, pour que la chose soit encore plus comique, une expression de sérieux imperturbable sur leurs physionomies, et alors on croira aisément qu'il m'était impossible d'être fort recueilli en leur présence. L'accoutrement des femmes, quoique moins ridicule, n'était pas moins pittoresque; quelques-unes portaient des

chemises d'homme blanches ou rayées, d'autres étaient enveloppées dans des pièces de toile. Leurs cheveux étaient coupés à la racine même, d'après une mode introduite dans l'île par les missionnaires, et leurs têtes couvertes avec de petits chapeaux européens de la forme la plus laide, et ornés de rubans ou de fleurs qui se fabriquaient à Taïti. Mais la plus précieuse partie d'une sorte de costume, c'était une robe de couleur, signe indubitable d'opulence et sujet d'une vanité sans bornes.

Lorsque Wilson fut monté en chaire, il baissa la tête, et cachant sa figure avec une Bible qu'il tenait ouverte, pria en silence; toute la congrégation l'imita aussitôt, se servant de livres de psaumes au lieu de Bibles. Ensuite le psaume désigné fut chanté sur un air tout-à-fait impropre, outre que chacun, peu jaloux que sa voix fût en harmonie avec celles des autres, hurlait de toutes ses forces. Puis Wilson lut quelques chapitres de la Bible, et, pendant la lecture, l'assemblée s'agenouilla deux fois. Le plus grand nombre des fidèles paraissait fort attentif, et le silence le plus décent régnait dans l'église, quoiqu'il fût de temps à autre interrompu par le babil et les ricanemens de quelques jeunes filles placées derrière moi. J'observai que des regards menaçans que leur lançaient MM. Bennet et Tyrman réussirent à les contenir pour un instant; mais leur gaîté enfantine

l'emportant bientôt sur la crainte, les chuchotemens et les rires recommencèrent; et de fréquens coups d'œil dirigés vers l'étranger blanc semblaient indiquer qu'elles ne demandaient pas mieux que de faire plus intime connaissance avec lui. Après le sermon on chanta un autre psaume, et le service fut fini. Les costumes des fidèles, tandis qu'ils se pavanaient à leur sortie et s'en retournaient chez eux par la belle et large avenue, avec leurs livres de psaumes sous le bras, étaient encore plus grotesques que dans l'église. J'avais cependant perdu toute envie de rire.

Je venais d'assister à une grande réunion religieuse de Taïtiens nouvellement initiés à la foi chrétienne; et la comparaison qui s'éleva naturellement dans mon esprit entre ce que j'avais vu au moment même et les descriptions des anciens voyageurs m'avait jeté dans des réflexions qui devinrent de moins en moins agréables, à mesure que j'acquis une connaissance plus complète de l'histoire récente de cette île.

Après beaucoup d'efforts infructueux, quelques missionnaires anglais parvinrent enfin, en l'année 1797, à introduire ce qu'ils appelaient le christianisme à Taïti, et même gagnèrent à leur doctrine le roi Tajo qui alors gouvernait toute l'île dans la paix et la tranquillité. Cette conversion fut une étincelle jetée dans un magasin à poudre, et sui-

vie d'une terrible explosion. Les morais[1] furent tout à coup détruits par ordre du roi; on détruisit tout ce qui pouvait rappeler l'ancien culte; la nouvelle religion fut établie de force, et quiconque refusait de l'adopter était impitoyablement mis à mort. En même temps qu'on désirait avec ardeur de faire des prosélytes, une rage égale à celle des tigres s'empara de ces insulaires autrefois si doux. Des ruisseaux de sang coulèrent, des races entières furent exterminées, beaucoup de naturels reçurent courageusement la mort, plutôt que de renoncer à leur antique foi. Quelques-uns, prenant la fuite, s'allèrent cacher aux sommets des montagnes, où ils vivent encore dans la solitude, fidèles aux dieux de leurs pères[2].

L'ambition, comme de coutume, se joignit au fanatisme. Le roi Tajo, non content de voir que parmi ses sujets il n'y en avait plus un seul qui ne professât la foi nouvelle, résolut de faire des conquêtes, afin de l'établir aussi par force dans les autres îles de la Société. Il avait déjà réussi à l'égard du plus grand nombre, lorsqu'un jeune guerrier, Pomare, roi de la petite île de Taboua, se déclara son adversaire. A ce qui lui manquait du

[1] Les *marais*, dit le texte; ce qui est évidemment une faute d'impression.

[2] Ceci ne confirme que trop l'exclamation de Schiller : *Furchtbar st der mensch in seinen wahn*, c'est-à-dire, « Un zèle mal dirigé « rend l'homme souvent barbare. »

côté du nombre, il suppléa par sa valeur sans exemple et par sa supériorité dans l'art de la guerre.

Il subjugua d'abord une île, puis une autre, et enfin Taïti même; il en fit le roi prisonnier de guerre, et offrit ce fanatique assassin de ses innocens sujets en sacrifice à leurs mânes. Bref, il soumit à son sceptre toutes les îles qui étaient jusqu'alors restées indépendantes, et, comme souverain de tout l'archipel, établit sa résidence à Taïti. Il laissa aux rois vaincus le gouvernement de leurs îles, exigeant d'eux un tribut annuel de cochons et de fruits; et pour consolider son empire par des relations de famille, il épousa la fille du plus puissant des rois ses vassaux, dont trois sœurs, d'après une ancienne coutume, devinrent aussi ses femmes.

La paix fut ainsi rétablie à Taïti et dans tout l'archipel. Pomare fut un sage et doux monarque. Il laissa ses sujets exercer tranquillement leur nouvelle religion, quoiqu'il ne la professât pas lui-même. Les missionnaires dès lors réduits à n'employer que les voies de la persuasion, trouvèrent cependant moyen de retenir leurs disciples dans la foi qu'ils avaient adoptée, de sorte que les réfugiés des montagnes préférèrent rester dans leurs retraites, plutôt que de se trouver en butte à la haine et au dédain parmi de vieux amis et des parens. Enfin Pomare lui-même, avec toute sa fa-

mille, céda aux argumens du missionnaire Nott, se laissa baptiser, et mourut chrétien à la fleur de son âge pour avoir bu sans aucune mesure les liqueurs spiritueuses qu'apportaient dans ses états les navires de ses nouveaux frères.

Une insurmontable passion pour toutes les liqueurs fortes avait acquis un empire complet sur lui, quoiqu'il en connût si bien les pernicieux effets qu'il s'écriait souvent : « O roi, ton cochon gras pourrait en ce moment gouverner mieux que toi-même ! » Cette faiblesse était néanmoins contre-balancée par tant de bonnes qualités, sa valeur à l'épreuve, son inflexible justice, sa douceur constante et sa générosité, qu'il posséda jusqu'à la fin l'estime universelle et l'amour de ses sujets, par qui sa perte était encore pleurée quand nous arrivâmes à Taïti, près de deux ans après sa mort. Et cependant il avait régné en monarque absolu, tandis que les Taïtiens, à l'époque de notre arrivée, possédaient une constitution qui était la copie ou plutôt la contrefaçon de celle d'Angleterre. Cette constitution a été introduite par l'influence des missionnaires dont le pouvoir sur les esprits des naturels est illimité; ils avaient persuadé au peuple de l'adopter pendant la minorité du fils de Pomare, enfant qui lors de notre séjour dans l'île n'était encore âgé que de quatre ans; mais à en juger par le regret universel qu'excite le souvenir

du roi absolu, elle ne paraît pas être fort goûtée.

D'après cette constitution, Taïti est divisé en dix-neuf districts, et l'île voisine d'Eimeo, qui n'a pas de vice-roi spécial, en huit. Chaque district a son gouverneur et son juge, dont la charge est d'arranger les disputes et de maintenir l'ordre. Le premier est nommé par le parlement, et le second élu par le peuple. Ces nominations ne sont que pour une année, mais peuvent être renouvelées à l'expiration de ce terme. D'importantes affaires sont soumises au parlement qui, composé de députés de toutes les provinces, possède le pouvoir législatif, tandis que le pouvoir exécutif est réservé au roi.

Les Taïtiens, accoutumés à un respect aveugle envers les missionnaires, les consultent dans toutes leurs entreprises, et ces saints hommes ont si solidement établi leur autorité spirituelle et temporelle au moyen de la constitution, qu'il serait difficile qu'un juge, un gouverneur ou un membre du parlement conservassent leurs places après avoir encouru leur déplaisir. Ils ont montré leur artificieuse politique dans le choix d'un tuteur pour le jeune roi. Leur choix est tombé sur le roi tributaire de l'île de Bolabola, remarquable par sa taille gigantesque de sept pieds, et par son énorme corpulence qui l'empêche presque de se bouger, mais ne possédant aucune qualité d'esprit.

Cette montagne de chair, que de loin on pourrait plutôt prendre pour quelque monstre inconnu que pour un homme, trouve naturellement plus commode à son indolence de n'être que le très humble serviteur des missionnaires; et pour que leur empire ne puisse pas leur échapper par la suite, M. Nott est seul chargé du soin de l'éducation du jeune prince : or, il ne manquera pas de lui faire contracter l'habitude d'une obéissance passive.

Le document officiel établissant la constitution n'avait pas encore paru; les missionnaires y travaillaient encore, bien convaincus que, quoi qu'ils y pussent mettre, tout serait accepté sans la moindre opposition. Une fois terminé, il sera sans doute publié dans les formes au moyen des presses de la mission; plaise à Dieu que quelque voyageur futur nous en apporte alors la traduction! ce devra être une pièce curieuse.

Cependant, si solide que parût l'établissement de la puissance des missionnaires, on pouvait apercevoir un petit nuage dans le firmament politique. Un fils du roi vaincu Tajo existait encore, et n'était pas tout-à-fait sans partisans. Si par hasard, donc, il réussissait à reprendre possession du trône, il pourrait se rappeler que ces hommes avaient aidé à l'en exclure. Pour cette raison, les missionnaires résolurent de confirmer le titre du jeune Pomare par un couronnement solennel; et pour fortifier

un parti, tous les princes tributaires de l'archipel furent invités à honorer la cérémonie de leur présence.

Les préparatifs de cette solennité étaient commencés depuis très long-temps, et comme elle devait bientôt avoir lieu, presque tous les rois, avec de nombreuses suites, s'étaient déjà rendus à Taïti. Parmi eux était le puissant monarque d'Ulietea, grand-père du royal enfant; il avait amené avec lui plusieurs centaines de guerriers, la plupart armés de mousquets.

Nous eussions vivement souhaité de pouvoir assister au premier couronnement d'un roi des îles de la Société; mais comme notre temps ne nous le permettait pas, j'obtins de M. Tyrman un exposé de l'ordre et du plan de la cérémonie. Les rois, les princes, les membres du parlement se réuniraient à la résidence de la reine, et de là en procession solennelle, placés suivant leurs rangs et leurs dignités, à la suite du jeune roi et des missionnaires, ils se rendraient dans une vaste plaine désignée, où avait été déjà érigé un trône de pierre sur lequel le petit Pomare devait s'asseoir. La procession formerait alors un cercle autour de lui, et M. Tyrman, après avoir prononcé un discours, placerait sur la tête du roi une couronne semblable à celle d'Angleterre, puisqu'elle avait été confectionnée dans ce pays. Ensuite on lui placerait une Bible

dans la main, et cette admonition lui serait faite : « D'après cette loi tu gouverneras ton peuple. » Le cortége se remettrait alors en marche dans l'ordre indiqué ; le roi descendrait de son trône et se rendrait à l'église, où il serait oint et sacré, après la célébration du service divin. Puis la cérémonie se terminerait par un grand banquet.

Forster le fils a estimé la population de Taïti à cent trente mille âmes. Admettant qu'il l'ait exagérée, même d'une cinquantaine de mille, resteraient encore quatre-vingt mille âmes : or la population actuelle n'est plus que de huit mille, de sorte qu'elle a diminué des neuf-dixièmes. Les maladies introduites par les liqueurs fortes qu'on a importées à Taïti d'Europe et d'Amérique peuvent, il est vrai, avoir beaucoup accru la mortalité ; mais elles sont aussi connues dans la plupart des îles des mers du sud, et cependant n'y ont pas occasioné une diminution sensible dans la population. Aucun genre de peste n'a jamais, qu'on sache, exercé ses ravages dans l'île de Taïti : ce fut donc la sanglante persécution suscitée par les missionnaires qui fit l'office d'un fléau dévastateur. Je crois réellement que ces pieuses gens furent eux-mêmes épouvantés des conséquences de leur zèle ; mais ils se consolèrent bientôt, et ont toujours depuis continué à veiller avec la plus vigilante sévérité au maintien de chaque article de leur foi. De là, parmi

ce qui reste de la nation après tant de massacres, l'admirable activité d'autrefois et l'hilarité, qui était alors universelle, ont fait place à de continuelles prières et à des méditations sur des choses que les maîtres comprennent aussi peu que les disciples.

Les Taïtiens d'aujourd'hui savent à peine tresser leurs nattes, fabriquer leur étoffe-papier, ou cultiver quelques racines. Ils se contentent des fruits de l'arbre à pain que le sol produit volontairement et en quantité plus que suffisante pour leur population si réduite. Leur marine, qui excitait l'étonnement des Européens, a entièrement disparu. Ils ne construisent plus que de misérables petits canots, avec lesquels ils pêchent dans le voisinage des îles de corail, et font leurs plus longs voyages dans des chaloupes d'Amérique ou d'Europe qu'ils ont achetées. Quant aux moyens de produire par eux-mêmes ces commodités des nations civilisées auxquelles ils attachent tant de prix, ils les ignorent encore autant que jamais. Ils possèdent des brebis et d'excellent coton; mais aucun rouet à filer, aucun métier de tisserand n'a encore été mis en activité parmi eux. Ils préfèrent acheter plutôt leurs draps et leurs calicots à l'étranger pour de l'or et des perles; un de nos marins vendit une vieille chemise pour cinq piastres. Des chevaux et toute espèce de bétail leur ont été amenés, mais le peu qui en reste est tombé en la possession des étrangers, et

devenu si rare qu'on nous demanda cent piastres d'un bœuf dont nous avions besoin pour approvisionner le vaisseau. La reine seule possède une paire de chevaux, mais elle ne s'en sert jamais. L'île ne renferme qu'un seul forgeron, quoique l'assistance de la forge et des soufflets pourrait être si utile à la réparation des outils de fer qui ont succédé à ceux de pierre autrefois en usage. Il est extraordinaire que même les étrangers établis dans l'île n'y exercent aucune industrie. Est-il possible que les missionnaires s'y opposent? Une chose certaine, c'est qu'ils possèdent une grande influence sur les colons eux-mêmes. Cependant à l'époque de notre visite, un Américain travaillait à introduire une raffinerie de sucre, et s'en promettait de grands profits.

Par ordre des missionnaires, la flûte, dont le son était jadis le signal d'innocens plaisirs, ne se fait plus entendre. On ne souffre plus à Taïti d'autre musique que la psalmodie. Danses, combats simulés, représentations théâtrales, rien de tout cela n'est maintenant permis. Chaque amusement est puni comme un péché, parmi ce peuple que la nature destinait à de continuels plaisirs. Un de nos amis se mit un jour à chanter pour témoigner la joie qu'il ressentait d'un présent qu'il venait de recevoir; mais aussitôt ses camarades lui demandèrent

avec une grande frayeur s'il pensait aux conséquences, dans le cas où les missionnaires l'entendraient.

Il est digne de remarque que les Taïtiens dégénérés ne sont plus, même physiquement, tels que nous les ont décrits les anciens voyageurs. Leur religion paraît avoir été nuisible à leur beauté. Les Yeris, que distingue toujours leur haute taille, ne s'occupant plus qu'à prier, à manger et à dormir, sont tous, hommes et femmes, même dès leur jeunesse, excessivement gras. Les gens du commun, de taille plus petite, et forcés de mener une vie un peu plus active, sont, il est vrai, ronds et bien nourris, mais moins gros que leurs supérieurs : aussi retrouve-t-on plus souvent de belles formes parmi eux que parmi les Yeris. Ces derniers, en outre, sont fréquemment attaqués d'une infirmité grave causée par le manque d'exercice et par l'excès de nourriture : leurs jambes se gonflent à tel point, depuis les genoux jusqu'en bas, que la forme de la cheville et du pied disparaît entièrement; et alors les épais cylindres qui usurpent la place des jambes, ne laissant plus distinguer de tout le pied que l'orteil, ressemblent à des jambes d'éléphant : d'où les Européens ont donné à cette maladie le nom *d'éléphantisme*. Elle ne paraît pas, au reste, faire beaucoup souffrir.

Les hommes des deux classes se rasent la barbe, et les deux sexes portent leurs cheveux coupés *si*

court qu'on peut voir la peau de leurs têtes : mode assez laide pour toute espèce de figure, mais qui l'est surtout avec le teint brun des naturels, attendu qu'elle leur donne un air de singe. Comme cependant la soumission à cette coutume est une marque de christianisme, et que les païens qui se sont enfuis dans les montagnes ont conservé leur longue chevelure, les jeunes femmes elles-mêmes sont fières de se défigurer ainsi.

Toute vanité est péché, et tout soin de sa personne est vanité. En conséquence, les grasses beautés Yeris n'abritent plus leurs visages des brûlans rayons du soleil, et sont devenues aussi brunes que les autres. Tous leurs attraits les ont quittées; leurs sourires enchanteurs se sont évanouis, et la puante huile de coco dont elles s'arrosent le corps se fait sentir de très loin. Bref, ou le portrait que d'anciens voyageurs ont tracé d'elles était une monstrueuse flatterie, ou elles sont tout-à-fait différentes de ce qu'elles étaient. Je n'ai vu qu'une belle fille à Taïti; c'était la sœur du petit roi, seulement âgée de quatorze ans, et déjà fiancée à son oncle, le prince d'Ulietea. Pour la beauté des formes et des traits, les hommes surpassent de beaucoup les femmes.

Les missionnaires ont aboli la coutume du tatouage, et en cela du moins ont épargné aux Taïtiens quelques souffrances inutiles. On ne voit au-

jourd'hui des traces de cette opération que sur des gens de moyen âge ou déjà vieux, jamais sur de jeunes visages. Les premiers navigateurs qui visitèrent cette île décrivent le tatouage comme représentant des demi-lunes, des oiseaux, des lignes irrégulières et tirées en zigzag; mais lorsqu'ils eurent fait plus ample connaissance avec les Européens, la mode changea, et des dessins de nos outils, d'animaux, même de quarts-de-cercle et d'instrumens de mathématiques, furent exécutés avec la plus grande précision sur leurs corps. Comme un pantalon était la partie de notre habillement que les naturels souhaitaient avec le plus d'ardeur, ceux qui ne pouvaient pas s'en procurer se consolaient en faisant tatouer sur leurs jambes une représentation de cet objet de leurs désirs. Nous vîmes encore un grand nombre de ces images.

Par l'influence de Wilson, une petite maison située sur le cap Vénus fut mise à notre disposition pour nos observations astronomiques. On nous dit qu'elle s'élevait précisément à l'endroit où l'observatoire de Cook avait été jadis érigé. Le gouvernement, comme faveur spéciale, m'accorda aussi une maison de plaisance royale dans le voisinage pour ma résidence particulière. C'était un très vaste bâtiment qui ressemblait à un ancien temple, et qui avait été la demeure favorite du défunt roi Pomare. Depuis sa mort, par res-

pect pour sa mémoire, on ne l'avait pas habité. Un grand nombre d'ustensiles qui lui avaient appartenu, et un canot sur lequel il avait remporté plusieurs éclatantes victoires, y étaient encore conservés comme souvenirs de ce roi chéri. La maison n'avait aucun mur, le toit était seulement soutenu par de nombreux piliers; mode de construction qui convient extrêmement bien à ce climat chaud et sec. Les environs étaient vraiment délicieux : de grands arbres couverts du plus épais feuillage invitaient à se reposer sous leur ombrage, et un ruisseau clair comme le cristal offrait un bain rafraîchissant. L'air était rempli du parfum d'un bois voisin d'orangers, dont les fruits jonchaient la terre. Les limons et les orangers que nous trouvions excellens, les Taïtiens les dédaignaient comme trop communs. Attendu que nous ne pouvions rester que fort peu de temps à Taïti, nous prîmes immédiatement possession de notre nouvelle demeure, et nous fîmes tous nos préparatifs pour commencer nos travaux scientifiques le plus tôt possible.

Dans la soirée, comme nous buvions notre café et fumions nos pipes, un envoyé arriva demandant à me parler au nom de la reine. Je donnai ordre qu'on l'introduisît : alors un géant Yeri s'avança fièrement, accompagné de notre pilote comme interprète. Son unique vêtement, à l'ex-

ception de la ceinture que les hommes portent toujours, était un vieil habit tout usé, de couleur sable, avec de grands boutons brillans, à la mode du dernier siècle, et tellement trop petit pour son possesseur actuel, qu'il ne pouvait le boutonner, tandis que ses bras nus dépassaient d'un quart de verge au moins l'extrémité des manches. Sa tête chauve était couverte d'un bonnet de nuit rouge, qu'il leva un peu en entrant, pour montrer qu'il connaissait les usages des nations civilisées.

S'avançant vers moi, il prononça un mot qui dans sa langue signifiait bonjour, me présenta sa longue main, et puis, sans attendre que je l'y invitasse, s'assit à terre près de mes pieds, les jambes croisées à la manière des Turcs. Il venait me prévenir de la part de la reine qu'elle était curieuse de voir le commandant d'une frégate russe, et qu'elle aurait eu beaucoup de plaisir à me recevoir à la cour; mais comme elle craignait que je ne voulusse pas m'absenter si long-temps de Matavaï, elle avait résolu de me rendre visite, accompagnée de toute la famille royale. L'ambassadeur ajouta que ces éminens personnages, qui étaient venus par mer, ne tarderaient pas à arriver, et qu'il lui fallait aller à leur rencontre. Alors se levant, il me serra la main, me souhaita de nouveau le bonjour en sa langue, toucha son bonnet de nuit et disparut.

J'avais à peine eu le temps de me préparer à recevoir mes nobles hôtes, lorsqu'un concours de peuple se précipitant vers le rivage annonça qu'ils approchaient. Bientôt arriva un avant-courrier : c'était un homme qui portait la jaquette d'uniforme, courte et rouge, d'un tambour anglais, avec une ceinture de diverses couleurs très brillantes, tandis que le reste de son corps était, suivant la coutume, tout-à-fait nu. Ses jambes étaient armées d'un petit pantalon figuré au moyen du tatouage; et lorsqu'il s'arrêtait un peu et tournait le dos, il nous montrait aussi un grand quart de cercle dont toutes les divisions étaient représentées avec une merveilleuse exactitude. A la main il tenait un large sabre rouillé, et sur la tête il portait avec orgueil un vieux chapeau à trois cornes tout râpé, avec une longue plume rouge. Notre interprète nous apprit que c'était le maître royal des cérémonies; mais nous reconnûmes par la suite que, quoiqu'il ne parût pas appartenir à la race des Yeris, mais à celle de la basse classe, il exerçait en outre plusieurs autres emplois : ceux de cuisinier et de chambellan, par exemple; ses talens néanmoins semblaient incliner davantage pour celui de bouffon ou d'arlequin.

Dans tous ses mouvemens et ses gestes, dans toutes ses grimaces, il déployait une si singulière vivacité qu'on aurait pu le prendre pour un fou.

Sans se gêner le moins du monde, sans faire la moindre attention à moi, il prit possession de ma maison tout entière. Plusieurs domestiques, dans la livrée de la nature, le suivaient avec les différens objets nécessaires à la convenance des illustres visiteurs. Il ordonna immédiatement que le plancher fût couvert de nattes et fit placer chaque chose comme il le trouva bon, ne cessant pas un seul instant de sauter en l'air des deux pieds, comme si sa vie dépendait de la vélocité de ses mouvemens. Aucun de ses domestiques ne le contentait, sa langue allait sans interruption, et dans sa main son sabre se remuait dans tous les sens.

Ses préparatifs n'étaient pas encore terminés lorsque nous vîmes une longue procession de Taïtiens s'avancer, deux à deux, portant sur leurs épaules diverses espèces de provisions suspendues à des bâtons de bambous. Cette vue redoubla l'activité de notre sauteur. En deux ou trois bonds il fut hors de la maison, et commanda aux esclaves de déposer les fardeaux, qui étaient des présens que la reine me destinait, dans un certain ordre en face de ma demeure. Trois énormes cochons formaient le flanc droit, à gauche furent entassées des pommes de terre, des racines, des patates et toutes sortes de fruits délicieux. Lorsque le maître des cérémonies eut tout arrangé à sa satisfaction, il se tourna enfin vers moi pour la

première fois depuis son arrivée, et tâcha, par la pantomime la plus burlesque, de me faire comprendre que tout cela m'appartenait. Bientôt la reine elle-même parut, suivie d'un nombreux cortége. Elle marchait la première, portant le petit roi dans ses bras, et tenant sa fille, la fiancée du prince d'Ulietea, par la main. Après elle, marchaient ses trois sœurs, trois femmes grosses et grasses comme elle, puis les autres personnes de la cour. Venait ensuite une multitude de gens d'un rang inférieur, portant des viandes pour le festin royal dans des ustensiles faits de différentes espèces de gourdes. Au nombre des friandises était un cochon vivant qui, grognant et criant par prévision du sort qui l'attendait, suppléait dans ce magnifique cortége à l'absence d'un corps de musiciens.

La reine et ses trois sœurs étaient entortillées dans des draps, et leurs chapeaux de paille portaient encore des banderolles de crêpe noir, en signe de deuil pour le dernier roi. Le petit Pomare, bel enfant vermeil, était habillé tout-à-fait à la mode d'Europe, avec une jaquette et une large culotte en bombasin [1]; il avait en outre un chapeau rond; mais, comme ceux de tous les autres Taïtiens, ses pieds étaient nus. Ils prétendent que toute espèce de chaussure les empêche de marcher. La jeune fiancée, qui était une charmante fille,

[1] Sorte d'étoffe de soie ou de fil de coton.

comme je l'ai déjà dit, était légèrement vêtue d'une chemise rayée, et n'avait aucune coiffure. Les Yeris géans, qui formaient la cour, portaient la plupart des chemises blanches et des chapeaux de paille ronds, avec des rubans noirs.

C'était la première fois, depuis la mort de son époux, que la reine entrait dans cette maison qu'il avait habitée; aussi un torrent de larmes tomba-t-il de ses yeux au souvenir du passé. Tous les courtisans, comme si leur devoir les y contraignait, parurent accablés de douleur; mais cette tristesse ne dura pas long-temps : peu à peu les figures s'éclaircirent, la reine elle-même sécha ses pleurs et me salua avec bienveillance. Le maître des cérémonies conduisit alors les membres de la famille royale vers les nattes les plus fines, sur lesquelles tous s'assirent à la mode asiatique. Une de mes chaises fut placée en face d'eux, et l'on m'invita à m'y asseoir. Cependant le maître des cérémonies avait disparu et était allé veiller au dîner.

Quand la reine, après m'avoir examiné de la tête aux pieds, eut communiqué ses remarques et opinions à la compagnie, je priai l'interprète de la remercier en mon nom de l'accueil amical que j'avais reçu dans cette île, des présens qu'elle m'avait envoyés, et du grand honneur qu'elle me faisait par cette visite. Elle agréa mes remercîmens d'une manière très gracieuse, et ordonna que quelques

questions me fussent adressées, auxquelles je répondis avec tout le respect convenable. Elle me demanda mon âge, si mon voyage avait duré long-temps, si j'étais chrétien, et combien de fois je priais chaque jour. Cette dernière question me mettait à même, si je l'eusse jugé convenable, de donner à Sa Majesté quelques idées nouvelles au sujet de la religion des missionnaires; mais je ne me sentis pas assez capable d'entamer une discussion théologique, et je répondis donc simplement que le christianisme nous enseignait à croire que nous serions jugés un jour d'après nos actions plutôt que d'après le nombre de nos prières. Je ne sais comment l'interprète rendit ma réponse, ou si la reine me regarda comme un hérétique; mais j'ai assez envie de le croire, car depuis elle ne me parla plus de sujets religieux, et me demanda, pour changer de conversation, si la terre était réellement ronde. J'assurai Sa Majesté que je pouvais répondre d'après ma propre expérience, puisque j'en faisais alors le tour pour la troisième fois. Cette raison en elle parut exciter quelque surprise, mais mon assertion relativement à la forme sphérique du globe n'obtint alors que peu de crédit.

J'offris alors à la reine, à sa famille et aux principaux de sa suite, des présens qui, quoique de simples bagatelles, furent reçus avec grand plai-

sir et occasionèrent un degré d'hilarité peu conséquent avec les symboles de deuil portés par toute la compagnie, et avec les sentimens manifestés d'abord par le royal cortége. Je donnai à la reine une pièce de calicot longue de quatre ou cinq verges, un mouchoir en soie de couleur, un petit miroir, une paire de ciseaux, et quelques grains de verre; au jeune prince, un mouchoir de soie, des grains de verre et un miroir; aux sœurs de la reine, des mouchoirs de coton, des miroirs et des ciseaux; les gens de leur suite, parmi lesquels il y avait quatre dames, se contentèrent de couteaux.

Pendant ce temps-là le maître des cérémonies avait tué le cochon et l'avait fait cuire en terre, à la manière taïtienne. Aussitôt que les membres de la famille royale, que mes cadeaux avaient mis en émoi, eurent repris leurs places, il l'apporta dans la salle et le posa devant la reine sur une grande feuille de bananier, tandis que d'autres domestiques semaient à terre des yames, des patates et des fruits d'arbre à pain. La reine m'invita d'une façon très amicale à participer au repas, mais je préférai rester simple spectateur. Lorsque toutes les provisions furent apportées, le maître des cérémonies fit une cabriole, brandit son sabre rouillé, puis récita une prière à haute voix. Tous les assistans baissèrent la tête, et prièrent

avec lui en silence. Quand la prière fut terminée, il saisit le cochon cuit par les jambes de derrière et le déchira en deux : alors il découpa le tout avec son sabre, et en plaça d'assez forts morceaux sur des feuilles devant chaque membre de la famille royale, qui les attaqua immédiatement de bon appétit, se servant de ses doigts et de ses dents au lieu de couteau et de fourchette. Pendant le repas la suite ne mangea rien, mais demeura spectatrice, et je ne m'aperçus pas qu'on l'indemnisât de cette abstinence, même lorsque les restes du festin eurent été desservis. Après le repas fini et la prière dite comme devant, les illustres convives se lavèrent les mains avec de l'eau et la bouche avec du lait de coco ; puis, quand leur suite se fut retirée, ils se couchèrent pour dormir. J'offris à Sa Majesté mon lit, qu'elle eut la condescendance d'accepter ; et, pendant cette sieste, je retournai à mes travaux. A son réveil, la reine exprima le désir de visiter la frégate : comme je n'avais pas de temps à perdre, je chargeai un de mes officiers de faire les honneurs du vaisseau à notre royale hôtesse, aussi bien que les circonstances le permettraient. En me quittant, la reine me pressa la main très amicalement, et me souhaita plusieurs fois le bonjour [1] ; toute sa suite l'accompagna.

Au rivage étaient amarrés des canots, suivant le

[1] Son *jorona*, dit le texte

rapport de mon officier, tout prêts pour l'excursion. La reine, ainsi que sa famille et notre camarade, s'embarqua dans sa propre chaloupe européenne; le maître des cérémonies se plaça à l'avant, tournant son quart de cercle vers la compagnie, et continua pendant le trajet ses ridicules arlequinades avec ses membres et son sabre, comme s'il eût été atteint du mal qu'on appelle la danse de saint Vitus. Lorsqu'ils atteignirent la frégate, le pont était déjà occupé par des Taïtiens, qui trafiquaient avec tant d'ardeur et de bruit, qu'on pouvait à peine distinguer un mot. Le navire était aussi entouré par une multitude de canots remplis de marchandises de toute espèce, et on accorda si peu d'attention à la famille royale, que nos gens ne purent que difficilement ouvrir un passage pour la chaloupe, et même la présence de ces hauts personnages ne fut pas beaucoup plus remarquée quand ils se trouvèrent sur le pont: leurs sujets continuèrent à vendre sans s'interrompre, et ne leur accordèrent que de légères salutations. Bien différente eût été leur conduite à l'arrivée d'un missionnaire! La reine fut probablement blessée de cette indifférence, car elle alla droit à ma cabine, et y demeura jusqu'à ce qu'elle quittât le vaisseau. La construction de la frégate ne devait pas, au reste, exciter sa curiosité, puisqu'elle était elle-même propriétaire

d'un beau navire marchand construit en Angleterre.

Les objets divers que renfermait la cabine enchantèrent cependant les dames, qui admiraient tout et de tout avaient envie. Ce ne fut donc pas chose facile que de les convaincre que le moindre objet par elle désiré nous était indispensablement nécessaire.

Nos officiers tâchèrent d'entretenir la bonne humeur de leurs hôtes par de petits cadeaux, et entre autres choses leur donnèrent un morceau de galon d'or faux, long de plusieurs verges, qui occasiona un ravissement extraordinaire. Les royales sœurs le partagèrent entre elles et l'ajoutèrent au crêpe noir qui bordait leurs chapeaux. Or, l'admiration excitée par ce nouvel article de parure fut si grande, que la rage de posséder un galon d'or devint une véritable fièvre parmi les plus nobles dames taïtiennes. Les sévères leçons des missionnaires, qui défendaient toute espèce de toilette furent alors oubliées. Les demandes de galon ne finissaient pas, et plus notre provision en diminuait, plus elles attachaient de prix au moindre morceau qu'elles pouvaient obtenir. Les maris, tourmentés par leurs femmes, venaient chaque jour au navire, offrant volontiers un beau cochon gras et huit volailles contre une demi-aune de galon faux, pour satisfaire les envies de leurs chères

moitiés. Ils m'assiégeaient sans cesse dans ma demeure à terre pour que je leur vendisse quelque bout de ce nouvel et inappréciable objet de luxe, et s'étonnaient outre mesure que je pusse, moi commandant, ne plus en avoir. En un mot, les dames qui ne réussirent pas à se procurer les moyens d'imiter une mode introduite si accidentellement par les royales sœurs, en tombèrent vraiment malades, tout comme chez nous, et s'abandonnèrent à d'interminables lamentations de désespoir.

Pendant que la famille royale resta dans la cabine, les gens de sa suite s'occupèrent sur le pont à acheter de nos matelots toutes sortes de vieux habits pour cent fois leur valeur, en piastres espagnoles. Les Taïtiens, en effet, n'ont encore aucune notion du prix de l'argent qu'ils reçoivent, ou des vaisseaux qui viennent s'approvisionner à leur île, ou par suite de leur commerce d'huile de coco avec la Nouvelle-Hollande. Les missionnaires font leur possible pour attirer de l'argent dans le pays, et en conséquence ont fixé pour chaque objet d'approvisionnement des prix au-dessous desquels personne n'ose rien vendre aux vaisseaux étrangers; mais ces prix sont si hauts, que la nécessité seule peut décider à les payer, de sorte que les navires en général se munissent plutôt de vieux habits, d'ustensiles de diverses espèces et de brimborions qui les mettent à même de conclure des marchés

plus avantageux et même de s'en aller souvent avec des espèces. Les projets financiers des missionnaires ont donc amené un résultat tout-à-fait contraire à celui qu'ils se proposaient...

Durant la visite au vaisseau, la jeune princesse trouva moyen d'acheter un drap à un matelot. Quand elle fut en possession de ce trésor, elle se mit à courir sur le pont, l'agitant avec force et donnant des signes de la joie la plus extravagante, le regarda dans tous les sens avec ravissement, puis s'en vêtit d'une manière fort élégante. Elle parut alors convaincue d'être beaucoup plus belle avec ce costume, fit les sauts les plus grotesques et invita toutes les personnes de la cour à l'admirer. En un mot, une jeune dame européenne, se parant pour la première fois d'un cachemire de l'Inde, n'aurait pas été aussi heureuse de moitié que cette jeune princesse avec son drap de matelot.

A quatre heures on servit à dîner aux nobles hôtes et à leur suite, entièrement d'après la mode russe, excepté ce point d'étiquette qui ordonnait que la famille royale fût un peu séparée du reste de la compagnie. Les visiteurs parurent trouver notre cuisine excellente, et même la famille royale mangea de bon appétit, quoiqu'elle eût si récemment fait un substantiel repas. Leur tenue fut extrêmement décente et prouva beaucoup d'aptitude à l'imitation. Ils se servirent des couteaux, des

fourchettes et des cuillères aussi aisément que s'ils s'en fussent toujours servis d'habitude, et ne burent de vin que modérément, quoiqu'ils trouvassent cette liqueur délicieuse. Au coucher du soleil, nos illustres hôtes partirent fort satisfaits de leur réception et retournèrent à la capitale.

Quoique le vol soit un vice, qui est certainement devenu beaucoup plus rare parmi les Taïtiens, ils ne peuvent pas toujours s'empêcher de chercher à s'approprier, en les volant, les objets auxquels ils attachent tant de prix. Par exemple, je crois que si quelque dame taïtienne avait trouvé l'occasion de voler un bout de galon d'or faux, la tentation aurait été trop grande pour qu'elle y résistât. Tout vol est cependant, dès qu'on le découvre, puni sans distinction de personne, et le coupable bien convaincu est ordinairement condamné à travailler à la grande route : c'est une route tracée autour de l'île, à laquelle travaillent par punition toutes les personnes qui commettent de graves délits. Mais il est probable que l'oubli d'une prière et toute légère offense contre les missionnaires attireraient aussi aux habitans un châtiment pareil.

Nous eûmes occasion de voir avec quelle sévérité sont punis les voleurs. Un mari complaisant ne put résister aux instances de sa femme, qui brûlait de posséder un de nos draps. Un jour que les matelots les lavaient à la rivière, il profita d'un

moment où il croyait n'être pas remarqué pour en saisir un et l'emporta, fuyant à toutes jambes; mais quelques-uns de ses compatriotes qui l'avaient aperçu le poursuivirent aussitôt, le ramenèrent, l'attachèrent à un arbre, et m'instruisirent du fait, ainsi qu'un missionnaire. Quand j'arrivai sur les lieux, je trouvai déjà le juge du district, ainsi que les missionnaires Wilson et Tyrman, près du voleur, qui était encore lié à l'arbre. M. Tyrman surtout était indigné; il ne pouvait se contenir, injuriait le coupable, l'appelait une brute qui n'était pas digne d'être traitée comme une créature humaine, enfin se conduisait absolument comme si la chose le regardait. Sa conduite m'avait étonné, car le juge du district était présent, et M. Tyrman n'exerçait aucun emploi officiel dans l'île, mais il était membre de la société des missionnaires, et dès lors tout est dit. On me demanda si je souhaitais que le criminel fût fouetté, attendu qu'il n'était pas assez riche pour payer à la personne lésée par son crime l'amende de trois cochons que la loi inflige aux voleurs, outre qu'elle les condamne à un travail ignominieux. Je fis au coupable grâce des trois cochons, et je priai qu'on le relâchât, avec une sévère admonition de se mieux comporter à l'avenir. Mais ma prière fut inutile, et le malheureux insulaire, toujours chargé de fers, fut mené vers la grande route pour y travailler. Le juge et M. Wil-

son m'assurèrent l'un et l'autre qu'il n'était pas Taïtien, mais qu'il habitait une autre île, et qu'il était venu à Taïti avec un des rois tributaires, déclarant qu'un Taïtien n'eût jamais volé le drap. Le seul autre objet que nous perdîmes fut un cercle de fer, et comme le voleur demeura inconnu, nous ne pûmes savoir si leur assertion était bien ou mal fondée. En tout cas, il paraît certain que les vols ne sont pas plus nombreux que parmi les nations civilisées.

On peut en dire autant de la chasteté des Taïtiennes. En somme, il ne semble pas qu'elles manquent plus souvent à cette vertu que dans tout le reste de l'Europe. C'était avec la plus grande précaution et le plus profond mystère, avec la plus horrible crainte que leurs fautes ne vinssent à être connues des missionnaires, que les femmes se rendaient aux désirs de nos marins.

Un jour je reçus une seconde visite de la famille royale, accompagnée cette fois de la plupart des vice-rois qui se trouvaient à Taïti avec leurs compagnes. Dans le nombre était le grand-père du petit monarque Pomare. Après quelques préambules, mes illustres hôtes m'adressèrent en commun, d'un ton modeste, mais pressant, une assez singulière requête. Ils me prièrent de faire confectionner une paire de bottes pour le petit roi. Son couronnement, dirent-ils, allait avoir bientôt lieu, et

ils ne croyaient pas qu'il fût décent, dans une occasion si solennelle, pour le souverain de toutes les îles de la Société, de s'asseoir pieds nus sur son trône. J'ordonnai immédiatement au bottier du vaisseau de tirer la famille royale d'embarras. Il prit la mesure de l'enfant, et ma complaisance fut récompensée par la gratitude de toute la compagnie.

J'avais beaucoup entendu parler d'une école établie par les missionnaires pour l'éducation du peuple, et je désirais avoir une idée des progrès que les Taïtiens avaient faits dans les diverses branches de la science. Apprenant que les leçons commençaient au lever du soleil, les premiers rayons de cet astre me trouvèrent un matin à la porte d'un édifice de simple structure, que je pris pour l'école en question. Au bout de quelque temps, je vis arriver les élèves des deux sexes. Ce n'était pas des enfans vermeils, pas même des jeunes gens, que l'ardeur de s'instruire entraînait vers le lieu de l'enseignement, mais bien des adultes et des personnes âgées qui se traînaient lentement, les yeux baissés et des livres de prières sous le bras. L'intérieur de l'édifice était un spacieux appartement carré, muni de bancs et de siéges plus hauts pour les maîtres. Lorsque tous les élèves furent rassemblés et assis sur les bancs, on chanta un psaume; ensuite un Taïtien se leva, monta sur une sorte

d'estrade et lut un chapitre de la Bible; après quoi ils chantèrent de nouveau, puis se mirent à genoux, le dos tourné vers le lecteur, qui, s'agenouillant aussi, récita les yeux fermés une longue prière. Quand elle fut finie, l'orateur céda sa place à un autre Taïtien, et toute la cérémonie recommença une seconde fois : un autre psaume fut chanté, un autre chapitre lu, une autre prière dite. Toujours et toujours, à ce que je compris, un nouvel officiant répétait cet ennuyeux exercice. Mais ma patience était épuisée, et à sa troisième reprise, plein de tristes et pénibles sentimens, je quittai l'assemblée.

De pareils lieux de réunion existent dans différentes parties de l'île; mais il n'y a aucune autre espèce d'école. Les enfans apprennent à lire et à écrire passablement dans les maisons de leurs père et mère. Tout ce qu'ils pourraient savoir au-delà est regardé comme nuisible. Il est vrai que la plupart des missionnaires n'ont pas eux-mêmes une instruction plus étendue; mais l'opinion qu'il est plus facile de gouverner une communauté ignorante que pleine de lumière semble être dans l'île, comme ailleurs, un principe fondamental de politique.

Un magistrat est spécialement chargé de veiller à ce que les naturels se rendent à l'église et aux lieux de prière. Pour les contraindre à obéir, il

peut employer la force. Je l'ai vu dans l'exercice de ses fonctions, armé d'une canne de bambou et conduisant ainsi son troupeau au pâturage spirituel. Il paraissait sentir lui-même tout le burlesque de son office ; du moins le remplissait-il d'une très plaisante façon, et la plupart des coups de canne qu'il distribuait semblaient donnés plutôt par plaisanterie que sérieusement. La jovialité du pasteur n'égayait cependant pas les membres du troupeau, qui s'avançaient d'un air tout piteux.

Dans l'édifice consacré aux prières, et que d'abord dans ma simplicité j'avais pris pour une école, ne se trouvait aucun missionnaire. L'assemblée, qui excepté moi-même ne se composait que de naturels, quoique passablement tranquille, n'observait pas un aussi profond silence que dans l'église. Je tâchai de lire sur les visages de ceux qui m'entouraient quelles pouvaient être les pensées qui dans le moment occupaient leurs esprits : or, il n'y avait guère d'yeux qui, errant autour de la salle, ne parlassent de toute autre chose que de dévotion et de Bible. La plupart des assistans paraissaient plongés dans de très profanes spéculations; des regards de tendresse qui s'échangeaient de temps à autre trahissaient les désirs de quelques jeunes fidèles, tandis que plus d'un fier Yeri songeait probablement par quel moyen il pourrait obtenir des gens de mon équipage un vieux gilet ou une paire

de culottes déchirées, afin de paraître à la cérémonie prochaine du couronnement avec la dignité convenable ; et parmi les dames, quelques-unes balançaient sans doute entre le plaisir de posséder un drap de matelot, et les risques qu'il leur fallait courir pour se le procurer. En face de moi était précisément assise une belle dame, drapée avec élégance dans une de ces pièces d'étoffe si enviées, et jouissant avec modestie, mais avec une satisfaction manifeste, de l'admiration qui forçait toutes ses compagnes à fixer les yeux sur son vêtement...

J'avais entendu faire, par les missionnaires, de merveilleuses descriptions du lac Wahiria, situé au milieu des montagnes qui s'élèvent au centre de la péninsule méridionale. Ils ne l'avaient eux-mêmes jamais vu, et croyaient qu'il était presque impossible à un Européen de l'atteindre. Ils disaient que la profondeur en était incommensurable, et ne pouvaient imaginer comment une si grande quantité d'eau demeurait à une telle hauteur sans jamais diminuer. Le naturaliste de notre expédition, M. Hoffman, alla visiter ce lac. Il a un mille et quart de circonférence environ, et reçoit différens ruisseaux qui coulent des montagnes ; mais on ne peut découvrir par où ses eaux s'écoulent. La profondeur près du bord est de onze toises, et n'en a que dix-sept au milieu. M. Hoffman fit plusieurs autres voyages dans l'intérieur de l'île,

et visita même Arue, résidence de la cour. Aussi curieux de choses nouvelles que dans les pays moins reculés en civilisation, les enfans sur son passage avançaient la tête hors de chaque hutte, et l'invitaient hospitalièrement à y entrer. Lorsqu'il acceptait l'invitation, il était toujours conduit vers la place d'honneur, banc élevé couvert de nattes et d'une espèce de chanvre; et quand il avait librement usé de ce qu'il y avait de meilleur dans la maison, s'il offrait à l'hôte un couteau, celui-ci se regardait comme amplement payé. Toutes ces jolies huttes, dans lesquelles règne la plus grande propreté, sont entourées de jardins cultivés avec soin. Le soir, elles sont éclairées de noix huileuses attachées les unes au-dessus des autres sur un morceau de bois, et auxquelles on met le feu. Dans la capitale, M. Hoffman ne trouva rien qui fût digne de remarque. Le palais habité par la famille royale était une hutte spacieuse, avec une antichambre, sa maison extérieure, dans laquelle huit sentinelles montaient la garde. Leur seule arme était un vieux pistolet attaché sur une planche; on le tirait souvent, probablement pour accoutumer le jeune roi au tumulte des combats. Le vieux roi est enterré sous une pierre monumentale, devant laquelle il y a trois canons; mais, crainte d'accidens, ils sont encloués.

La baie Matavaï est riche en poissons d'un goût

exquis, de formes diverses, quelquefois extraordinaires, et de belles couleurs. Les Taïtiens les mangent crus, ou seulement trempés dans l'eau de mer. Leurs instrumens de pêche ne consistent qu'en de méchantes lignes à hameçon ; fabriquer des filets comme leurs ancêtres leur prendrait beaucoup trop du temps qu'ils sont obligés de consacrer à la prière. De là, le poisson est une si grande rareté parmi eux que leur ardent désir de s'en procurer les entraîne quelquefois à sortir de leur bon caractère, comme nous en eûmes un exemple. Ils nous virent un jour retirer un de nos grands filets plein de beaux poissons; la tentation fut alors terrible, et nos amis eussent sans doute partagé de force notre pêche avec nous, si nos sévères réprimandes et l'arrivée accidentelle du juge du district ne les avaient arrêtés. Ils cherchèrent alors à nous acheter le poisson, et nous offrirent pour le plus petit et le plus mauvais leurs outils les plus précieux. Mais je leur en donnai gratis une telle quantité que leur appétit dut être, une fois du moins, complétement rassasié par ce mets de luxe.

Les flux et reflux de la marée dans la baie Matavaï diffèrent entièrement des règles ordinaires, et paraissent n'être aucunement influencés par la lune, à laquelle ils sont partout ailleurs soumis. Au reste, la marée n'y monte et n'y descend que très peu. C'est à midi, pendant toute l'année, au mo-

ment où le soleil touche le méridien, que l'eau est la plus haute; elle retombe ensuite, à mesure que le soleil décline, jusqu'à minuit. Ce phénomène bizarre, aussi bien que la marche du soleil, tient lieu d'horloges aux habitans. A huit milles ouest du cap Vénus, dans la même baie, est un havre spacieux, formé par des récifs de corail, protégé contre tous les vents, et qui a deux entrées si commodes que les navires peuvent y pénétrer et en sortir avec presque tous les vents.

D'après Humboldt, l'élévation de la plus haute montagne de Taïti est de dix mille pieds; suivant un mesurage barométrique, elle n'est que de huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Je crois devoir dire ici que les îles que j'ai découvertes dans le cours de mon premier voyage à bord du *Rurick*, telles que l'île Romanzow, Spiridow, celles de Dean, la chaîne de Rurick, etc., dont je ne pus alors vérifier la longitude, reposent 5 minutes 36 secondes plus à l'ouest que je ne l'avais d'abord supposé.

Dans la matinée du 24 mars, nous pliâmes la tente que nous avions dressée sur le cap Vénus, nous quittâmes notre demeure, et nous embarquâmes tous nos instrumens et autres effets. Notre départ fut fixé à l'après-midi. Les Taïtiens, dès qu'ils en apprirent la nouvelle, assiégèrent le navire, apportant avec eux autant de provisions que

leurs canots en pouvaient contenir. Ils manifestèrent un grand chagrin de nous perdre; et pour prouver combien leur attachement était désintéressé, ils ne voulurent accepter aucun présent en retour. Ils prirent congé de nous après les plus chauds embrassemens, et plusieurs d'entre eux versèrent des larmes. Ils nous accompagnèrent dans leurs embarcations jusqu'à la sortie de la baie, et nous eussent même suivis plus loin en mer, si une soudaine et violente bouffée de vent ne les eût forcés à revenir sur leurs pas. La même bouffée emporta presque une de nos voiles, et la proximité de la terre nous mit une ou deux minutes dans une situation critique, mais l'habileté de nos officiers et le sang-froid de nos hommes nous tirèrent bientôt de ce péril momentané. Au bout d'une demi-heure le vent alisé revint, et ce fut avec les vœux les plus ardens pour le bonheur à venir des bons Taïtiens que nous perdîmes de vue leur belle île.

§ 4.

Iles des Navigateurs.

En quittant Taïti, je formai la résolution d'aller passer quelques jours aux îles Radack, que j'avais précédemment découvertes, et chemin faisant de visiter les îles des Navigateurs. Ce sont probable-

ment les mêmes que celles qui avaient été vues par Roggewein en 1721, et qu'il avait nommées *îles de Baumann;* mais Bougainville s'en est approprié la découverte, comme faite par lui en 1766, et leur a donné le nom qu'elles portent maintenant, à cause des élégantes chaloupes à voiles que construisent les habitans, et de la remarquable habileté qu'ils déploient à les diriger. Ni Roggewein, ni Bougainville n'ont donné exactement la situation de ces îles, et ces vieilles erreurs n'ont été parfaitement corrigées, ni par l'infortuné La Pérouse, ni par l'anglais Edwards, qui seuls sont connus pour y avoir touché depuis; le premier visita seulement les îles les plus septentrionales, tandis que le second n'a communiqué au public aucun détail de son voyage. Je crus donc qu'il n'était pas inutile d'achever pour ainsi dire la découverte, en examinant celles qui reposent au sud du détroit de La Pérouse.

Je naviguai d'abord vers celles des îles de la Société qui sont situées sous le vent de Taïti, afin d'en rectifier la longitude; et ensuite je tâchai soigneusement d'éviter toute route suivie à ma connaissance par de précédens navigateurs.

Le 25 mars, nous vîmes au nord l'île de Guagein, et au nord-ouest celle d'Ulietea. Lorsque le point occidental de cette dernière fut au nord par rapport à nous, je trouvai que sa longitude, sui-

vant nos chronomètres, était de 151 degrés 26 minutes 20 secondes, c'est-à-dire à peu près la même que sur les cartes.

L'île de Maurura, au contraire, est fort inexactement marquée ; nous trouvâmes que la longitude du centre de cette île, dont nous longeâmes la côte méridionale, était de 152 degrés 10 minutes 40 secondes. Dans la soirée nous avions déjà perdu tout-à-fait de vue les îles de la Société, et nous poursuivions notre route à l'ouest.

Le matin suivant nous aperçûmes un groupe d'îles basses et de corail, réunies par des récifs, qui selon l'ordinaire enfermaient une mer intérieure. Toutes ces îles étaient couvertes d'arbrisseaux touffus, mais rabougris; et dans tout le groupe nous ne vîmes qu'un cocotier qui s'élevait solitairement au-dessus des broussailles. Une multitude d'oiseaux de mer, seuls habitans de ces îles, entouraient le navire lorsque nous approchâmes davantage. Le groupe, qui du nord au sud s'étend sur une longueur de trois milles, est large d'environ deux milles et demi. Guidé par des observations que la pureté de l'atmosphère m'avait permis de faire correctement dès que nous avions aperçu ces îles, j'estimai leur latitude à 15 degrés 48 minutes 7 secondes sud, et leur longitude à 154 degrés 30 minutes. Comme c'était une découverte dont l'honneur nous appartenait, nous leur don-

nâmes le nom de notre illustre navigateur *Bellinghausen*.

Le 2 avril nous passâmes en vue d'une petite île inhabitée, un peu plus haute que ne sont ordinairement les îles de corail répandues dans ces mers. Elle est située par 14 degrés 32 minutes 39 secondes de latitude sud, et par 168 degrés 6 minutes de longitude. Je la regardai alors comme une nouvelle découverte, et lui donnai le nom de mon premier lieutenant *Kordinkoff;* mais, à mon retour, j'appris qu'elle avait été précédemment découverte par le capitaine Freycinet, dans son voyage des îles Sandwich à la Nouvelle-Hollande, en l'année 1819, voyage dont le récit n'avait pas encore paru quand je quittai l'Europe. La situation de cette île, telle qu'il l'a donnée, correspond exactement à mes propres observations.

Cette même nuit, à la faveur du clair de lune, nous distinguâmes la plus orientale des îles des Navigateurs, Opoun, qui s'élève hors de la mer comme une haute montagne ronde. A l'ouest de celle-ci, et près l'une de l'autre, reposent les petites îles Leoneh et Fanfueh [1]. Non loin de ces dernières est Maouna, avec une autre petite île située à son point nord-ouest. Quarante-cinq milles au-delà, on rencontre Ojalava, et à dix milles et demi

[1] Ou Lioné et Fanfué, la lettre *n*, dans la langue taïtienne, analogue à celle de ce groupe dénotant un accent sur la dernière syllabe.

de la précédente, Pola, qui est la plus grande, la plus haute et la plus occidentale du groupe : ces îles sont réunies à plusieurs autres petites que j'aurai plus tard l'occasion de mentionner.

Toutes ces îles sont extrêmement fertiles, et la population en est considérable. Ojalava surpasse tout ce que j'ai vu, même Taïti, en magnificence et en beauté. L'aspect de Pola est majestueux ; toute l'île n'est qu'une vaste et haute montagne ronde, qui ressemble beaucoup à Mouna-roa dans l'île d'Owahy [1]. Elle n'est pas, à dire vrai, tout-à-fait aussi élevée que cette dernière, mais sa hauteur est à peu près la même que celle du pic de Téné-riffe.

Les îles de la mer du Sud sont plus ou moins formées par des récifs de corail qui présentent des havres sûrs ; celles des Navigateurs seulement ne sont pas redevables de cet avantage à ces industrieux petits animaux. Nous naviguâmes autour de toutes leurs côtes et ne pûmes découvrir qu'une baie qui s'avance assez loin dans l'intérieur de l'île Maouna, en face la petite île déjà mentionnée comme reposant vers le point nord-est de la précédente.

Les habitans de ces îles sont encore moins civilisés que ne l'étaient les Taïtiens lorsque Wallis aborda parmi eux pour la première fois. Ceux de

[1] La principale des îles Sandwich.

Maouna sont peut-être le peuple le plus féroce qu'on puisse rencontrer dans cette mer. Ce furent ceux qui massacrèrent le capitaine de Langle, commandant le second vaisseau sous La Pérouse, le naturaliste Lamanon et quatorze autres personnes des équipages des deux navires, lorsqu'ils s'aventurèrent à débarquer dans l'île, quoiqu'ils eussent accablé les naturels de présens. Nous naviguâmes vers l'endroit où s'était passée cette horrible scène, appelée depuis *baie Massacre.*

L'aspect du pays était attrayant; les côtes étaient bordées de cocotiers, et la plus fraîche végétation resplendissait à l'intérieur; mais rien n'annonçait que l'île fût habitée; on n'apercevait ni fumée ni canot, ce qui était d'autant plus remarquable que, lors de l'arrivée de La Pérouse, dès que les naturels aperçurent son vaisseau, ils vinrent l'entourer avec des centaines de canots chargés de provisions. Un petit canot qui ne portait que trois hommes rama enfin vers nous; à cette vue, mettant en panne, nous invitâmes par signes les sauvages à venir à bord. Ils n'osèrent pas accepter notre invitation, mais un d'eux se hissa le long des flancs du navire, assez haut pour voir sur le pont, et nous donna quelques noix de coco, seules provisions qu'ils eussent apportées. En signe de remercîment, il appuya contre son front un morceau de fer que nous lui donnâmes en retour, puis inclina sa tête.

Il examina long-temps le pont avec des regards dérobés et soupçonneux, sans dire mot; puis tout à coup il commença une longue et pathétique harangue, s'animant de plus en plus à mesure qu'il parlait, et montrant tour à tour avec des gestes énergiques le navire et la terre. Son éloquence fut tout-à-fait perdue pour nous; mais le silence avec lequel nous écoutâmes dut probablement lui faire supposer que nous y attachions quelque importance. Sa confiance augmenta peu à peu, il aurait même parlé plus longuement si son attention n'eût été attirée par plusieurs canots qui approchaient.

Nous ne tardâmes guère en effet à être entourés par les descendans de ces barbares assassins; peut-être même quelques-uns des auteurs de cette abominable action se trouvaient-ils parmi ceux qui s'assemblèrent alors autour de nous. Les sauvages parurent timides d'abord, mais encouragés par notre orateur, ils devinrent ensuite si impudens et audacieux qu'ils semblaient vouloir prendre la frégate d'assaut. Je rangeai mes gens armés jusqu'aux dents de chaque côté du pont, afin de repousser ces visiteurs importuns, mais avec l'expresse recommandation de ne leur faire aucun mal. Il n'y eut cependant que les baïonnettes et les lances qui empêchèrent la multitude d'escalader le vaisseau; et quelques-uns des plus hardis, endurant avec patience les coups rudes et répétés qu'ils recevaient,

parvinrent même à grimper sur le pont. Là ils empoignaient de leurs deux mains avec tant d'obstination tous les objets auxquels ils pouvaient s'accrocher, qu'il fallait les efforts réunis de plusieurs de nos plus vigoureux matelots pour les jeter hors du navire. A l'exception de quelques noix de coco, ils ne nous apportèrent aucune espèce de provisions, mais par leur pantomime ils nous invitèrent à débarquer dans l'île, donnant à entendre que nous trouverions à terre en grande abondance tout ce dont nous avions besoin. Les sauvages nous réservaient sans doute le sort de de Langle et ses compagnons; ils ne portaient pas d'armes, mais avaient adroitement caché des bâtons et de courtes lances dans leurs canots.

Quelques-uns d'entre eux, à qui nous avions permis de monter sur le pont, se conduisaient sans plus de gêne que s'ils eussent été maîtres du vaisseau; ils m'arrachaient des mains les petits cadeaux que j'allais leur distribuer, et les montraient à leurs camarades restés dans les canots; cette vue excitait parmi ces derniers une rage indicible : ils s'agitaient comme des insensés, et tâchaient de nous effrayer par leurs gestes afin que nous satisfissions leur désir de venir à bord. Mais ceux que nous y avions reçus nous importunaient beaucoup trop pour que nous fussions tentés d'en recevoir d'autres; à chaque instant ils tâchaient de s'emparer par

force de tout ce que nous ne voulions pas leur donner de bonne volonté. Un d'entre eux fut même si tenté, à la vue du bras nu d'un matelot qui par hasard avait élevé la manche de sa chemise, qu'il ne put s'empêcher de montrer son horrible appétit pour la chair humaine. Il ouvrit la bouche et fit claquer ses dents, nous donnant à entendre, par des signes non équivoques, qu'un repas de ce genre lui serait fort agréable. A cette preuve que nous étions en communication avec des cannibales, se joignit aussitôt l'idée de l'horrible festin que les meurtriers des malheureux Français avaient sans doute célébré avec les corps de leurs victimes, et cette idée, complétant notre dégoût et notre aversion, nous fit chasser au plus vite tous ces sauvages hors de notre vaisseau.

Il est toujours dangereux de s'aventurer parmi la plupart des insulaires de la mer du Sud, et les habitans de Maouna sont probablement la pire de ces tribus. Ceux que nous vîmes avaient au moins cinq pieds et demi de haut; ils étaient minces de corps, mais leurs membres de longueur moyenne étaient extraordinairement vigoureux. J'aurais trouvé leurs figures belles si elles n'eussent été empreintes d'une expression de sauvagerie et de cruauté; leur teint est d'une couleur très foncée; quelques-uns laissent leur longue, raide et noire chevelure tomber sans ornemens sur leur cou, leur

visage et leurs épaules; d'autres la portent attachée sur le sommet de la tête, ou frisée et crêpée de telle sorte qu'ils s'en font une espèce de bonnet: ces bonnets sont ordinairement teints en jaune et forment un singulier contraste avec les têtes qui restent noires. D'autres encore teignaient leurs cheveux en rouge, et les faisaient redescendre en tire-bouchons sur leurs épaules comme d'énormes perruques. Il doit falloir beaucoup de temps pour disposer cette coiffure: preuve que la vanité peut exister jusque chez des cannibales. Les grains de verre qu'ils obtenaient de nous étaient immédiatement suspendus à leur cou et à leurs oreilles, auxquels ils n'avaient auparavant aucune sorte d'ornemens. La plupart étaient tout-à-fait nus; seulement quelques-uns portaient des tabliers faits de feuilles d'une espèce de palmier qui nous était inconnue, et que leurs couleurs diverses et leurs points rouges faisaient ressembler à des plumes. Depuis La Pérouse, la mode du tatouage semble avoir beaucoup changé: il trouva les habitans des îles de la mer du Sud si tatoués sur tout le corps qu'ils paraissaient couverts de vêtemens; aujourd'hui, presque tous ne le sont plus; et ceux qui ont conservé l'usage de leurs ancêtres, au lieu d'avoir le corps surchargé de mille dessins comme autrefois, sont simplement peints en bleu depuis les hanches jusqu'aux genoux, de sorte qu'ils ont l'air de porter des culottes courtes.

Dans les canots nous vîmes peu de femmes, qui toutes étaient laides : ces affreuses créatures nous donnèrent à entendre que nous ne les trouverions aucunement cruelles ; mais cette complaisance ne les rendit pas moins dégoûtantes à nos yeux.

Le peu de fruits que les naturels apportèrent avec eux fut changé contre des morceaux de fer, de vieux cercles et des grains de verre. Ces derniers objets étaient ceux auxquels ils attachaient le plus de prix, et pour se les procurer, ils nous offraient en retour les armes mêmes qu'ils avaient d'abord tenues cachées. Cependant la multitude des canots autour du navire devenait de plus en plus considérable, et l'audace des sauvages croissait en proportion. La plupart se levaient dans leurs canots et adressaient soit à leurs amis, soit à nous, de longs discours accompagnés de gestes animés et menaçans qui excitaient de grands éclats de rire parmi leurs compagnons. A la fin tous crièrent, agitèrent leurs bâtons et tournèrent contre nous leurs poings fermés. Ils commencèrent à faire de sérieux préparatifs pour une attaque en règle, et nous eûmes de nouveau recours aux baïonnettes et aux lances pour les tenir à distance. Si nous étions restés plus long-temps, je crois qu'il nous aurait fallu nous servir de nos canons ; mais plutôt que d'en venir à cette extrémité, j'aimai mieux continuer ma route.

Nous déployâmes donc nos voiles, et la frégate se trouvant tout à coup mise en mouvement, la plupart des canots qui étaient attachés autour d'elle furent soudainement culbutés. Les sauvages qui tombèrent dans l'eau prirent ce bain avec beaucoup de sang-froid, replacèrent leurs canots sur la quille, et nous promirent de se venger avec les gestes les plus violens. Quelques-uns s'accrochèrent comme des chats aux flancs de notre navire, avec des ongles dont un mandarin chinois eût été jaloux, et nous fûmes forcés de recourir à de longues perches pour nous débarrasser de ces importuns.

Dans la soirée l'île d'Ojalava s'offrit à nos regards, et à sept milles environ d'une petite île située dans son voisinage, plusieurs canots portant deux ou trois hommes chacun ramèrent vers nous, sans être effrayés, ni par la distance, ni par l'obscurité qui croissait. Nos visiteurs étaient de joyeux pêcheurs, car leurs petits canots, soigneusement construits et ornés de coquillages, étaient amplement pourvus de larges hameçons fabriqués avec l'écaille de l'huître à perles, et attachés à de belles et longues lignes, ainsi que de différens autres instrumens de pêche; ils contenaient déjà une grande quantité de poissons vivans de l'espèce du maquereau.

Une expression de franchise et de confiance bril-

lait sur les visages de ces gens. Nos marchés se conclurent avec une grande gaîté et de nombreux éclats de rire de part et d'autre. Ils nous donnaient leur poisson, attendaient tranquillement ce que nous leur rendions en échange, et en étaient toujours parfaitement satisfaits. Leur attention se porta long-temps sur notre navire. Ils l'examinèrent avec soin depuis la quille jusqu'au grand mât, et se communiquèrent les uns aux autres de nombreuses remarques sur ce qu'ils voyaient. S'ils s'apercevaient de la moindre manœuvre avec les voiles ou le valan, ils montraient avee leurs doigts le côté ou s'accomplissait la manœuvre, et paraissaient en attendre le résultat avec la plus vive curiosité. Il était évident que ces gens, marins dès leur naissance, prenaient un puissant intérêt à tout ce qui concernait la navigation. Leur conduite modeste contrastait si singulièrement avec l'importunité des habitans de Maouna, que nous aurions été disposés à les croire d'une race différente, sans leur exacte ressemblance sous chaque autre rapport, puisqu'ils portaient leurs cheveux disposés de la même manière; ou s'il y avait une différence, c'était de mettre encore plus de soin dans leur coiffure : coquetterie assez curieuse, surtout lorsqu'on songe à la chevelure sale et en désordre des pêcheurs d'Europe ; mais parmi les insulaires de la mer du Sud, la pêche n'est pas un misérable métier des

gens de basse classe, mais l'orgueil et le plaisir des grands personnages, de même que la chasse chez nous. Tameamea, le fameux roi des îles Sandwich, était fort habile pêcheur, et mettait à prendre du poisson autant d'ardeur qu'aucun de nos princes européens à courre le cerf. Aussitôt que la nuit, devenant de plus en plus sombre, voila la terre à notre vue, nos visiteurs partirent, et nous pûmes entendre leurs chants régulièrement cadencés, longtemps après que nous ne les vîmes plus.

Comme la petite île qu'ils habitent n'est pas marquée sur les cartes, nous pensons pouvoir réclamer l'honneur de l'avoir découverte. Je ne pus savoir quel nom lui donnaient les naturels : c'est pourquoi, afin de la distinguer de trois autres petites îles situées au nord et mentionnées par La Pérouse, je l'appelai *île du Pêcheur.* Elle s'élève presque perpendiculairement hors de la mer à une hauteur considérable, et est couverte d'épais taillis.

Le lendemain, nous naviguâmes avec un bon vent vers l'île d'Ojalava, dans l'intention d'examiner la côte. Un grand nombre de canots s'éloigna du rivage, mais ne purent rejoindre la frégate; et je ne voulus pas mettre en panne, à cause du surcroît de travail que cette manœuvre occasionait à l'équipage. Dans l'après-midi nous approchâmes de la petite île située vers le point nord-ouest d'Ojalava, et nommée par La Pérouse l'*île Plate.* Une

colline qui s'élève au centre présente en effet une surface plane, que La Pérouse, d'une distance de trente milles, prit pour l'île entière, parce que la basse terre qui l'environne n'était pas encore dans le cercle de son horizon.

Pour le même motif il ne put remarquer que la partie orientale de cette île est unie à la côte occidentale d'Ojalava par deux récifs formant un bassin au milieu duquel est un petit rocher. Si ces récifs sont en effet de corail, comme ils en ont l'air, ce sont les seuls que j'aie aperçus dans les îles des Navigateurs.

L'île Plate qui, pour la raison ci-dessus mentionnée, occupe un espace beaucoup plus large sur notre carte que sur celle de La Pérouse, est entièrement couverte de bois, et offre un aspect très agréable. A petite distance de celle-ci, et au nord-ouest, une autre petite île qui ne paraît pas avoir été aperçue par ce voyageur sort perpendiculairement du sein des flots. Son revers oblique est surmonté d'une rangée de cocotiers si régulièrement plantée qu'il est difficile de croire que cette régularité provienne de la seule main du hasard; ces arbres, vus de côté à courte distance, présentent la forme d'une crête de coq, nom que j'ai en conséquence donné à l'île pour la distinguer des autres. Dans sa partie occidentale un haut rocher conique est revêtu depuis le bas jusqu'en haut

d'une variété de plantes qui atteste la merveilleuse puissance de la nature dans ces régions où une végétation des plus riches est ainsi attachée au sol le moins favorable.

Au nord-ouest de ce rocher repose une troisième petite île, surpassant les deux autres en élévation : ses côtes sont coupées à pic, et sa surface décrit une ligne horizontale toute couverte d'arbres magnifiques. Comme sa circonférence est seulement de trois milles et demi, il est peu présumable que ce soit celle appelée *Calinasset* par La Pérouse. Probablement il n'aperçut en aucune façon cette île, mais prit la haute montagne ronde située sur le bas point nord-est de Pola pour une île séparée à laquelle il donna ce nom de *Calinasset*. Le promontoire de Pola nous trompa nous-mêmes à peu de distance; mais un examen plus attentif nous convainquit de notre erreur, et je nommai *Colinasset* la petite île ci-dessus mentionnée.

Lorsque nous eûmes l'île Plate à trois milles sur notre droite, le vent tomba. Cette occasion ne fut pas manquée par les naturels d'Ojalava qui nous avaient continuellement suivis dans leurs canots. Ils firent tous leurs efforts, et leurs petites embarcations, habilement construites, fendirent avec rapidité la surface unie de la mer qui retentissait de leurs chants joyeux jusqu'à ce qu'ils atteignirent enfin le navire.

Une horde de canots se dirigea alors vers nous de l'île Plate, et nous en fûmes bientôt entourés par un nombre si considérable que, pressés les uns contre les autres, ils semblaient former un pont de bateaux, où s'établit soudain un marché bien approvisionné de fruits et de cochons, et remuant de créatures humaines aussi nombreuses que le sont des fourmis dans une fourmillère. Tous les sauvages étaient de bonne humeur, et nous vantaient leurs marchandises avec d'intarissables plaisanteries, faisant beaucoup plus de tapage que n'en occasionent à la bourse de Londres les immenses affaires qui s'y traitent. Sur le pont même de notre navire nous ne pouvions nous faire entendre les uns des autres qu'en nous criant aux oreilles.

Nos marchés se concluaient néanmoins à notre mutuelle satisfaction; ceux qui étaient trop loin pour atteindre jusqu'à nous cherchaient, par toutes sortes de gestes et par d'énormes sauts en l'air, à s'attirer notre attention. Plusieurs des canots furent culbutés de cette manière, accidens de peu de conséquence pour des nageurs si expérimentés, et qui excitaient seulement l'hilarité de leurs compagnons.

En moins d'une heure nous obtînmes plus de soixante gros cochons et quantité de volailles, de légumes, de fruits de toutes sortes qui couvrirent notre port et ne nous coûtèrent que quelques morceaux de vieux fer, quelques chapelets de grains de

verre, et environ une douzaine de clous. Les grains de verre bleu paraissaient avoir plus de valeur aux yeux des sauvages. Ils trouvaient qu'un cochon gras était suffisamment payé par deux chapelets de ceux-là; et quand nous commençâmes à n'en avoir presque plus, ils s'estimèrent heureux d'échanger deux cochons contre un seul collier de ce genre.

Plusieurs des fruits et des racines qu'ils nous apportèrent nous étaient inconnus, et leur grosseur prouvait la fécondité du sol. Les bananes étaient de sept ou huit espèces, tandis que je n'en avais encore vu que de trois dans les plus fertiles pays. Quelques-unes étaient fort grosses et d'une saveur exquise. Un de ces fruits ressemblait à un œuf pour la taille et la forme; et le jour suivant, lorsque nous célébrâmes la fête de Pâques à la manière russe, ils nous tinrent lieu des œufs de Pâques.

Je dois encore mentionner ici deux articles qui se trouvèrent en abondance sur notre marché : des pigeons et des perroquets apprivoisés les uns et les autres. Les premiers diffèrent absolument de ceux d'Europe, tant pour la forme que pour la splendeur de leur plumage; leurs pates sont différemment faites. Les perroquets ne sont pas plus gros qu'un moineau, d'une belle couleur verte et rouge, avec des queues rouges plus longues que quatre fois tout leur corps. Ces oiseaux, dont on nous offrit un grand nombre, étaient si peu sauvages qu'ils

restaient tranquillement perchés sur le doigt de leurs maîtres et mangeaient jusque dans sa bouche. Le penchant de ce peuple à les apprivoiser, et la manière dont il traite ces jolis animaux, sont une preuve manifeste de la douceur qui le caractérise.

Combien d'autres plantes et d'autres animaux peuvent exister parmi ces îles, où la nature est si prodigue! Aussi, combien ne doit-on pas regretter qu'on n'y puisse trouver aucun ancrage sûr qui permette à une expédition européenne d'effectuer sans péril son débarquement! On peut se faire une idée de l'immense population de l'île Plate, d'après ce fait que, malgré son peu d'étendue, plus de soixante canots, chacun portant sept ou huit hommes, la quittèrent pour venir vers nous en moins d'une heure; et si nous étions restés plus long-temps, les canots se seraient élevés au nombre de plusieurs centaines, puisque toute la mer entre nous et l'île s'en couvrait à chaque instant d'une multitude plus considérable.

Le jour suivant nous aperçûmes la magnifique île de Pola. Sa haute montagne était enveloppée d'épais nuages blancs qui semblaient s'arrêter le long des flancs, tandis que la cime majestueuse s'élevait au-dessus dans une région tout-à-fait pure de nuages. La plus riche végétation couvre même les points les plus élevés de l'île. Depuis une hauteur considérable jusqu'au bord de la mer,

elle présente un superbe amphithéâtre de villages et de plantations. Son aspect nous confirma dans l'opinion que les îles des Navigateurs sont les plus belles de l'Océan méridional, et par conséquent du monde entier.

La côte était couverte de naturels : les uns mirent leurs canots en mer pour nous approcher, les autres restèrent tranquillement à nous regarder tandis que nous passions. La chute complète et soudaine du vent favorisa les premiers; ils purent nous atteindre bientôt, et nous trafiquâmes avec eux comme nous l'avions fait avec les habitans de l'île Plate. Pour éviter les répétitions, j'observerai seulement qu'ils paraissaient plus froids que nos amis de la veille; que l'un d'entre eux voulut nous vendre de la couleur rouge, et qu'un autre nous dupa. Le premier se peignit la figure pour nous montrer l'usage de sa marchandise. Comme aucun de ses compagnons ne l'avait peinte, il est probable qu'on n'emploie cette couleur qu'à la guerre ou en de grandes occasions. Le filou resta, après que l'obscurité eut fait retourner les autres insulaires vers leurs demeures, à débattre avec nous le prix d'un cochon; quand le prix fut fixé, nous le mîmes dans un sac que nous descendîmes pour qu'il l'en retirât et mît en place son cochon; mais quand nous remontâmes le sac, ce fut un chien que nous y trouvâmes. Pendant ce temps le coquin avait dé-

talé : nous lui envoyâmes une balle, mais il ne paraît pas qu'elle l'ait atteint.

Le jour suivant, 7 avril, après avoir terminé nos observations, nous marchâmes avec un bon vent et toutes nos voiles au nord-ouest, dans une direction où, suivant plusieurs hydrographes, doivent se trouver des îles.

§ 5.

Chaîne des îles Radack.

Le 8 avril, à midi, nous nous trouvâmes, d'après nos observations, par 11 degrés 24 minutes de latitude sud et par 174 degrés 24 minutes de longitude. Nous avions laissé le point nord-ouest de l'île de Pola à cent quarante milles derrière nous. Le temps était beau, l'horizon fort clair, mais nous cherchions vainement à découvrir terre du haut de notre grand mât.

Nous abandonnâmes donc toute recherche ultérieure de ce côté, et dirigeâmes notre route au nord pour passer l'équateur par le plus court chemin, puis, au moyen du vent alisé de nord-est, atteindre la chaîne Radack, où notre intention était de relâcher et de faire sur le pendule des observations dont les résultats, dans le voisinage de l'équateur, nous seraient importans. Je fixai Otdia, qui appartient à cette chaîne d'îles, pour

notre lieu de relâche, parce qu'elle présentait l'ancrage le plus commode à de forts navires.

Nous fûmes tellement retardés par des calmes que nous ne pûmes atteindre avant le 19 avril le 9e degré de latitude sud. Là nous rencontrâmes des bouffées de vent et des torrens de pluie, tandis qu'un courant nous entraînait chaque jour de vingt à trente milles vers l'ouest. Lorsque nous fûmes sous 3 degrés de latitude sud et sous 180 degrés de longitude, le courant changea tout à coup et nous emporta avec violence vers l'est, circonstance trop remarquable pour ne pas être mentionnée. A distance de la terre, dans le voisinage de l'équateur, les courans ont toujours une direction occidentale. Ici c'était précisément le contraire; j'en ignore la raison.

Du 5e degré de latitude sud à l'équateur, nous aperçûmes chaque jour des signes du voisinage de la terre. Lorsque nous fûmes exactement par 4 degrés 15 minutes de latitude et 178 degrés de longitude, des coups de vent d'une violence extrême chassèrent des essaims de papillons et de petits oiseaux de terre vers notre vaisseau; nous devions donc ne pas être loin de quelque île, mais nous la cherchâmes en vain, et cette découverte est réservée à un navigateur futur.

Le 22, nous passâmes l'équateur par 179 degrés 43 minutes de longitude, et nous retournâ-

mes dans notre hémisphère septentrional..... moins éloignés de notre pays natal, quoique la route par laquelle nous devions y revenir fût encore plus longue que celle que nous avions déjà parcourue. Notre vieille connaissance, la grande ourse, se montra de nouveau à nos yeux, et nous la considérâmes avee joie, quoiqu'elle nous rappelât combien nous étions loin de notre patrie. Un assez bon vent, qui souffla pendant plusieurs jours de suite, nous amena en vue des îles Radack dans la matinée du 28 avril.

J'allais done, après un espace de huit années, revoir les habitans de ces îles, véritables enfans de la nature, parmi lesquels j'avais alors passé plusieurs semaines de bonheur. Les personnes qui ont lu dans ce volume le récit de mon premier voyage imagineront avec quel plaisir je m'attendais à un bienveillant accueil, si elles n'ont pas oublié mes amis Rarick, Lamari, Lagediack, et surtout Kadu. Moi, je me figurais d'avanee une entrevue à laquelle les cieux mêmes semblaient sourire. Le temps était ce jour-là d'une merveilleuse beauté, et un vent favorable nous entraînait rapidement vers l'île. Nos regards attentifs nous montrèrent bientôt du pont, sur l'île d'Otdia, les hauts bois de palmiers qui entourent la demeure de Rarick, et à l'ombre desquels je m'étais si souvent assis au milieu des bons insulaires. Nous distinguâmes en-

suite des canots à la voile qui, traversant les bassins intérieurs, allaient d'une île à une autre, et une multitude de gens qui accouraient vers le rivage pour regarder notre navire. Je connaissais trop bien nos timides amis pour ne pas deviner quelles pensées les agitaient alors. Il est vrai que lors de mon départ je leur avais promis de revenir les visiter, mais la longueur du temps qui s'était écoulé depuis avait probablement éteint leur espérance, et ils devaient aisément s'apercevoir que le grand navire à trois mâts qu'ils voyaient maintenant n'était pas le petit *Rurick* à deux mâts de leur connaissance. Si donc l'apparition de notre frégate leur avait, à la première vue, fait espérer de me revoir, leur plaisir s'était ensuite changé en crainte. Incertains du sort que leur réservaient de nouveaux étrangers, les femmes et les enfans fuyaient dans l'intérieur, et tous les canots étaient en mouvement pour transporter leurs petites possessions en des endroits qu'ils croyaient plus sûrs. Quelques-uns néanmoins, s'armant de courage, s'avançaient avec leurs lances vers le bord de la mer, et déployaient leur valeur tandis que le danger était encore éloigné.

Nous ne tardâmes guère à atteindre le groupe Otdia, et alors nous louvoyâmes de près le récif extérieur, naviguant vers le détroit de Schischmareff, par lequel je me disposais à entrer dans

le bassin. Notre frégate répandait la terreur dans toutes les îles à mesure que nous avancions, et les naturels couraient se cacher dans les forêts. Lorsque nous parvînmes au détroit de Lagediack, la brise était assez forte pour nous autoriser à tenter de le traverser; je renonçai donc au projet de pénétrer par le détroit de Schischmareff où le vent nous aurait été contraire; je déployai toutes mes voiles, et je naviguai bientôt dans les eaux tranquilles du bassin. Je ne conseillerai cependant pas aux marins, sans un semblable motif, de préférer ce détroit, car il est si peu large qu'on peut aisément jeter des pierres d'une rive sur l'autre, tandis que le détroit de Schischmareff, au contraire, permet de faire toute espèce de manœuvre. Dans celui de Lagediack, l'eau est si transparente, qu'on distingue toutes les pierres du fond. Aussi, trompés par cette apparence, nous croyions à chaque instant que notre navire allait échouer.

Nous continuâmes de voguer sur les ondes unies du bassin; mais comme le vent soufflait précisément de l'île d'Otdia, qui donne son nom à tout le groupe, et où je comptais rencontrer Rarick, je fus obligé, attendu qu'il se faisait tard, de jeter l'ancre devant l'île d'Ormed, dans vingt-deux brasses d'eau. Jusqu'au moment où le navire entra dans le havre naturel, le courage des insu-

laires ne les abandonna pas tout-à-fait, parce qu'ils croyaient que l'entrée nous en était inconnue; mais lorsque nous eûmes pénétré dans le bassin, la panique devint universelle. Sur le rivage ce n'étaient qu'allées et venues; des canots chargés à la hâte s'éloignaient à force de rames, les uns à droite, les autres à gauche, mais nul ne s'avançait vers nous. Toute l'île d'Ormed paraissait, à notre arrivée, avoir rendu l'âme; et ce fut seulement lorsque l'obscurité fut complète qu'elle donna signe de vie : de grands feux furent allumés en deux endroits, à quelque distance l'un de l'autre, tandis que des feux plus petits resplendissaient dans l'espace qui les séparait. Nous pûmes aussi entendre une espèce de chant plaintif, avec accompagnement de tambour, que je savais être leur manière d'implorer le secours des dieux, et qui prouvait l'étendue de l'alarme que nous avions occasionée. Cette religieuse cérémonie dura toute la nuit; mais dès la pointe du jour nos amis avaient de nouveau disparu, et le silence de la mort régnait comme auparavant.

Nous levâmes l'ancre et tâchâmes de gagner Otdia, en remorquant la frégate. Chemin faisant, nous passâmes fort près de petites îles fort pittoresques et revêtues d'une brillante verdure qui jonchait le beau lac, comme autant de fleurs. La brise du matin nous apportait les parfums les

plus délicieux, mais les huttes des habitans étaient tristes et abandonnées. Lorsque nous approchâmes d'Otdia, nous aperçûmes aussi des canots qui longeaient la côte d'aussi près que possible. Toute la population s'agitait sur la rive, mais personne ne paraissait bien savoir ce qu'il devait faire dans cette situation critique. Nous vîmes ensuite une longue procession d'insulaires qui tenaient des branches de palmier comme symbole de paix, profiter du reflux pour traverser le récif et venir vers Otdia, portant des corbeilles de noix de coco et d'autres fruits suspendus à des bâtons. J'en conclus que mes amis s'étaient résignés à leur sort, et qu'ils espéraient se concilier les bonnes grâces des étrangers à force d'humilité et de présens. Leur frayeur première me fit présumer que Kadu était absent, sinon il eût certainement inspiré plus de confiance à ses compatriotes.

A midi nous jetâmes l'ancre en face d'Otdia, au même endroit où *le Rurick* avait été précédemment mouillé. Je fis alors mettre à l'eau une petite chaloupe à deux rames; et pour rendre ma première visite à terre aussi peu terrible que possible, je n'emmenai avec moi que M. Eschscholz et deux matelots. Nous ramâmes directement vers la demeure de Rarick, où nul être humain n'était visible. Un petit canot, portant trois hommes et venant d'une île voisine, approchait alors de la

côte, mais chercha aussitôt à prendre la fuite dès qu'il nous vit nous diriger vers lui. En vain j'agitai un mouchoir blanc, signal que j'avais autrefois coutume de faire, ils continuèrent à forcer de voiles et à se donner toute la peine possible pour nous éviter; mais leur extrême anxiété rendait alors difficile ce qu'ils exécutent d'ordinaire avec beaucoup d'adresse. Pendant qu'ils se disputaient avec véhémence, nous gagnions du terrain sur eux; et leurs cordes mêlées leur refusant le secours des voiles, ils étaient sur le point de se jeter à la nage pour veiller à leur salut, lorsque deux mots de moi changèrent toute cette silencieuse frayeur en une joie bruyante. Je leur criai *Totabu* (c'était ainsi qu'ils estropiaient mon nom) et *aidara*, expression qui signifiait à la fois *ami* et *bon*. Ils s'arrêtèrent soudain, attendant que je répétasse ce cri, pour être convaincus que leurs oreilles ne les avaient pas trompés; puis, quand je répétai *Totabu aidara*, ils éclatèrent en frénétiques acclamations de joie, hurlèrent en se tournant vers le rivage : *Hei Totabu! Totabu!* et abandonnant leurs canots au soin du hasard, gagnèrent l'île à la nage sans cesser un seul instant leurs joyeuses clameurs.

Les habitans d'Otdia, qui nous observaient, cachés derrière les broussailles, alors que ce nom bien connu retentit à travers l'île, sortirent de leurs

retraites et témoignèrent leur ravissement par des gestes insensés, par des danses, par des chants. Ils accoururent en grand nombre vers le bord de la mer; quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux hanches pour être les premiers à nous saluer. Je fus alors universellement reconnu et appelé Rarick, parce que, d'après la coutume du pays, j'avais scellé mon amitié avec ce chef par un échange de noms. Ils reconnurent aussi M. Eschscholz, qui faisait partie de la première expédition, et se réjouirent beaucoup de revoir leur cher *Dein Name.* C'était le nom qu'il portait parmi eux, parce que lorsqu'ils lui demandèrent comment il s'appelait, et qu'il ne répondit rien, ne comprenant pas la question, plusieurs de nos gens lui dirent : *Dein Name,* et ces mots furent immédiatement adoptés par les insulaires pour désigner notre naturaliste.

Quatre de mes vieux amis m'enlevèrent de la chaloupe et me portèrent jusque sur le rivage, où Lagediack m'attendait les bras ouverts et me pressa avec transport contre son cœur. Le son bruyant d'une espèce de cor fait d'un grand coquillage retentit alors à travers les bois, et on m'annonça que Rarick approchait. Il parut bientôt, courant à toutes jambes vers nous, et m'embrassa plusieurs fois, s'efforçant de nous témoigner par tous les moyens possibles la joie que lui causait notre retour.

Quoique les amis auxquels j'étais ainsi rendu ne fussent que de pauvres sauvages ignorans, je fus profondément touché de l'enthousiasme de leur accueil; leurs simples cœurs battaient d'une sincère affection pour moi......, et pouvais-je me vanter d'avoir souvent eu ce bonheur parmi les nations les plus civilisées du monde?..... Les femmes et les enfans ne tardèrent pas non plus à se montrer, et entre autres la babillarde mère de Rarick, qui, avec beaucoup de gestes, me fit un long discours que je compris fort peu. Lorsqu'elle eut fini, Rarick et Lagediack, m'offrant chacun un bras, me conduisirent à la demeure du premier. Sur un lieu verdoyant, en face de la maison, entouré de jeunes arbres à pain qui l'ombrageaient, de jeunes filles se hâtaient d'étendre des nattes pour M. Eschscholz et pour moi. Rarick et Lagediack s'assirent vis-à-vis de moi, et la mère, alors âgée de quatre-vingts ans, se plaça à côté de moi, à quelque distance; le reste des insulaires forma autour de nous un cercle nombreux : ceux du premier rang s'assirent, tandis que les autres restèrent debout afin de mieux nous voir. Quelques-uns montaient aux arbres, et des pères levaient leurs petits enfans dans leurs bras pour qu'ils pussent nous apercevoir par-dessus les têtes des grandes personnes. Les femmes apportaient des corbeilles de fleurs et nous ornaient de couronnes. La mère de Rarick,

détachant de son oreille la belle fleur blanche de l'espèce du lis, que l'on cultive ici avec tant de soin comme un ornement indispensable au beau sexe, l'attacha de son mieux à la mienne avec des brins d'herbe, tandis que les spectateurs témoignaient leur sympathie en ne cessant de crier *aidara!* De leur côté, les jeunes filles s'occupaient à exprimer dans des coquilles le jus du pandanus, qu'elles nous présentaient ensuite avec une sorte de confiture appelée *mogan*, faite du même fruit. Ce breuvage et ce mets avaient un goût fort agréable.

Nous fûmes bientôt et de toutes parts accablés de questions; mais ne connaissant que d'une manière très imparfaite la langue des naturels, nous pûmes à peine répondre. Rarick et Lagediack étaient fort étonnés de la grandeur de notre navire; ils nous demandaient ce qu'était devenu *le Rurick*, et si leurs amis Limaro, Tamiso, etc., c'est-à-dire Schischmareff et Chamisso, vivaient encore, comment ils se portaient, pourquoi ils ne nous accompagnaient pas.

Après que l'enthousiasme causé par notre retour se fut un peu calmé, je crus m'apercevoir à l'air de Rarick qu'il avait quelque chose sur le cœur. Il paraissait avoir conscience de quelque faute, et cherchait vainement à cacher son embarras sous des regards amis et par de douces paro-

lés. Je crus même découvrir une pareille disposition d'esprit dans sa mère et dans Lagediack. Affligé de leur voir ces visages, je demandai une explication. Rarick ne put maîtriser son émotion plus long-temps : il fondit aussitôt en larmes comme un enfant repentant et se jeta à mon cou, sans avouer pourtant la cause de son agitation. Lorsque j'avais quitté l'île, huit années auparavant, j'avais confié à Kadu la garde des plantes et des animaux que nous y laissions, avec les plus sévères injonctions aux insulaires de ne leur nuire en rien, et menace de punir avec rigueur, lors de mon retour, tout délit de ce genre. Je n'avais pas encore osé demander à ce sujet le moindre détail, crainte que la réponse fût peu satisfaisante, et n'altérât le plaisir que nous éprouvions à nous revoir les uns les autres. Il me vint alors dans l'idée qu'il fallait que Rarick se fût mal comporté à l'égard de Kadu; peut-être même l'avait-il mis à mort. Je regardai sévèrement Rarick, tandis que je lui demandais où était son ami; mais il me répondit d'un air fort innocent que Kadu se portait bien, et qu'il résidait dans le groupe des îles A-ur, avec leur chef Lamari. La vieille mère prit alors la parole, et raconta très diffusément que Lamari, peu après notre départ, était venu avec une flotte, et avait emporté de force dans ses îles tous les animaux, les plantes, les outils, les morceaux de

fer, en un mot tout ce que nous avions laissé à Otdia.

Lagediack confirma ce récit, et ajouta que Lamari avait exigé de chaque insulaire, sous peine de mort, le dernier morceau de fer en sa possession. Kadu, dit-il, à peine étions-nous partis, avait épousé une belle femme, fille ou parente du chef d'Ormed, avait été élevé par Lamari à la dignité de tamon ellip ou grand commandant, et après avoir partagé volontairement ses trésors avec ce personnage, il était demeuré paisible possesseur du reste. C'était aussi à la requête de Kadu que Lamari l'avait emmené à A-ur, où il continuait de surveiller les plantes et les animaux. Kadu avait chargé Lagediack de me raconter toutes ces circonstances, en me priant d'aller lui rendre visite : invitation que je regrette de n'avoir pu accepter à cause de la grandeur de mon vaisseau.

Je fus néanmoins content que Kadu se fût établi à A-ur, car j'espérais que les animaux et les plantes dont j'avais enrichi ces îles prospèreraient sous ses soins, et j'appris de Rarick que, peu avant notre retour, lorsqu'il était allé visiter son père à A-ur, ils avaient déjà multiplié et qu'ils se portaient bien. Les porcs et les chèvres servaient déjà de régal les jours de fête, et Rarick avait lui-même pris part à un de ces festins. Ces détails me réjouirent, et je me flattai que, grâce à moi, le temps

approchait peut-être où le barbare usage d'immoler le troisième ou quatrième enfant de chaque mariage, crainte de la famine, cesserait entièrement.

Des animaux que j'avais laissés à Otdia, les chats seuls y étaient encore, mais non plus d'espèce domestique. Ils étaient devenus fort nombreux et tout-à-fait sauvages, mais n'avaient pas occasioné jusqu'alors de diminution sensible dans la quantité des rats. On peut espérer pourtant que, comme les chats n'ont pas d'autre nourriture, ces fléaux des jardins finiront par être exterminés. Les chats dont il est ici question, sous l'influence d'un climat étranger et cessant d'être domestiques, subiront peut-être de graves changemens et physiques et moraux, d'après lesquels les naturalistes, toujours envieux d'augmenter leurs listes zoologiques, seront tentés de les considérer comme une nouvelle espèce de tigre. Pour empêcher cette erreur, je préviens d'avance ces messieurs que le quadrupède dont il s'agit n'est absolument que le chat ordinaire si répandu en Europe.

Des plantes que nous avions introduites dans les îles Radack, la vigne seule était morte. Lagediack me montra l'endroit où nous l'avions plantée. Elle a dépéri peu à peu, tandis que ses bourgeons s'étaient d'abord élevés jusqu'à la cime des plus grands arbres par la grande fécondité du sol.

Je ne fus pas surpris d'apprendre que Kadu avait épousé, peu après notre départ, une naturelle de l'île d'Ormed. Les filles y sont extrêmement belles, et nous eûmes quelque soupçon d'une affaire de cœur quand nous le vîmes renoncer soudain à son projet de nous accompagner en Russie, ce qui eut lieu immédiatement après une excursion qu'il fit à Ormed. Heureusement pour lui, il aima mieux mener une vie tranquille et domestique que de tenter la rigueur de notre climat septentrional, qui sans doute l'aurait tué. Heureusement pour ses compatriotes, il resta pour cultiver parmi eux les arts utiles de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux.

La mélancolie de Rarick continuant encore après toute cette explication, je lui en demandai de nouveau la cause. Alors, tout tremblant, il me conduisit par le bras vers le cocotier auquel j'avais suspendu une plaque de cuivre portant le nom de mon vaisseau, ainsi que la date du jour où j'avais découvert l'île, et menaçant de la punition la plus sévère quiconque la détacherait. Or elle avait disparu : combien il eût été facile à Rarick, à Lagediack et aux insulaires, tous également abattus, qui nous suivaient, de s'excuser en disant que Lamari, dans l'expédition où il avait tout pillé, avait aussi emporté cette plaque! mais ils étaient gens de trop d'honneur. Implorant mon pardon, ils avouèrent

naïvement qu'ils n'en avaient pas assez pris soin, qu'elle avait été volée et qu'ils n'avaient pu découvrir le voleur.

Réjoui de trouver que leur chagrin ne venait pas d'une cause plus sérieuse que celle-là, j'embrassai cordialement mes amis, qui pleuraient de joie dans mes bras. Leur bonheur fut alors complet, et la multitude, criant d'allégresse, revint avec nous à la maison de Rarick, où un *eb*, en d'autres termes un naïf opéra, fut représenté. Le sujet, c'était mon équipage du *Rurick* et moi-même. Une chanson célébra chacun de nous individuellement, et les louanges de tous furent réservées pour le chœur final. Je regrette beaucoup de n'en avoir pas pu mieux comprendre les paroles. Les mots *moll* (fer), *aidara* (ami), *tamon* (commandant), *oa ellip* (grande chaloupe), et le nom de Kadu, étaient fréquemment répétés. Les Radackans conservent leurs traditions dans ces représentations poétiques; et comme ils s'assemblent chaque soir pour s'amuser à danser et à chanter, les enfans, tout en prenant part à ces innocens plaisirs, apprennent l'histoire de leur pays de la plus agréable manière, et la communiquent à leur tour aux générations suivantes.

Lorsque la pièce dramatique fut terminée, et que j'eus distribué tous les petits présens que j'avais apportés, je retournai au vaisseau, mes amis me promettant une visite pour le jour même.

Je fis alors mettre à l'eau toutes les chaloupes, et j'envoyai à terre notre tente et nos instrumens mathématiques. Les insulaires reçurent les matelots avec transports, leur offrirent des noix de coco en abondance, les aidèrent à décharger, ainsi qu'à dresser la tente, et parurent ravis de notre intention de nous établir dans l'île.

Rarick et Lagediack furent les premiers qui nous visitèrent dans l'après-midi. Ils ramèrent plusieurs fois dans leur petit canot autour de la frégate, l'examinèrent fort attentivement et témoignèrent leur surprise par de nombreuses acclamations. Lorsque j'allai les recevoir sur le pont, ils ne me saluèrent pas d'abord et demeurèrent immobiles à leur place comme des statues, jusqu'à ce qu'un *oh!* de la longueur d'une minute vint exprimer enfin leur étonnement. Je leur fis alors visiter les différentes parties du navire, et comme je leur montrais tout ce qui pouvait les intéresser, leur surprise augmentait à chaque objet nouveau qui frappait leurs yeux. Lagediack me demanda si le vaisseau et tout ce qui en dépendait avait été fait en Russie, et sur ma réponse affirmative, il s'écria : *Tamon Russia, ellip! ellip!* mots que mes lecteurs sont maintenant en état de comprendre.

Lagediack se mit bientôt à mesurer la frégate dans tous les sens avec une corde qu'il avait apportée exprès. Quand il eut les dimensions du

corps même du bâtiment, il monta ensuite aux mâts pour prendre la mesure des vergues et des voiles. Mes amis parurent aussi fort étonnés du grand nombre d'hommes qu'ils virent à bord, et essayèrent de les compter. A chaque dizaine ils faisaient toujours un nœud à un bout de corde et puis recommençaient Mon équipage actuel, en comparaison de celui du *Rurick*, qui n'était que de vingt hommes, dut effectivement leur sembler fort nombreux.

Une multitude d'insulaires se rendit bientôt à bord sans la moindre hésitation ni frayeur. Quoique joyeux et tout-à-fait sans gêne, tous se conduisirent bien et décemment. De continuels éclats de rire partaient de dessus le pont, où les bons naturels, mêlés à nos marins, se livraient à toutes sortes de jeux et d'amusemens. Les deux partis chantaient et dansaient alternativement, et chacun riait de bon cœur des chants et de la danse de l'autre. Ils échangeaient des embrassemens et des cadeaux ; aucun de nos hôtes surtout n'avait les mains vides : ils avaient tous apporté leurs plus beaux fruits et des échantillons de leur ouvrage, et tous, avec une affabilité non feinte, donnaient à l'ami de leur choix le contenu de leur corne d'abondance. Le coucher du soleil donna le signal de la séparation ; mais on ne se sépara qu'en se promettant bien de se revoir le matin suivant.

Un jour, la conversation venant à tomber sur le groupe Mediuro, je priai Lagediack de me donner quelques détails sur l'expédition que Lamari était sur le point d'entreprendre contre ces îles à l'époque de ma première visite. Il me comprit parfaitement et se surpassa dans son talent pour la pantomime, afin de me faire un récit de cette guerre, à laquelle il avait lui-même pris part. La flotte de Lamari, d'après mon narrateur, se composait de quarante vaisseaux; c'est pourquoi, à en juger par la grandeur des chaloupes de ces insulaires, l'armée entière ne devait pas s'élever à plus de quatre cents combattans, y compris les femmes, qui par derrière prêtaient secours aux hommes en jetant des pierres à l'ennemi, et faisaient les fonctions de chirurgien. Ces forces furent réunies dans toute la chaîne Radack. La guerre fut sanglante et dura six jours entiers. Cinq d'entre les ennemis périrent, et Lamari remporta une brillante victoire avec une perte d'un seul homme! La flotte revint en triomphe, chargée de noix de coco, de fruits d'arbres à pain et de pandanus. Kadu s'était particulièrement distingué; armé d'un sabre et d'une lance, il portait une chemise blanche et un large pantalon; un bonnet rouge sur sa tête complétait ce formidable attirail. Toutes les haches, au nombre de plus d'une centaine, que j'avais données aux Radackans, et que Lamari s'était ensuite appropriées, furent en

cette occasion attachées à de longues perches et confiées aux meilleurs guerriers. Ces armes donnèrent à l'armée de Lamari un grand avantage, de sorte que je pourrais revendiquer l'honneur de l'heureuse issue de la campagne.

Lagediack m'apprit, en outre, que Lamari projetait une expédition nouvelle contre le groupe des îles Otdia, dépendant de la chaîne Ralick. Les habitans de ces îles avaient entendu parler des trésors que les Radaekans avaient acquis par ma visite; et ces récits excitant leur rapacité, ils étaient venus attaquer le groupe Kawen de la chaîne Radack, sans la déclaration de guerre d'usage. Prenant ainsi les habitans à l'improviste, ils les avaient battus et pillés, puis s'en étaient allés chez eux chargés de butin, quoique les insulaires de Kawen eussent opposé une valeureuse résistance et tué deux Otdiens sans perdre eux-mêmes un seul homme. Il paraît que tout cela s'était passé une année environ avant mon retour, et la vengeance de Lamari avait été jusqu'alors différée parce que dans ces îles une armée ne se lève et ne s'équipe pas en un jour. Radack est si chétivement peuplé, qu'il faut que toutes les îles envoient leur contingent d'hommes, ce qui, à cause de l'étendue de la chaîne, ne peut s'exécuter sans de longs délais. Pour aller à la chaîne Ralick et en revenir, il faut un approvisionnement de vivres pour quatre

semaines au moins, car lors du retour on a à lutter contre le vent alisé, qui est contraire. Le mogan, dont il est principalement fait usage dans les expéditions, est fort nutritif, et les Radackans sont fort sobres; de sorte qu'une petite quantité suffit à leur subsistance, autrement ils ne pourraient approvisionner leurs canots pour d'aussi longs voyages. Je fus surpris de trouver Lagediack parfaitement sûr du succès de cette entreprise, et je lui exprimai mes craintes que ses compatriotes n'eussent pas la supériorité; mais son assurance ne fut nullement ébranlée... Les haches dont ses frères étaient armés, surtout le sabre et le terrible costume de Kadu, imprimaient à tous une confiance inébranlable.

Un autre jour, Rarick vint me visiter et m'emmena à sa maison pour que j'assistasse à une nouvelle représentation dramatique. Le sujet, cette fois, était la guerre de Mediuro. Des femmes chantèrent, ou plutôt hurlèrent les exploits des guerriers; et les hommes, dans leurs danses, cherchèrent, par des gestes animés et par le maniement de leurs lances, à décrire la valeur des combattans.

J'exprimai à Rarick le désir de connaître plus en détail leur manière de combattre; lui et Lagediack rassemblèrent en conséquence deux troupes d'insulaires, qu'ils placèrent en présence l'une de l'autre et à peu de distance, représentant deux

armées ennemies. Dans chacune le premier rang était composé d'hommes, et le second de femmes. Les premiers portaient des bâtons au lieu de lances; les secondes avaient leurs corbeilles remplies de graines de pandanus en place de pierres, et leurs cheveux, au lieu d'être attachés avec goût comme à l'ordinaire, tombant en désordre sur leur cou, les faisaient ressembler à autant de furies. Rarick se mit à la tête d'une troupe, et Lagediack à celle de l'autre; tous deux donnèrent le signal de l'attaque, en sonnant de leurs cors de coquillage. Les partis adverses s'approchèrent; mais au lieu d'un combat, ce fut une danse burlesque où les deux armées rivalisèrent de grimaces, firent les contorsions les plus comiques, et tournèrent leurs yeux de manière à n'en laisser voir que le blanc, tandis que les femmes hurlèrent un chant guerrier qui, pour peu que leurs adversaires eussent aimé l'harmonie, les eût assurément mis en fuite. Les chefs de chaque côté ne prirent aucune part à ces singulières pantomimes, mais demeurèrent tranquilles, animant leurs troupes à son de cor. Lorsqu'ils furent las de souffler dans leurs instrumens, les cors se turent, et les deux armées se séparèrent d'un mutuel accord; mais, de part et d'autre, quelques-uns des plus vaillans guerriers sortirent des rangs, et à force de menaces et d'injures provoquèrent des ennemis en nombre égal

au leur à un combat singulier. Ces provocations et ces combats furent encore représentés par des danses accompagnées de chants; tantôt les uns feignaient de lancer des traits, et les autres paraissaient chercher à les éviter en se baissant avec vitesse. Les armées respectives et leurs chefs excitèrent le courage de leurs guerriers par de vives exhortations, jusqu'à ce que les cors retentissent de nouveau. Alors les armées s'approchèrent une seconde fois, mais lentement, pour que leurs champions puissent reprendre leurs rangs, et la bataille recommença avec un vacarme prodigieux: les bâtons s'agitaient en l'air; les graines de pandanus, lancées par les mains délicates des guerriers féminins, allaient par-dessus les têtes de leurs époux tomber sur l'ennemi, mais les armées se tinrent toujours trop éloignées l'une de l'autre pour qu'il y eût réellement une mêlée. Les chefs restèrent à la tête de leurs soldats, soufflant avec force dans leurs cors, et quelquefois donnant des ordres. Enfin, soit par hasard, soit exprès, un des hommes de Lagediack tomba; la bataille fut alors finie, la victoire décidée, et les combattans reçurent l'ordre de se séparer tout-à-fait. Les deux armées étaient tellement épuisées qu'elles se jetèrent sur l'herbe, et au milieu d'éclats de rire et de plaisanteries s'abandonnèrent au repos.

Une grande chaloupe à voile atteignit alors le

rivage, et nous en vîmes descendre un vieillard dont les cheveux et la barbe étaient d'une blancheur éblouissante. Il était si maigre qu'on distinguait tous ses os, et son extrême faiblesse ne lui permit de s'approcher de nous qu'en se traînant sur les mains et les pieds : Rarick et Lagediack allèrent à sa rencontre et le saluèrent avec respect. C'était ma vieille connaissance Langediu, tamon d'Ormed. Lorsque notre frégate reposait sur ses ancres devant son île, il n'avait pas osé, dit-il, nous visiter, ne sachant pas si nous étions amis ou ennemis; mais apprenant que Totabu était de retour, il avait réuni toutes ses forces pour me voir encore une fois avant de mourir. Le vieillard se leva avec peine et m'embrassa, versant des larmes de joie. Il parla beaucoup, et me répéta que Kadu était avec Lamari à A-ur.

Lors de mon premier voyage, les traces de vieillesse étaient à peine sensibles chez Langediu; mais dans l'espace de huit années elles avaient rapidement accru. Cependant, quoique son corps fût si faible qu'il pût seulement marcher à quatre-pates, il conservait toutes les facultés de son esprit, toute sa vivacité et sa bonne humeur premières; ses facétieuses remarques excitaient l'hilarité de l'assemblée entière. J'ai souvent observé à Radack que la vieillesse n'y est accompagnée d'aucune des infirmités ordinaires, et que l'esprit ne souffre aucune altération jusqu'à ce que son enve-

loppe mortelle descende dans la tombe. Un beau climat, un travail modéré, une nourriture frugale, tout cela contribue sans doute à produire ce résultat.

Langediu témoigna le désir de visiter l'oa ellip, c'est-à-dire la frégate. Je retournai donc immédiatement à bord dans ma chaloupe, et il me suivit dans son oa warro, ou canot de guerre. Il fut enchanté de notre vaisseau, de tout ce qu'il vit, et surtout des petits présens qu'il reçut; mais un incident causa à l'honorable vieillard quelque chagrin : un des gens de sa suite se lia d'amitié avec notre cuisinier, et en profita pour dérober un couteau qu'il cacha dans son canot. Le cuisinier s'apercevant que le couteau lui manquait, ses soupçons tombèrent aussitôt sur son ami. On fouilla le sauvage, on chercha dans son canot, et quand on y trouva l'objet volé, le coupable confessa sa faute. Il tremblait comme la feuille, sans doute par souvenir du fouet qu'un de ses compatriotes avait reçu à bord du *Rurick* pour un semblable délit. Comme mon séjour ne devait être cette fois que de courte durée, je crus inutile de faire fouetter le voleur, et je lui pardonnai magnanimement, après admonition de ne plus voler désormais. Le pauvre vieux Langediu se montra fort affecté. Il se traînait sur le pont dans une agitation d'esprit incroyable, s'écriait que voler était mal, répriman-

dait sévèrement et menaçait le criminel, lui montrait tous les présens qu'ils avaient reçus de nous, et observait combien nous devions être mécontens s'ils nous volaient malgré toute notre générosité. Il le conduisit ensuite vers les canons, lui en fit remarquer le grand nombre, et dit ; « *Manih emich, manih ni, ma;* ils tueraient l'île, ils tueraient les cocotiers et les arbres à pain. » Le vieillard avait sans doute appris de Kadu l'effet que produisaient les canons. Après beaucoup de reproches et de dures paroles, il ordonna au coupable de retourner dans le canot, et lui défendit de jamais revenir à bord. Le voleur, qui pendant tout le temps n'avait pas dit un mot, obéit immédiatement à l'ordre de quitter le navire, mais le vieux chef ne put se calmer. Il me répéta souvent : « *Kabuderih emo aidara*, voler n'est pas bien ; » et sa visite ne lui causa plus aucun plaisir. Il prit bientôt congé de nous, demandant que nous le visitassions dans son île.

La figure du voleur ne me paraissait pas inconnue, et Lagediack, en réponse à mes questions, m'apprit, sans pouvoir s'empêcher de rire, qu'il était frère de l'homme que nous avions fouetté à bord du *Rurick*. Le penchant au vol paraît être un mal de famille. Nul autre Radackan durant notre séjour ne tenta de dérober la moindre bagatelle.

Le beau temps me détermina le 3 mai à visiter Langediu dans l'île d'Ormed; il me reçut avec la

plus grande joie, et m'offrit ses plus précieux trésors comme cadeaux. Les enfans, petits-enfans, et arrière-petits-enfans du bon vieillard se réunirent autour de sa maison, et pour me divertir représentèrent une pièce dramatique dans laquelle Langediu lui-même, jouant le principal rôle, m'étonna par la vigueur de son geste et de son chant. Les personnages étaient au nombre de vingt-six, treize hommes et treize femmes, qui s'assirent dans l'ordre suivant sur un gazon uni. Dix hommes se placèrent en demi-cercle, et vis-à-vis d'eux dix femmes en demi-cercle aussi, de sorte qu'en réunissant les quatre extrémités, on eût formé un cercle complet; mais un espace d'environ six pieds fut laissé à chaque bout, et dans chacun de ses espaces s'établit une vieille femme munie d'un tambour. Ce tambour, d'un tronc d'arbre creux, est à peu près long de trois pieds, mais n'a que six pouces de diamètre à chaque bout, encore est-il rétréci de moitié vers le milieu comme un sablier. Les deux ouvertures sont garnies de peau de requin; on le tient sous le bras, et on en bat avec la paume de la main. Le vieux Langediu et une belle jeune femme se placèrent au centre du cercle, assis dos à dos. Toute la compagnie avait la tête élégamment ornée de guirlandes de fleurs, et les femmes en avaient aussi paré leur corps. En dehors du cercle se tenaient debout deux hommes avec des cors de coquillages.

Les sons creux de ces instrumens furent le signal d'un chœur exécuté par tous les assistans, avec de violens mouvemens de bras et des gesticulations qui devaient être en harmonie avec les paroles. Après ce chœur, un duo chanté par l'homme et la femme assis au milieu fut accompagné par les tambours et les cors seulement; Langediu ne déployait pas moins de chaleur que sa jeune compagne. Puis le chœur recommença, et cette alternation fut répétée plusieurs fois, jusqu'à ce que la jeune chanteuse, dont les gestes étaient devenus de plus en plus véhémens, tomba tout à coup comme morte. Le chant de Langediu fut alors plus bas et plus plaintif; il se pencha sur le corps de la jeune fille. et parut exprimer le plus profond chagrin : tout le cercle se joignit à ces lamentations, et la pièce fut terminée.

Tout imparfaite que fût ma connaissance de la langue, j'étais encore capable de comprendre clairement le sujet de cette tragédie, qui représentait une cérémonie de mariage. La jeune fille était forcée d'accepter un mari qu'elle n'aimait pas, et préférait la mort à une telle union. Peut-être le vieux Langediu avait-il joué le rôle de l'amant, pour donner plus de probabilité au refus et à la terrible résolution de la jeune fiancée.

Les jeunes femmes réunies en cette circonstance, parmi lesquelles la défunte fiancée de Langediu

ne tarda guère à reparaître, aussi fraîche et vive que jamais, me rappelèrent l'assertion de Kadu. Que les femmes d'Ormed étaient les plus belles de la chaîne Radack. Quelques-unes d'entre elles étaient réellement fort attrayantes, et leur parure de fleurs extrêmement gracieuse. Ces peuples ont plus de goût que tous les autres insulaires de la mer du Sud; et la manière dont se coiffent les femmes, dont elles ornent leurs cheveux de fleurs, ferait bel effet même en Europe dans un salon de bal. Lorsque les acteurs du drame furent remis de leur fatigue, le dîner qu'on apprêtait depuis long-temps dans la hutte nous fut servi. Mais il n'y eut que peu des personnes présentes qui prirent part au repas. Cet honneur fut accordé à quelques individus du beau sexe.

Le plancher de la hutte de Langediu était couvert de nattes, sur lesquelles on s'assit, et les mets furent placés au milieu sur de larges feuilles de cocotier. Chaque convive avait une de ces feuilles pour assiette, sur les plats on mit des cuillères de bois, avec lesquelles les hôtes se servirent; amélioration introduite depuis mon premier voyage, car alors les insulaires mettaient la main dans le plat pour se servir. Langediu remarqua que l'ordre de sa table me plaisait et me dit: « *Mamuan Russia mogai*, les Russes mangent ainsi. » Je fus charmé du progrès de civilisation que dénotait cette manière plus convenable de

manger, probablement mise en usage par Kadu, qui l'avait observée pendant son séjour parmi nous. Je fus encore plus enchanté lorsque, après le premier service de racines et de fruits indigènes, il en vint un tout composé d'yams, que j'avais huit années auparavant apportés des îles Sandwich. À Otdia, on m'avait dit que Lamarin avait emporté à A-ur toutes les plantes que j'avais laissées. Je fus donc fort surpris de voir des yams à Ormed. Ils remplacent parfaitement nos pommes de terre, et sont sains et agréables; cultivés avec le moindre soin, ils seraient une ressource certaine contre la famine. Langediu me dit que Kadu avait planté les yams à Ormed, et après le dîner il me montra en effet un assez vaste champ où ils poussaient en abondance.

La sensation délicieuse avec laquelle j'examinai la nouvelle plantation peut être imaginée, si on se rappelle que ces pauvres insulaires, faute de moyens de subsistance, sont forcés, à contre-cœur assurément, de massacrer leur progéniture, et si on songe que ce légume seul pourrait faire disparaître une aussi horrible nécessité. J'ai la joie de pouvoir affirmer que, grâce à moi, la malheureuse mère n'aura plus besoin de penser à la naissance de son troisième ou quatrième enfant avec l'affreuse idée qu'on n'aura enduré toutes les peines de la maternité que pour livrer une victime à la main du meurtrier. Lorsqu'elle serrera son enfant

contre son sein, et verra son mari le regarder avec une tendresse de père, ils se rappelleront tous deux *Totabu* et les plantes utiles qu'il leur a données. Je demande pardon de cette digression et reviens à notre dîner.

Après les yams parut une foule de plats préparés avec du bois de cocotier réduit en poudre. Avec cette poudre et de l'eau, on forme une pâte épaisse que l'on fait ensuite cuire comme de petits gâteaux ; mais ils n'ont aucun goût et ne peuvent pas être fort nutritifs. Un dessert de moyan et du jus de pandanus terminèrent le repas. La boisson consistait en lait de coco, que l'on hume par un petit trou fait dans la noix. La conversation, à laquelle les femmes, qui toujours sont fort bien traitées, prirent part, fut très gaie, mais parfaitement décente. J'aurais voulu la mieux comprendre : d'après quelques mots détachés, je conclus qu'on parlait du vaisseau et de la représentation dramatique, et je regrettai beaucoup d'être pour ma part condamné au silence. Après avoir enchanté mon hôte et son aimable compagnie par des présens de haches, couteaux, ciseaux et colliers qui, pour le dire en passant, n'étaient pas autant prisés aux îles Radack qu'à celles des Navigateurs, je pris congé des bons insulaires et j'arrivai à bord de bonne heure dans la soirée.

Lorsqu'il nous fallut enfin songer à partir, et que

les naturels connurent le jour fixé pour notre départ, ils nous visitèrent en plus grand nombre que jamais, apportant toujours des présens avec eux. Ils parlaient sans cesse de notre séparation avec le plus grand chagrin, et nous suppliaient instamment de revenir bientôt. Dès lors Lagediack me quitta rarement, et son affection était réellement touchante. Le 6 mai, comme nous avions déjà commencé à lever l'ancre, il vint en grande hâte dans un large canot tout rempli d'une multitude de jeunes cocotiers. Quand je lui demandai ce qu'il voulait que je fisse de ces arbustes, il me répondit qu'il me priait de les planter en Russie, comme souvenir de lui. Je me rappelai en ce moment qu'il s'était un jour informé auprès de moi si le cocotier venait en Russie, et que ma réponse à cette question avait naturellement été négative. Il avait alors tourné la conversation sur quelque autre sujet, et je n'y avais plus pensé. Mais il avait résolu d'enrichir mon pays de ce bel arbre et avait réservé pour le jour de notre départ cette preuve de son intérêt. Je lui expliquai qu'il faisait beaucoup trop froid en Russie pour que le cocotier y prospérât, et que, pour cette raison, je ne voulais pas lui emporter tant de jeunes arbres. Il fut très peiné du mauvais résultat de ses bonnes intentions, reprit ses cocotiers, et quand il vit nos voiles déployées et notre départ inévitable, il prit congé de nous comme un enfant

qui serait forcé de quitter ses parens chéris. Au reste la veille au soir nous avions fait nos adieux à tous nos autres amis.

Nous fîmes voile à travers le détroit de Schischmareff, puis entre les groupes Otdia et A-ur, d'où nous gouvernâmes directement vers le groupe Ligiep, afin d'en dessiner avec exactitude les côtes orientales, ce que je n'avais pu faire lors de mon premier voyage. Le jour suivant nous atteignîmes la partie sud de ce groupe, et nous la côtoyâmes d'assez près pour voir par-dessus le groupe même la partie nord. Nous marchâmes ensuite à l'ouest, naviguant toujours à si petite distance des îles que nous pouvions y distinguer les objets à l'œil nu. Je vis donc clairement que la route que j'avais suivie avec *le Rurick* m'avait empêché d'apercevoir la totalité de ce groupe, qui en réalité se trouve être une fois plus considérable que je ne l'avais cru d'abord.

Les habitans de Ligiep, à la vue du vaisseau, s'embarquèrent aussitôt sur une multitude de canots à voile, s'éloignèrent des récifs qui entourent leurs îles, et nous suivirent en pleine mer, n'osant pas toutefois s'approcher à portée de canon. Nous mîmes en panne : ils raccourcirent aussi leurs voiles et se contentèrent de nous regarder à distance sûre; c'est pourquoi, comme le temps nous était favorable, ne pouvant pas nous

arrêter davantage, nous continuâmes notre route sans chercher à les attirer à bord.

Au nord-ouest de Ligiep nous trouvâmes plusieurs îles plus vastes, et les beaux cocotiers dont elles étaient couvertes nous firent supposer que la population devait en être plus considérable. Nous découvrîmes aussi deux larges entrées conduisant à la mer intérieure autour de laquelle ce groupe est disséminé, lesquelles, après un examen minutieux, nous semblèrent parfaitement sûres et commodes pour le passage des plus grands vaisseaux de ligne, puisque d'après leur direction il est possible, au moyen du vent alisé, d'y pénétrer et d'en sortir sans avoir besoin de remorquer. Il ne paraît pas douteux que l'intérieur de ce groupe ne présente un excellent mouillage, et si un navigateur voulait relâcher à Radack, je lui recommande ce havre comme un des meilleurs.

Après avoir déterminé la latitude du point nord-ouest du groupe Ligiep à 10 degrés 3 minutes 40 secondes nord, et la longitude à 190 degrés 58 minutes 3 secondes, je fis déployer toutes les voiles, et je marchai avec bon vent au nord-ouest, dans l'espérance de rencontrer le groupe Ralik. Lorsque vint l'obscurité, nous ferlâmes de nouveau la plupart de nos voiles, et nous tâchâmes de nous maintenir autant que possible pendant la nuit à l'endroit où nous étions. Au point du jour nous

continuâmes notre route, mais le temps, jusqu'alors si beau, devint alors très sombre. Une grosse pluie ne nous permettait de voir qu'à peu de distance autour de nous; et comme le ciel ne paraissait pas devoir redevenir bientôt clair, renonçant au projet de visiter Ralik, je marchai en droite ligne vers le Kamtschatka.

§ 6.

Kamtschatka.

Le vent, qui continua de nous être favorable jusqu'au tropique septentrional, fut suivi d'un calme qui dura douze jours. L'Océan, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, était uni comme un miroir et la chaleur presque insupportable. Il n'y a que des marins qui puissent réellement comprendre le désagrément de cette position. L'activité, qui d'ordinaire règne à bord d'un vaisseau, fit place à la plus ennuyeuse oisiveté. L'impatience de tout l'équipage était donc au comble; quelques-uns de mes gens étaient convaincus que jamais le vent ne soufflerait de nouveau; d'autres, pour échapper à ce calme, demandaient au ciel la plus violente tempête s'il le fallait. Heureusement nous fûmes quittes à meilleur marché.

En effet, le 22 mai, anniversaire du jour où notre frégate avait quitté Stopel, s'éleva un bon

vent d'est qui nous permit de poursuivre notre route avec rapidité. Le 1er juin, comme nous étions par 42 degrés de latitude et par 201 de longitude, c'est-à-dire vis à-vis la côte du Japon, nous observâmes dans la mer une bande rougeâtre, longue d'un mille environ et large d'une brasse. Chemin faisant, nous puisâmes un seau de cette eau colorée, et nous reconnûmes que sa couleur provenait d'une infinité de crabes si petits qu'on pouvait à peine les distinguer à l'œil nu.

Nous commençâmes bientôt à éprouver chaque jour davantage les inconvéniens du climat septentrional. Le ciel, jusqu'alors si serein, devenait sombre et se couvrait de sombres nuages dont les menaces de tempête étaient rarement vaines. En outre, nous étions enveloppés de brouillards presque continuels qui bornaient notre vue à quelques brasses. En peu de jours la température de l'air était descendue de 24 à 3 degrés Réaumur. Une variation si soudaine est toujours désagréable et souvent dangereuse. Ce temps rigoureux n'est pas commun à toute la latitude sous laquelle nous naviguions alors; mais il est particulier à la côte japonaise, même en été. Des baleines et des oiseaux précurseurs de tempêtes se montraient en grand nombre, nous rappelant que nous avancions vers le nord, et que nous étions déjà loin des belles forêts qui ornent les îles de la mer du Sud.

Le vent nous favorisa si bien que le 7 juin nous pûmes apercevoir les hautes montagnes du Kamtschatka dans leurs habits d'hiver. Leurs sommets dentelés qui touchent les cieux, et recouverts de neiges éternelles qui brillent aux rayons du soleil, tandis que leurs flancs sont entourés de nuages, donnent un magnifique aspect à cette côte. Le jour suivant nous atteignîmes la baie Avatscha, et dans la soirée nous mouillâmes dans le havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul.

La grande péninsule de Kamtschatka s'étendant jusqu'à la rivière Anadir au nord, et au sud jusqu'aux îles Kuriles, baignée à l'est par l'Océan et à l'ouest par la mer d'Ochotsk, est, comme bien des gens, meilleure que sa réputation. On la regarde comme le coin du monde le plus triste et le plus affreux, et cependant elle est située sous la même latitude que l'Angleterre et l'Écosse qui toutes deux n'ont pas plus d'étendue qu'elle seule. Sans doute l'été est beaucoup plus court au Kamtschatka, mais il est beaucoup plus beau, et la végétation est bien plus riche que dans la Grande-Bretagne. L'hiver dure long-temps, et les inconvéniens inséparables de l'hiver sont augmentés encore par la quantité de neige qui tombe; mais dans la partie méridionale le froid est modéré, et l'expérience a réfuté mainte et mainte fois l'opinion erronée que par suite de la prolongation de l'hi-

ver, d'où il résulte que l'été est plus court, le blé ne peut être cultivé avec succès dans ce pays.

Quoique la neige demeure dans quelques vallées jusqu'à la fin de mai, parce que les hautes montagnes qui les ombragent interceptent les chauds rayons du soleil, cependant les plantes de jardin y prospèrent. Les pommes de terre rapportent généralement trois fois l'année, et suppléeraient parfaitement au manque de pain, si les habitans les cultivaient avec plus de soin : mais comme il leur est plus facile de faire pour l'hiver une abondante provision de poisson, ils ne prennent pas la peine de cultiver ce légume, bien qu'ils gardent la mémoire d'années où le fruit de leur pêche les a garantis à peine de la famine.

L'hiver, comme je l'ai déjà dit, est fort désagréable à cause des fréquentes chutes de neige; car la neige, descendant du haut des montagnes, ensevelit souvent les maisons; et les habitans, pour revoir le jour, sont obligés de s'ouvrir un passage à coup de pioche, tandis que les animaux domestiques se promènent sur les toits des habitations. Mais dans cette saison l'on voyage d'une manière aussi rapide que commode, au moyen de traîneaux tirés par six chiens ou plus. Il n'y a d'autres dangers à craindre que les ouragans de neige. Le voyageur, surpris par une soudaine visite de ce genre, n'a de chance de salut que s'il se laisse en-

sevelir tranquillement lui et ses chiens dans la neige pour en sortir lorsque l'ouragan est passé. A vrai dire, la chose n'est pas toujours praticable; si, par exemple, l'ouragan le surprend dans le ravin d'une montagne, une telle quantité de neige s'amoncelle alors sur lui, qu'il se trouve dans l'impossibilité de s'arracher à son tombeau. Mais de pareils accidens sont rares; les Kamtschadales sont devenus par nécessité fort habiles en météorologie, et il en résulte que jamais ils n'entreprennent de voyage, à moins de se regarder comme parfaitement sûrs du temps.

La principale raison qui rende le climat du Kamtschatka inférieur à celui d'autres pays situés sous la même latitude, doit être cherchée dans la configuration de la contrée. Les montagnes d'Angleterre, par exemple, sont de moyenne hauteur et interrompues par de vastes plaines; ici, au contraire, coupée seulement par quelques vallées de peu d'étendue, une seule chaîne de montagnes dont les sommets couronnés de neige atteignent, et même en beaucoup d'endroits dépassent les nuages, s'étend sur toute la longueur de la péninsule, tandis que sa base en occupe toute la largeur.

Considéré en général, le Kamtschatka présente aux yeux un amas confus de blocs de granit, de hauteurs diverses et empilés au hasard les uns sur les autres, dont les formes pointues et dentelées

témoignent des terribles guerres d'élémens parmi lesquelles ils ont dû s'élancer hors des entrailles de la terre. La lutte aujourd'hui même est à peine terminée, comme l'indiquent de nombreux tremblemens de terre et des volcans qui lancent encore de la fumée ou des flammes. Une des montagnes, appelée *montagne Kamtschatka*, rivalisant de hauteur avec les plus hautes du monde, vomit souvent des ruisseaux de laves sur la campagne environnante. Ces monts, avec leurs glaciers et leurs volcans, qui du milieu des glaces lancent des colonnes de feu et de fumée, forment un contraste pittoresque avec la belle verdure des vallées. Un effet bizarre et splendide au-delà de toute imagination est celui que produisent les rochers de cristal qui bordent la côte occidentale lorsqu'ils sont illuminés par le soleil; toute leur brillante surface, qui en réfléchit les rayons dans toutes les teintes variées des plus étincelantes couleurs, ressemble aux montagnes de diamant du pays des fées, tandis que non loin les rochers de quartz luisent comme des masses d'or véritable.

Le Kamtschatka est un pays fort intéressant pour quiconque s'occupe de sciences naturelles. De grandes richesses minérales y seront certainement découvertes un jour; le nombre et la variété des pierres qu'on y rencontre étonne l'homme le plus ignorant. Il abonde en sources d'eaux chaudes et

salutaires. Il offre au botaniste une grande diversité de plantes, peu ou point connues ; et le zoologiste y trouverait parmi les tribus animales méritant son attention, outre plusieurs espèces d'ours, de loups et de renards, la fameuse martre dont la fourrure se vend si cher, et la brebis sauvage qui habite la cime des plus hautes montagnes. Elle a la même taille qu'une chèvre de grande espèce : sa tête ressemble à celle d'une brebis ordinaire, mais elle est munie de cornes fortes et recourbées : sa robe et la forme de son corps ne diffèrent aucunement de celles du renne, et elle se nourrit principalement de mousse. Elle est légère et vive, exécutant comme le chamois des sauts prodigieux parmi les rochers et les précipices : aussi est-ce avec peine qu'on l'attrape ou qu'on la tue. Lorsqu'elle s'apprête à sauter, son œil mesure la distance avec une étonnante exactitude ; l'animal plie alors ses jambes, et s'élance la tête en avant vers le lieu qu'il veut atteindre ; il y tombe toujours sur ses pieds sans jamais manquer le but, ce but fût-il tellement étroit qu'il pût seulement y poser ses quatre pieds les uns à côté des autres. La manière dont il conserve son équilibre après de tels sauts est aussi fort admirable ; nos danseurs de ballets en Europe la regarderaient comme un modèle de parfait aplomb. Le monstre du monde antédiluvien, le mammouth, doit avoir été un habitant de ce

pays, puisqu'on y trouve un grand nombre de ses os.

Les forêts du Kamtschatka ne sont pas égayées par des oiseaux chanteurs; tous les oiseaux de terre y sont même rares, mais ceux de mer y abondent tant en nombre qu'en espèces. On les voit par troupes immenses sur les lacs, les rivières, les marais, et jusque sur la mer dans le voisinage de la côte. Le poisson est abondant, surtout dans les mois de juin et de juillet. Il nous suffisait de jeter une seule fois le filet pour en prendre de quoi nourrir tout l'équipage pendant plusieurs jours. Une espèce de saumon, la morue et les harengs sont préférés comme provision d'hiver; ces derniers, séchés à l'air, sont donnés pour nourriture aux chiens.

Le Kamtschatka fut découvert en l'année 1696 par un Cosaque d'Yakoutsk, nommé Luca Semenoff, qui, d'après le bruit qui s'était répandu de l'existence de cette contrée, partit avec seize compagnons pour y faire un voyage. Dans les années suivantes, de pareilles expéditions furent répétées avec des forces plus considérables, jusqu'à ce que le Kamtschatka fût soumis et devînt tributaire de la couronne russe. La conquête de ce pays coûta aux Russes beaucoup de sang; et telle était la férocité des vainqueurs, telle était la difficulté de maintenir la discipline parmi des troupes disséminées sur une si vaste

étendue, que la race entière des Kamtschadales[1] fut presque exterminée. Quoiqu'on ait mis par la suite un frein aux désordres des sauvages cosaques, la population est encore plus considérable; mais sous un sage et bon gouvernement il est certain qu'elle augmentera.

Le nom de Kamtschatka, qui se prononce Kanstchatka, imposé par les Russes à ce pays, est celui que donnent les habitans à la grande rivière qui le traverse. Cette rivière est ainsi appelée, suivant la tradition, en l'honneur de Kontschat, guerrier des anciens temps, qui commandait sur ses rives. Il est étrange que les Kamtschadales n'eussent aucune désignation ni pour eux-mêmes ni pour leur pays. Ils se nommaient simplement hommes, soit qu'ils se regardassent comme seuls habitans de la terre, soit qu'ils crussent surpasser tous les autres au point d'être seuls dignes de ce titre. On pense que du côté méridional de la péninsule, les aborigènes ont été distingués par le nom d'*Itelmen*; mais la signification de ce mot demeure incertaine.

Les Kamtschadales reconnaissaient un Tout-Puissant créateur du monde, qu'ils appelaient *Kutka*. Ils supposaient qu'il habitait les cieux, mais qu'il avait à une certaine époque demeuré sous une forme humaine dans le Kamtschatka, et qu'il était

[1] Ou Kamtschatkans, selon Kotzebue.

le premier père de leur race. On retrouve jusque dans ce pays la tradition d'un déluge universel, et les habitans montrent encore sur le sommet d'une montagne l'endroit où Kutka descendit d'un canot pour remplir le monde d'hommes. Au Kamtschatka, pour désigner une époque trés reculée, on dit proverbialement : « C'est du temps de Kutka. »

Avant les expéditions des Russes dans cette contrée, les habitans ne connaissaient que leurs voisins les Koriacks et les Tchuktchi. Ils avaient aussi quelque connaissance du Japon, par suite du naufrage d'un vaisseau japonais sur leur côte. Ils n'obéissaient à aucun chef, mais vivaient dans une parfaite indépendance, qu'ils regardaient comme leur souverain bien.

Outre le dieu suprême Kutka, ils avaient une multitude de divinités inférieures, installées par leur imagination dans les forêts, les montagnes et les torrens. Ils les adoraient lorsque leurs désirs étaient accomplis, et les insultaient lorsque les choses n'allaient pas à leur gré : semblables à ces Italiens de la basse classe qui, quand un malheur leur arrive, ôtent leur chapeau, énumèrent dedans les noms de tous les saints qu'ils peuvent se rappeler, puis le foulent aux pieds. Deux divinités domestiques, représentées en bois, Aschuschok et Hontai, étaient honorées d'une vénération particulière. La première, sous la figure d'un homme,

servait à chasser de la maison les esprits des forêts, service qu'on lui payait en nourriture : ainsi on lui arrosait chaque jour la tête avec de la soupe au poisson. Hontai était moitié homme et moitié poisson, et à chaque anniversaire de la purification des péchés, une nouvelle image de ce dieu était introduite dans sa maison et placée près des anciennes, de sorte que le nombre des Hontais, ainsi accumulés, montrait combien d'années les habitans avaient occupé leur maison.

Les Kamtschadales croyaient à leur propre immortalité et à celle de la création brute ; mais ils se figuraient que dans l'autre monde il leur faudrait, comme dans celui-ci, travailler pour vivre ; seulement ils espéraient que le travail serait moins rude, que les fruits en seraient plus abondans, enfin qu'ils n'auraient jamais à souffrir de la famine. Cette idée seule prouve suffisamment que la pêche ne leur fournit pas des alimens en assez grande quantité. Les différentes races de Kamtschadales se faisaient souvent la guerre les unes aux autres ; leurs motifs étaient, ou l'enlèvement par force des femmes, ou une infraction aux devoirs de l'hospitalité lorsqu'ils échangeaient des visites entre eux, infraction qui était considérée comme une insulte au visiteur, et qui demandait une vengeance sanglante.

Leurs guerres s'accomplissaient rarement d'une

manière franche et loyale; ils préféraient la ruse et l'artifice, et les vainqueurs exerçaient les plus grandes cruautés envers les vaincus. Si un parti se voyait assiégé de telle sorte qu'il lui fallait renoncer à toute espérance de résister avec succès, ou de pouvoir chercher son salut dans la fuite, sachant qu'aucune grâce n'attendait ceux qui consentiraient à se rendre, leur esprit belliqueux ne les abandonnait pas; ils massacraient d'abord leurs femmes et leurs enfans, puis se précipitaient avec fureur sur l'ennemi pour vendre du moins leurs vies aussi chèrement que possible. Leurs armes étaient la lance, l'arc et des flèches empoisonnées.

Pour traiter un visiteur avec une exquise politesse, pour écarter tout motif d'hostilité, il fallait que l'hôte chauffât sa demeure souterraine au point que la chaleur y fût presque insupportable. Le visitant et le visité quittaient alors tous leurs vêtemens, une énorme quantité de nourriture était placée devant l'étranger, et le feu continuellement entretenu. Lorsque le visiteur déclarait qu'il ne pouvait ni manger davantage, ni endurer plus long-temps la chaleur du lieu, les devoirs de l'hospitalité étaient regardés comme accomplis, et l'hôte devait recevoir un cadeau en retour.

Dans ces sortes de festins on servait d'ordinaire une espèce de champignon vénéneux appelé *moucho-more,* destiné cependant à mettre les convives

en train. Mangé en petite quantité, on dit qu'il excite une agréable hilarité d'esprit; mais si on a le malheur d'en user immodérément, il produit un accès de folie qui dure plusieurs jours. Animés par ces jouissances, l'hôte et ses commensaux trouvaient un amusement mutuel dans l'exercice du talent particulier qu'ils avaient tous pour imiter ou des hommes ou des animaux.

Les enfans, devenus grands, témoignaient peu d'affection à leurs pères et mères, les négligeaient dans la vieillesse, et ne croyaient pas même manquer à la piété filiale s'ils les tuaient pour s'en débarrasser. Ils massacraient aussi leurs enfans lorsqu'ils étaient faibles et difformes, pour leur épargner la misère d'une existence languissante. Ils n'enterraient pas leurs morts; mais, au moyen d'une corde passée autour du cou, ils tiraient le cadavre hors de la hutte et laissaient les chiens en faire leur proie, croyant que ceux de leurs parens ou amis qui étaient dévorés par ces animaux seraient dans l'autre monde traînés par les meilleurs chiens.

La manière dont les mariages se célébraient par les Kamtschadales était fort désagréable pour le futur, et lui présentait un grand nombre de difficultés à vaincre. Un homme qui désirait se marier se rendait à la maison des père et mère de la jeune fille, et sans autre déclaration participait aux

travaux domestiques. Il devenait ainsi le serviteur de la famille, et était obligé d'obéir à tous les ordres qu'on pouvait lui donner, jusqu'à ce qu'il parvînt à gagner la faveur de tout le monde. Mais ce temps d'épreuve durait quelquefois des années entières, au bout desquelles on était encore libre de le congédier, sans aucune compensation pour sa peine. Si cependant il plaisait à la fille, et que les parens fussent satisfaits de lui, il recevait d'eux la permission de saisir sa bien-aimée. Dès ce moment la demoiselle tâchait par tous les moyens possibles de ne pas se trouver seule avec son amant, se défendait avec un filet et de nombreuses courroies, que le pauvre prétendu devait couper avec un couteau de pierre, tandis que toute la famille se tenait sur ses gardes pour accourir à son secours au premier cri. L'infortuné jeune homme n'avait probablement pas plus tôt mis la main sur sa fiancée, qu'il était saisi par les parens, battu et tiré par les cheveux. Il fallait cependant qu'il recommençât ses attaques, qu'il triomphât de la résistance de sa belle, ou continuât d'être le domestique de la maison. Mais quand il était parvenu à serrer dans ses bras l'objet de sa tendresse, la jeune fille elle-même proclamait sa victoire et devenait son épouse.

Les Kamtschadales actuels sont d'une extrême timidité, mais d'une bienveillance et d'une hospita-

lité sans bornes. Pour la couleur et les traits du visage, ils ressemblent beaucoup aux Chinois et aux Japonais. Ils professent tous la religion chrétienne, mais ils conservent en secret plusieurs de leurs coutumes païennes, entre autres celle de tuer leurs enfans difformes.

La ville, ou plutôt le village, qui touche au havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, et où réside le gouverneur du Kamtschatka, ne présente que peu de maisons commodes, bien que ce soit le chef-lieu de la péninsule. Les autres maisons, au nombre d'environ cinquante, sont de simples huttes, irrégulièrement disséminées sur le flanc d'une montagne. Les habitans de l'endroit, qui porte le même nom que le havre, sont tous Russes, officiers de la couronne, matelots, soldats débandés, ou de misérables commerçans.

Les naturels habitent dans l'intérieur du pays de petits villages situés sur les bords des rivières, mais rarement sur la côte de la mer.

Depuis vingt-cinq ans que Krusenstern visita le pays, il paraît avoir peu changé. L'unique amélioration introduite pendant un espace de temps est la culture de la pomme de terre par les habitans de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, et le transport par eau de différens objets nécessaires à la vie, qu'on faisait autrefois venir sottement et à grands frais par terre, à travers toute la Sibérie jusqu'à Ochotsk.

La partie septentrionale de la péninsule et la contrée adjacente, même jusqu'à la mer Glaciale, sont habitées par les Tschuktschi, tribus guerrières et nomades, se transportant avec célérité d'un lieu dans un autre au moyen de leurs rennes. Ils ne furent pas aussi faciles à subjuguer que les Kamtschadales, et pendant trente-cinq années ne cessèrent jamais d'inquiéter les Russes, auxquels ils ne paient aujourd'hui même qu'un faible tribut en fourrures. Notre canon les contraignit enfin à la paix; mais au bout de quelque temps on eut raison de craindre qu'ils ne voulussent pas en exécuter les conditions : c'est pourquoi on envoya vers leur tajon ou chef un ambassadeur chargé de vérifier la chose. Le chef tira d'une gaîne pendue à son côté un long couteau, le présenta à l'ambassadeur en lui faisant observer que la pointe était brisée, et lui parla en ces termes : « Lorsque mon père mourut, il me donna ce couteau et me dit : Mon fils, j'ai eu ce couteau sans pointe de mon oncle, à qui j'ai succédé dans la dignité de tajon [1], et je lui ai promis de ne jamais l'apointir pour combattre les Russes, parce que nous n'étions jamais vainqueurs dans nos combats contre eux; je t'enjoins donc aussi de ne t'engager dans aucune querelle avec eux tant que ce couteau ne deviendra pas pointu de lui-même.

[1] Ou plutôt Toyon.

Vous voyez que ce couteau est encore non pointu, et que la dernière volonté de mon père est sacrée pour moi. »

D'après un recensement fait avec soin en 1822, la population du Kamtschatka s'élevait, sans compter les Tschuktschi, à deux mille quatre cent cinquante-sept hommes et à mille neuf cent quarante-une femmes. Sur ce nombre, il y avait seulement deux mille quatre cent cinquante-huit Kamtschadales, hommes et femmes; les autres étaient Koriaks et Russes.

Si peu important que fût l'endroit où nous faisions relâche, un changement de vie est toujours agréable après un long voyage, et le bon accueil que nous reçûmes tant du gouverneur que des habitans nous causa un extrême plaisir. Une chasse à l'ours, entreprise en notre honneur, nous procura beaucoup d'amusement, et nous eûmes même la satisfaction de tuer une bête superbe, d'une taille énorme. Les ours abondent dans le pays; aussi les chasseurs n'ont-ils aucune peine à en rencontrer. Le Kamtschadale, d'ordinaire timide, les attaque avec le plus grand courage. Sans avoir souvent d'autres armes qu'une lance et un couteau, il s'efforce de provoquer l'animal au combat; et quand il se lève sur ses pates de derrière pour se défendre ou pour attaquer, le chasseur se précipite, et appuyant un bout de sa lance

à terre, il lui enfonce l'autre dans la poitrine, et achève de lui arracher la vie avec son couteau. Quelquefois cependant il ne réussit pas, et une mort instantanée est le fruit de son audace.

L'anecdote suivante montre la hardiesse des ours : le poisson, qui forme leur principale nourriture et qu'ils attrapent dans la rivière, fut très rare il y a quelques années; il y eut donc grande famine parmi eux, et au lieu de se retirer dans leurs tanières, ils errèrent pendant tout l'hiver jusque dans les rues de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Un de ces animaux, trouvant ouverte la porte extérieure d'une maison, entra, et le hasard voulut que la porte se refermât sur lui. La maîtresse du logis venait de placer dans la cour une bouilloire remplie d'eau chaude, l'ours alla la flairer et se brûla le nez; provoqué par la douleur, il fit tomber toute sa furie sur la bouilloire, l'empoigna avec ses pates de devant, la pressa de toute sa force contre sa poitrine pour la briser, et par conséquent se brûla encore davantage. L'horrible hurlement que lui arrachèrent la rage et la souffrance attirèrent tous les habitans de la maison et du voisinage, et par les fenêtres on tua bientôt le pauvre animal à coups de fusil. Il a cependant immortalisé sa mémoire et donné lieu à une espèce de proverbe parmi les habitans de la ville : si quelqu'un se blesse par suite de sa propre vio-

lence, ils disent : « C'est l'ours avec la bouilloire! »

Le 14 juillet nous observâmes une éclipse de lune qui nous permit d'établir la longitude géographique de Saint-Pierre-et-Saint-Paul par 201 degrés 10 minutes 31 secondes. Le même jour, plusieurs hommes de l'équipage accomplirent un exploit digne d'Hercule : ils gravirent le mont Owatscha, situé près du havre. Sa hauteur est de sept mille deux cents pieds. Le cratère fumait de temps à autre, et un chapeau que nos gens descendirent à quelques pieds dans l'intérieur, fut retiré brûlé. Ils rapportèrent avec eux plusieurs morceaux de soufre cristallisé, pour nous prouver qu'ils avaient réellement poussé leur examen jusqu'à la bouche du cratère.

Après que nous eûmes débarqué tous les articles que nous portions au Kamtschatka, nous quittâmes le havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul dans la matinée du 20 juillet, et favorisés par de bonnes brises, nous fîmes voile vers l'établissement russe du Nouvel-Archangel, sur la côte nord-ouest d'Amérique.

Au coucher du soleil les majestueuses montagnes du Kamtschatka bornaient encore notre horizon, à une vaste distance. Ce pays si triste, qu'on méprise aujourd'hui, deviendra peut-être un jour un Mexique russe. En attendant, le seul trésor que nous en emportâmes fut......... un nid

d'hirondelle! Je mentionne ce fait, parce que tout l'équipage s'en amusa long-temps. Dans le havre où nous mouillâmes, la profondeur de l'eau près du rivage est telle qu'on peut aller du vaisseau à terre au moyen d'une simple planche. Cette proximité fit qu'un couple d'hirondelles eut le malheur de prendre notre frégate pour un bâtiment construit sur la terre ferme, et au grand plaisir des matelots, qui regardèrent cela comme d'heureux augure, elles se bâtirent sans gêne un nid près de ma cabine. Sans s'inquiéter du bruit que nous faisions sur le vaisseau, les deux amans couvèrent leurs œufs, qui ne tardèrent pas à éclore; puis ils élevèrent leurs petits avec les plus tendres soins, et les réjouirent par de gaies chansons. Mais quand ils virent leur paisible demeure s'éloigner tout à coup de la terre, ils parurent surpris et voltigèrent avec crainte autour du navire; cependant ils allèrent encore chercher de la nourriture à terre pour leurs petits, jusqu'à ce que la distance devint trop considérable. Nous pûmes remarquer la lutte qui s'établit alors entre l'instinct de la conservation personnelle d'une part et l'amour paternel de l'autre. Les hirondelles volaient au-dessus de la frégate, puis disparaissaient quelque temps, puis revenaient soudain vers leur famille affamée, et montrant leurs becs vides à leurs petits, semblaient se plaindre de ne pouvoir

trouver aucune nourriture. Ce manége, ces départs et ces retours successifs, ne durèrent pas toujours : les père et mère partirent bientôt pour ne plus revenir.... Les matelots se chargèrent alors de soigner les jeunes orphelins abandonnés : ils les ôtèrent du nid où la chaleur de leurs parens leur était encore nécessaire, les mirent dans un autre nid fait de coton, qu'ils placèrent dans un lieu chaud, et les nourrirent de mouches. Ce régime sembla d'abord réussir parfaitement, et nous conçûmes l'espoir de conduire nos jeunes hirondelles bien portantes jusqu'en Amérique; mais en dépit de tous les soins les plus attentifs, elles tombèrent malades; et au bout de huit jours, à notre grand chagrin, pas une n'était encore en vie.

§ 7.

Nouvel-Archangel.

Les hirondelles ne nous portèrent pas bonheur : le jour même que nous quittâmes le Kamtschatka un de nos meilleurs matelots tomba du haut d'un mât et mourut immédiatement. Ce fatal accident produisit parmi nous une tristesse générale, que le temps sombre, humide et froid, dont nous eûmes bientôt à souffrir, ne cessa d'augmenter jusqu'à ce que nous atteignîmes la côte d'Amérique. Heureusement nous eûmes pendant

tout le passage un bon vent d'ouest, au moyen duquel nous longeâmes la partie septentrionale des îles Aléoutiennes; et le 7 août nous approchions déjà du rivage Américain. Ce jour-là le soleil nous sourit de nouveau, le ciel ne cessa plus d'être serein, et l'air devint plus doux à mesure que nous avancions davantage vers la terre.

Comme nous étions alors par 55 degrés 36 minutes de latitude nord et par 140 degrés 56 minutes de longitude ouest, nous gouvernâmes directement vers la baie appelée Norfolk par les Anglais et baie Sitka par les Russes, pour toucher à l'île qui est située au fond de cette baie, et que les naturels nomment Sitchacham, d'où les Russes ont fait Sitka. Cette île, à laquelle les Russes ont donné le nom de *Nouvel-Archangel*, est aujourd'hui l'établissement principal de la compagnie russe-américaine.

Dans la matinée du 9 août, nous devions, d'après nos calculs, être peu éloignés de la terre; mais un épais brouillard nous empêchait de rien voir à cinquante brasses de distance. Enfin le soleil se montra vers midi, et chassant bientôt les nuages, nous surprit agréablement par la vue de la côte américaine. Nous étions vis-à-vis l'entrée de la baie dont il a été question plus haut, à une très petite distance du promontoire Edgecumbe; ce plateau est

si élevé que, par un temps clair, on peut très aisément l'apercevoir de cinquante milles en mer.

Un calme nous empêcha de pénétrer le jour même dans la baie, et il fallut qu'on se contentât d'admirer la côte, sauvage, élevée, rocailleuse, avec ses forêts de sapins. Quoique nous fussions alors sous une latitude plus haute que celle du Kamtschatka, nous ne voyions cependant pas de neige, même sur les sommets des plus grandes montagnes : ce qui prouve que le climat est plus doux sur la côte d'Amérique que sur celle d'Asie.

Le lendemain nous profitâmes d'une légère brise pour entrer dans la baie, qui a trente-cinq milles de longueur, et qui est remplie de petites îles et de bas-fonds; il ne fallait pas songer à un pilote, mais nous surmontâmes heureusement toutes les difficultés, et nous jetâmes l'ancre à une portée de fusil de la forteresse de Nouvel-Archangel. Au même endroit était mouillée une frégate russe envoyée par le gouvernement pour la protection du commerce, et que nous devions remplacer dans cette station. Le capitaine m'apprit néanmoins que ma présence n'était pas nécessaire pour le moment, et que je pouvais, jusqu'au 1er mars de l'année suivante, disposer de mon temps comme bon me semblerait : c'est pourquoi j'allai visiter la Californie et les îles Sandwich, et je revins au Nouvel-Archangel le 23 février 1825.

A l'époque de notre retour, plus nous approchions de la terre, plus le temps devenait doux; et notre surprise était extrême, dans cette contrée si septentrionale, de voir les montagnes à ce temps de l'année entièrement libres de neige jusqu'à une hauteur considérable. Au reste, pendant tout cet hiver, qui fut d'une douceur remarquable, la neige se fondit toujours dans la plupart des vallées au bout de quelques heures. Là, sous cinquante-sept degrés de latitude nord, le climat est beaucoup moins rigoureux que dans les contrées européennes pareillement situées; et de même, la côte nord-est de l'Asie est beaucoup plus froide que les contrées d'Europe qui reposent sous la même latitude.

Dans la matinée du 24, après avoir essuyé pendant la nuit une affreuse tempête, nous atteignîmes heureusement le havre, et nous mouillâmes la frégate, à certaine distance de la forteresse, dans la position la plus convenable pour accomplir l'objet de notre mission, qui était de protéger l'établissement russe fondé dans l'île.

Cette île n'est séparée du continent que par un étroit bras de mer. Elle s'étend sur trois degrés et demi de latitude; et même consiste en trois îles, ainsi que je l'ai reconnu, car j'ai vérifié la chose en personne dans une chaloupe. D'ailleurs les canaux qui les séparent ont si peu de largeur que les trois îles peuvent aisément passer pour une seule.

La côte de la baie Sitka est entrecoupée par un grand nombre de criques profondes, et les eaux voisines sont parsemées d'une multitude de petites îles rocailleuses couvertes de bois, qui forment une protection contre les tempêtes et présentent une forte muraille de défense contre les vagues. Le havre de Nouvel-Archangel est également bien défendu par la nature, et n'a aucun besoin du secours de l'art.

J'ai déjà dit que le climat de Sitka n'était pas aussi sévère qu'on pourrait s'y attendre, eu égard à la latitude. Au milieu de l'hiver le froid n'est pas excessif, et il ne dure jamais long-temps. L'agriculture ne paraît cependant pas être florissante. Il n'y a pas peut-être dans le monde de contrée où il tombe plus de pluie; un jour de sécheresse est une grande rareté, et ce fait suffirait seul à expliquer le manque de grains, si d'ailleurs la nature du sol ne leur était pas contraire.

On ne rencontre dans le pays aucune plaine de quelque étendue; les petites vallées sont de toutes parts entourées par de hauts rochers de granit, et en conséquence ombragées la plus grande partie du jour. Quelques légumes, tels que les choux, les navets et les pommes de terre, prospèrent fort bien; les dernières sont cultivées même par les naturels, que les Russes appellent *Kalushes*, et regardées par eux comme une nourriture exquise.

Sur le continent d'Amérique, le climat sous la même latitude est, dit-on, incomparablement meilleur que sur cette île, bien que le froid y soit peut-être plus rigoureux. On y trouve de grandes plaines où le froment serait sans doute cultivé avec succès.

Les forêts de Sitka, principalement composées de sapins et de hêtres, sont hautes et épaisses. Quelques-uns de ces arbres ont cent soixante pieds d'élévation, et six ou sept de diamètre. Avec ces nobles troncs, les Kalushes fabriquent leurs larges canots qui portent souvent de vingt-cinq à trente hommes. Ils sont construits avec non moins de soin que d'adresse; mais le mérite qui revient aux naturels de cette branche unique d'industrie, est presque tout ce dont cette race indigne et barbare peut se glorifier.

Si sauvage et si infertile que paraisse cette contrée, le sol est riche, puisque les plantes indigènes, dont en effet la variété n'est pas grande, y prennent un développement remarquable. Plusieurs espèces de fruits rouges, particulièrement des framboises et des groseilles d'une grosseur énorme mais d'un goût aqueux, y sont fort abondantes.

La mer, près de la côte et dans les baies, abonde en poissons et en coquilles. Les baleines, les cochons, les veaux et les lions de mer sont fort nombreux; mais des poissons qui forment la princi-

pale nourriture, tant des naturels que des Russes. les meilleurs sont le hareng, le saumon et la morue, dont il y a superfluité. Les espèces d'oiseaux indigènes ne sont pas très variées sur cette côte; mais le bel aigle à tête blanche et plusieurs sortes de jolis oiseaux chanteurs quittent des pays plus chauds pour venir faire leurs nids à Sitka. Il est extraordinaire que ces petites créatures, rompant ainsi leurs habitudes, osent s'aventurer si loin vers le nord.

Parmi les quadrupèdes fréquentant les forêts, on remarque l'ours noir dont la peau se vend si cher en Russie, et une espèce de brebis sauvage que nous connaissons seulement par les descriptions des Kalushes, et dont nos histoires naturelles ne font encore aucune mention. Elle diffère beaucoup de celle du Kamtschatka; sa laine rivalise en finesse et en douceur avec la soie. Mais l'animal le plus remarquable de tous ceux que présente ce pays est la loutre de mer, qui sans cesse attire des contrées les plus lointaines une multitude de marchands, et qui pourrait être regardée comme la bienfaitrice des naturels, si ce commerce devait améliorer leur moral et leur intelligence. Cet animal habite seulement la côte nord-ouest d'Amérique, entre les 30e et 60e degrés de latitude; on le rencontre encore, mais en petit nombre, dans les îles Aléoutiennes : l'avidité des chasseurs l'a com-

plétement détruit sur la côte du Kamtschatka et sur les îles Kuriles. Sa peau fournit la plus belle fourrure du monde, et est fort estimée par les Chinois, ainsi que par les Européens. La valeur en augmente tous les jours, à mesure que l'animal lui-même devient plus rare; il disparaîtra bientôt tout-à-fait, et n'existera plus qu'en description pour orner nos ouvrages de zoologie.

On a souvent voulu confondre la loutre de mer et celle de rivière, parce qu'il y a beaucoup de ressemblance dans leur forme; mais la peau de l'une est sans comparaison plus belle que celle de l'autre, qui habite seulement les lacs et les rivières, où on ne rencontre jamais la loutre marine.

On voit souvent cette dernière sur la surface de l'eau, à plusieurs milles de la côte, couchée sur le dos et dormant, tandis que ses petits, dont le nombre est seulement de deux à chaque portée, sont étendus sur son ventre et la tettent. Les jeunes loutres ne peuvent nager qu'au bout de quelques mois; mais la mère, quand elle sort de l'eau pour chercher sa nourriture, les porte sur son dos et les reconduit à son trou dans les rochers, pour venir les reprendre lorsqu'elle a apaisé sa faim. Si un chasseur l'aperçoit pendant un de ces voyages, elle devient inévitablement sa proie, car elle n'abandonne jamais ses petits quoiqu'ils la gênent extrêmement pour nager, mais, se joignant au mâle,

elle les défend avec courage contre toute attaque.

Les poumons de ces animaux sont disposés de telle sorte qu'ils ne peuvent rester plus de quelques minutes sous l'eau, et qu'ils sont obligés de remonter à la surface pour respirer. Les chasseurs profitent de cet avantage, car ils réussiraient rarement si la loutre pouvait demeurer plus longtemps au fond de l'eau, où elle nage avec beaucoup d'adresse et de rapidité. Mais en dépit de la conformation même de l'animal, qui lui est si nuisible, la chasse en est fort difficile et quelquefois dangereuse. Voici la manière dont elle s'exécute:

Les chasseurs longent la côte dans de petits canots aléoutiens, et s'avancent à quelques milles en mer, munis d'arcs, de flèches et de courtes javelines. Aussitôt qu'ils aperçoivent une loutre, ils jettent leurs javelines ou lancent leurs flèches; on perce rarement l'animal; il plonge aussitôt, et comme il nage avec beaucoup de vitesse, l'habileté du chasseur consiste à donner immédiatement au canot la même direction que celle prise par l'animal. Dès que la loutre apparaît de nouveau à la surface, on la vise encore; et la poursuite continue de la même manière, jusqu'à ce que la pauvre bête soit tellement lasse qu'on puisse aisément la percer.

Dans ces occasions, les loutres arrachent avec leurs dents les flèches qui les atteignent; et souvent, surtout lorsque leurs petits sont avec elles,

se précipitent hardiment sur les canots et attaquent leurs ennemis avec les dents et les griffes. Plus le nombre des canots est considérable, plus la chasse est sûre: mais à des chasseurs expérimentés deux suffisent. Ils courent souvent de grands périls, parce qu'ils s'avancent trop loin en mer où des tempêtes viennent alors les surprendre.

Je vais maintenant, quoique non sans répugnance, faire la description des naturels, appelés *Kalushes*. Ils sont comme je l'ai déjà dit les derniers des hommes qui habitent la terre, et si dégoûtans que je crois devoir prier les lecteurs le moins du monde susceptibles de passer quelques pages qui suivent. Quant à moi, la vérité de mon récit exige que je me soumette à la pénible tâche de montrer jusqu'à quel point de dégradation l'humaine nature peut tomber.

Les insulaires de Sitka, ainsi que leurs voisins du continent, sont forts et robustes; mais ils ont les membres si mal proportionnés qu'ils paraissent tous difformes. Leurs noirs cheveux, longs et raides, retombent en désordre sur leurs larges figures, les os de leurs joues sont saillans, leurs nez gros et aplatis, leurs bouches énormes, leurs lèvres épaisses, leurs yeux petits, noirs et brillans, leurs dents d'une extrême blancheur. La couleur naturelle de leur peau n'est pas très foncée; mais elle paraît l'être beaucoup plus que ne l'a voulu

la nature, grâce à l'habitude qu'ils ont contractée de s'enduire chaque jour le visage et le corps d'ocre mêlée à une espèce de terre noire. Aussitôt après leur naissance, la tête des enfans est comprimée de manière à produire ce qu'ils regardent comme une belle forme: c'est ainsi qu'ils éloignent le plus possible les sourcils des yeux, et qu'ils écartent les narines l'une de l'autre. De même que plusieurs autres nations, ils arrachent la barbe jusque dans sa racine dès qu'elle apparaît. Cette opération est l'affaire des femmes.

Leur vêtement ordinaire consiste en un simple petit tablier; mais les riches portent des couvertures, achetées aux Russes ou aux Américains, et attachées par deux cornes autour de leur cou, de façon qu'elles pendent et cachent le bas de leur corps. Quelques-uns d'entre eux portent de la même manière des peaux d'ours. Les plus opulens possèdent des habits européens qu'ils mettent dans de grandes occasions, et qui produiraient un effet comique si le reste de leur personne n'était pas dégoûtant au point d'ôter toute envie de rire. Ils vont toujours tête nue à moins qu'il ne pleuve; alors ils se couvrent d'un bonnet rond, fabriqué avec des herbes qui sont si habilement tressées qu'aucune goutte d'eau n'y pénètre.

Quel que soit le degré de chaleur ou de froid, ils ne changent jamais rien à leur costume; et je

crois qu'il n'y a pas au monde de peuple plus endurci contre la différence des saisons. En hiver, par un froid de dix degrés Réaumur, les Kalushes se promènent presque nus et se jettent dans l'eau comme le meilleur moyen qu'ils connaissent pour se réchauffer. La nuit ils se couchent en plein air sans se couvrir aucunement, mais près d'un grand feu, si près même que les cendres chaudes les touchent quelquefois. Les femmes que j'ai vues portaient ou des chemises de toile qui descendaient jusqu'à leurs pieds, ou des nattes soigneusement travaillées.

La coutume, commune aux deux sexes, de se peindre la figure par larges bandes noires, blanches et rouges, qui se croisent dans tous les sens, leur donne un air extrêmement sauvage et féroce. Quoique cette peinture soit tout-à-fait arbitraire et non soumise à des règles fixes, les différentes races s'en servent pour se distinguer les unes des autres. Afin sans doute d'ajouter encore au ridicule de leurs visages, ils ajoutent du duvet d'aigle blanc parmi leurs longs cheveux qui sont toujours horriblement mêlés.

On peut déjà imaginer quelle est la laideur des femmes de Sitka, qui naturellement sont fort laides, lorsqu'elles se peignent de cette manière; hé bien! elles ont trouvé le moyen de s'enlaidir encore davantage. Dès qu'elles commencent à devenir nubiles,

elles se font à la lèvre inférieure une incision pour y introduire un os d'abord petit, mais qu'elles remplacent de temps en temps par un os plus volumineux, de manière que l'ouverture devient de plus en plus large. Enfin une espèce de double bouton de forme ovale, appelé *kalugai*, qui parmi les gens de distinction est souvent long de quatre pouces et large de trois, est inséré de force dans la lèvre inférieure de manière à lui faire prendre une direction presque horizontale et à laisser les dents du bas tout-à-fait découvertes. Le bord extérieur de la lèvre qui entoure l'énorme ponton de bois devient, par excès de tension, aussi mince qu'une ficelle, et d'une couleur bleue très foncée.

Lorsqu'une femme court, sa lèvre est tellement ballottée, soit en haut soit en bas, qu'elle frappe tantôt contre le menton et tantôt contre le nez. Sur le continent, le kalugai se porte encore plus large; et la femme qui peut se couvrir toute la figure avec sa lèvre inférieure passe pour la plus parfaite beauté. Hommes et femmes se percent le cartilage du nez pour y introduire des plumes, des anneaux de fer et toute espèce d'ornemens. Dans leurs oreilles, qui ont aussi plusieurs trous, ils insèrent des chapelets d'os, de coquillages et de grains de verre.

Il serait difficile de se former une idée exacte de la laideur hideuse de ces insulaires, lorsque

leur parure est ainsi complète; mais les lèvres des femmes formant une sorte de petite auge, et toujours remplies d'une salive mêlée de jus de tabac, plante qu'elles trouvent un plaisir extrême à mâcher, sont la partie la plus abominablement révoltante du spectacle.

Les Kalushes n'ont pas de demeures fixes, mais rôdent le long de la côte dans leurs larges canots qu'ils appellent canots des femmes, emportant tous leurs biens avec eux. Quand ils ont choisi un endroit pour s'y établir temporairement, ils élèvent une hutte avec une grande célérité, car ils trouvent tous les matériaux sous leurs mains. Ils enfoncent dans la terre un certain nombre de bâtons qui forment un carré, remplissent les interstices avec des planches minces, et recouvrent le tout avec des écorces d'arbres. Une telle habitation leur suffit; par le plus rude hiver la famille s'assied en cercle, et chacun se livre à son genre d'occupation autour d'un feu qui brûle au centre.

L'intérieur de la hutte ne serait pas plus malpropre si les habitans appartenaient à la classe la plus sale de la création brute. La fumée, la puanteur du poisson pouri et de l'huile de baleine, les figures repoussantes des femmes qui passent leur temps à chercher des vermines sur la tête ou sur le corps des hommes pour les manger quand elles les trouvent, une grande écuelle qui sert à tous les

usages de toute la famille, tout enfin oblige l'Européen même le plus curieux à sortir d'un antre si ignoble.

Leur nourriture, passablement dégoûtante par elle-même, le devient encore davantage par leur manière de manger. Elle ne consiste pour ainsi dire qu'en poisson, en chair de baleine surtout, dont l'huile est pour eux une friandise. Ils font quelquefois cuire le poisson sur des pierres chaudes, mais plus souvent le mangent cru. Les peaux des loutres de mer constituent leur principale richesse et leur tiennent lieu d'argent; ils les échangent, lorsque des vaisseaux viennent trafiquer avec eux, contre des fusils, de la poudre et du plomb. Tout Kalushe possède au moins un fusil, dont il sait parfaitement se servir.

Plus un Kalushe est riche, plus il devient puissant; il a une multitude de femmes qui lui produisent une nombreuse famille, et il achète des esclaves masculins et féminins qui doivent travailler et pêcher pour lui, ou le seconder lorsqu'il fait la guerre. Les esclaves sont ordinairement ceux qu'on a faits prisonniers dans un combat; ils transmettent à leurs enfans l'esclavage avec la vie; la puissance du maître sur eux est illimitée, et même il les met à mort sans scrupule. Lorsque le maître meurt, deux de ses esclaves sont égorgés sur son tombeau, afin qu'il ne manque pas de domestiques dans l'autre

monde; ces infortunés sont choisis bien long-temps à l'avance, mais se résignent avec beaucoup de philosophie au destin qui les attend.

Les guerres continuelles que les différentes races se font les unes aux autres, avec une féroce cruauté peu ordinaire même parmi des sauvages, peuvent expliquer la chétive population de ce pays; les armes à feu que pour leur malheur les vaisseaux Américains leur ont apportées ont contribué à rendre leurs combats plus sanguinaires, et par conséquent à exciter entre eux une irritation toujours nouvelle et croissante. Les arcs et les flèches étaient jadis leurs seules armes; maintenant, outre les fusils, ils ont des poignards et des couteaux longs d'une demi-verge. Ils n'attaquent jamais leurs ennemis ouvertement, mais tombent tout à coup sur eux au moment où ils jouissent de la plus parfaite sécurité. L'espérance du pillage ou celle de faire un prisonnier est un motif suffisant pour une de ces perfides attaques, dans lesquelles ils exercent les plus grandes barbaries; de là les Kalushes, même en temps de paix, sont toujours sur leurs gardes.

Ils établissent leurs demeures temporaires dans des lieux en quelque sorte fortifiés par la nature, et d'où l'on plane au loin sur la campagne dans toutes les directions. Pendant la nuit, ce sont les femmes qui veillent : assemblées autour d'un feu

en dehors de la hutte, elles s'amusent à raconter les exploits de leurs maris et de leurs fils.

Les occupations domestiques, même les plus pénibles, sont aussi dévolues aux femmes; les hommes ne s'occupent qu'à chasser et à construire leurs canots. Les esclaves sont tenus d'aider les femmes, qui souvent les traitent de la façon la plus impitoyable. Elles prennent à la guerre une part très active : non-seulement elles stimulent la valeur des hommes, mais encore les secondent pendant la bataille.

Outre le désir du butin, la plus fréquente occasion de guerre est la vengeance. Un meurtre ne peut s'expier que par un autre meurtre; mais peu importe que ce soit le meurtrier lui-même ou une personne de sa famille qui serve de victime, l'usage demande simplement un homme pour un homme; si c'est une femme qui a perdu la vie, il faut en retour la vie d'une femme. Un fait qui pourrait paraître incroyable, mais dont je garantis l'authenticité, c'est qu'une de ces dégoûtantes créatures a occasioné une querelle semblable à celle des Troyens et des Grecs pour la belle Hélène, et qu'une paix avantageuse a été obtenue par la cession d'une de ces horribles beautés. Les Kalushes, qui probablement regarderaient avec indifférence nos plus jolies femmes, trouvent leurs sales compatriotes, avec leur lèvre pendante, si

remplies de charmes, que souvent elles éveillent en eux la plus violente passion. En preuve de ceci, je me rappelle un événement qui arriva pendant notre séjour à Sitka, parmi une horde de Kalushes qui avaient campé dans le voisinage de la forteresse. Une fille avait quatre amans, dont la jalousie produisait les plus atroces querelles. Après s'être long-temps battus sans aucun résultat, ils convinrent de terminer le différent par le meurtre de l'objet de leur amour commun, et la résolution fut immédiatement exécutée à coups de lances. Toute la horde s'assembla autour du poteau de mort et entonna une chanson, dont une partie nous fut traduite par un de nos compatriotes qui avait long-temps habité le pays : « Toi aussi, tu fus belle..... mais tu n'as pu vivre..... Les hommes te regardaient, et ta vue allumait la folie dans leurs cœurs! »

Si barbare que soit cette action, une autre la surpassa en férocité : un père, ennuyé des cris de son fils, enfant au berceau, le saisit et le jeta dans une chaudière bouillante d'huile de baleine. Ces exemples suffisent pour caractériser ce peuple odieux, qui semble être, sous toute espèce de rapports, le véritable rebut de la nature humaine.

La célébration des noces consiste simplement en un festin donné aux parens de la femme qui se marie. Les morts sont brûlés, et leurs cendres recueil-

lies dans de petites boîtes, qui sont ensuite déposées dans des bâtimens appropriés à cet usage. Ils ont une notion confuse de l'immortalité, et c'est l'unique vestige de religion qu'on aperçoive parmi eux. Ils n'ont ni prêtres, ni idoles, ni aucun genre de culte, mais ils ont beaucoup de foi en la sorcellerie; et les sorciers, qui sont aussi leurs médecins, jouissent d'une haute estime, quoique plus craints que généralement aimés. Ces sorciers prétendent guérir les maladies en conjurant les mauvais esprits; ils connaissent du reste les propriétés médicales de plusieurs herbes, mais cachent soigneusement leur science comme un mystère lucratif.

Nous recevions souvent à bord la visite des chefs kalushes, qui d'ordinaire étaient accompagnés de toute leur famille et de tous leurs domestiques, qui venaient examiner le vaisseau, recevaient nos présens, mangeaient leur saoul, et cherchaient ensuite à se montrer reconnaissans de nos politesses en exécutant devant nous leurs horribles danses nationales. Avant de monter à bord, ils ramaient ordinairement plusieurs fois autour du navire, hurlant une chanson dont le sens était : « Nous venons à vous comme amis, et n'avons réellement pas mauvaise intention. Nos pères vécurent en guerre avec vous, mais que la paix soit entre nous. Accueillez-nous avec hospitalité; dans l'occasion nous vous accueillerons de même. » Ce chant était accompagné

par une espèce de tambourin qui n'en augmentait pas l'harmonie. Les sauvages ne consentaient à mettre le pied sur notre frégate que si nous leur en réitérions plusieurs fois l'invitation, car ce n'est pas leur coutume, sans doute par un sentiment de méfiance, d'accepter la première offre d'hospitalité. Lors de ces visites, les Kalushes faisaient en notre honneur des frais de toilette vraiment extraordinaires. Leurs figures étaient si complétement barbouillées d'unc épaisse couche de peinture rouge, noire ou blanche, que la couleur de leur peau en devenait invisible. Leurs corps étaient couverts de raies noires, et leurs longs cheveux saupoudrés d'une quantité de léger duvet blanc, qui voltigeait autour d'eux au moindre mouvement de leur tête. Des peaux d'hermine sont aussi mêlées souvent dans la chevelure. Une peau de loup ou d'ours, ou bien une couverture, attachée autour du cou, cache leur corps, et ils se servent pour éventail d'une aile ou d'une queue d'aigle. Leurs pieds sont toujours nus.

Lorsqu'ils avaient vu tout ce qu'ils devaient voir dans le vaisseau, excepté les cabines (car je me gardais bien de souffrir qu'ils y entrassent, à cause de l'odeur fétide que laissait derrière eux l'huile rance de baleine qu'ils employaient comme parfum), ils se réunissaient sur le pont et se mettaient à danser. Les femmes ne dansaient pas, mais

formaient l'orchestre. Leurs chants, accompagnés par le fade tambourin, consistaient en quelques notes sourdes et détachées qu'elles jetaient par intervalles pour marquer la mesure, outre qu'elles la battaient avec leurs pieds. Les hommes faisaient les mouvemens les plus extraordinaires avec leurs bras et leurs corps, les diversifiant par de grands sauts en l'air, tandis que des pluies de plumes tombaient de leurs têtes. Les danseurs ne bougeaient aucunement de place, mais tournant sans cesse sur eux-mêmes, ils donnaient ainsi aux spectateurs la facilité de les admirer de tous les côtés. Un seul se tenait quelque peu à l'écart; il était particulièrement orné d'hermine et de plumes, et battait la mesure pour les danseurs avec un bâton décoré des dents d'une loutre de mer. Il paraissait diriger tous les mouvemens.

A chaque pose, nous offrions des feuilles de tabac aux artistes de la danse et aux dames de l'orchestre : hommes et femmes saisissaient avec avidité ce rafraîchissement, dont ils se remplissaient la bouche, puis recommençaient les chants et la danse avec une énergie nouvelle. Lorsqu'une lassitude complète forçait enfin les naturels au repos, nous leur servions un plat de riz bouilli avec de la thériaque, mets qu'ils trouvaient excellent. Ils s'asseyaient en cercle autour de l'écuelle de bois, et mangeaient gloutonnement avec leurs mains

sales. Pendant le repas, les femmes étaient fort gênées par leurs lèvres pendantes; le poids du riz les faisait retomber sur leur menton, et la bouche ne pouvait retenir tout ce qu'elles y introduisaient.

Au milieu d'un de ces festins, les Kalushes furent singulièrement effrayés par un jeune ours que nous avions amené du Kamtschatka: parvenant à briser sa chaîne, il sauta par-dessus la tête des convives, et saisissant l'écuelle qui contenait le riz, l'emporta d'un air triomphant. Au moment du départ, nous leur donnions toujours une goutte d'eau-de-vie; ils aimaient beaucoup cette liqueur forte et pouvaient en boire une quantité considérable sans être incommodés.

Comme s'il était impossible qu'aucun vice leur manquât, les Kalushes sont grands joueurs. Leur jeu le plus ordinaire se joue avec de petits bâtons peints de diverses couleurs et appelés de plusieurs noms, tels que le crabe, la baleine, l'épervier, etc., qui sont mêlés autant que possible, mis en tas, et recouverts de mousse; il faut alors que les joueurs devinent dans quels tas se trouvent le crabe, la baleine, l'épervier. Ils perdent à ce jeu tout ce qu'ils possèdent, et même leurs femmes et leurs enfans, qui deviennent alors la propriété du gagnant.

Pendant toute la durée de notre séjour à Sitka,

si nous demeurâmes en bonne intelligence avec les Kalushes, ce fut grâce à la modération et à l'intrépidité de nos matelots. Notre tonnelier s'était établi à terre, sous une tente, en face de la frégate, pour réparer nos barils à eau, et je lui avais donné trois matelots armés, tant pour l'aider que pour le protéger contre les naturels : un jour dix de ces sauvages, portant de longs couteaux, vinrent dans la tente; après s'être assis quelque temps et avoir tranquillement regardé nos gens travailler, ils devinrent très importuns, et comme on leur défendait de passer les limites précédemment fixées, tirèrent leurs couteaux et attaquèrent le tonnelier, qui eût été grièvement blessé s'il n'eût par bonheur paré un coup très dangereux. Les trois marins s'avancèrent alors avec leurs fusils chargés; mais comme ils avaient les plus strictes injonctions de ne pas répandre de sang, à moins d'une absolue nécessité, ils se contentèrent de se placer devant les Kalushes et de les repousser avec leurs baïonnettes. Les sauvages continuèrent d'abord à menacer les marins, mais quand ils virent qu'ils ne s'intimidaient pas, ils jugèrent convenable de reprendre le chemin de leur forêt. Si une escarmouche s'était engagée, les conséquences auraient pu être sérieuses : les Kalushes se seraient tous ligués contre nous, et quittant leurs retraites cachées pour nous

assaillir dès que nous eussions quitté la protection de la forteresse et du vaisseau, ils nous auraient fait beaucoup de mal.

Le 30 juillet, la frégate *l'Hélène*, venant de Saint-Pétersbourg et chargée d'une ample provision d'objets de première nécessité pour la colonie, entra dans le port du Nouvel-Archangel. L'arrivée de ce navire me causa d'autant plus de joie qu'il m'apportait la permission de quitter cette station et de retourner en Russie. Nous fîmes immédiatement tous nos préparatifs pour remettre à la voile, et le 11 août fut le jour que nous avions si long-temps désiré; favorisés par un bon vent du nord, nous dîmes adieu à l'île de Sitka, où nous avions passé cinq mois. D'après la moyenne de nos observations astronomiques faites pendant ce temps, nous reconnûmes que le Nouvel-Archangel est situé par 135 degrés 33 minutes 18 secondes de longitude, et par 57 degrés 2 minutes 57 secondes de latitude.

Mon intention était de retourner à Cronstadt par la mer de Chine et le cap de Bonne-Espérance; mais ne voulant pas fatiguer inutilement mon équipage par un voyage d'une longueur déraisonnable sans relâcher en aucun endroit, je résolus de toucher à Manille dans l'île Philippine de Luçon, après avoir tenté encore une fois de trouver la chaîne des îles Ralick.

§ 8.

Iles Sandwich.

L'itinéraire que je m'étais fixé pour mon retour en Russie me ramena une seconde fois aux îles Sandwich que j'avais déjà visitées pendant les premiers mois de l'année 1825. Nous parcourûmes heureusement cette courte partie de notre longue route; le temps demeura toujours beau, mais le vent fut d'abord très faible. Le 4 septembre nous passâmes à l'endroit qui est occupé sur la carte d'Arrowsmith par l'île Lazara, sans apercevoir la moindre trace de terre; l'existence de cette île, qu'on dit avoir été depuis long-temps découverte par les Espagnols, reste donc douteuse.

Lorsque nous eûmes atteint le tropique, un bon vent alisé nous conduisit rapidement aux îles Sandwich. Ainsi, le 12 septembre nous aperçûmes déjà distinctement la fameuse montagne Mou-na-roa qui, quoique nous en fussions distans de cent vingt-quatre milles, s'élevait à une immense hauteur au-dessus de l'horizon. Pendant la nuit nous naviguâmes par-delà l'île Ô-Wahi, la principale du groupe, et sur laquelle est située cette montagne. Au point du jour nous vîmes à l'ouest l'île de Muwe, et nous continuâmes notre route vers Wawu en longeant la côte septentrionale de Muwe et de sa voi-

sine Morotai. Le paysage d'une contrée qui repose sous le tropique est toujours agréable aux yeux, lors même que comme ici de hautes collines de lave et des masses de rocs quelquefois nus, empilés ainsi que des tours les uns sur les autres, forment les principaux traits de la côte, et font d'abord douter au navigateur qu'elle puisse être fertile. Mais combien n'est-il pas agréablement surpris lorsqu'il découvre les côtes méridionales de ces îles à la vue des plus riantes campagnes et de la végétation la plus riche! Au milieu du canal, entre les îles Muwe et Morotai, sont deux petites îles inhabitées qui, chose étrange, ne sont pas marquées sur la carte de Vancouver.

Le matin suivant, après avoir quitté Archangel depuis trente-cinq jours, nous jetâmes l'ancre devant l'île de Wahu, à peu de distance du havre de Hanaruro. Comme je comptais simplement me réapprovisionner de vivres frais et d'eau, puis continuer ma route sans délai, nous restâmes dans la rade, et nous n'eûmes avec les insulaires que des communications relatives à l'objet de notre relâche. Nous pouvons cependant donner ici au lecteur quelques détails sur les îles Sandwich, recueillis lors de notre premier voyage, dont nous avons eu la discrétion, et dans un voyageur la discrétion est chose rare, de ne pas lui dire un seul mot.

Derrière le havre, qui est parfaitement abrité

par des récifs de corail, repose la ville de Hanaruro qui consiste en rangées irrégulières de maisons disséminées dans une vaste plaine. Çà et là, parmi les huttes, on aperçoit des maisons de pierre bâties à la mode d'Europe. Les premières se cachent modestement sous de frais ombrages de palmiers; les secondes se montrent hardiment à découvert, bravant les rayons embrasés du soleil et éblouissant les yeux par leur radieuse blancheur. Non loin du rivage, la forteresse élève en forme triangulaire ses solides murailles crénelées, défendues par des canons, et sur laquelle flotte le drapeau national des îles Sandwich. La campagne s'étend en amphithéâtre autour de la ville, plantée de cannes à sucre et de bananiers, et la vue du côté de la terre est bornée par des montagnes qui touchent aux nues, et qui sont couvertes de beaux arbres. Dans ce magnifique panorama nous reconnûmes tout de suite que l'île de Wahu méritait bien le nom qu'on lui a donné, de *jardin des îles Sandwich.*

Si nous considérons que cinquante ans à peine se sont écoulés depuis que l'existence de ces îles fut pour la première fois révélée à l'Europe par le capitaine Cook, et que les habitans étaient alors ce que nous appelons de véritables sauvages, c'est-à-dire qu'ils n'avaient absolument aucune idée des arts, des sciences et des habitudes de la vie civi-

lisée, nous serons justement surpris que le havre de Hanaruro ait déjà pris un air tout-à-fait européen. Il n'y a que les vêtemens un peu économiques des naturels qui rappellent depuis combien peu de temps ils connaissent nos usages.

Les premiers vaisseaux qui visitèrent les îles Sandwich après la mort de Cook furent ceux de Meares, Dickson et Coke, depuis 1786 jusqu'à 1789. Ils faisaient le commerce des fourrures entre la Chine et la côte nord-ouest de l'Amérique, et trouvèrent ces îles fort commodes pour y relâcher. Ils furent bien reçus, et plusieurs insulaires s'embarquèrent avec eux pour l'Amérique ou la Chine. Ces voyages, et leurs continuelles relations avec les Européens qui chaque jour donnaient plus d'extension au trafic des fourrures, agrandirent nécessairement les idées de ces enfans de la nature; et comme ils n'étaient pas sous l'empire de cette folie, commune non-seulement aux Groenlandais, mais encore aux nations les plus civilisées d'Europe, qui porte un peuple à se croire le premier peuple du monde, ils ne tardèrent pas à prendre nos mœurs, et tirèrent tous les avantages possibles des moyens d'amélioration qui leur étaient ainsi offerts. Vancouver trouva en 1792 que beaucoup de changemens remarquables avaient eu lieu dans ces îles depuis le temps de Cook. Plusieurs Européens s'étaient fixés à O-Wahi. Sous leur direction, des

maisons et des navires avaient été construits à la manière européenne, et l'île avait été enrichie de plusieurs plantes utiles.

Mais ce fut surtout à l'arrivée de Vancouver que commença la prospérité des îles Sandwich. Parmi les innombrables bienfaits qu'il conféra aux naturels, ils lui doivent celui de posséder des bestiaux. Le roi alors régnant mit sur ces animaux un tabou de dix années, qui leur donna le temps de multiplier à un tel point, qu'ils errent maintenant dans les forêts, où ils sont devenus sauvages. Si Vancouver eût joui des avantages de Cook, les insulaires auraient encore pu le prendre pour leur rono.

Wahu est la plus fertile de toutes ces îles et la seule où l'on trouve un havre sûr : il est donc naturel qu'elle avance plus rapidement en civilisation. Plusieurs négocians européens et américains se sont établis à Hanaruro ; des boutiques ont été ouvertes et des maisons bâties dans le style européen, en bois et en pierre; quelques-unes de la première espèce ont été préparées en Amérique et apportées dans l'île, où chaque pièce a pris la place qui lui appartenait. Divers légumes d'Europe, la vigne et d'autres arbres fruitiers, successivement introduits, sont tous aujourd'hui dans un état prospère. Les chèvres, les moutons et toute espèce de volailles y abondent. Les fréquens voyages que font mainte-

nant les insulaires à bord de navires étrangers, où ils servent comme marins, les ont peu à peu familiarisés avec les usages des nations plus civilisées. Ils ont adopté notre costume, mais d'après la mode de Taïti, considérant un habillement complet comme un luxe inutile. Le roi lui-même ne portait ordinairement qu'une chemise, un pantalon et un gilet rouge, sans justaucorps; il possédait cependant des uniformes richement brodés, et les réservait pour de grandes occasions.

Lors de mon premier voyage, pendant que nous étions mouillés dans le havre de Hanaruro, je fis chaque jour des excursions à terre, et je remarquai avec chagrin que les Wahuaniens avaient perdu la simplicité et l'innocence de caractère qui autrefois les distinguaient. Les mauvaises habitudes des gens de toute nation qui se sont établis parmi eux, et les nombreux marins étrangers avec lesquels ils sont constamment en rapport, ont préjudiciablement influé sur leur moral. La mauvaise foi, les fraudes, les vols avec effraction, qui jadis étaient inconnus, sont aujourd'hui fréquens. Le meurtre implique un degré de dépravation auquel ils ne sont pas encore parvenus; mais un événement qui arriva peu avant notre départ autorise peut-être à croire qu'ils ne sont pas innocens du pire de tous les crimes. L'équipage d'un baleinier anglais, tout composé de naturels, et qu'on avait

laissé boire outre mesure, se mutina, et le capitaine reçut à la tête un coup qui ne lui donna point la mort, mais le rendit imbécile : tous les efforts de notre chirurgien ne purent lui rendre entièrement la raison. Il avait cependant des intervalles lucides; il se raccommoda avec son équipage et repartit pour l'Angleterre; mais j'ai lieu de croire que le navire ne parvint jamais à sa destination.

Une très triste conséquence des progrès de la civilisation se fait déjà sentir dans la ville de Hanaruro : des enseignes peintes, annonçant qu'il ne s'agit que d'entrer pour trouver les moyens de s'enivrer, sont suspendues aux portes de la plupart des maisons. Les maîtres de ces cabarets sont des matelots déserteurs qui, pour augmenter leurs profits, ont naturellement recours à tous les moyens qui peuvent entraîner le peuple à des excès : aussi ces tavernes sont-elles toujours encombrées d'une affluence de visiteurs. Il y en a d'autres de meilleur style, exclusivement réservées aux yeris et aux officiers de vaisseaux, dont l'entrée est refusée aux gens des basses classes et aux simples matelots. Boire est là aussi à l'ordre du jour, mais le billard et le whist forment du moins partie des amusemens : ce dernier jeu surtout est en grande faveur parmi les Wahuaniens, qui le jouent bien. On voit de tous côtés, dans les rues et dans les champs, des joueurs de whist assis à terre, et les mises sont

toujours des sommes d'argent considérables, ou de précieuses marchandises. Les joueurs sont ordinairement entourés de spectateurs, qui donnent leurs avis sans se gêner à la fin de chaque coup. Les intéressés mettent au jeu beaucoup d'ardeur, et la partie se termine rarement sans querelle. Différens autres jeux sont aussi en faveur; et, grâce à l'invasion d'une coutume qu'on ne peut remarquer sans regret, ce peuple, jadis industrieux et florissant, acquiert avec rapidité des habitudes formelles de paresse et de dissipation. Une grande partie des champs bien cultivés, qui autrefois entouraient la ville de Hanaruro, sont maintenant abandonnés. Sur la grande place publique, des courses à pied et à cheval ont lieu tout le long du jour, et occasionent de grandes filouteries. Les Wahuaniens ont une aussi grande passion pour les courses de chevaux que les Malais pour les combats de coqs, et sans hésiter ils risquent toute leur fortune sur le résultat d'une course. L'achat d'un cheval est, pour ainsi dire, le grand objet de leur ambition; et comme jusqu'à ce jour ils ne se sont aucunement occupés de l'éducation de ces animaux, ils sont obligés de les faire venir de Californie au prix énorme de deux, trois et même cinq cents piastres, de sorte qu'un Wahuanien est forcé d'entasser tous ses revenus pendant plusieurs années de suite pour parvenir à pouvoir se permettre le luxe d'un

cheval. Dans les courses l'animal n'est pas sellé, et une corde tient lieu de mors; le cavalier est ordinairement tout-à-fait nu, mais fort habile à conduire les chevaux même les plus fringans; comme ils ne savent pas les panser, ils les mettent bientôt hors de service.

De grandes sommes sont aussi risquées à un jeu que les insulaires appellent le jeu des vaisseaux, et qui témoigne de leur goût pour le métier de marin. Les joueurs sont ordinairement d'habiles constructeurs de navires. Ils construisent de jolis petits bâtimens d'après toutes les règles de l'art, et les rendent fins voiliers par la bonne forme qu'ils donnent à la quille; ils les munissent de tous leurs agrès, puis les décorent de drapeaux et de flammes. Se rassemblant alors sur les rives de quelque large étang, les propriétaires déploient les voiles, attachent solidement le gouvernail et lancent la petite flotte. Le vaisseau qui l'emporte par la supériorité de ses agrès et de sa construction, et qui atteint le premier le bord opposé, gagne le prix. Les spectateurs prennent beaucoup d'intérêt à ce jeu, et un long cri annonce la victoire. Les enfans aussi, à l'imitation de leurs pères, construisent de plus petits vaisseaux, qu'ils font lutter de vitesse sur des pièces d'eau plus petites.

D'après le penchant des insulaires sandwichois pour la vie de marin, et leur position géographi-

que, il est probable qu'ils deviendront un jour très puissans sur mer. Ils reçoivent une excellente éducation nautique à bord des vaisseaux des États-Unis qui font le négoce entre l'Amérique et Canton; et les Américains, qui comme marins valent les Anglais, portent un témoignage favorable des heureuses dispositions de ces naturels.

Le luxe a fait d'immenses progrès à Wahu. Même parmi les plus basses classes du peuple, certaines parties de l'habillement européen sont universellement portées. Les femmes surtout adorent du plus profond de leur cœur les modes les plus élégantes et les plus nouvelles. Elles importunent sans cesse les hommes pour qu'ils satisfassent leur vanité féminine; et si ces derniers ne le peuvent par des moyens honnêtes, ils ont souvent recours à la fraude. L'amour des marchandises étrangères, et surtout de celles qui servent à l'habillement et à la parure, est sans aucun doute la plus fertile source de crime. Les marchands rivalisent entre eux pour disposer leur assortiment de jolies inutilités d'une manière aussi attrayante que possible, et accordent quelquefois des crédits aux acheteurs, cas dans lequel ils ne manquent jamais de doubler les prix, quoique leur gain soit toujours énorme. J'ai moi-même vu des jeunes filles payer deux dollars d'Espagne pour un collier en grains de verre communs, qui pouvait à peine faire le tour de leur cou. Les

commerçans se livrent avec impunité à toutes sortes de tromperies, car les lois ne sont pas encore assez sévères pour empêcher les délits de ce genre; aussi les gens qui sont dupes en souffrent-ils doublement : d'abord ils sont volés; ensuite, voyant que la fraude réussit, il est rare qu'ils ne finissent pas par vouloir à leur tour tromper les autres. Le dimanche, les habitans de Wahu, qui presque tous ont été convertis au christianisme, se montrent à l'église dans leurs plus beaux habits pour se faire admirer; et si le spectacle, en ces occasions, n'est pas tout-à-fait aussi risible qu'à Taïti, il est cependant assez comique.

Les ustensiles de ménage jadis en usage dans l'île ont entièrement disparu des huttes mêmes les plus pauvres, et la porcelaine de Chine a remplacé ceux qu'on fabriquait autrefois avec des gourdes ou des noix de coco.

Le matin qui suivit notre arrivée, je me rendis à terre avec quelques-uns de mes officiers, pour présenter mes respects à la reine Nomahanna. C'était une des femmes de l'ancien roi, qui, conjointement avec un yeri nommé *Chinau*, avait le gouvernement de Wahu pendant l'absence du roi régnant. Ce dernier était allé faire un voyage à Londres. Dès que nous eûmes mis le pied sur le rivage, nous fûmes reçus par un Espagnol appelé *Marini*, qui nous accompagna comme interprète devant Sa

Majesté la reine. Chemin faisant je fus reconnu par plusieurs vieux amis, avec qui j'avais lié connaissance lors de mon premier voyage à bord du *Rurick*. Ils me saluèrent d'un amical *aroha*. Je ne puis dire qu'ils méritassent beaucoup de complimens pour l'amélioration de leur costume depuis cette époque; car ils portaient encore d'un air fort satisfait quelques portions mal assorties de l'habillement européen.

La résidence de Nomahanna s'élevait non loin de la forteresse sur le bord de la mer : c'était une jolie petite maison de bois, haute de deux étages, bâtie dans le style européen, avec de larges et belles fenêtres, et un balcon peint d'une façon très élégante. Nous fûmes reçus en bas de l'escalier par Chinau, le gouverneur de Wahu, dans un curieux accoutrement. Il pouvait à peine marcher, tant ses pieds étaient mal à l'aise dans une paire de souliers de pêcheur, et son gilet de drap rouge ne voulait pas se laisser boutonner, parce qu'il n'avait été jamais destiné à un corps aussi volumineux. Il m'accueillit avec de nombreux *arohas*, et me conduisit au second étage où toutes les distributions avaient un air de commodité et même d'élégance. Les escaliers étaient encombrés, depuis la première marche jusqu'à la porte des appartemens de la reine, par des enfans, des adultes et même des vieillards des deux sexes qui, sous la

surveillance de Sa Majesté en personne, épelaient dans des abécédaires, ou écrivaient sur des ardoises : spectacle fort honorable pour sa philanthropie. Le gouverneur lui-même tenait un alphabet d'une main, et de l'autre un petit instrument d'os chargé d'ornemens, dont il se servait pour montrer les lettres. Quelques-uns des vieillards paraissaient s'être rendus à cette assemblée plutôt pour l'exemple que par désir d'apprendre, car ils étudiaient, avec une affectation d'extrême diligence, leurs livres à l'envers.

La vue de ces écoliers et de leur costume non moins bizarre qu'économique démonta presque la gravité dont j'étais parvenu à faire provision pour ma présentation à la reine. Les portes cependant furent ouvertes à deux battans et j'entrai, Chinau m'annonçant comme le capitaine de la frégate russe nouvellement arrivée. L'appartement était meublé à la mode européenne, de chaises, de tables et de glaces. Dans un angle était un lit démesurément large avec des rideaux de soie; le plancher était recouvert de belles nattes, et sur ces nattes, au milieu de la pièce, était étendue Nomahanna, couchée sur le ventre, la tête tournée vers la porte et les bras appuyés sur un coussin de soie. Deux jeunes filles, légèrement vêtues, étaient assises les jambes croisées à côté de la reine, écartant les mouches avec des éventails de plumes.

Nomahanna, qui ne paraissait avoir au plus qu'une quarantaine d'années, était exactement haute de six pieds deux pouces, et avait à coup sûr plus de quatre pieds de circonférence. Elle portait un habillement de soie bleue, taillé d'après une ancienne mode d'Europe; ses cheveux noirs comme le jais étaient soigneusement relevés sur le sommet d'une tête aussi ronde qu'un ballon; son nez plat et ses grosses lèvres saillantes n'étaient certainement pas beaux, cependant il y avait au total dans sa physionomie quelque chose de prévenant et d'agréable. Dès qu'elle m'aperçut, elle quitta le livre de psaumes qu'elle était occupée à lire, et changeant de posture avec le secours de ses femmes, de manière à être assise et non plus couchée, elle me tendit la main d'une façon très bienveillante avec plusieurs *arohas*, et m'invita à m'asseoir sur une chaise à côté d'elle. Sa mémoire fut meilleure que la mienne; elle reconnut en moi l'officier russe qui, une dizaine d'années auparavant, avait visité le défunt monarque Tameamea dont elle était veuve, dans l'île d'O-Wahi. J'avais été en cette occasion présenté aux reines; mais depuis ce temps Nomahanna avait tellement grandi et grossi que je ne la reconnaissais pas. Elle savait quelle haute estime je portais à feu son royal époux; ma présence le rappela vivement à son souvenir, et elle ne put retenir ses larmes en me parlant de sa mort. « Le

peuple, dit-elle, a perdu en lui un protecteur et un père. Quel sera maintenant le sort de ces îles ? Le dieu des chrétiens seul le sait. »

Elle m'apprit alors avec un air de grande satisfaction qu'elle était chrétienne, et allait plusieurs fois chaque jour assister aux prières communes des nouveaux fidèles. Désirant savoir jusqu'à quel point elle avait été instruite dans la religion qu'elle professait maintenant, je lui demandai par l'intermédiaire de Marini les motifs de sa conversion. Elle répondit « qu'elle ne pouvait pas en rendre exactement compte, mais que le missionnaire Bengham, qui savait parfaitement bien lire et même écrire, lui avait assuré que la foi chrétienne était la meilleure; et que, voyant combien les Américains et les Européens, qui étaient tous chrétiens, surpassaient ses compatriotes en connaissances, elle en concluait que leur croyance devait être la plus raisonnable. « Si cependant, ajouta-t-elle, nous reconnaissons avec le temps que cette religion ne nous convient pas, nous l'abandonnerons et nous en prendrons une autre. »

De là il apparaît que le christianisme des missionnaires n'obtient pas dans ces îles le respect que, dans sa pureté, il inspire ordinairement aux esprits mêmes les moins cultivés. En forme de conclusion, Nomahanna m'apprit d'un air triomphant, que les femmes pouvaient à présent manger au-

tant de cochon qu'elles le jugeaient convenable, au lieu d'être condamnées comme autrefois à ne se nourrir que de la chair des chiens. Cette observation lui était à peine échappée, qu'une pensée étrangère à la conversation du moment vint tout à coup changer le ton de sa voix et l'expression de ses traits. Avec un soupir profond, elle s'écria : « Que dirait Tameamea, que dirait-il, s'il pouvait voir les changemens qui ont eu lieu ici? Plus de dieux... plus de moraïs! tout est détruit... Il n'en était pas ainsi de son temps!.. hélas! nous n'aurons jamais un autre roi pareil. » Puis, tandis que les larmes ruisselaient le long de ses joues, elle mit à nu son bras droit, et me montra qu'elle y avait fait tatouer ces mots en langue o-wahienne : « Notre bon roi Tameamea est mort le 6 mai 1819. » Cette manière de porter le deuil du monarque chéri, deuil qu'on ne peut quitter comme celui que nous portons en nous affublant d'étoffe de telle ou telle couleur, mais qui accompagne les personnes jusque dans la tombe, est fort fréquente aux îles Sandwich, et prouve l'estime que l'on conserve pour sa mémoire; mais il y a encore une preuve plus frappante du chagrin universel que cause sa perte : à chaque anniversaire de sa mort, tous ses sujets s'arrachent une dent de devant, et sa nation entière a pris de là une espèce de sifflement dans la voix. Chinau avait même fait tatouer les mots ci-dessus rap-

portés sur sa langue, ce dont il me donna une démonstration oculaire; et il n'était pas le seul qui eût adopté cette manière de témoigner son attachement à son souverain. Il est étonnant qu'une opération si pénible, et qui occasione une tumeur considérable, n'entraîne pas après soi des conséquences plus fâcheuses.

Nomahanna parla ensuite de l'écriture avec enthousiasme. « Autrefois, dit-elle, c'était seulement avec des personnes présentes qu'elle pouvait converser, maintenant quelle que fût leur distance, elle avait le moyen de leur communiquer à elles seules, et tout bas, ses plus intimes pensées. » Elle promit de m'écrire une lettre, « afin, dit-elle, que je pusse prouver à tout le monde en Russie que Nomahanna savait écrire. »

Notre entretien fut interrompu par le bruit des roues d'une voiture, et par le retentissement de plusieurs voix. Je regardai par la fenêtre, et je vis un petit char auquel un grand nombre de vigoureux jeunes gens s'étaient attelés avec beaucoup de complaisance. Je demandai à Marini ce que cela signifiait, et j'appris que la reine allait se rendre à l'église : un domestique entra bientôt après, et annonça que l'équipage était prêt. Nomahanna me proposa gracieusement de l'accompagner; et plutôt que de m'exposer à lui déplaire par un refus, j'acceptai l'invitation avec de grands remercîmens,

quoique je prévisse que je dusse ainsi devenir un des principaux acteurs d'un spectacle très absurde.

La reine mit un chapeau de calicot blanc, orné de fleurs chinoises, prit un large éventail chinois à la main, et quand elle eut complété sa toilette en chaussant une paire de grosses bottes de marin, nous partîmes. En descendant l'escalier elle fit signe que l'école était finie pour ce jour-là, nouvelle qui parut fort agréable aux écoliers, surtout aux plus vieux. A la porte du bas, nous trouvâmes réunie une foule considérable qu'attirait la curiosité de nous voir, la reine et moi, cheminer de compagnie.

Les jeunes gens qui s'étaient transformés en bêtes de trait poussèrent à notre vue des cris de joie, et attendirent patiemment qu'on leur donnât l'ordre de marcher. Mais il nous fallut quelque temps pour nous placer avec la dignité convenable. La voiture était fort petite, et ma compagne de route si large qu'il fallut bien que je me contentasse de m'asseoir sur le bord, au grand risque de perdre l'équilibre, si Sa Majesté, pour obvier à cet inconvénient, ne m'eût passé autour du corps son vigoureux bras et ainsi retenu à ma place; notre position et le contraste que présentaient nos figures devaient sans doute produire un effet passablement comique. Lorsque nous fûmes enfin assis commodément, le gouverneur Chinau arriva, et sans autre addi-

tion qu'un chapeau rond au costume déjà décrit, monta sur un maigre cheval sans selle, et nous partîmes tous au grand galop, la reine se donnant une peine infinie pour ne pas me perdre en route. Sur notre passage le peuple accourait de toutes parts, criant : « Aroha maita ! » et notre attelage devenait sans cesse plus nombreux, tandis que par derrière la foule se disputait l'honneur de pousser notre voiture. Nous traversâmes de cette manière la ville de Hanaruro dans toute sa longueur, et au bout d'un quart d'heure nous parvînmes à l'église, qui n'est qu'un vilain bâtiment plat et qui ressemble exactement à celle de Taïti pour le dedans comme pour le dehors. . . . . .

L'assemblée était fort peu nombreuse. Nomahanna et une autre vieille dame étaient les seules personnes de leur sexe; quant aux hommes, il n'y avait que Chinau, moi-même et quelques habitans. Ceux même qui nous avaient traînés n'entrèrent pas dans l'église ; d'où je conclus que l'influence des missionnaires est beaucoup moins considérable aux îles Sandwich qu'à Taïti ; et certainement les convertis ne sont pas encore dans ces îles menés à la prière à coups de bâton ; d'ailleurs il ne serait pas facile d'y mettre sur l'esprit du peuple les fers qui sont endurés si patiemment aux îles de la Société, où les travaux des missionnaires sont rarement interrompus par des étrangers. Les insulaires des îles

Sandwich sont en rapports continuels avec des marins d'autres pays, la plupart de mœurs licencieuses, qui, à la vérité, professent la religion chrétienne; mais qui, attirés par le désir du gain ou par la nécessité de renouveler les provisions de leurs vaisseaux, ne s'occupent en général que du soin de conclure des marchés avantageux, et qui, loin d'être propres à inspirer aux insulaires des idées de religion ou de moralité, mettent plutôt sous leurs yeux des exemples qui tendent directement à dépraver leurs mœurs. Les hommes de ces équipages qui se sont rendus coupables de quelque méfait à bord des vaisseaux désertent souvent et s'établissent dans les îles, chose qui était autrefois défendue sévèrement, mais qui est aujourd'hui permise par charité chrétienne. De tels étrangers, ne respectant rien de ce qui est saint, n'hésitent pas à tourner en ridicule les missionnaires dont les plans et les règles bizarres offrent beaucoup d'endroits faibles aux traits de la satire.

Lorsque M. Bengham eut terminé un sermon en langue o-wahienne, qui aurait pu être fort édifiant, mais qui n'était guère adressé qu'à des bancs vides, car je ne le compris pas, et les esprits des quelques autres personnes présentes étaient évidemment occupés de sujets fort différens, nous retournâmes au palais de la même manière que nous en étions venus. Je pris alors congé de la reine, après

avoir reçu d'elle la promesse que nous serions amplement pourvus de provisions. En outre elle ordonna, à ma requête, qu'une petite maison près de la sienne serait préparée pour nos observations astronomiques, et notre astronome, M. Preuss, en prit possession dès le jour suivant.

Notre séjour dans le havre de Hanaruro fut donc aussi agréable que possible. Avec de l'argent il n'était rien que nous ne pussions nous procurer dans la ville; d'ailleurs Nomahanna nous accablait de cadeaux qui consistaient en cochons gras et en superbes poissons, mettant tous les pêcheurs en réquisition pour que notre table fût abondamment pourvue.

Nous eûmes toute raison d'être reconnaissans de ses attentions et de ses bontés : aussi sommes-nous tous prêts à soutenir qu'elle est non-seulement la plus spirituelle et la plus instruite, mais encore la meilleure femme de Wahu; du reste, elle est toujours regardée comme telle par les insulaires et par les étrangers. Mais je puis certifier qu'elle possède encore une autre qualité qui n'a pas le moins d'importance dans son estime : elle a certainement le plus colossal appétit que j'aie jamais vu.

Je la visitais ordinairement le matin, et j'avais coutume de la trouver étendue tout de son long sur le plancher, occupée à écrire la lettre qu'elle

m'avait promise, lettre qui paraissait lui occasioner de fréquens maux de tête. Un jour, cependant, j'arrivai précisément à l'heure du dîner, et ce fut dans la salle à manger qu'on m'introduisit. Elle était étendue sur de belles nattes devant une glace immense, couchée comme d'ordinaire sur son énorme ventre; une multitude de plats en porcelaine de Chine, contenant différentes espèces de mets, étaient rangés en demi-cercle devant elle, et les domestiques avaient fort à faire de les approcher successivement de Sa Majesté. Elle se servait avec ses doigts lorsque chaque plat arrivait à son tour, et mangeait aussi voracement que possible, tandis que deux jeunes esclaves écartaient les mouches avec de gros paquets de plumes. Mon arrivée ne la dérangea en aucune manière; elle me souhaita le bonjour la bouche pleine, et d'un signe de tête témoigna gracieusement son désir que je prisse place sur une chaise à côté d'elle, d'où je fus témoin, je crois, du repas le plus extraordinaire dont je me souvienne. Combien de nourriture avait déjà passé par la royale bouche avant que je n'entrasse, je ne chercherai pas à le calculer; mais ce qu'elle mangea en ma présence aurait bien suffi à six hommes! Quelque grande que fût ma surprise relativement à la quantité d'alimens ainsi consommés, la scène qui suivit me devait surprendre encore davantage.

Lorsque son appétit parut satisfait, la reine respira avec peine deux ou trois fois, puis s'écria : « J'ai fameusement mangé ! » Tels furent les premiers mots que son importante occupation lui laissèrent le temps de prononcer. A l'aide de ses gens, elle se tourna alors sur le dos, et fit signe de la main à un grand et vigoureux gaillard qui paraissait bien entendre son affaire ; il sauta aussitôt sur le ventre de Sa Majesté, et sans plus de pitié que si elle n'eût été qu'une masse de pâte, il se mit à le pétrir à coups de poings et de genoux. Cette opération singulière devait favoriser la digestion ; et la reine, après avoir un peu murmuré de ce traitement assez dur, et pris quelque temps pour se remettre, ordonna que sa royale personne fût de nouveau tournée sur le ventre, puis recommença de plus belle à manger. Ce récit, quelle que soit l'apparence d'exagération qu'il présente, est littéralement vrai, comme le témoigneront tous mes officiers et les autres personnes qui m'accompagnaient.

M. Preuss, qui demeurait dans le voisinage de la dame, fut souvent témoin de pareils repas, et prétend que Nomahanna et son cochon gras étaient les deux plus grandes curiosités de l'île de Wahu. Ce dernier jouit d'une faveur particulière près de la reine, qui lui donne tant à manger que chaque jour il manque de mourir. Il est noir, d'une taille et

d'une graisse extraordinaires. Deux kanackas sont chargés d'en prendre soin, et il peut à peine se remuer sans leur secours.

Nomahanna est vaine de son terrible appétit. Elle trouve les gens ordinaires beaucoup trop maigres, et recommande l'inaction comme très propre à hâter un embonpoint pareil à celui dont elle est fière... tant sont diverses les idées sur la beauté! Aux îles Sandwich, une femme longue d'une brasse, et incommensurable de circonférence, est réputée charmante; tandis que les dames d'Europe se serrent inhumainement dans leurs corsets, et quelquefois boivent du vinaigre pour toucher nos cœurs par leur taille frêle et délicate.

Un de nos officiers obtint de la reine la permission de faire son portrait. L'art du dessin est encore presque une nouveauté dans ces îles, et plusieurs personnes de rang sollicitèrent la permission d'assister comme témoins à l'opération. Ce fut avec une extrême curiosité qu'elles suivirent la marche du crayon, exprimant tout haut leur étonnement, à mesure que chaque trait du visage apparaissait sur le papier. Le nez ne fut pas plus tôt tracé que les assistans s'écrièrent : « Maintenant Nomahanna peut sentir ! » Lorsque les yeux furent finis : « Maintenant elle peut voir ! » Ils témoignèrent une satisfaction spéciale à la vue de la bouche, parce que leur souveraine devenait dès lors capable de manger;

ils parurent cependant éprouver quelque crainte qu'elle n'eût à souffrir de la faim. A ce propos, Nomahanna fut tellement émue qu'elle demanda à voir aussi le portrait : elle trouva la bouche beaucoup trop petite, et pria qu'on l'agrandît. Et comme le portrait ne lui plut pas lorsqu'il fut terminé : « Je suis certainement beaucoup plus belle que cela, » dit-elle d'un ton piqué.

Au bout de quelque temps vint à bord un ambassadeur de Nomahanna, chargé de me demander audience. Je le reçus dans la cabine. Son seul vêtement, à l'exception d'un sac de roseaux tressés qu'il portait attaché à son cou, était une chemise et un chapeau de paille à très larges bords. Le camarade se donnait un air important et mystérieux, comme s'il avait un grand secret à me communiquer ; mais causer l'un avec l'autre nous était chose impossible, car il ne savait que sa langue maternelle, et moi je ne l'entendais aucunement ; il m'apprit donc par signes que son sac contenait quelque chose pour moi, et il en tira un paquet. Il enleva, l'une après l'autre et gravement, une multitude d'enveloppes d'un papier qui se fabriquait dans l'île, jusqu'à ce qu'enfin une lettre parut ; et alors il me la présenta avec ces mots : « Aroha Nomahanna ! » c'est-à-dire : Nomahanna te salue ! Puis il m'expliqua par une pantomime animée que l'intention de la reine était de me rendre visite le jour même,

et qu'elle me priait d'envoyer ma chaloupe la chercher. Après avoir mille fois répété : *pala*, *pala... lis*, *lis...*, il me quitta, et j'appelai Marini qui me donna la traduction suivante de la lettre.

« Je te salue, Russe ! Je t'aime de tout mon cœur, et plus que moi-même. Je ressens donc, en te voyant de nouveau dans mon pays, une joie que notre pauvre langue ne pourra jamais exprimer. Tu trouveras tout ici bien changé. Du temps que Tameamea vivait le pays était florissant; mais depuis sa mort, tout est allé de mal en pis. Notre jeune roi est à Londres. Les deux régens qu'il a nommés sont absens, et Chinau, qui les remplace en leur absence, a trop peu de pouvoir sur le peuple pour te recevoir comme il convient à ton rang. Il ne peut te procurer autant de cochons et de pommes de terre, autant de poissons que tu en as besoin. Combien je regrette sincèrement que mes grandes possessions soient situées dans l'île de Muwe, et qu'un grand espace de mer m'en sépare. Si elles étaient moins éloignées, tu serais chaque jour environné de cochons. Aussitôt que les régens de ces îles seront de retour, tu ne manqueras plus de rien.

« Je te prie d'embrasser ton empereur de ma part. Dis-lui que j'aurais un extrême plaisir à le faire moi-même, n'était que la vaste mer s'étend

entre nous deux. N'oublie pas de porter mes salutations à toute ta nation. Puisque je suis chrétienne et que tu es chrétien, tu excuseras ma mauvaise écriture. La faim me force de fermer ma lettre. Je souhaite que tu puisses aussi manger ta tête de cochon avec appétit et plaisir.

« Je suis avec une royale constance et un éternel amour,

« Ta NOMAHANNA. »

Cette curieuse épître est fort nettement écrite, d'une main ferme. Les lettres sont grandes, bien formées et très faciles à lire. La suscription porte seulement les mots par lesquels la lettre commence: *Aroha Rukkini!* Cette composition avait pris plusieurs semaines à la reine; elle y avait travaillé un peu chaque jour; mais ce qu'elle avait une fois mis, jamais elle ne le changeait. La feuille de papier, encore très propre, qui m'avait été transmise, était précisément celle sur laquelle la lettre avait été commencée.

Il fut bientôt connu dans la ville de Hanaruro que la reine m'avait écrit, et comme elle était imitée en tout, je dus dès lors m'attendre à être honoré d'un grand nombre de lettres semblables. Toutefois, comme les personnes qui se proposaient de correspondre avec moi devaient au moins prendre pour exprimer leurs pensées sur le papier au-

tant de temps que Nomahanna elle-même en avait pris, il aurait fallu, pour recevoir ces marques de faveur, que je les attendisse beaucoup plus que je n'avais loisir de le faire.

Suivant la requête de Nomahanna, j'envoyai un officier la chercher à terre avec la chaloupe. Quelques heures s'écoulèrent avant qu'elle n'arrivât, et ce fut, au dire de l'officier, la toilette de Sa Majesté qui occasiona ce retard. Lorsque cette toilette fut enfin achevée, elle le pria de lui donner le bras et de la conduire vers la chaloupe. C'est encore une imitation des usages européens.

Pour une dame des îles Sandwich, Nomahanna était ce jour-là fort élégamment parée : une robe de belle soie couleur de pêche, bordée par en bas d'une broderie noire, recouvrait le corps immense de Sa Majesté, qu'une très large ceinture de plusieurs couleurs, avec une vaste boucle par devant, divisait exactement en deux. Elle portait autour du cou un collier de fabrication indigène, fait de belles plumes rouges et jaunes, et sur la tête un magnifique chapeau de paille d'Italie, orné de fleurs artificielles venues de Canton, et bordé d'une longue frange de soie noire. Son menton était entièrement caché derrière un buisson de fleurs naturelles qui couvrait les énormes contours de son sein. Mais ce qui formait un contraste un peu trop frappant avec tout ce riche costume,

c'était les pieds grossièrement chaussés de la reine, et ses jambes colossales, mal faites, noires, et sans bas, que ses jupons trop courts et originairement proportionnés à la taille d'une belle d'Europe, laissaient voir avec un peu trop de générosité.

Jusqu'à présent l'art du cordonnier ne fleurit pas encore aux îles Sandwich, de sorte que toutes les chaussures qu'on y rencontre, souliers et bottes, sont importées d'Europe et d'Amérique. Mais comme il ne peut exister ni sur l'un ni sur l'autre de ces continens une paire de pieds pareils à ceux de la reine Nomahanna, toute tentative de sa part pour les faire entrer dans une chaussure de femme faite d'avance serait inutile. Sa Majesté est donc obligée, à moins qu'elle ne préférât aller pieds nus, ce qu'elle considère comme peu bienséant, de se contenter d'une paire de souliers d'homme. D'ailleurs elle ne faisait aucune attention à de semblables bagatelles, et contemplait sa toilette avec un plaisir infini, comme exemple de sa magnificence royale. Dans ce splendide costume, aveo un parasol à la main, ce fut lentement et difficilement qu'elle arriva jusqu'au pont de la frégate, où j'attendais avec quelques-uns de mes officiers pour la recevoir. Sur le dernier échelon, elle voulut déjà nous donner une preuve de son initiation à nos coutumes, en nous

tirant une révérence qu'elle s'efforça de faire d'après les règles les plus rigoureuses de l'art de danser, mais que ses pieds, qui ne savaient pas bien leur rôle, exécutèrent d'une façon passablement comique. De plus, en essayant cette prouesse, elle perdit équilibre, et serait tombée dans l'eau, si une couple de vigoureux matelots n'eussent pris son illustre personne entre leurs bras.

Elle fut très enchantée de tout ce qu'elle vit à bord, et surtout de ma cabine, où le sopha paya cher l'honneur de son approbation : elle s'y assit, et tel était son poids, qu'elle le brisa. Le portrait de l'empereur Alexandre attira son attention particulière : elle s'accroupit devant le cadre sur le plancher, où elle ne pouvait plus briser rien, et dit, après avoir considéré la peinture pendant quelques minutes avec beaucoup d'intérêt : *Maitai yeri nue Rukkini!* c'est-à-dire le grand gouverneur des Russes est beau! Elle ajouta qu'elle savait beaucoup de choses relatives à la Russie. Un naturel des îles Sandwich, nommé Lauri, qui avait visité en 1819 cette contrée de l'Europe à bord d'un navire russe, et qui ensuite était revenu dans son pays natal, lui avait beaucoup parlé de Saint-Pétersbourg et de l'empereur. Elle nous conta qu'elle aurait aimé à faire elle-même le voyage, mais que la terrible description que Lauri lui avait

tracée du froid l'avait épouvantée. Il lui avait dit qu'il fallait s'envelopper entièrement le corps de fourrures, et que cette précaution même n'obviait pas à tout danger de perdre le nez et les oreilles; que le froid changeait l'eau en une substance solide qui ressemblait en apparence à du verre, mais qui en réalité avait tant de force qu'elle servait de grande route, et qu'on passait dessus dans des grands coffres tirés par des chevaux sans la rompre; que les maisons étaient hautes comme des montagnes, et si vastes, qu'il s'était promené trois jours dans une sans arriver à l'extrémité. Il était évident que Lauri avait amplifié; mais Nomahanna ne savait pas ce que c'était qu'être incrédule. Elle approuvait nos inventions pour chauffer l'intérieur de nos maisons, et disait que si elle était à Saint-Pétersbourg elle ne mettrait pas le nez dehors pendant toute la durée du froid, mais se promènerait en voiture dans la maison même. Elle demandait comment il se pouvait qu'il fît si chaud pendant une partie de l'année, et si froid pendant l'autre. Je tâchai de proportionner ma réponse à l'étendue de son intelligence, et elle parut satisfaite.

« Lauri avait raison, observa-t-elle alors; il y a des gens fort habiles en Russie. » Mais sa conviction de mon habileté me devint assez importune, car elle commença bientôt à m'accabler d'une multi-

tude de questions, dont quelques-unes étaient fort absurdes et m'auraient demandé beaucoup de temps et de réflexion s'il eût fallu que j'y répondisse d'une manière précise et méthodique. Par exemple, elle me priait de lui dire combien on brûlerait de bois chaque année pour chauffer tous les pays de la terre; s'il ne pouvait tomber assez de pluie, dans telle ou telle saison, pour éteindre tous les feux, et si, au moyen d'une pluie pareille, Wahu ne pourrait pas devenir aussi froid que la Russie. Je tâchai de couper court à ces interrogations aussi promptement que possible; et afin de tourner ses pensées vers d'autres sujets, je fis servir du vin devant elle. Cette liqueur lui parut excellente, et je lui en offris une bouteille comme cadeau. Mais sa soif de connaissances n'était pas de nature à s'étancher aisément; et pendant une visite de deux heures, elle me demanda tant et tant de choses, que je m'estimai vraiment heureux lorsqu'elle témoigna enfin le désir de se retirer. « Mais si j'ai du vin, observa-t-elle en nous souhaitant le bonjour, il me faut des verres, autrement pourrais-je le boire ? » A ces mots elle prit d'une main la bouteille que je lui avais donnée, et saisissant de l'autre sans cérémonie les verres qui étaient sur la table, elle remonta sur le pont. Là, elle fit une profonde révérence à tous ceux qui étaient présens, et reprit sa place dans la cha-

loupe. Ainsi Sa Majesté termina sa gracieuse visite en s'appropriant une partie de ma vaisselle. Mais Nomahanna s'était montrée si libérale envers nous, qu'elle avait bien droit de supposer que nous ne lui refuserions pas quelques verres à boire.

Lorsque nous vînmes pour la seconde fois mouiller aux îles Sandwich, nous trouvâmes que des événemens de haute importance avaient eu lieu en l'espace des quelques mois qui s'étaient écoulés depuis l'époque de notre départ. Le roi et la reine qui, comme je l'ai dit, étaient allés visiter l'Angleterre, étaient morts tous deux à Londres. Un nouveau roi avait été proclamé; mais comme il était encore en bas âge, la régence était restée aux mains de ceux qui l'occupaient lors de notre premier séjour dans le port de Hanaruro. Seulement ils avaient eu le malheur de laisser le missionnaire Bengham, dont il a été question plus haut, s'immiscer à un tel point dans les affaires de la nation, qu'au bout de sept mois l'île était complétement changée : on se serait cru dans un autre pays. Bengham avait entrepris l'éducation du jeune monarque, et le tenait sous la plus stricte surveillance. C'était lui seul qui gouvernait, et il avait déjà réussi à imposer aux insulaires une espèce de joug religieux. Dans la ville de Hanaruro, les habitans de chaque maison et de chaque hutte étaient, de par l'autorité, contraints d'assister aux

prières; les rues, autrefois si pleines de vie et d'animation, étaient désertes : les jeux de toute sorte, même les plus innocens, sont sévèrement prohibés; chanter est un délit punissable, et si on poussait l'audace jusqu'à danser, il ne faudrait s'attendre à aucune pitié. Les dimanches, il n'est pas permis de préparer des alimens, pas même d'allumer du feu; bref, il ne faut absolument rien faire. Tout le jour est consacré à la prière, et je laisse à penser avec quelle piété l'on prie!..

Peu de temps avant notre retour un décret avait été rendu, portant que toutes les personnes qui avaient atteint l'âge de huit ans eussent à se rendre à la ville de Hanaruro, pour y apprendre à lire et à écrire. Les pauvres gens de la campagne, quoique fort mécontens, n'osaient pas désobéir, mais abandonnaient avec résignation leurs travaux des champs, et affluaient dans la ville, où nous vîmes de nombreuses familles bivouaquer dans les rues, sous de petites huttes construites à la hâte, avec des alphabets dans les mains. A ceux qui savaient déjà lire, on faisait apprendre par cœur des passages de la Bible. Chaque rue de la ville avait plus d'une école de ce genre : c'étaient de longues huttes, bâties en roseaux, sans aucune division intérieure. Dans chacune, environ cent écoliers des deux sexes étaient instruits par un seul maître natif de l'île, qui debout sur une estrade nommait à haute

voix chaque lettre l'une après l'autre, laquelle était répétée en chœur par toute l'assemblée. Ces établissemens, on peut m'en croire, sont aisés à reconnaître de loin; nul autre bruit ne se fait entendre dans les rues, et il est rare d'y apercevoir une figure humaine au milieu de ce mélancolique silence, à moins que les écoliers conduits par leurs maîtres ne se rendent à l'église. Toute espèce de gaîté est interdite.

Un jour que je me promenais avec un négociant américain établi dans l'île, nous rencontrâmes un vieillard tout nu qui tenait un livre à la main. Mon compagnon lui adressa la parole; sachant qu'il était un des opposans les plus prononcés aux nouvelles mesures, il lui exprima sa surprise de l'occupation à laquelle il se livrait, et lui demanda depuis combien de temps il étudiait l'alphabet. Avec un sourire malin, et après avoir eu soin de regarder autour de lui, dans la crainte qu'on ne pût l'entendre: « Croyez-vous donc réellement que j'apprends à lire? » répondit le vieillard. « J'ai acheté un livre seulement pour le tenir sous mes yeux, afin que la reine s'imagine que je suis l'exemple général; autrement elle ne voudrait plus que j'approchasse d'elle, et alors que deviendrais-je, pauvre misérable et vieux que je suis? De quoi nous servent ces vilains B A, Ba? feront-ils pousser nos racines et nos pommes de terre? point. Nos gens de la

campagne sont obligés de négliger leurs champs pour les livres : aussi à peine la moitié de la terre est-elle cultivée. Qu'en arrivera-t-il ? une infaillible famine; et alors, *lire*, *lire*, ne remplira pas le ventre de ceux qui auront faim. »

Le 19 septembre, lorsque les premiers rayons du soleil dorèrent les romantiques montagnes de Wahu, nous déployâmes nos voiles et nous dîmes adieu aux îles Sandwich.

§ 9.

Iles Pescadores, Rimski-Korsakoff, Eschscholtz, et Bronus. Retour par la mer de Chine et le cap de Bonne-Espérance.

Lorsque nous quittâmes les îles Sandwich, comme mon intention était de traverser une partie de l'Océan que n'avaient pas encore parcourue les navigateurs qui nous ont laissé des relations de leurs voyages, nous fîmes voile au sud vers la chaîne des îles Radack. Tandis que j'étais mouillé devant Hanaruro, plusieurs capitaines de navires m'avaient parlé d'une île située par 17 degrés 32 minutes de latitude, et par 163 degrés 52 minutes de longitude. Le 23 septembre nous passâmes à cet endroit, et nous vîmes à la vérité des oiseaux d'une espèce qui vole rarement à grande distance de terre, mais nous n'aperçûmes aucunement l'île en question.

Le 26 nous naviguâmes par 14 degrés 32 minutes de latitude, et par 169 degrés 38 minutes de longitude. Pendant toute la journée, nous rencontrâmes des troupes considérables d'oiseaux marins qui indiquaient à coup sûr le voisinage d'une terre, et même quelques oiseaux terrestres : de sorte qu'il nous fut impossible de douter que nous n'eussions passé près d'une île jusqu'à présent inconnue, dont la découverte est réservée à quelque navigateur futur. Un capitaine qui avait souvent fait le voyage des îles Sandwich à Canton assure qu'il a découvert un bas-fond par 14 degrés 42 minutes de longitude, et par 170 degrés 30 minutes de latitude. Pour moi, dans ma route, je n'ai rien remarqué qui confirme ou réfute cette assertion.

Le 5 octobre, nous atteignîmes le groupe Udirik, les plus septentrionales des îles appartenant à la chaîne Radack. Nous passâmes à trois milles seulement du point méridional de ce groupe pour rectifier notre longitude, afin que, si nous découvrions la chaîne Ralick, nous pussions établir d'une manière exacte la différence entre cette dernière et celle qui porte le nom de *Radack*. Nous continuâmes donc notre route à l'ouest, dans la direction des îles Pescadores, pour acquérir la preuve oculaire que ces îles et celles du groupe Udirik ne sont pas les mêmes : opinion que conservent

encore quelques personnes, donnant pour prétexte que les voyageurs par qui les premières ont été découvertes se sont trompés sur leur longitude. Nous marchâmes tout le jour et la nuit suivante dans la même direction.

Le lendemain à midi, le matelot qui était en vigie sur le grand mât signala une terre à notre avant. Elle devint bientôt visible à l'œil nu, et se trouva être un groupe d'îles de corail, basses et couvertes de bois, formant comme d'ordinaire un cercle autour d'un bassin. Une heure après, nous n'en étions plus qu'à trois milles, et nous pûmes alors voir distinctement quelle était l'étendue du groupe. Tandis que nous examinions ces îles, nous en doublâmes le point le plus méridional, à la distance d'un demi-mille seulement des récifs, et nous reconnûmes que leur plus grande longueur était de l'est à l'ouest, direction dans laquelle elles occupaient un espace de dix milles. L'aspect de ces îles verdoyantes est agréable à l'œil; et suivant toute apparence, elles pourvoiraient amplement aux besoins d'une population peu nombreuse; mais quoique nous les côtoyâmes d'assez près, nous ne pûmes à l'aide de nos télescopes y découvrir aucune trace d'habitation humaine.

D'après nos observations astronomiques, le centre de ce groupe repose sous 11 degrés 19 minutes 21 secondes de latitude, et 192 degrés 25

minutes 3 secondes de longitude. Si on compare cette situation avec celle des îles Pescadores, telle que la donne le capitaine Wallis qui les a découvertes, il est à peine possible de croire à l'identité des deux groupes. J'ai cependant laissé le nom de *Pescadores* aux îles qui se sont rencontrées sur mon passage, parce que la position que je leur ai assignée plus haut ne diffère pas absolument de celle que Wallis assigne au groupe des Pescadores... Après avoir navigué autour du groupe, nous vînmes à quatre heures du soir si près du point nord-ouest, que nous aurions pu distinctement apercevoir à l'œil nu le moindre mouvement à terre; mais alors même nous ne vîmes rien qui indiquât la présence de l'homme, quoique Wallis prétende avoir communiqué avec les habitans, s'il est vrai que ces îles soient réellement les Pescadores. Dans ce cas, il faut que la race des naturels qui les habitaient se soit éteinte depuis bien long-temps, car aucun monument de leur ancienne existence n'est aujourd'hui visible.

Quand nous eûmes achevé notre examen, nous continuâmes notre route à l'ouest, et au bout d'une demi-heure la terre fut de nouveau signalée. Mais il ne restait plus beaucoup de jour; nous résolûmes de mettre en panne, pour éviter le danger de trop approcher des récifs de corail pendant la nuit, et mieux examiner notre nouvelle découverte le ma-

tin suivant. Au lever du soleil, nous vîmes les îles que nous avons nommées *Pescadores* à six milles de nous vers l'est, tandis que celles qui s'étaient montrées sous notre horizon le soir précédent avaient tout-à-fait disparu. Nous nous en étions éloignés durant la nuit; mais grâce à un bon vent alisé, nous les aperçûmes de nouveau après une heure de marche. A huit heures du matin, nous fûmes à trois milles de l'île la plus proche, et naviguant parallèlement à la terre, nous commençâmes notre examen. C'était un autre groupe d'îles de corail réunies par les récifs autour d'un bassin. Là aussi la végétation était vigoureuse, et les cocotiers s'élevaient à une majestueuse hauteur, mais on ne distinguait aucune trace d'hommes. Nous conclûmes donc qu'elles étaient inhabitées, puisque nous étions assez près pour apercevoir tous les objets sans télescopes. Favorisés par une bonne brise, nous naviguâmes à l'ouest le long de ces îles jusqu'à la chute de la nuit, sans atteindre l'extrémité de cette chaîne immense. La plus grande longueur de ce groupe, que je nommai *Rimski-Korsakoff* en l'honneur de notre second lieutenant, est de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, direction dans laquelle il a cinquante-quatre milles. Sa plus grande largeur est de dix milles. Tandis que nous côtoyions ces îles, il fut aisé d'apercevoir du haut de notre mât celles qui reposaient de l'autre côté du bassin.

Après avoir terminé nos observations, nous poursuivîmes notre route au sud, dans l'espoir de découvrir de nouvelles terres, et nous parcourûmes un vaste espace de mer pendant tout le jour, sans rien apercevoir. La nuit nous mîmes en panne; mais le matin suivant, le 9 octobre, à peine avions-nous déployé nos voiles qu'on signala plusieurs îles basses au nord, que nous avions déjà dépassées et qui étaient alors sous notre vent. Je changeai immédiatement la direction de notre route, afin de les approcher s'il était possible. Mais nous en fûmes empêchés par un fort courant qui nous entraînait à l'est; nous parvînmes seulement, avec beaucoup de peine, à nous avancer jusqu'à onze milles et demi vers l'extrémité occidentale du groupe, qui est remarquable par une petite colline ronde que nous vîmes à l'ouest vers midi, tandis que nous étions par 11 degrés 30 minutes 32 secondes de latitude, et par 194 degrés 34 minutes de longitude. De ce point nous pûmes examiner le groupe, qui s'étendait jusqu'au bout de l'horizon dans une direction sud-est et nord-est. Nous tentâmes de nouveau d'approcher davantage; mais n'y réussissant pas, nous fûmes obligés de continuer notre route à l'ouest, nous contentant de déterminer la situation de l'extrémité occidentale à 11 degrés 40 minutes 11 secondes de latitude, et 194 degrés 37 minutes 35 secondes de longitude, point à par-

tir duquel ces îles s'étendent considérablement à l'est. Comme toutes les autres îles de corail, elles reposent sans doute autour d'un bassin. Nous ne vîmes aucune trace de population, quoiqu'elles semblassent être fort habitables. Je leur donnai le nom de notre savant naturaliste Eschscholtz, qui m'accompagnait encore dans ce second voyage.

Relativement à ces trois groupes d'îles, je demande seulement la permission, avant de passer outre, d'observer qu'elles n'ont pas la moindre ressemblance avec les Pescadores décrites par Wallis. Ses Pescadores peuvent être situées ailleurs; mais quand même un de ces trois groupes serait celui auquel il a donné ce nom, nous pourrions encore réclamer à juste titre l'honneur d'avoir découvert les deux autres. Cette découverte n'est pas sans importance, d'autant plus que ces groupes forment sans doute l'extrémité septentrionale de la chaîne Ralick; et comme leur position est maintenant déterminée, ainsi que leur distance des îles Radack, il sera désormais peu difficile de découvrir les autres groupes de la chaîne.

Des îles Eschscholtz nous fîmes voile vers les îles Bronus, attendu que je désirais vérifier l'exactitude de leur position géographique, et m'assurer si l'espace qui sépare les deux groupes était entièrement libre d'îles. Le 11 octobre, nous approchâmes, à distance d'un mille et demi, de l'extrémité méri-

dionale du groupe, point duquel nous pûmes l'examiner tout entier, et nous reconnûmes que, comme les autres groupes de corail, il consiste en un cercle d'îles réunies par un récif. Les îles Bronus paraissaient cependant de formation plus ancienne qu'aucune que nous ayons encore vue; la terre était un peu plus élevée, et les arbres plus gros et plus robustes. Là aussi nous ne vîmes aucune apparence d'habitans. Nous doublâmes l'extrémité méridionale du groupe; et d'après nos observations, cette extrémité repose sous 11 degrés 20 minutes 50 secondes de latitude, et 197 degrés 28 minutes 50 secondes de longitude. J'avais l'intention de déterminer la situation de tout le groupe, et en conséquence je résolus de passer la nuit dans le voisinage; mais au point du jour, le courant nous avait tellement éloignés, qu'on apercevait à peine terre du haut de notre grand mât. Ne pouvant lutter contre la force réunie du courant et du vent alisé, il me fallut renoncer à mon dessein, et alors nous fîmes voile vers les îles Ladrones, autrement dites Mariannes, où je comptais prendre de nouvelles provisions.

Notre voyage fut agréable et rapide: nous eûmes à la fois beau temps et bon vent. Dans la matinée du 15 octobre, nous aperçûmes l'île Sarpani, une des Ladrones, qui se montrait devant nous à une distance de 25 milles, et bientôt après nous distinguâmes l'île principale, Guaham, où nous devions

toucher. Nous établîmes la longitude du point oriental de Sarpani à 214 degrés 38 minutes.

L'aspect du point oriental de Guaham, qui est entièrement exposé au souffle du vent alisé, ne suggère pas une haute idée de la fertilité de l'île; mais le voyageur est agréablement surpris à la vue de la côte occidentale où la nature a été fort prodigue, et ne peut que se rappeler avec chagrin l'extermination par les Espagnols, quand ils prirent possession de ces îles et qu'ils y introduisirent de force la religion catholique.

Il est digne de remarque que le sol de Guaham, sous la première couche de terre, ne consiste qu'en blocs de corail qui ne sont pas encore tout-à-fait dissous; de là on peut conjecturer qu'un ancien groupe d'îles basses et de corail, aussi bien que le bassin qu'elles enfermaient, est sorti de la mer par la puissance d'un feu souterrain, et que l'île de Guaham a été formée de cette manière. Cette hypothèse est confirmée par la découverte d'un cratère dans l'île, dont les entrailles brûlent encore.

La forteresse, située sur ce qu'on appelle *la pointe du Diable* et destinée à défendre la ville d'Agadna, est tellement disposée à la paix, qu'aucun de ses canons n'est en état de servir. Comme j'avais seulement l'intention de demeurer là quelques jours, et que le havre Caldera-de-Apra n'est

nullement sûr, je préférai rester dans la rade. Après avoir pris à bord les provisions qui nous étaient nécessaires pour la continuation de notre route, nous remîmes à la voile le 22 octobre, gouvernant vers les îles Bashi, car mon dessein était de pénétrer à travers leurs détroits dans la mer de Chine, puis de naviguer directement vers Manille.

Le 1er novembre nous voguions à midi sous 20 degrés 15 minutes de latitude, et 236 degrés 42 minutes de longitude, de sorte que nous étions déjà dans le voisinage des îles Bashi et Babuyan. Nous continuâmes de naviguer avec tant de rapidité jusqu'au coucher du soleil, que nous ne devions pas être loin de la terre; mais d'épais nuages étaient rassemblés au-dessus des îles, les dérobant à notre vue et présageant des tempêtes; nous n'osâmes donc pas avancer pendant la nuit, mais nous louvoyâmes jusqu'au point du jour. Le soleil levant nous montra les trois hauts rochers de Richmond, qui s'élèvent au milieu du détroit, entre les îles Bashi et Babuyan. Bientôt après l'île de Bantan apparut, dont les hauteurs étaient encore couronnées de nuages.

Le temps était néanmoins redevenu beau, et le vent soufflait avec force du nord; nous déployâmes donc autant de voiles que la prudence nous le permettait, et nous poursuivîmes notre route à travers

le détroit formé par les rocs de Richmond et par les îles Bashi septentrionales. Pendant la traversée, nous eûmes lieu de craindre de sérieux dommages pour nos agrès et même la perte d'un mât. Nous passâmes deux heures dans cette inquiétante et critique situation; mais nous entrâmes enfin dans la mer de Chine, où la tranquillité comparative des vagues nous permit de nous reposer de nos fatigues.

Avec un vent favorable nous fîmes alors voile au sud, en vue de la côte occidentale de Luçon, jusqu'à ce que nous atteignîmes le promontoire de Bajador où nous fûmes retenus quelques jours par des calmes; aussi ne vînmes-nous en vue de la baie de Manille que le 7 novembre. Dans la matinée du 8, nous jetâmes l'ancre devant la ville de ce nom. Le gouverneur me permit ensuite de conduire mon navire vers Cavite, hameau situé sur la baie à peu de distance de la ville, et possédant l'avantage d'un bassin commode. La frégate avait grandement besoin de réparation; nous usâmes de la permission du gouverneur, et nous commençâmes immédiatement nos travaux. Le 10 janvier 1826, lorsqu'ils furent terminés, nous quittâmes Manille.

Un bon vent réglé de nord-est abrégea notre voyage, et nous coupâmes l'équateur le 21 janvier, par 253 degrés 38 minutes de longitude; puis pas-

sant entre les îles de Sumatra et de Java, nous atteignîmes l'Océan après avoir heureusement traversé la mer de Chine du nord au sud, et nous dirigeâmes notre route vers le cap de Bonne-Espérance pour y relâcher. Le 22 février, nous traversâmes le méridien de l'Ile-de-France, à trois cent quarante milles de cette île, et nous doublâmes le cap ci-dessus désigné le 15 mars. Mon intention, ainsi que je l'ai dit, était de mouiller dans la baie de la Table, mais le mauvais temps me força de naviguer directement vers Sainte-Hélène. Le 15 du même mois, après avoir traversé 360 degrés de longitude de l'est à l'ouest, nous avions perdu un jour, et nous fûmes obligés, en conséquence, de changer un vendredi en un samedi.

Nous jetâmes l'ancre le 25 à Sainte-Hélène, devant la petite ville de Saint-James. Le gouverneur nous accorda une permission qu'il est ordinairement difficile d'obtenir, celle de visiter la célèbre habitation de Longwood, où l'empereur Napoléon termina sa splendide carrière dans une affreuse et triste solitude.

Le 9 avril, nous remîmes à la voile et nous passâmes l'équateur le 16 par 22 degrés 37 minutes de longitude. Là, retenus par des calmes, incommodés alternativement par l'excès de la chaleur et par d'humides brouillards, une fièvre nerveuse se déclara parmi nous, malgré toutes mes précautions,

et après avoir échappé à tant de périls, nous commençâmes à craindre que notre voyage ne se terminât d'une manière malheureuse. La moitié de l'équipage était attaquée, et pour comble d'infortune, notre chirurgien se trouvait du nombre. Cependant un vent frais vint à s'élever et nous atteignîmes bientôt un climat plus frais et plus sec. Nos malades se rétablirent assez promptement, et nous ne perdîmes qu'un seul homme. Le 12 mars, lorsque nous passâmes à la hauteur des îles Açores, l'équipage jouissait de nouveau d'une parfaite santé.

Le 3 juin nous touchâmes à Portsmouth et nous y séjournâmes quelques jours. Le 29, nous arrivâmes à Copenhague, et le 10 juillet nous jetâmes l'ancre dans la rade de Cronstadt, d'où nous étions partis depuis environ trois ans.

FIN DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE DIX-SEPTIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME DIX-SEPTIÈME.

